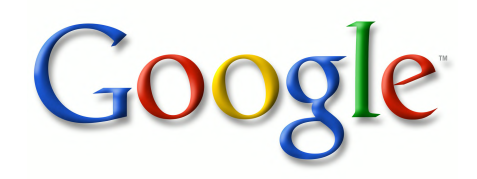
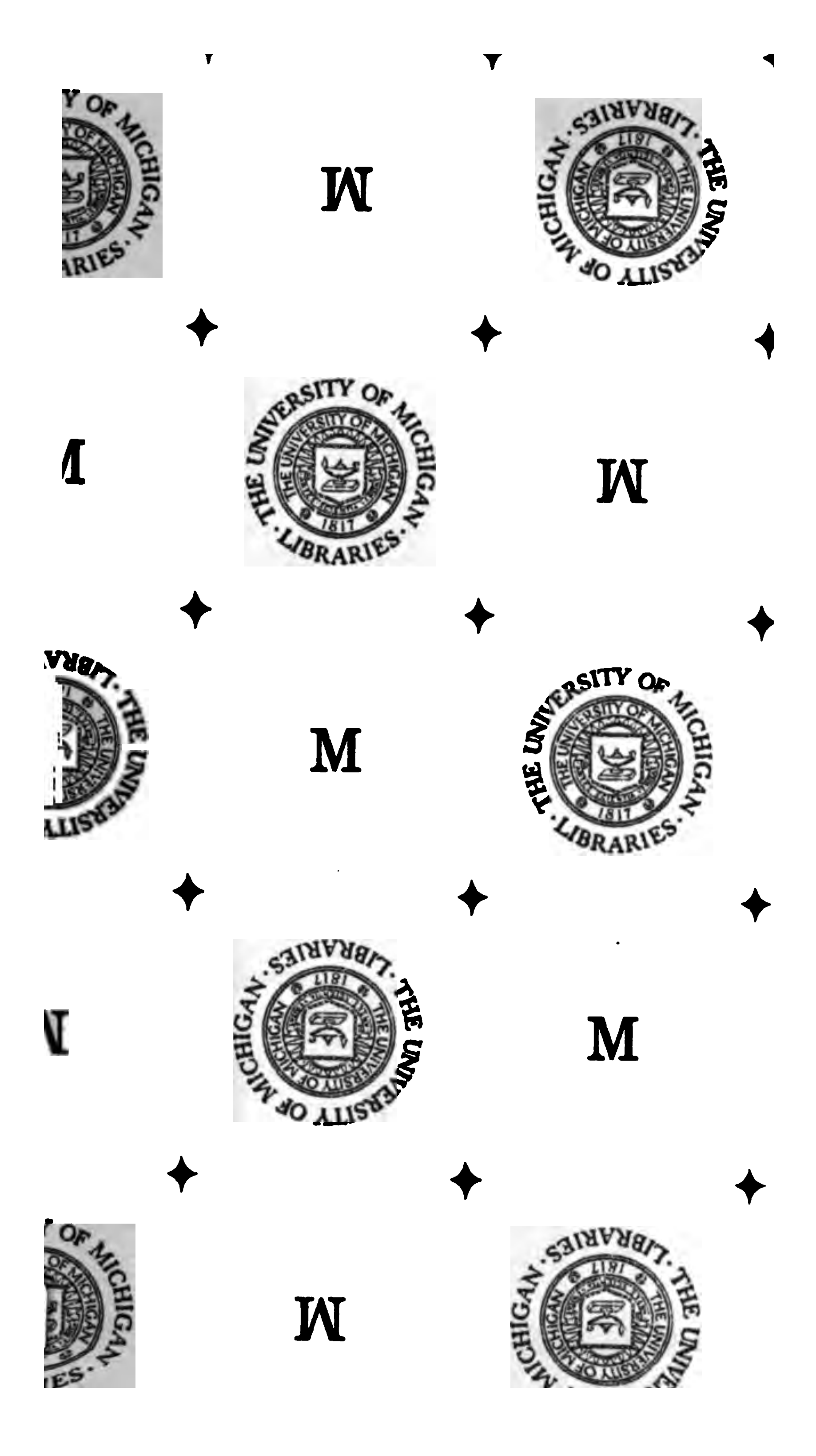
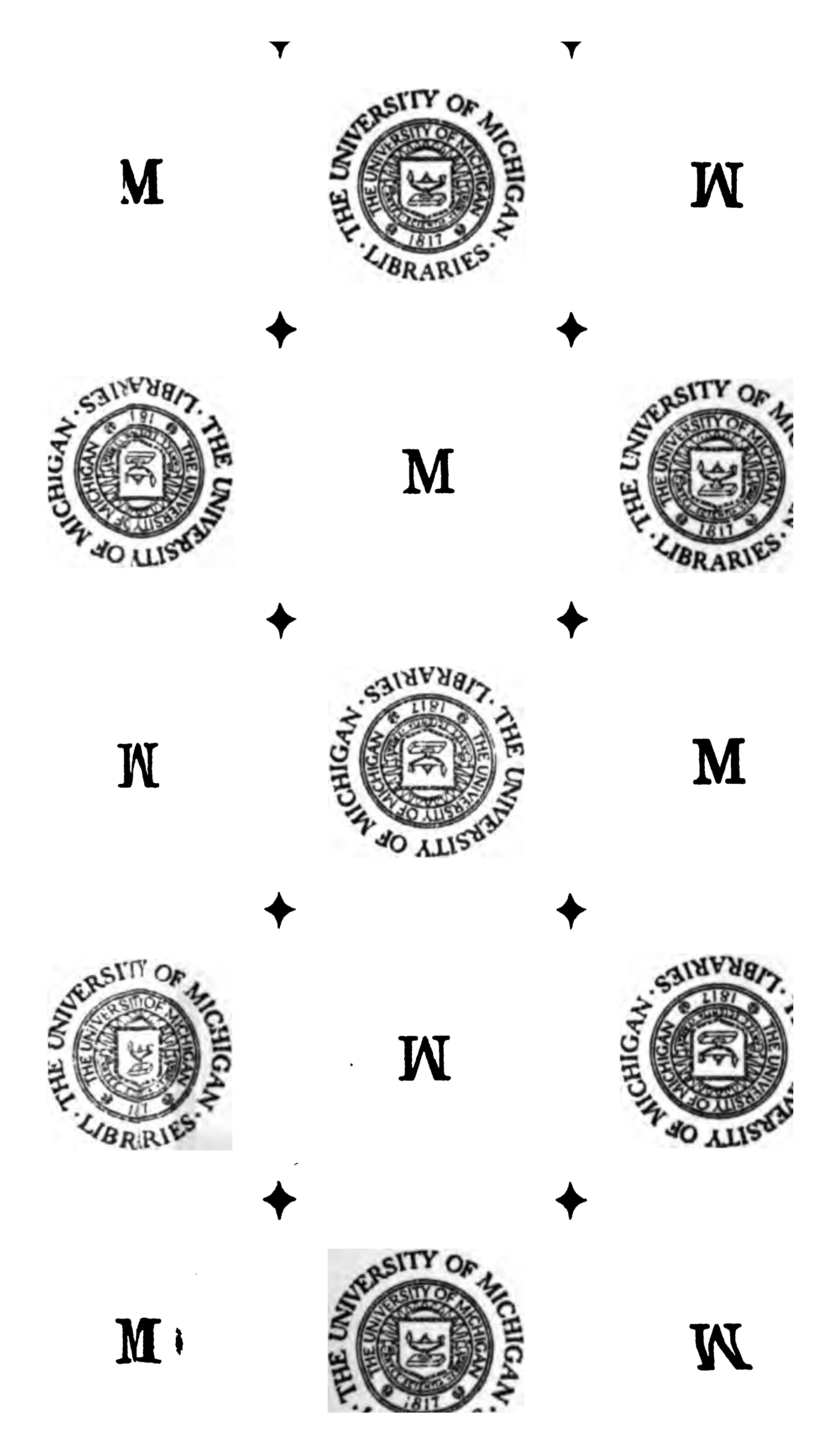



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M

MÉMOIRES

DE M. LE VICOMTE DE

LAROCHEFOUCAULD.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

Doudeauville, Louis

MEMOIRES

DE M. LE VICOMTE

DE

LAROCHEFOUCAULD

AIDE-DE-CAMP DU FEU ROI CHARLES X.

(1814 à 1836.)

I

PARIS,
ALLARDIN, LIBRAIRE,
QUAI DE L'HORLOGE, 57.

1837.

PRÉFACE.

Il est difficile de parler de soi. Naguère, la Cour ne m'a point accoutumé à trop de bienveillance ; je demande au Public un peu de justice.

Je sais qu'il n'est pas d'usage de publier ses Mémoires de son vivant ; et cependant, il est peut-être plus loyal de ne pas mettre ses pensées, ses opinions et ses actes à l'abri d'une tombe. Je me suis décidé à agir ainsi. En se livrant soi-même au jugement de ceux qu'on a jugés, il se peut qu'on acquière quelques droits à leur indulgence. C'est un imposant jury que la France ; mais ce noble pays renferme trop de caractères généreux pour qu'on puisse craindre qu'il ne réponde point,

par de l'équité, à quiconque se présente avec confiance devant lui.

C'est donc sans crainte, et ce sera, j'espère, sans reproche, que je publie ces deux premiers volumes. Ils seront bientôt suivis de deux autres. Quelques fragmens très courts de ces Mémoires ont déjà paru, il y a plusieurs années, au milieu de recueils historiques qui n'ont pas eu de suite. Je ne regrette pas la complaisance que j'ai eue alors pour ceux qui m'avaient demandé ces fragmens, si elle a pu être utile à ceux que j'avais le désir d'obliger; mais je dois regretter que, dans les embarras d'une publicité précipitée, l'impression et la révision de ces extraits aient eu lieu sans qu'il m'ait été possible de les surveiller comme je l'aurais voulu. Il en est résulté des erreurs, des fautes, des interprétations malveillantes ou erronées. C'est, en partie, pour rectifier tous ces malentendus, que je publie aujourd'hui ces documens.

Ces quatre volumes, quoique comprenant avec suite et ensemble, une période de vingt-deux ans, ne forment pas, à beaucoup près, la totalité des faits, des réflexions, des sou-

venirs, des événemens, des anecdotes dont mes Mémoires complets sont remplis. Il n'en pouvait être autrement. Non seulement ces derniers seraient trop volumineux pour être publiés à une époque où, sous peine de ne pas être lu, il faut être aussi abrégé que substantiel, mais encore, dans quelques-uns de leurs détails, ils pourraient offrir à la malignité publique un aliment qu'il ne convient pas à mon caractère de lui livrer. Je n'ai rien changé toutefois; mais seulement j'ai retranché.

Quand un temps, et un long temps, a passé sur les hommes et sur les choses, on peut parler à cœur ouvert des uns et des autres; toutes les chroniques en font foi; alors, ce n'est même plus de la médisance, c'est de l'histoire, et il est permis à tout le monde de l'avoir écrite quand elle se faisait, et de la publier plus tard sans inconvénient pour personne.

Mais lorsqu'on parle des contemporains devant ses contemporains, la circonspection n'est pas moins une obligation publique qu'un devoir privé; autrement, une légèreté pourrait être prise pour du scandale et une épi-

gramme pour une satire. Les exemples que les temps modernes ont fournis ne sauraient être pour moi, ni une autorité, ni une excuse, et je me flatte même qu'à la vue de mon nom, il ne sera venu dans la pensée de qui que ce soit que j'aie pu risquer d'encourir un seul de ces reproches.

Du recueil de mes Mémoires généraux, je n'ai pris, en partie, que des récits historiques. Ceux qui espéreraient y trouver autre chose peuvent s'épargner la peine d'ouvrir ces volumes. Je le répète : il m'eût été facile de les rendre plus *piquans* par le récit de mille anecdotes que, mieux qu'un autre, j'ai été à portée de connaître; mais j'ai, sans peine, renoncé à rechercher un succès de ce genre, et je me consolerai de ne pas l'obtenir, si j'ai pu, selon ma seule intention, satisfaire le public par le tableau varié de faits contemporains, d'actes sérieux et de révélations certaines sur des événemens et des personnages mal connus et mal jugés.

On doit des égards aux vivans, a dit Voltaire, ajoutant qu'on ne devait aux morts que la vérité. J'ai la confiance que cet axiome de goût et d'équité, a été ici constamment pré-

sent à ma pensée. Il me semble même que je suis allé plus loin, car, j'ai essayé d'être vrai sur les uns comme sur les autres, sans manquer d'égards à personne, et pourtant sans jamais altérer la vérité, premier besoin de ma vie. L'intention d'une offense, d'une attaque personnelle, je dirai même d'une blessure à l'amour-propre de qui que ce soit, a été tellement loin de moi que, si contre mon espoir, on trouvait, dans cet ouvrage, un seul mot de cette nature qui eût échappé à mon attention et à l'examen des juges auxquels je l'ai soumis, j'en exprime ici, d'avance, le plus sincère regret. J'ai parlé des hommes *politiques* du temps passé et du temps moderne, comme on en parlait alors, comme on en parle encore aujourd'hui. Jamais le voile de leur vie privée n'a été soulevé par moi; c'est leur position officielle, ce sont leurs rapports et leur conduite dans les affaires générales, ce sont leurs discours et leurs actes publics, seulement, que j'ai jugés de mon point de vue, avec bonne foi, sans doute, et avec mesure, je l'espère.

Il est encore un autre aperçu d'une nature plus délicate sur lequel une explication peut

être nécessaire : je veux parler de la correspondance particulière qui accompagne cette publication (1). Je me suis long-temps et scrupuleusement consulté sur cette démarche. — En fait, cette correspondance est la justification complète et authentique d'une position qui a donné lieu à de nombreuses calomnies. — Eh bien ! imposer silence aux calomniateurs en mettant dans son véritable jour la loyauté de la personne inculpée et la pureté de ses intentions, en montrant à tous la bonté de son cœur, le charme de ses qualités, l'élévation de ses pensées, la grâce et l'étendue de son esprit, n'est-ce pas rendre service, tout à la fois, à la victime de la calomnie, et à la société prévenue ou égarée qui a le désir et le besoin de la vérité? — Cette considération m'a frappé. — Quant à la convenance, je ne voulais pas m'en rapporter à moi. J'ai eu recours, aux conseils de gens dont la conscience, le goût et l'amitié ne pouvaient être douteux ; j'ai obtenu, de leur prudente délicatesse, une ré-

---

(1) Voir, au second volume, les lettres de madame la comtesse du C....

ponse qui m'a décidé; et le public intelligent, délicat, spirituel, lettré, me saura gré, peut-être, de lui avoir fait connaître le tableau de *la grande vie* privée, indépendante, *aristocratique* des temps modernes, ses sentimens, son ton, ses usages, par les fragmens nombreux d'une correspondance qui, je le crois, ne déparerait pas les collections épistolaires les plus goûtées.

D'autres motifs encore ont pu me décider à m'adresser au public; il n'y a nulle raison de les dire tous; mais, malgré l'absence, dans le premier volume, d'un préambule explicatif, d'une exposition des faits antérieurs et de liaisons entre les morceaux détachés, je pense qu'avec un peu d'attention ou de bonne volonté, on remarquera facilement le but de cet abrégé de mes Mémoires, la méthode qui a été suivie dans le choix des principaux matériaux, et enfin le résultat de l'ensemble sous le point de vue politique.

Je suis parti de l'époque de la première Restauration, seulement, pour arriver à l'époque actuelle. Alors, l'unité de la pensée et l'ordre du travail se présentent ainsi :

1814 à 1819 : avec la Charte constituante,

mélangée et viciée des deux principes de souveraineté monarchique et de souveraineté du peuple, imposée et mise en action par les doctrinaires, la Royauté et la France marchent, au milieu de tous les troubles et de tous les dangers, jusqu'aux plus sanglantes catastrophes;

1820 à 1826 : avec les royalistes, exécutant dans l'esprit de la Monarchie, la Charte qu'ils avaient dû loyalement accepter, la Royauté et la France, en essayant de se dégager de l'élément révolutionnaire, avancent, avec force et gloire, vers un grand état de prospérité;

1827 à 1830 : de concessions en concessions aux idées et aux exigences d'une fausse liberté, éveillées et enflammées par l'esprit de faction, la Royauté, amenée à la nécessité de défendre le principe monarchique de la Charte de 1814 contre les prétentions du principe populaire renfermé dans la même Charte, est entraînée à une lutte armée dans laquelle elle succombe.

1831 à 1836 : développemens et effets de la Révolution et de la nouvelle Charte constituante, doctrinaire, populaire et monarchique de 1830.

Voilà tout le plan de cet ouvrage, toute l'unité de sa pensée. Les phases de chaque situation, de chaque événement, sont marquées, d'année en année, non par un récit homogène et didactique qui embrasse, expose et lie tous les faits, mais par des actes publics ou particuliers résultant de la part que j'ai prise à chaque chose, et qui rappellent les évènemens, les caractérisent ou les expliquent; par des correspondances privées, des rapports administratifs, des notes confidentielles aux rois Louis XVIII et Charles X, ou à des souverains et de hauts personnages étrangers (1), et, quelquefois enfin, par des narrations spéciales. Sous cette forme, dégagée de tous les intermédiaires de préparations, d'argumens, de discussions, et qui m'a semblé offrir nouveauté et variété, je laisse, au souvenir et à l'intelligence du lecteur, le soin, facile je crois, des transitions de faits et des liaisons d'époques. Les *Mémoires* conserveront ainsi la couleur et le caractère per-

(1) Avant de les envoyer, un secrétaire intime prenait copie de tous les rapports, correspondances ou notes que M. de Larochefoucauld, faute de temps et par habitude, adressait sans en faire d'abord une *minute*.

sonnels qui leur sont propres; autrement, ce serait de l'*histoire*.

Peut-être remarquera-t-on que je me suis trouvé plus d'une fois dans l'*opposition*. Est-ce un tort ou une tradition de famille? Dans tous les cas, cela remonte assez haut. Il est, en effet, bien peu de circonstances historiques et de crises publiques dans les annales françaises, où mes pères, par eux-mêmes et par leurs alliances, ne se soient trouvés engagés, acteurs, vainqueurs ou victimes. On pourrait croire, à cette généalogie militante, qu'il y a eu en nous une transmission d'amour de bien général et d'indépendance de caractère que, pour mon compte, j'accepte volontiers. Bien que cette opposition ait toujours été, de ma part, consciencieuse et réfléchie, il est possible qu'à notre insu, nous ayons été, plus facilement et plus habituellement que d'autres, entraînés vers l'opposition par cette allure frondeuse qui semble naturelle aux habitans des villes capitales où se forment, s'échauffent et éclatent les opinions et les mouvemens populaires. Les Larochefoucauld, auxquels j'appartiens, et les Montmorency, auxquels, par mon ma-

riage, j'ai eu l'honneur d'appartenir, sont, si je puis le dire, des *enfans de Paris*, dont l'instinct n'est rien moins que porté au silence et à la servitude, et ainsi il n'est aucun des troubles qui ont agité cette grande cité dans lesquels nous n'ayons été appelés à prendre une part quelconque. Cette opposition héréditaire est un autre genre de noblesse que je ne répudie pas plus que l'autre, et, bien entendu, aujourd'hui moins que jamais. Si je suis attaché au principe de la légitimité, si mes sympathies, mes études et mes réflexions me portent vers la royauté, c'est que je la considère, avant tout, comme la sauvegarde, la protectrice naturelle et obligée de tous les intérêts populaires, de toutes les libertés publiques, de toutes les gloires nationales. Donc, en présence d'une Révolution qui, en troublant toutes les relations politiques de l'Europe, a jeté la propriété et les industries de la France et de la Capitale surtout, dans un état de souffrance si évident et si prolongé, le moyen que nous ne soyons pas de l'opposition contre les Doctrinaires, comme nous l'avons été contre les Mazarins

et contre les Ligueurs? — C'est notre devoir, c'est notre sentiment, *C'est mon plaisir* (1).

Le Vicomte DE LAROCHEFOUCAULD.

Paris, le 5 novembre 1835.

Post-Scriptum. En préparant et en achevant ces Mémoires, j'étais loin de penser que la mort viendrait surprendre le monarque vénérable dont le nom et les actes figurent si souvent dans ce recueil. Loin de là, je comptais aller, au printemps prochain, mettre cet ouvrage à ses pieds et renouveler au jeune prince qu'il entoura de son amour paternel l'hommage du dévouement que je porte au principe de royauté dont il est le dépositaire, et des sentimens respectueux que mon cœur nourrira toujours pour cette famille auguste et sacrée. — Vains projets des hommes!

---

(1) Devise des armes de la maison de Larochefoucauld.

La mort inattendue et chrétienne de Charles X, est un des événemens les plus considérables qui soient arrivés en Europe depuis six ans. Elle rend l'avenir plus clair encore; elle simplifie des situations que la duplicité doctrinaire, servie en cela par quelques fidélités intéressées ou mal éclairées, cherchait inutilement à compliquer pour augmenter les illusions ou les malentendus de la France. Sans doute, depuis le 2 août 1830, Charles X et Louis XIX n'étaient plus les souverains de ce royaume; mais l'existence du premier de ces princes semblait permettre aux ennemis de la royauté d'invoquer les passions qui s'irritaient encore au souvenir de ce monarque, et de placer ces passions entre la France et celui que les abdications voulaient investir du bénéfice des droits résignés. Charles X, en quittant ce monde, n'a donc plus laissé à qui que ce soit la possibilité d'offrir à d'autres qu'à Henri V les regrets ou les vœux que la royauté absente avait emportés avec elle. Je le dis encore : cette mort inattendue est un des faits providentiels les plus importans de l'époque actuelle.

Mais combien elle a dû frapper le cœur

de tous ceux que le caractère aimable, les vertus et la bonté de Charles X avaient attachés à sa royale personne! A ce titre, nul plus que moi n'en peut éprouver une réelle douleur. Pour saluer d'un souvenir sincère et profond les qualités de ce prince auquel la justice publique rend aujourd'hui un tardif hommage, je n'ai pas attendu ce jour funeste, et c'est à cet ouvrage même (1) que j'emprunte les seules paroles qu'il me soit possible de faire entendre en ce moment.

« Tandis que l'Europe retentit de l'éloge « de plusieurs souverains et du bruit de leur « infatigable ardeur, Charles X et nos Bour- « bons ne seront pas rangés, par l'histoire, « au nombre de ceux qui laissent le temps « s'écouler sans en mesurer l'importance. « C'est avec bonheur que, dans mon amour « pour la légitimité et dans le respectueux « jugement que j'ose porter sur le Roi, à qui « toute ma vie est dévouée, je vois en lui « l'égal au moins de ces souverains que l'on « vante, lui que l'on s'efforce de méconnaître, « lui qui, peut-être, ne sera jamais bien

---

(1) Voir tome 2, page 187, année 1826.

« connu, et qui obtiendrait toutes les louan-
« ges qu'il mérite, si l'on savait, comme ceux
« qui ont pu l'approcher et travailler avec lui,
« l'amour qu'il porte à ses peuples, les projets
« qu'il forme sans cesse pour leur bien-être,
« la volonté constante avec laquelle il se livre,
« sans en calculer les fatigues et l'ennui, à
« tous les travaux qui peuvent ajouter à la
« gloire et à la prospérité de la France. »

1814.

Le plus affreux de tous les forfaits, la mort de Louis XVI, avait souillé le sol de la patrie : les Français étaient condamnés à expier le sang qu'ils avaient laissé verser. Le monde recueillait avec effroi l'héritage de la corruption de la régence, les conséquences d'une philosophie athée et celles de la faiblesse du prince martyr pour n'avoir pas su être roi. Disons cependant que, si Louis XVI avait su allier le caractère nécessaire sur le trône aux qualités de l'esprit

et du cœur, les peuples eussent admiré son règne, comme ils respectent aujourd'hui sa mémoire.

La société, pareille à un volcan, semblait dans l'enfantement d'une lave brûlante qui devait tout détruire. Une révolution sociale se préparait, à la fois morale et matérielle : tout devait être bouleversé. L'homme imbu de matérialisme commença par nier l'existence de Dieu; et puis, honteux de sa folie, il écrivit sur la porte de ses temples : « Ici réside l'Être-Suprême. » Seulement, comme la religion chrétienne le gênait avec ses dogmes, il espéra qu'il lui suffirait de sa volonté pour l'anéantir. Fort de ses succès éphémères, il crut pouvoir se livrer impunément à tous les excès. Les devoirs furent méprisés, les liens du sang oubliés; l'innocence vint occuper sous les verroux la place du crime. Alors, comme toujours, la minorité factieuse fit la loi aux majorités.

Je reçus avec la vie la doctrine de la légitimité, et l'expérience dans la suite l'a développée en moi et affermie; mais je lui fus dévoué dès l'origine, et j'avais à peine huit ans que déjà la franchise de mes opinions hautement exprimées me valait de sévères réprimandes

de mes maîtres. L'affection timide de notre gouverneur, excellent et digne homme, s'effrayait de mon indépendance. Je logeais alors chez lui, près du Champ-de-Mars, avec MM. de Menou et de Grammont ; et, quand les Sans-Culottes d'alors passaient sous nos fenêtres, il fallait m'en arracher de force pour que je ne m'exposasse pas à leur rage.

A quatorze ans, je pensai être écharpé par la populace, sur la boulevart des Invalides, pour un collet de velours noir placé sur un habit vert, signe reconnu des royalistes, et qui avait coûté la vie à plusieurs ; et, sous Buonaparte, je fus constamment menacé et persécuté.

Un temps était marqué d'avance où un Bourbon, en remontant sur le trône de ses ancêtres, rendrait le bonheur aux Français et le repos au monde.... Sous le Directoire, il fut un moment où les Français fidèles purent se livrer à un juste espoir ; mais cet espoir dura peu, et de nouveaux événemens vinrent bientôt fixer pour un temps tous les esprits incertains.

Un homme qui a marqué chaque jour de

son règne par des larmes et de la gloire; un homme resté grand, même au moment de ses revers; cet homme, dis-je, commençait à se faire connaître. On voulut espérer qu'il jouerait le rôle que semblaient lui indiquer les souvenirs de l'histoire. Mais la Providence ne le réservait qu'à punir l'ingratitude des hommes et à museler l'hydre des révolutions en démasquant l'hypocrisie des révolutionnaires qui devinrent les plus dévoués serviteurs du pouvoir absolu.

On apprit un jour que le général Buonaparte était débarqué d'Egypte (novembre 1798). Naguère il avait mitraillé les sections de Paris (13 *vendémiaire*); cette fois (18 *brumaire*), il commença par dissoudre, à coups de baïonnettes, les assemblées délibérantes pour lesquelles il ne cessa de montrer depuis toute sa répugnance; puis il se fit Consul; mais une autorité partagée ne put convenir long-temps à celui qui, maître du monde, eût encore été à la découverte d'un monde nouveau pour le plaisir de compter une conquête de plus, soit que ce fut cet amour de conquête qui décida véritablement de sa vie, ou bien que, poussé

par la nécessité de sa position, il dut en subir les conséquences et porter la guerre à l'étranger, pour ne pas l'avoir chez lui. Bref, le titre qu'il prit bientôt ne laissa plus de doute sur ses intentions, et dès lors il sembla qu'il n'y eut plus d'espoir de revoir nos princes.

Buonaparte était couvert de gloire, et cependant il crut devoir faire ouvrir des listes dans toutes les mairies pour y recueillir les signatures de ceux qui l'appelaient à l'empire. Ce simulacre de respect à l'opinion fit sa force première.

Buonaparte jugea, plus tard, nécessaire à son repos la mort du duc d'Enghien (22 mars 1804), crime inutile à sa puissance, et qu'il se hâta de commettre, malgré les instances de l'impératrice qu'il parvint à tromper ainsi que toute sa cour.

Buonaparte, en même temps qu'il donnait un gage à la révolution, se disposait à répudier avec force ses principes de dissolution; il caressait l'ennemi dont il redoutait le caractère entreprenant et indépendant.

Les lauriers tournent la tête aux Français, et peu d'années s'étaient écoulées depuis cette

cruelle époque, que déjà l'opinion se montra plus favorable à celui qui nous gouvernait avec une main de fer. Voulant le servir, il fallut l'excuser; il avait cédé à une dure nécessité; on admirait la gloire qu'il attachait au nom Français, on voulut la partager; on lui savait gré de n'avoir pas répandu plus de sang pour fonder son pouvoir, et l'on oubliait ces générations, toujours plus jeunes, que chaque année il disputait à la vie; on ne regarda plus que ses lauriers, on foula aux pieds les cyprès. Mais trop de peuples nous maudissaient pour que l'on ne dût pas prévoir que tôt ou tard les Français deviendraient eux-mêmes les victimes de cette ambition dont on admirait alors les prodiges. Il y avait dans la puissance de Buonaparte un prestige presque irrésistible. Aussi l'inaction à laquelle quelques jeunes gens se condamnaient, par fidélité au passé, était-elle un sacrifice qui eût mérité d'être mieux apprécié.

Chacun trouvait à l'envi un prétexte pour servir l'autorité; heureux si l'appât des richesses, distribuées largement, n'y entrait pour rien! Le désespoir de rester inactifs en

entraîna plusieurs, et, en prenant l'habit militaire, ils se flattèrent de servir leur pays. Des menaces réitérées achevèrent d'entraîner ceux qui résistaient. Dans chaque province, dans chaque pays, le despotisme impérial arrachait des jeunes gens, qu'il prenait comme ôtages, ne reconnaissant, en vérité, d'autre loi que sa volonté. En méprisant les hommes, il crut les connaître; et il voulut, après s'être rendu maître de leurs actions, maîtriser jusqu'à leurs pensées. Des brevets de sous-lieutenans arrachèrent à leur famille ceux que leur opinion retenait dans la solitude. On était mandé par Fouché, alors ministre de la police (mars 1809); là, la volonté du monarque était positivement annoncée, et des gendarmes devaient rendre inutiles de plus longs refus; les familles mêmes devenaient responsables. Indépendamment des difficultés où la mienne se trouvait placée, je brûlais d'aller partager sur le champ de bataille la gloire de nos armées; mes opinions, si positives déjà, avaient pu seules me retenir; mais rien n'eût pu me décider à porter la livrée de la cour. Mon père, profitant d'une méprise de nom, et inquiet de mes disposi-

tions, voulut aller à ma place chez le ministre; il ne fallait pas moins que le cœur et l'esprit de mon père pour réussir auprès du ministre le plus fin.

Madame la comtesse de la Turbie (1), mariée à un Piémontais, une des personnes les plus spirituelles, les plus instruites et les plus distinguées de l'époque, réfugiée à la cour de la princesse Borghèse pour échapper aux horribles traitemens auxquels tous les pays conquis étaient soumis, s'acquit, vers le même temps, des droits sacrés à ma reconnaissance par les services importans qu'elle me rendit; et l'amitié à laquelle je dus cet intérêt me sera toujours chère. Elle était l'amie du duc de Bassano, qui connaissait ses malheurs et savait apprécier son caractère. Il est juste aussi de dire que jamais le duc de Bassano ne perdit l'occasion de rendre un service.

On croyait que pour se soustraire aux persécutions il fallait gémir en silence, mais rien ne put me décider à taire mon opinion; quelquefois même je désirais la persécution comme le seul moyen qui me restât pour me consoler

(1) Aujourd'hui duchesse de Tonnerre.

d'une inaction forcée, et aussi afin de ne pas rester entièrement inutile à la cause de la légitimité. J'espérais que l'odieux d'une persécution retomberait sur celui qui l'exerçait.

J'étais à Aix, en Savoie, quand le pape Pie VII, traîné comme un criminel, passa par Grenoble (juillet 1809), et sans dire mot à personne de mon projet, je me mis en route comme pour aller à la promenade sur un cheval que je venais d'acheter; j'allais, dans la réalité, offrir une marque de respect à ce vieillard vénérable qui me parut grand dans sa captivité. Il y avait défense absolue d'approcher de sa personne; mais la légèreté apparente que je mis dans les prières que j'adressai à l'officier qui l'accompagnait *de me faire voir un pape,* le décida à y consentir. Une fois en présence de sa sainteté, je me mis à genoux et lui demandai sa bénédiction en lui adressant quelques phrases en mauvais italien. L'officier s'aperçut qu'il avait été pris pour dupe, et il abrégea l'entrevue. Quelques années après, Pie VII, se rappelant cette marque de respect, m'envoya la croix de Malte. Je fus dénoncé à Paris; mais une amie de Fouché, madame Inguerlo, à laquelle

j'avais, aussi à Aix, témoigné de l'obligeance pendant une maladie très grave de sa fille (aujourd'hui l'élégante madame de Vatry) me sauva, sans m'en parler, de cette nouvelle persécution; je ne le sus que long-temps après.

Un jour, il était neuf heures du matin, madame de la Turbie me fit dire de passer chez elle à l'instant même : cette heure, si étrangère à nos relations comme à ses habitudes, me surprit. « Buonaparte a parlé hier « de vous au duc de B......, me dit-elle; il « est décidé à ne plus souffrir votre opposi- « tion; quel moyen de lutter vous reste-t-il? « Tout cède à sa puissance, et ne pas con- « sentir à vous y soumettre deviendrait une « véritable folie; songez à vous, songez en- « core plus à votre famille; tout vous est pro- « mis si vous cédez; mais les plus horribles « persécutions vont fondre sur vous si vous « persévérez dans votre résistance. — Ce- « lui, dis-je, madame, qui recule à l'ap- « proche du danger n'a point de convictions, « et en suivant vos conseils, je perdrais votre « estime, et en perdant votre estime, je per- « drais mes droits à votre affection, que je

« veux conserver à tout prix....... » Buonaparte, forcé de partir le lendemain même (fin de juin 1812) pour aller commander ses armées, m'eut bientôt oublié; c'est cette armée qui devait périr dans les glaces du nord, digne de servir sous un maître qui ne l'eût pas sacrifiée à sa folle ambition.

Nous gémissions des désastres de l'armée française, tout en maudissant la cause qu'elle servait, et en déplorant cet amas de haine et de vengeance qui s'amoncelait contre la patrie. Nous déplorions le sort de nos parens, de nos amis, de nos concitoyens.

Assis sur les ruines de Moscou (septembre 1812), Buonaparte se crut tout-puissant; et oubliant les élémens, il contemplait avec orgueil ces royaumes soumis à sa domination; mais une main divine avait frappé d'aveuglement celui qui s'était rendu le persécuteur de l'Eglise qu'il prétendait enchaîner tout en reconnaissant sa puissance. Cet immense colosse allait bientôt s'amoindrir. Un jour qui n'était pas éloigné, ce roi des rois de la terre, ce potentat tout-puissant, devait être abandonné par celui qui l'avait fait servir à ses décrets éternels, trahi et délaissé à son tour

par les amis de son pouvoir. Mais à Moscou, Buonaparte sentit qu'il fallait sacrifier lui ou son armée; il abandonna sans hésitation la dernière pour sauver sa personne, et il s'échappa comme par miracle.

Jamais l'histoire ne dira le courage surnaturel de ces Français mourant de faim et de froid, ne se plaignant point et se battant toujours. Il semblait que leurs cadavres imposaient encore à leurs ennemis. Buonaparte arriva enfin à Paris le 20 décembre 1812 comme un fugitif. Ce n'était plus ce conquérant si fier, sans aucun ménagement pour les hommes dont il disposait à son gré. Il n'avait plus de grâces à leur offrir; il craignait de les menacer, et se montra plus affable. Ses prospérités semblaient finies, on l'eût deviné à la désertion de sa cour.

Les étrangers ne surent pas heureusement profiter de leurs succès, et en peu d'instans Buonaparte eut de nouvelles armées à leur opposer; et, oubliant ses revers, il cessa de caresser, il commanda de nouveau despotiquement; ses armées firent des miracles, et la campagne de France fut, sans contredit, la plus belle et la plus glorieuse de toutes, bien

que la plus désastreuse par ses résultats. Les troupes se montraient infatigables, la garde était partout ; elle marchait la nuit et se battait le jour ; jamais de repos. Buonaparte lui-même paraissait un géant luttant avec toute la puissance et la supériorité du génie ; enfin, après s'être débattu avec une force que l'histoire impartiale redira, et qui tenait à cette influence que sa personne et son nom exerçaient encore, il devint la victime de tant de folies accumulées. Deux fois il put encore en France dicter presque les conditions de la paix ; mais il mettait sa gloire à ne la signer que hors du territoire, et il repoussa impitoyablement les conseils de ceux qui l'entouraient.

Notre malheureuse patrie éprouvait tous les maux de la guerre ; partout des victimes, des combats, des larmes.

Les routes étaient couvertes de blessés ; juste, mais terrible punition de notre indifférence pour les souffrances des autres peuples !

Vainement nous avions espéré que le nom de Bourbon s'échapperait de ces hordes innombrables qui inondaient notre sol, guidées uniquement par le besoin de la vengeance et leur défense personnelle ; mais il semblait

qu'au centre même de la France, les ombres de tant de héros, victimes de leur courage, les effrayassent, et c'était en tremblant qu'ils marchaient sur des cendres. Ce silence des puissances alliées prouva qu'elles voulaient avant tout se délivrer d'un joug odieux; mais qu'elles craindraient plutôt de rétablir une autorité sous laquelle la France retrouverait infailliblement toute sa force. Nous redoublâmes cependant d'efforts dans l'intérieur pour y faire comprendre à quel prix la France pouvait espérer sa délivrance. Je liai connaissance, en novembre 1813, avec un jeune officier espagnol, M. Liorente, aussi dévoué que courageux. Par son intermédiaire, je m'assurai de 3 à 400 officiers espagnols, prisonniers comme lui, et décidés à exécuter ses ordres et à suivre mes instructions s'il devenait utile de mettre leur zèle à l'épreuve. Je me rendis immédiatement à Paris, où l'on prévoyait que devaient se passer bientôt des événemens décisifs. Je partis le 3 janvier 1814, accompagné de ma femme, dont le courage et les opinions étaient une gloire pour son mari.

L'œil inquisiteur de la police commandait

une grande prudence. Des courses réitérées, des réunions fréquentes lui donnaient l'éveil; il fallait cependant se concerter, convaincus d'ailleurs comme nous l'étions que les Bourbons pouvaient seuls être placés entre l'étranger et la France, en empêchant son partage. Nous étions décidés à ne rien ménager au jour de l'action; mais il était sage et prudent de s'ouvrir de notre pensée secrète à très peu d'individus.

La guerre continuait avec toutes ses fureurs; déjà plusieurs provinces organisées étaient prêtes à secouer le joug usurpateur, aux cris de la légitimité; mais comment se réunir à des étrangers qui dévastaient la patrie! D'ailleurs, ils parlaient encore de paix avec l'usurpateur au congrès de Châtillon, en février 1814, et ne songeaient *nullement* à Louis XVIII..... Heureux Roi, après avoir éprouvé de longues infortunes, vous pourrez au moins vous dire que votre retour n'a pas coûté une seule goutte de sang à vos sujets, et que c'est vous seul qui avez cicatrisé leurs plaies! Peut-être on écrira le contraire, mais la vérité se fera jour à travers les nuages de l'erreur.

Beaucoup de personnes, en février 1814, quittèrent Paris en songeant à mettre en sûreté leurs intérêts les plus chers. Plusieurs d'entre nous pensèrent que leur présence serait utile dans les provinces; je fus d'une opinion contraire, et crus que Paris serait le lieu où tout se déciderait. C'était à mes yeux le poste de l'honneur; il me paraissait celui du véritable danger, et l'événement justifia, depuis, ma manière de voir. Mon beau-père, le vicomte de Montmorency, vrai modèle de fidélité, eut des raisons particulières pour quitter cette ville. Son cœur lui faisait un devoir impérieux de voler promptement auprès de Monsieur, comte d'Artois.

Le départ de mon beau-père, qui, après une première absence, vint passer quelques jours à Paris et en repartit définitivement le 17 mars 1814, me donna quelque ascendant sur des jeunes gens qui avaient en lui toute confiance, et dont on ne pourra jamais assez vanter le dévouement.

On se battait partout avec une fureur égale et des succès incertains; et, grâce aux efforts de cet homme qui mit un grand art à égarer les esprits, la guerre allait bientôt devenir

générale et entraîner peut-être la ruine de la France.

Désolé du sort qui menaçait ma patrie, je formai, en février 1814, un projet dangereux, mais qui me paraissait décisif et qui devait être aussitôt exécuté que conçu. J'écrivis mes dernières volontés, ainsi que plusieurs lettres dépositaires de mes regrets. Sûr de mon serviteur, je lui proposai de m'accompagner dans une mission difficile. Voici quel était mon dessein : m'échapper de Paris, traverser, à quelque prix que ce fût, l'armée française pour arriver au camp des alliés ; et là, avec cette chaleur qui est dans mon âme, demander aux rois alliés le souverain légitime en les conjurant d'annoncer enfin l'intention de le rétablir sur son trône. A cette condition, je leur promettais de nombreux partisans, et je sauvais la France d'horribles désastres et de douloureuses humiliations. Je volais ensuite en Angleterre, ignorant si le bonheur de revoir le Roi et de délivrer ma patrie, ne m'eût pas fait expirer de joie à ses pieds. J'engageais les fils de France (monseigneur le duc d'Angoulême et monseigneur le duc de Berri), si forts contre le malheur, à se fier

à la loyauté des Français et à débarquer à tout prix sur cette terre qui les demandait. Guidés par le panache blanc, les Français eussent fait des merveilles; et, au lieu de recevoir la paix de l'étranger, ils la lui eussent imposée.

Je confiai cette résolution à une personne digne de la connaître (madame la comtesse Achille du Cayla), et je me rappelle avec quel courage elle m'offrit des moyens de correspondance devenus si dangereux. En cachant cette résolution à ma famille, je voulais lui épargner toute persécution ; mais je ne pensai pas en faire un mystère à madame de Larochefoucauld, dont la générosité m'était connue. Cédant seulement aux instances réunies de ces deux amies, j'allai demander des conseils à un homme (l'abbé de Montesquiou) qui, dans la première assemblée, se fit connaître par la générosité de ses opinions. Il en coûte pour faire un grand sacrifice ; mais une fois décidé, il en coûte plus encore pour ne pas l'exécuter. Son avis fut tellement contraire, que l'autorité de son caractère, plus encore que ses raisons, que je trouvais mauvaises, me fit, à mon grand regret, abandonner cette

résolution qui aurait eu des conséquences si précieuses : l'événement l'a prouvé.

Les désastres que la guerre entraîne après elle approchaient de la capitale ; mon père, le 4 février 1814, vint s'y renfermer, et ma mère, si indifférente au danger qui la regarde, ne voulut jamais nous quitter (1).

Je fus prévenu à cette même époque que des misérables allaient partir avec l'horrible projet d'assassiner monseigneur le duc d'Angoulême qui était parvenu sur le sol français, dans le Midi ; j'eus leurs signalemens, leurs noms, et je courus en prévenir le duc de Fitz-James. Nous dépêchâmes sur-le-champ une personne sûre pour prévenir le prince du danger qu'il courait ; ce fut à madame la marquise de Jaucourt que je dus cet avis impor-

(1) Pendant la première révolution, elle demandait un jour un passeport pour sortir de Paris. Sa beauté, sa jeunesse touchèrent les membres du comité de salut public ; aussi accordèrent-ils, en mettant : femme divorcée. — « Divorcée ! « non, messieurs, jamais ! » dit ma mère d'un ton ferme. Cet acte eût été contre sa conscience. Les membres du comité restèrent interdits et passèrent outre. Ma mère, en entrant, dans la salle, avait offert son bras à une vieille femme dont chacun se moquait, et cette bonne action lui avait acquis la faveur de ses terribles juges.

tant. J'échappai moi-même comme par miracle à une mort qui ne se fût pas fait attendre. Les barrières de Paris étaient sévèrement fermées et gardées, et je fus arrêté à la barrière de Sèvres, au moment où j'espérais la franchir, les poches pleines de papiers et de proclamations. Un jeune garde national me barra le chemin, et les agens de police accoururent pour secourir ce zèle adolescent; mais, apercevant un vieux gendarme décoré, je l'appelai à mon secours, et sans me déconcerter : — « Camarade, lui dis-je, venez donc « me débarrasser de ce troupier d'hier, de « cet enfant si fier d'avoir son fusil sur l'é« paule. — Imbécile, dirent aussitôt les gen« darmes, il ne voit pas que c'est un des « nôtres. » J'étais resté impassible sans montrer nul empressement pour passer. Mon sang-froid me sauva. — « Bien du plaisir et bonne « chance, » me dirent-ils en rendant le passage libre. Un *charivari* vert, mon costume et mon langage me firent prendre pour un officier en retraite : je continuai ma route tranquillement en remerciant le ciel; mais, à trois cents pas de la barrière, je pris le galop, et bien fin alors qui m'eût rattrapé.

Nous prenions chaque jour les moyens de réveiller dans le cœur des Français le souvenir ou la pensée du souverain légitime : son nom était presque inconnu à une partie de la génération. Quatre des nôtres, le comte de Lauris, les comtes Williams et Charles de Newquerques et le baron de Maistres passèrent une nuit, en mars 1814, à imprimer des proclamations, et une seconde à les distribuer dans Paris avec une adresse égale à leur dévouement. Ils m'en apportèrent une partie; et des femmes, la vicomtesse de Quinsonnas, la marquise Eugène de Montesquiou et la comtesse Achille du Cayla le disputant aux plus hardis de zèle et d'audace, voulurent partager le danger de travailler pour une si noble cause. L'une d'elles, madame de Quinsonnas, qu'il suffit de nommer pour peindre le dévouement le plus éprouvé, imagina, en se retirant à pied à minuit, d'en placer un exemplaire entre les planches qui ferment chaque boutique. Aussi, au réveil, chacun trouvait la sienne. Ces proclamations firent grand bruit, et elles eurent une grande influence; on parlait au peuple un langage depuis long-temps inconnu, et il commençait

à concevoir qu'il était au monde des souverains qui, seuls, pouvaient arracher la France à l'état désastreux où elle se trouvait. Paris fut mis en état de défense, et par les ordres de Buonaparte on en fit une place de guerre. Que lui importaient les malheurs qui allaient fondre sur cette immense population! Un jour pour lui ne pouvait s'acheter trop chèrement! La politique de Napoléon avait alors plus de présent que d'avenir; toujours il faisait la part de son étoile. Les étrangers, manquant de munitions, eussent peut-être repris, momentanément du moins, le chemin de leurs foyers. Je tiens ces détails du prince Auguste de Prusse, qui commandait l'artillerie. Blücher, en faisant marcher sur Paris, décida la question.

Dieu, touché des maux de l'humanité, arrêta le cours de ses vengeances, et la puissance de Buonaparte fut anéantie : c'est lui qui se dépouilla de son autorité. Cette présence d'esprit, si féconde en ressources, parut s'affaiblir sous le poids de ses revers. On verra bientôt ce conquérant, si fier, traverser en fugitif cette même France que, peu de jours auparavant, son nom faisait encore trembler.

Les hauteurs de Paris furent défendues par ses troupes valeureuses qui luttaient malgré leur petit nombre. Intrépides guerriers, ils savaient se faire tuer sans jamais se rendre. Buonaparte vint à Villejuif, le 30 mars 1814, à deux lieues de la capitale; et s'il y fût entré, elle se serait défendue sans nul doute. Il y eût trouvé, pour seconder ses vues, une population toujours amie du désordre, et aussi des ressources de tout genre; mais il n'osa s'y renfermer : tout fut fini pour lui, et la France fut sauvée.

Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, princesse que l'on doit surtout plaindre, si elle a senti tout ce que son sort avait de déplorable, prit aussi le parti d'abandonner Paris.... Des habits de cosaques furent saisis. Je fus accusé; mais je répondis à madame de Montesquiou, ma tante, qui m'avait envoyé chercher, avec un tendre intérêt, « que ce ne « serait jamais avec un uniforme étranger que « je soutiendrais mes opinions. » On s'efforçait de voir en moi un conspirateur; je ne songeais qu'à donner encore quelque temps le change.... Les autorités quittèrent enfin Paris : les frères de Buonaparte, Joseph et

Jérôme, ne calculant plus que leur sûreté personnelle, achevèrent de perdre la partie, en quittant, le 29 mars 1814, le poste qui leur était confié. Nous commençâmes à respirer : il semblait que déjà Louis XVIII eût mis le pied sur la première marche de son trône. La surveillance de la police qui, jusque-là, était devenue chaque jour plus active, s'empressa de donner des conseils laissés heureusement sans exécution, et je sus plus tard par lord Burgess, que je me trouvais, moi dix-septième, sur une liste de proscrits, dont Savary demandait les têtes sous vingt-quatre heures, pour pouvoir répondre de Paris. Il faisait son devoir : aussi n'ai-je jamais pensé à lui en vouloir. Le courrier fut intercepté, et nous fûmes sauvés.

Le duc de Raguse, guerrier abattu, plutôt qu'humilié de céder, après une si longue résistance, recula devant l'idée du pillage de la capitale, et il traversa cette ville, le 30 mars 1814, à la tête de son armée, en se déclarant le premier en faveur du souverain légitime; il entraîna l'armée par son exemple. Approuvé des uns, il fut sévèrement blâmé par les autres. Je me borne à rapporter un fait; mais

les Parisiens, du moins, ne seront jamais en droit de lui reprocher sa conduite; sans lui, c'était fait de Paris, et peut-être sans nous était-ce fait de la France.

On peut se faire une idée du tumulte qui accompagna la retraite des troupes de ligne. Je me rappelle que j'étais chez madame de Jaucourt qui demeurait alors rue du Mont-blanc, lorsque des cris affreux se firent entendre : « Aux armes! aux armes! la bar- « rière de Clichy est forcée. » Quelques boulets de canon avaient causé ce désordre parmi de braves citadins en haillons, fuyant à toutes jambes. J'avais mon cabriolet, et, sans perdre une seconde, j'y fis monter la vicomtesse de Laval pour la ramener chez elle rue Roquépine, en prenant par les boulevarts. Un soldat du train, ivre-mort, me menaça de la pointe de son sabre; je la détournai, et fouettant mon cheval, je m'empressai de déposer mon précieux dépôt pour courir aux affaires. Après le départ des troupes, il ne fut plus question de se défendre.

Nous touchions à ce jour (le 31 mars 1814) où cent mille étrangers devaient entrer triomphans dans nos murs; sans doute leur triomphe

nous délivrait d'un joug devenu intolérable ; mais leur présence aussi était une honte qu'un cœur français ne pouvait pardonner à celui dont l'ambition les avait amenés dans la capitale. On doit à la justice de dire que pas un désordre n'accompagna leur passage. Cette journée (le 31 mars 1814) allait décider du sort de la France. Il fallait assurer le retour des souverains légitimes, ou voir la France transformée en un vaste tombeau pour subir plus tard le joug de l'étranger, plus odieux que tout au monde. Napoléon avait encore une armée, et il pouvait puiser de nouvelles ressources dans la haine générale qui animait les provinces. Mais son heure était venue, et il succomba au moment où un nouveau triomphe, précurseur d'immenses désastres, devenait encore possible.

Une poignée de Français dévoués furent ceux dont la Providence se servit pour ses grands desseins. Ils enviaient à Bordeaux le bonheur d'avoir pu les premiers se déclarer, entraînés par ce Vendéen toujours sur la brèche, le marquis de Larochejacquelein.

Laissons dans l'oubli ces cœurs timorés qui

montrèrent de l'hésitation. Ils ignoraient apparemment que si les premiers qui montent à la brèche y périssent souvent, l'honneur du moins les accompagne dans la tombe.

Lorsque le danger fut passé, on vit ces mêmes hommes, se parant de ce qu'ils avaient vu faire, s'offrir comme un exemple de dévouement, et recevoir les récompenses méritées par ceux à qui le témoignage de leur conscience suffisait.

Mais puisque je ne dois rien omettre de cette journée mémorable, je vais chercher à en rendre le compte le plus exact : on a vu comment, depuis long-temps, nous l'avions préparée! De grand matin, le 31 mars, j'avais été trouver, dans son lit, le duc de Fitz-James, qui, bien qu'alors malade, mais averti par moi du mouvement qui se préparait, n'hésita pas à se revêtir de son habit de garde national, pour avoir plus d'influence sur l'esprit de la population et la déterminer à prendre la cocarde blanche. J'avais aussi parcouru à cheval les différens quartiers, réveillé quelques endormis, et examiné l'attitude des citoyens et leurs dispositions. C'est ici le lieu de parler de cet ami (M. Talon, depuis lieute-

nant des grenadiers royaux), qui me seconda si bien. Long-temps il avait servi Buonaparte avec autant d'honneur que de distinction; mais, d'un côté, prévenu par sa sœur (la comtesse du Cayla), et, par moi, de ce qui se passait; de l'autre, indigné du mépris que Buonaparte montrait pour les hommes échappés, comme par miracle, à la retraite de Moskou, il avait profité d'une maladie fort grave, suite de ses campagnes, pour ne pas reprendre du service et se trouver libre d'agir, Français avant tout et convaincu, comme nous, que les Bourbons pouvaient seuls maintenant arracher la France à l'anarchie et à l'étranger.

Nous mîmes enfin le pied à l'étrier vers huit heures du matin, nous montrant désarmés, afin de faire plus d'impression sur le peuple. Une autre personne, le comte de Frossard, digne de servir une cause devenue vraiment nationale, fut notre troisième. Deux serviteurs, Ambroise Leflan et Félix Guiard, dont le zèle et le courage méritent d'être loués, nous suivirent avec intrépidité. Arrivés sur le pont Louis XVI : « Nous allons à la « mort, me dit mon ami avec son sang-froid

« ordinaire, mais du moins notre sort sera « le même. — Il est digne d'envie, lui répondis-je. » Nous arborâmes aussitôt, sans hésiter, la cocarde blanche, en faisant retentir les airs des cris de : *Vive le Roi! Vivent les Bourbons!* Le peuple tremblait, il nous regardait en silence; Buonaparte était encore aux portes de Paris, et on craignait sa vengeance. Le spectacle de cette immense et silencieuse population avait quelque chose de sombre et d'imposant. Quelques-uns de nos amis parcoururent aussi les différens quartiers, précédés du drapeau blanc, et engagèrent la multitude à se joindre à eux. Il serait coupable d'oublier M. Valeri (1); favorisé par sa taille élevée et imposante, il faisait au peuple des proclamations sur le pont Louis XVI, avec un courage digne de sa cause. La femme de charge de ma mère, mademoiselle Sophie, attacha à un passant une des premières cocardes : nos poches en étaient pleines. Quand nous arrivâmes sur le pont, de gré ou de force, nous

(1) Neveu de M. Hochet, du conseil d'état, depuis bibliothécaire à Saint-Cloud, auteur d'un excellent *Voyage en Italie*.

les fîmes prendre et attacher aux chapeaux. Nos cocardes une fois épuisées, nous eûmes recours à nos mouchoirs déchirés, nous en demandâmes aux passans, pour multiplier ainsi les signes de ralliement et imposer par le nombre. Nous mettions ces mouchoirs en pièces et les distribuions en guise de cocarde. Enfin, après avoir traversé la place, la rue Royale et une partie des boulevarts, suivis enfin par un groupe toujours grossissant, nous arrivâmes près des souverains alliés, et, par nos cris redoublés, nous nous efforçâmes de leur faire comprendre que le souvenir des princes légitimes n'était pas éteint dans le cœur de tous les Français. Ils nous voyaient presque avec indifférence, et rien n'annonçait leurs desseins ultérieurs. Un des nôtres, le duc de Luxembourg, devenu depuis capitaine des gardes, se distinguait par son enthousiasme ; il avait à ses côtés le duc Emmanuel de Crussol, son ami, dont l'opinion ne varia jamais.

Parlons aussi de ce sexe que le danger n'effraie pas quand son cœur est en jeu et qui compta ce jour-là tant d'héroïnes. Bravant tous les obstacles, ces femmes intrépides ne

calculèrent que leurs émotions de mères, d'épouses, de sœurs, effrayées du passé et plus encore de l'avenir; réunies en grand nombre avec leurs enfans dans une même maison, située sur le boulevart de la Madeleine et appartenant à M. le comte Portales, elles demandèrent Louis XVIII avec des cris si animés, que les souverains en furent émus. Un aide-de-camp de l'empereur Alexandre vint leur exprimer, de la part de son souverain, à quel point il était touché de leur enthousiasme! Elles répondirent à cette courtoisie par mille cris de : *Vive le Roi!*

Enfin les souverains arrivèrent aux Champs-Elysées; et, après avoir fait halte sur la droite, face à la rivière, ils firent défiler leurs troupes devant eux. En traversant la place, je reconnus mon père, le duc de Doudeauville, qui, à pied et au milieu du peuple, essayait de l'entraîner par son exemple. Madame de Larochefoucauld, accompagnée d'une de ses amies, madame la comtesse du Cayla, parcourait la foule avec énergie, cherchant à faire partager leur espérance. Ma nièce, mademoiselle de Rastignac, aujourd'hui madame de Liancourt, bien jeune encore, était avec elles,

Une autre femme, la comtesse de Périgord, ne craignit pas, pour faire mieux entendre ses cris de fidélité, de monter sur la croupe d'un cheval. Je les regardai, non sans quelques craintes, mais avec une sorte d'orgueil. A quelque distance, j'aperçus la marquise Eugène de Montesquiou, une de mes cousines, dont les opinions furent toujours si courageuses, secondée par la famille d'Harcourt, qui distribuait aussi un grand nombre de cocardes. Le mouvement était imprimé sans doute; mais il restait encore plus restreint que nous ne l'eussions désiré.

Toutes les troupes enfin défilèrent devant les souverains. Ce spectacle eût pu paraître beau, s'il n'avait entraîné avec lui un sentiment bien pénible. Pourquoi les Français seuls n'avaient-ils pas chassé cet usurpateur, si grand de gloire sans doute, mais effrayant le monde par le nombre des victimes sacrifiées à son ambition? Les Français, du moins, pourront se dire que ce sont eux qui ont véritablement placé le roi légitime sur le trône de ses pères, et cicatrisé par leur courageuse fidélité les plaies de la patrie. Jamais la guerre n'avait eu pour but de rendre le trône

aux Bourbons : les preuves en sont incontestables.

Rien ne se décidait, et il ne fallait pas perdre un instant. Notre situation, en présence de ces étrangers silencieux, devenait de plus en plus critique, et il fallait obtenir à tout prix une solution favorable. La journée s'avançait. Nous mîmes pied à terre, Talon et moi ; nous approchâmes de l'empereur Alexandre, et nous lui demandâmes Louis XVIII. Il nous écouta sans nous donner une réponse que nous eussions voulu proclamer à haute voix. Je m'approchai aussi de plusieurs princes qui voyaient avec plaisir des ennemis aussi déclarés du pouvoir qu'ils abattaient ; mais ils ne répondaient point à nos vœux : il était trop clair qu'aucun parti n'avait été arrêté d'avance. Je parlai aux officiers généraux, et ce fut avec désespoir que je compris trop bien l'incertitude de notre sort ; c'était à nous de le fixer, et il n'y avait plus rien à ménager. « Que faudrait-il donc, dis-je à l'un de « ces officiers généraux de la suite de l'empe- « reur, pour déterminer ce prince à nous « rendre le Roi de France ? — Il faudrait, me « répondit-il aussitôt vaincu par mon émo-

« tion, que le peuple le demandât lui-même, « et que, par quelque acte authentique, il « prouvât son aversion pour l'usurpateur. » « — Le peuple, lui dis-je, est glacé de ter- « reur ; et s'il était certain qu'on ne fît jamais « la paix avec l'usurpateur, vous verriez écla- « ter alors son élan comprimé. Je lui propo- « serais de marcher à la place Vendôme pour « abattre la statue de Buonaparte, et il n'hé- « siterait pas à nous suivre. — Tout serait dé- « cidé par-là, me dit-il en me saisissant le « bras avec force. »

Je n'avais pas réfléchi à ma proposition avant de la faire ; les circonstances seules m'avaient entraîné, mais il suffisait qu'elle fût regardée comme décisive pour qu'il ne me fût plus permis d'hésiter. Je me retournai aussitôt vers le peuple que je haranguai avec une chaleur qu'il me serait impossible d'exprimer aujourd'hui. Il ne fut pas sourd à ma voix ; je vois la foule s'ébranler, et je m'élance suivi de deux ou trois mille personnes; j'arrivai à la place Vendôme. Il fallait imprimer au peuple une énergique indignation pour le porter à un coup décisif. Un partisan du pouvoir usurpateur prend son parti contre moi, et je vois la

multitude flotter incertaine. J'arrive avec feu sur cet homme : — « Malheureux, lui dis-« je, tu oses parler ici en faveur de celui « qui a fait verser tant de sang, à qui nous « devons l'envahissement de la patrie et la « présence de cent mille étrangers dans nos « murs !....... » Je me sentais si humilié par leur présence, que mon indignation se communiqua promptement à ceux qui m'entouraient. Cette courte harangue fut décisive ; quelques-uns des plus animés parmi mes nombreux auditeurs voulurent se jeter sur mon adversaire pour le massacrer. — « Non, mes « amis, leur dis-je avec force, qu'une seule « goutte de sang ne souille point cette jour-« née ; » et en l'entraînant vivement par le collet de son habit, je le fis sauver au travers de la foule étonnée de ma résolution. Je revins vers la colonne et ne trouvai plus d'opposition ; chacun voulait me seconder. Des coups redoublés firent tomber la porte d'en bas, celle d'en haut finit aussi par céder. Je savais très bien que la statue était impossible à abattre ; aussi telle n'était pas mon intention ; peut-être même aurais-je regretté cette gloire qui doit traverser des

siècles en leur rappelant de grands malheurs, mais aussi en laissant aux hommes une utile leçon. C'était uniquement une démonstration énergique qu'il était nécessaire d'obtenir; aussi, une fois donnée, je ne mêlai plus mes efforts à ceux qui redoublaient à chaque instant. Les marchands avaient refusé d'ouvrir leurs boutiques; des cordes furent apportées, on les passa autour de la statue; mais vainement, comme de raison, cherchait-on à l'abattre. Eh bien! s'écria-t-on, coupons-lui la tête, et portons-la au haut d'une pique. (Il est un point d'effervescence où on ne peut jamais amener le peuple sans danger.) D'ailleurs, j'aurais rougi de m'associer à un pareil acte, et si je maudissais Buonaparte pour l'humiliation qu'il faisait peser sur nous, je n'oubliais pas sa gloire, et j'aurais défendu sa personne contre le fer d'un assassin. — « Point de « scènes révolutionnaires, m'écriai-je, mes-« sieurs, et qu'il vous suffise d'avoir prouvé « que vous ne vouliez plus pour vous gou-« verner de cet homme qui n'a pas su vous « défendre. » Je me hâtai de quitter cette place où tout le peuple dansait en rond acharné après ces cordes immobiles. Le bruit

de ce que venait de faire le peuple s'était déjà répandu, et à l'effet que produisit cette scène significative, nous dûmes en espérer un heureux résultat. Je m'efforçais d'être partout à la fois, et craignant qu'au milieu de cette foule innombrable qui s'était portée à la place Vendôme, il n'arrivât quelques désastres, je m'adressai à un officier général en lui demandant où était le prince Constantin. — « C'est moi, » me répondit-il avec sa voix rauque et peu sociable.

Le silence des alliés glaçait les plus intrépides; il ne restait presque plus personne autour de nous, et par conséquent plus de ces témoignages d'amour et de fidélité qui devaient décider l'empereur Alexandre en lui montrant le vœu de la nation. Talon arrive à moi tout ému; il ignorait ce qui venait de se passer sur la place Vendôme, et il n'avait pas quitté les Champs-Elysées. Nos chevaux, qui semblaient animés de la même ardeur que nous, se font jour à travers la multitude.

Le prince Wolkonski, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, que j'avais connu à Aix en Savoie, m'aperçut; et, venant à moi avec empressement, nous nous embrassâmes,

ce qui redonna de la confiance à la multitude. Les cris recommencèrent; on nous suit de nouveau, et nous accompagnâmes ainsi l'empereur Alexandre jusqu'à la demeure qui lui avait été préparée.

Il était déjà tard, et on se donna rendez-vous pour le soir chez le comte de Morfontaine qui a péri depuis d'une manière bien malheureuse, et dont l'opinion et la conduite furent inébranlables. Quelques personnes, réunies chez mon père, y attendaient mon retour pour me blâmer sévèrement de ma conduite de la journée : — « Rien n'est encore décidé, « et vous avez compromis sans retour votre fa« mille. — Vous la méconnaissez, répondis« je : on peut envier celui qui se dévoue pour « la patrie; mais on ne peut le blâmer, et en« core moins le plaindre, quand bien même il « succomberait. »

Il était sept heures quand je rentrai chez moi, exténué de fatigue et de besoin.

Buonaparte me nomma le lendemain, avant même qu'on lui eût raconté la journée du 31 mars, comme un de ceux qui avaient dû se montrer le plus dévoué à la cause des Bourbons. Je tiens ce détail de l'individu

même chargé de lui rendre compte de l'entrée des alliés à Paris.

Revenons un moment sur le passé : essayons d'exprimer notre opinion sur l'intention des Puissances et sur la position politique de Paris. Sans doute, un certain nombre de Français renfermés dans ses murs étaient décidés à tout braver pour obtenir le Roi légitime; mais ils étaient peu nombreux, sans autorité, et plusieurs membres du gouvernement s'y trouvaient encore.

Je dois rendre hommage à un sénateur, M. de Jaucourt, qui employa le premier tous ses moyens pour une cause devenue nationale, puisque son triomphe pouvait seul nous délivrer de l'étranger. Son influence eut une grande part à la déchéance ; acte important qui décida l'abdication, et délia l'armée, ainsi que tous les fonctionnaires, de leurs sermens. Quelle peine n'eut-on pas à réunir quelques membres de ce sénat, toujours si ardens à seconder les vues de l'usurpateur, et si faibles quand il s'agissait d'assurer le bonheur du pays ! M. de Talleyrand, qui avait fait longtemps partie du gouvernement, homme aussi spirituel que fin politique, habile surtout à

profiter des circonstances, restait dans une inaction complète, en sentant qu'une fausse démarche le perdait sans retour; et il attendait, pour se décider ensuite avec certitude. Perdu sans retour, si Buonaparte retrouvait la couronne, et sentant tous les inconvéniens de la régence, pour ne pas dire son impossibilité; convaincu que les Bourbons pouvaient seuls assurer le repos de la France, mais incertain de son sort et ne pouvant prendre une part assez active à leur retour, pour espérer que le passé fût oublié, M. de Talleyrand fut merveilleusement servi par ses amis. Il ne savait pas encore ce que ferait personnellement pour lui l'empereur Alexandre dont il ignorait les intentions. Une amie commune, la duchesse de Courlande, fit son traité. Arrêté à la barrière, M. de Talleyrand revint faire les honneurs de son hôtel; son crédit s'établit dans cette nuit même, et il prit sur l'esprit d'Alexandre une grande influence. Aussi fut-il bientôt question d'imposer des conditions à Louis XVIII en lui restituant sa couronne; et l'on voulut, à tout prix, un roi *constitutionnel*, octroyant une charte à ses peuples, comme la grande charte de France n'était pas au-

dessus des rois et des peuples, et qu'il n'y eût de droits réels que ceux du Roi!

Revenons aux Puissances.

L'Angleterre retint long-temps nos princes prisonniers; l'Anglais est fastueux de générosité, mais une politique toute machiavélique dirige son gouvernement, et il craignait qu'un Bourbon paraissant en France, pendant cette cruelle guerre et réunissant tous les partis, n'en chassât l'étranger et ne retrouvât une suprématie qu'il voulait abattre à quelque prix que ce fût.

La Prusse prétendait s'agrandir et réparer ses pertes.

L'Autriche craignait, en abattant trop tôt la puissance qu'elle combattait, d'en voir la ruine avant de pouvoir établir l'autorité de sa fille. Une politique que je ne qualifierai point sacrifia cette malheureuse princesse en la faisant asseoir sur le trône impérial. Toujours vouée à cette même politique d'intérêt, l'Autriche fut entrainée plus loin qu'elle ne le voulait d'abord, et elle fut forcée de rendre la couronne à celui à qui elle appartenait; mais elle n'eut qu'une pensée, celle de la démembrer.

Vient enfin la Russie. Son prince est géné-

reux, et il ne s'enfle pas de ses succès; le bonheur du monde l'occupe plus que ses propres intérêts; mais, n'ayant pas une grande portée de vue, il est facile à influencer, et son esprit n'est pas toujours juste. Séparé de nous par de vastes états, son intérêt serait que la France fût puissante, et l'alliance de ces deux puissances est faite pour imposer au monde européen : c'est aussi pour cela qu'elle a rencontré tant de contradicteurs. Malgré ses nobles et grandes qualités, l'empereur Alexandre nous fit un mal réel; mais ne cherchons point de torts à celui dont la modération fut au-dessus de toute louange et qui a des droits sacrés à notre reconnaissance. Quel beau rôle cependant eût joué ce souverain, si, parti des glaces du Nord pour abattre ce pouvoir qui exerçait sa tyrannie sur le monde entier, il eût été le premier en entrant dans la capitale, à rappeler le peuple à cette fidélité qui est le plus sacré de tous les devoirs! Mais ses idées étaient vagues, le gouvernement qu'on allait donner à la France, lui était indifférent, et il avait fallu la matinée du 31 mars pour le décider.

On me pardonnera cette digression; je reviens à l'assemblée du soir dont j'ai parlé

précédemment. Elle fut fort nombreuse, et elle était commencée quand j'arrivai. Aux cris tumultueux, aux motions animées qui retentissaient dans cette assemblée, qui eût pu deviner que nous étions tous réunis par un même sentiment! Gémissant de ce désordre et ne sachant comment y rémédier, je comptai sur la force de ma voix, et, encouragé par mon père, je sollicitai la parole du président de l'assemblée, M. de Morfontaine. — « Animés sans doute du même esprit, mes« sieurs, m'écriai-je, nous perdons des mo« mens précieux en discussions au moins in« utiles. Je demande qu'à l'instant des députés « soient envoyés à l'empereur Alexandre pour « lui exprimer le vœu de cette assemblée. » Cette motion fut généralement et chaleureusement approuvée; on voulut bien me choisir pour interprète. Je priai que l'on m'associât deux autres personnes, M. Ferrand, qui avait inutilement cherché à se faire entendre dans l'assemblée, et le comte César de Choiseul, et nous partîmes. Nous rencontrâmes en sortant le vicomte de Châteaubriand, homme de génie aussi distingué par son courage que par la générosité de ses opi-

nions. Sa présence, son caractère et un talent illustré par plusieurs ouvrages, devaient donner plus de poids à notre mission. Il consentit à se joindre à nous, mais rien ne put le décider à porter la parole.....

En arrivant, nous demandâmes le comte de Nesselrode, et je lui exposai en peu de mots le but de notre mission. Je lui parlai des vœux de cette assemblée, du désir unanime de la France, du repos qui devait en résulter pour l'Europe, et enfin de la résolution où nous étions tous de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour obtenir notre légitime souverain. J'ajoutai que sentant combien cette journée avait dû être fatigante pour l'empereur Alexandre, nous n'osions demander à être introduits devant sa majesté, mais que son caractère nous donnait la plus grande confiance dans ses intentions.......

« Je quitte à l'instant l'empereur, répondit « M. de Nesselrode, et c'est en son nom que « je vous parle. Retournez vers cette assem- « blée, et annoncez à tous que l'empereur « Alexandre, touché des vœux qui lui ont été « si vivement exprimés aujourd'hui, appuie, « dès ce moment et de tout son pouvoir, le

« vœu national qui remettra la couronne à « celui à qui seul elle appartient. Louis XVIII « va monter sur son trône. » Après avoir exprimé notre reconnaissance, nous revînmes en toute hâte annoncer cette heureuse nouvelle à l'assemblée...... Les voûtes de la salle retentirent de cris de bonheur.

On remarquera que M. de Talleyrand n'avait encore eu ni le temps, ni la possibilité d'agir sur l'empereur Alexandre, et encore moins de prendre aucune influence sur son esprit.

Ne sachant comment dissoudre l'assemblée qui commençait à s'agiter de nouveau après notre retour, mon ami, M. Talon, imagina d'éteindre les lumières, et chacun se sépara forcément.

Ce fut le 31 mars que les alliés entrèrent dans Paris, et le 1er avril on vit affichée à tous les coins de rue une adresse du conseil municipal qui, *renonçant formellement à toute obéissance envers Napoléon Buonaparte* (1),

---

(1) Il me serait sans doute impossible de me rappeler et de nommer ici tous ceux qui prirent, les premiers, une part courageuse à cette mémorable journée. Un bien plus grand nombre encore a voulu, plus tard, y avoir contribué; le

rappelait tous les Français à l'obéissance envers leur souverain légitime.

---

succès fait naître tant de dévouemens ! Mais je me dois à moi-même et je dois à ceux dont ma mémoire me rappelle les noms de les citer ici.

Les six personnes qui se rallièrent les premières sur la place Louis XVI, aux cris de vive le Roi ! furent le comte Thibaut de Montmorency, Charles de Crisenoy, le comte César de Choiseul, le comte Gustave d'Hautefort, M. Dutheil et le comte Alexandre de Boisgeliu. Le dernier était ce même royaliste qui, commandant depuis la 10ᵉ légion, eut ce jour-là une scène fort vive avec un chef de la garde nationale, qui voulait s'opposer à ce qu'elle prît la cocarde blanche.

Deux femmes se joignirent à ce groupe, la comtesse Taïs de Maillé et la comtesse César de Choiseul.

La duchesse de Duras, avant dix heures du matin, parcourait aussi les rues avec sa fille, aujourd'hui madame de Larochejaquelein, et cherchait à faire cesser, par un extérieur calme, l'effroi qui régnait partout.

Le duc de Fitzjames, malgré un état de souffrance, qui devint bientôt inquiétant ; M. de Rougemont, depuis directeur des douanes, le vicomte de Château-Brion, le comte Charles de Noailles, les de Maistre, au nombre de trois ; les deux Crisenoy, le banquier *Finguerlin*, Génevois, le comte de Châteaubriand, neveu du grand écrivain ; M. de Vauvineux, le comte Franck de Larochefoucauld, le comte de Lauris, M. René de Bonald, neveu de l'auteur ; le marquis d'Avaray, etc, etc.

Je rencontrai M. de Clausel, législateur, connu depuis long-temps par son attachement à la monarchie légitime, et qui se rendait au corps législatif pour engager ses collègues à se prononcer en faveur des Bourbons.

Notre sort était fixé. Un gouvernement provisoire fut nommé. Les esprits étaient dans une grande effervescence, et si on eût été certain de pouvoir les diriger, je pense que le Roi eût pu remonter sur son trône sans recevoir de conditions; mais il était possible aussi de causer un grand trouble, et il eût été téméraire d'en prendre sur soi la responsabilité. Conseillé par M. de Jaucourt, devenu membre du gouvernement provisoire, j'employai le peu de crédit que ces journées avaient pu me donner, à calmer les têtes et à rompre plusieurs assemblées qui se réunissaient sans but. Je remerciai ceux qui venaient offrir leurs services, et, voulant donner l'exemple de la soumission que je prêchais, je restai tranquille sans m'occuper plus long-temps des affaires; mais les circonstances rendaient plus que jamais nécessaire l'arrivée de Monsieur, lieutenant-général du royaume; et, toujours poursuivi par cette pensée du bien de mon pays, je partis pour Nancy, muni de tous les *Moniteurs* et d'une lettre particulière de l'abbé de Montesquiou pour apprendre à Son Altesse Royale l'acte par lequel Buonaparte avait signé son abdication.

Paris était tranquille ; il n'en était pas de même des provinces qui se trouvaient dans une grande agitation. Des partisans les parcouraient au nom de Buonaparte. Je quittai, le vendredi-saint, 8 avril 1814, vers minuit, ma mère, ma femme et mes amis réunis, fort alarmés de ce voyage. La peine que j'eus à gagner Montmirail me fit juger que je rencontrerais plus d'une difficulté avant d'arriver. A chaque poste j'étais entouré par une foule nombreuse toujours avide de nouvelles.... Quel fut mon étonnement à huit lieues de Nancy de trouver mon beau-père, le vicomte de Montmorency, le prince de Laval et le comte Alexis de Noailles. Ils m'apprirent que Monsieur allait partir pour Paris, et je continuai ma route en toute hâte.

Je ne puis peindre mon émotion en paraissant devant le frère du Roi. Frappé de cet air de noblesse et surtout de bonté, mon amour seul, fut ce que d'abord je pus exprimer. Monsieur me retint plusieurs heures près de lui ; en passant en revue la situation générale et particulière de la France et de Paris, il me parla de tout. « Que pensez-vous de la « garde impériale ? me dit entre autres choses

« Son Altesse Royale ; que faut-il en faire ? »
— « La détruire sans retour, répondis-je sur-le-« champ, ou lui témoigner une confiance ab-« solue, en changeant seulement quelques of-« ficiers : point de partis mixtes. » Et j'opinais pour la dernière combinaison en songeant à la valeur de cette noble troupe comme à la gloire immortelle qu'elle s'était acquise. MONSIEUR parut partager mon opinion.

Je profitai aussi de cette circonstance pour parler d'une personne aussi spirituelle qu'aimable, que j'avais jadis connue à Aix en Savoie, madame la duchesse de Saint-Leu. Trop distinguée pour ne pas comprendre ma position et mes opinions, elle n'avait jamais cherché à les combattre, et son amitié avait essayé, dans plusieurs circonstances, de détourner la persécution toujours prête à fondre sur ma tête. Heureux de reconnaître ses services, je parlai d'elle avec chaleur à MONSIEUR. Son Altesse Royale s'y intéressa, et plus tard obtint pour madame la duchesse de Saint-Leu la permission de rester à Paris, tant étaient complètes et parfaites la confiance et la bonté si méconnues des Bourbons.

En quittant Son Altesse Royale, le prince

m'engagea à revenir à sa suite; mais M. de Montmorency m'avait recommandé de revenir sur-le-champ, croyant ma présence nécessaire à Paris; je demandai la permission de partir immédiatement, ce qui me fut accordé.... Quelques personnes, en apprenant à Paris mon départ pour Nancy, s'étaient imaginé que je demanderais des faveurs pour moi !... C'était peu me connaître! Je rejoignis mon beau-père à ving-cinq lieues de Paris, où j'arrivai le 10 avril au matin. Mon retour fut une promenade; quelle différence de mon premier voyage ! les ordres avaient déjà été donnés partout pour préparer le passage de MONSIEUR; je lui servis de courrier, et, en parlant de son extrême bonté, j'inspirai cet enthousiasme qu'il fait toujours éprouver quand on le voit.

Nous crûmes tous à cette époque devoir entrer dans la garde nationale, et le général Dessoles, qui y exerça bientôt une si heureuse influence, me prit pour son aide-de-camp.

MONSIEUR fit son entrée à Paris le 12 avril 1814, au milieu des plus vives acclamations; son air confiant et affable montrait combien il était sensible aux témoignages d'un peuple qui semblait vouloir effacer par

son amour les larmes que cette famille auguste avait versées.

Le 12 avril, jour de souvenirs mémorables, l'église de Notre-Dame retentit des actions de grâce que nous avions à rendre au ciel; des larmes de joie coulèrent, et peut-être celles du repentir s'y joignirent-elles. En effet, il n'y eut ce jour-là qu'une pensée, qu'un sentiment; l'accord était unanime. Les Français se retrouvaient chez eux, tranquilles sur le présent comme sur l'avenir. Une femme du peuple s'écria : « Celui-là au moins, *c'est un* « *pays.* »

Plein moi-même d'un enthousiasme qu'on ne peut peindre, j'étais tenté de passer en Angleterre pour jouir un des premiers du bonheur de déposer aux pieds du Roi l'hommage de ma fidélité; mais cet empressement pouvait être mal interprété, et d'ailleurs Paris était souvent agité par la populace ou par les soldats français, qui, animés d'un juste ressentiment, provoquaient parfois les étrangers; il fallait être là; et je me décidai à rester. Je me rappelle qu'un jour on vint annoncer en toute hâte au général Dessoles qu'on se battait dans les faubourgs. Il me fait

cavalerie de la garde nation
teau. « Je veux y aller moi
« pêcher l'effusion du sang
« tesse Royale, avec la chal
« caractérise. »

Nous le fîmes avec peine re
jet : déjà le détachement étai
partis immédiatement au tr
bourgs. Avant d'arriver sur
m'avait désigné, je fis mettre n
pour que les chevaux reprisse
recommandant la plus grand
mes ordres : il fallait joindre
l'énergie pour ne pas augmen
foule, en apercevant nos pana
plaudit avec transport. Dieu m
n'eut point de suite; mais tous
à recommencer.

La garde nationale à cheval
ganiser, et, par un exemple ad
vouement, 4,000 hommes ...

pénible, et réussirent à maintenir l'ordre. Six cents cavaliers furent habillés, montés et équipés dans l'espace d'une semaine. MONSIEUR, conseillé par ceux qui étaient alors à la tête du gouvernement, signa la reddition des places frontières, et se crut forcé d'accepter les conditions de paix qui lui furent proposées. Si Louis XVIII eût été présent, Sa Majesté eût pu, instruit de cela, commander en maître; aussi retardait-on son retour sous tous les prétextes. Tout commençait à s'organiser dans l'intérieur, et l'étranger s'effrayait de sa position au centre même de la France; mais ceux qui paraissaient travailler au retour de Louis XVIII redoutaient en même temps sa puissance, et ils l'entraînèrent plus tard à signer l'acte le plus arbitraire d'un pouvoir absolu, celui d'octroyer une charte à ses peuples.

MONSIEUR usait avec crainte des pouvoirs qui lui étaient confiés, et chaque jour l'autorité du Roi et son retour paraissaient recevoir de nouvelles entraves, grâce à toutes les intrigues qui déjà se traversaient de toute part.

Enfin, le 23 avril 1814, Louis-le-Désiré mit le pied sur le sol de la France au milieu de l'enthousiasme et des cris de bonheur que cau-

sait son retour. Son voyage fut un vrai triomphe. Sa voiture, souvent dételée, fut traînée par des Français qui espéraient retrouver dans sa personne un père plutôt qu'un maître.

Le 30 avril, les membres du gouvernement provisoire l'attendaient à Compiègne. Je restai muet d'attendrissement en voyant MADAME, cette illustre victime du malheur, cette princesse auguste qui, en quittant une terre arrosée de tant de sang, regrettait sa patrie, et pardonnait à ses persécuteurs. Son émotion était extrême; on voyait qu'elle songeait à ce Roi, Louis XVI, victime de sa trop grande bonté, et à cette princesse, Marie-Antoinette, qui sut être reine même sur l'échafaud.

Chaque mot du Roi annonçait un esprit profond que chacun s'empressait d'admirer. MONSIEUR vint passer plusieurs heures à Compiègne, et il repartit pour aller préparer la réception de Louis XVIII. Ce fut à Saint-Ouen que le Roi reçut les députations des différens corps, et signa l'admirable Déclaration qui prit le nom de cette résidence; il coucha dans cet endroit, et fit, le 3 mai, son entrée dans la capitale. Les alliés, par délicatesse, casernèrent leurs troupes, et livrèrent ce bon Roi à

la garde de ses sujets.... La route était couverte d'une multitude innombrable ; et, dans les rues, à peine trouvait-on le passage nécessaire au cortége royal : toutes les fenêtres étaient remplies de monde et ornées de guirlandes, de drapeaux et de fleurs-de-lis. Le Roi était dans une calèche avec MADAME, n'ayant pour toute escorte que le cœur de ses sujets. Partout régnait le plus grand ordre, et pas un seul accident ne vint ternir ce beau jour.

Prosterné dans Notre-Dame, Louis XVIII voulut faire hommage de sa couronne à la main toute-puissante qui la lui rendait. MADAME y vint pleurer les crimes qu'elle pardonnait, et implorer l'indulgence du Ciel pour tous les Français.

Emportés par notre enthousiasme, nous mêlâmes mille fois le nom de Son Altesse Royale aux cris de Vive le Roi. On eût dit que le Ciel, touché de tant de misères passées et attendri par nos larmes, envoyait cet ange de paix pour tarir enfin ces fleuves de sang qui avaient ensanglanté le monde, pour guérir toutes les plaies et nous faire oublier nos malheurs.

Je fis, pendant plusieurs mois, un service très actif auprès du général Dessoles; et, plus tard, je fus nommé sous-lieutenant dans les mousquetaires noirs, grade équivalant à celui de colonel que le roi m'avait accordé sur la demande de mon père. Après des paroles pleines de bonté pour moi, le Roi ajouta : « Je « connais pourtant un grand tort à votre fils ; « c'est celui de n'avoir pas d'enfans. »

Le Roi voulait le bonheur de ses sujets; mais il lui était impossible de suffire aux prétentions de tout genre qui surgissaient de tous côtés, et qu'il eût fallu réprimer au début. Entouré et conseillé par des hommes qui, depuis long-temps, étaient hors de France et n'en connaissaient pas l'esprit, il froissait tous les jours sans le vouloir, et éloignait ceux qu'il eût fallu rallier à la monarchie. On blâmait ouvertement le gouvernement; on attaquait les ministres. Les gens sages éprouvaient de justes alarmes : plusieurs choix donnèrent des craintes fondées ; des mécontens parcouraient les provinces en cherchant à y exciter de nouveaux troubles. Les souvenirs de Buonaparte, qui avaient un instant semblé effacés dans l'intérêt commun, se réveillèrent

avec force. Mécontent du présent, on songeait à un nouvel avenir, et la division qui devenait chaque jour plus menaçante affaiblissait le trône.

Des commissaires royaux, nommés précédemment par Monsieur, avaient exercé, dans les provinces, une heureuse, mais passagère influence. L'approbation du Roi, comme la reconnaissance des départemens soumis à l'inspection de mon père, furent, pour ce cœur généreux, une digne récompense de ses travaux.

On s'occupait de réorganiser l'armée, mais des plaintes plus ou moins fondées en furent la suite; sans doute le Roi trouvait dans les gardes nationales des provinces une grande force, mais ce n'était pas tout, et l'esprit public s'égarait de plus en plus. Les princes parcoururent les départemens, et chaque ville s'empressa d'exprimer son amour; mais ces voyages sans résultats utiles en eurent plutôt de fâcheux.

Des gentilshommes accoururent de toutes les provinces se ranger auprès du trône; et ce groupe de sujets dévoués excitait une jalousie naturelle; d'ailleurs une autre partie s'en allait

mécontente, car il était impossible de les satisfaire. Il s'élevait aussi des discussions animées à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Députés; mais, il faut le dire, tous, à peu d'exceptions près, voulaient le maintien de ce pouvoir réparateur qu'il fallut de lourdes fautes pour renverser. Un congrès s'ouvrit à Vienne en septembre 1814, et la France fut appelée à y jouer un grand rôle. Médiatrice entre les grandes puissances, elle y exerça une large influence par sa justice et sa modération. M. de Talleyrand, appelé à la représenter, y fit jouer, on doit le dire, tous les ressorts d'une politique habile, et il y représenta dignement la France. Cependant l'autorité du Roi s'affaiblissait de plus en plus; mais on était loin encore de prévoir la catastrophe qui vint tout bouleverser.

MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-LEU.

Elle a exigé que je fisse son portrait. J'obéis; ce sera mon excuse. Je me tairai sur quelques-unes de ses qualités, heureusement connues et si bien appréciées de ceux qui l'entourent. Mais je voudrais, en découvrant quelques imperfections, donner un gage de la bonne foi des éloges. Qu'elle se souvienne donc d'être indulgente pour celui qui peut, avec une heureuse franchise, s'occuper du modèle qu'il a sous les yeux.

Toutes ses qualités sont d'elles, et si l'on devait chercher la cause de quelques défauts, on la trouverait dans la nécessité et dans les suites d'une existence trop agitée. Forcée souvent de dissimuler, même ses meilleures intentions, elle fait naître parfois le soupçon d'un calcul que l'intimité vient bientôt dissiper en

lui laissant toutes les grâces du plus aimable abandon. Se disant maîtresse absolue de sa volonté, elle espère et elle croit, mal à propos peut-être, l'avoir persuadé aux autres comme à elle-même. Une bienveillance excessive a pu quelquefois égarer son jugement. Digne d'inspirer un grand dévouement, elle pourra se laisser facilement éblouir par la simple apparence de celui qu'on lui témoigne, et jugeant les sentimens qu'on lui offre par la sincérité de ceux qu'elle accorde, elle ne soupçonnera jamais *l'intérêt* chez ceux qui lui en prodiguent les marques. Il lui en coûterait trop de douter de la franchise dont on lui donne l'assurance, et l'erreur aura pour elle les charmes de la vérité. Plaignant ceux qui la tromperaient plus qu'elle ne songerait à leur en vouloir, elle s'abandonnera volontiers à une confiance qui lui sera commode, et elle subira long-temps l'ascendant que l'on aura su prendre sur son esprit en touchant son cœur. Trop vraie pour cacher ses premières impressions. sa physionomie exprime d'une manière vive l'émotion qu'elle éprouve, mais reprend aussitôt un calme apparent qui n'est point encore dans son âme. L'histoire de sa

vie fut trop souvent celle du malheur et du courage qui donne la force de supporter l'injustice. Sa santé, à jamais altérée, montre ce qu'elle a souffert, et sa physionomie conserve l'empreinte sacrée de la douleur.

Maintenant, parlerai-je d'un extérieur plein de grâces, toujours digne, s'il n'est imposant, d'une tournure où le charme le dispute à la noblesse? On ne saurait trouver une élégance plus distinguée ni un goût plus parfait, soit qu'elle parle, soit qu'elle agisse. Ce que l'on acquiert par un travail approfondi, elle le doit à la plus heureuse facilité, toujours guidée par l'instinct le plus aimable et le plus sûr. Un tact naturel lui a fait deviner ce que le monde ne lui a point appris. Tout ce qui tient aux arts attire son intérêt, et c'est en juge éclairé qu'elle encourage le talent. Il est difficile de lui entendre chanter, sans être ému, une romance que souvent elle-même a composée.

Toujours simple au milieu de l'éclat dont le monde l'environne, elle n'a point oublié que, pour être distinguée, il lui suffisait d'être elle-même. Entourée des personnes de sa maison, il semble que celles-ci soient pour elle une famille empressée de confier ses peines à qui sait

les écouter avec bonté et les partager avec effusion. Mère tendre autant qu'éclairée, elle ne vit que pour ses enfans qui ne seraient pas dignes d'être ses fils si déjà l'honneur et la droiture de l'esprit ne parlaient à leurs jeunes âmes.

L'infortune surtout a auprès d'elle des droits sacrés. Jamais elle n'est indifférente à la voix du malheur. Constante dans ses sentimens, inconsolable si elle perd une amie, la douleur laisse dans son âme une impression qui ne s'efface pas, et si son esprit pouvait admettre des distractions, ces distractions seraient repoussées par son cœur. Succombant sous le poids d'une peine intérieure, elle conserve encore toute sa force pour ce qui y est étranger. Ses paroles expriment toujours ce qu'il y a de plus pur comme de plus noble, et la corruption du siècle a respecté son âme. Une imagination chevaleresque exalte encore la noblesse et la sensibilité de son cœur, et un dévouement sans bornes pour son frère offre un touchant et parfait exemple de la constance de ses sentimens. Qui sent ainsi l'amitié est digne d'être aimé! Le malheur est une épreuve qui sert parfois à faire briller de l'éclat

le plus vif un caractère élevé, et le sien s'en est élevé encore. Puisse le bonheur qu'elle a si long-temps répandu arriver enfin jusqu'à elle ! puisse l'avenir ne lui offrir de tristesse que le souvenir du passé !

1815.

LES CENT-JOURS.

Le système de ménagement adopté depuis un an et l'espèce de léthargie où nous nous obstinions à vivre nous préparaient un réveil cruel.

Il devenait de jour en jour plus facile de prévoir que nous nous destinions à de nouveaux troubles; mais il eût été impossible de deviner l'abîme de maux où un seul instant nous jetterait! O ma patrie! le dévouement et l'affection que tu viens de montrer à tes

princes malheureux prouve que tu es digne d'être gouvernée par ceux que leur bonté seule peut égarer.... Mais, cette armée, infidèle à ses sermens, a-t-elle donc cessé d'être Française, et la voix de la patrie ne parle-t-elle plus à son cœur? Elle regrettera un jour les maux qu'elle va causer en essayant de replacer sur le trône de France l'enfant de la Corse devenu souverain de l'île d'Elbe, celui qui n'a jamais calculé et qui ne calculera jamais que la chance de son ambition. Il croit que son étoile a reparu : il espère régner encore; mais non, les malheurs que l'on voit prêts à fondre sur notre patrie excitent une trop juste indignation contre celui qui les cause, et Dieu lui-même a pris soin de conserver un Roi, sous le règne duquel la France commençait à renaître. Hélas! cependant le terme de nos maux nous est inconnu, et l'on doit redouter pour la France tout ce qu'il lui faudra peut-être souffrir encore....

Le Roi, revenu en France, avait espéré gagner par sa mansuétude ceux qu'il crut susceptibles d'un repentir sincère; mais, par-là, il leur fit connaître seulement qu'ils pouvaient se rendre redoutables. Ils n'hésitèrent pas;

virent écartés ; ils perdir
on leur ôta les moyens d'
entouraient le Roi admirai
bienveillance qu'il aurait
particulier, mais que, pou
leur aveuglement coupabl
monarque jusqu'au jour d
s'obstinèrent à ne rien v
conseil, méprisèrent tout
par persuader que tout irai
parce que tout aurait dû b
égarement, dont les suite
nestes, ne pas rester inuti
tissement, aussi terrible, s
l'avenir !

Paris venait d'échapper
odieuse et la plus habilem
heureux hasard l'avait fai
eut pour nom *la conspira*
troupes, parties en toute
cantonnemens, devaient s

saient, que cette conjuration n'avait point eu pour auteurs ceux qui contribuèrent plus tard au débarquement de Buonaparte, et que surtout son retour n'était pas leur véritable motif. Ce qui est certain, c'est que ces troupes étaient déjà en route, et que la police l'ignorait. Rencontrées par le maréchal Mortier, elles furent renvoyées dans leurs cantonnemens. La Fère avait donné l'exemple de la fidélité, en refusant de leur ouvrir ses portes. Les bontés du Roi n'avaient point fait un ingrat du général qui y commandait (1)...... Mais bientôt, par l'invasion de Buonaparte, on se trouva exposé à un nouveau danger, et en peu d'instans l'incendie devint général. Epargnons à la nation les justes reproches que l'on doit adresser à l'armée, et surtout à ses chefs. Rappelons-nous ces scènes déchirantes, ces démonstrations si vives d'amour et de fidélité que les Français s'empressèrent de donner à leurs princes. On avait négligé de surveiller cet homme dont le repos apparent était à craindre et dont l'existence avait une si grande importance. Une frégate française, envoyée

---

(1) D'Abboville.

... suppose que Buo
à Cannes, à la tête de 1,1
sous vingt jours à Paris, i
trop de trahisons. Il fallait
qui venait de recevoir les b
nerait lui-même l'exemple d
craindre de voir retomber s
sang qui allait se verser. Mo
Lyon en toute hâte : déjà Bu
de Grenoble, était aux port
Les habitans, fidèles au Roi,
qu'à se battre; mais les troup
quelles MONSIEUR voulut ma
de soutenir la cause qu'elles
défendre; et, par une nouv
ville était dépourvue de tout
guerre. Le dévouement de la
devint inutile; et MONSIEUR,
peine à celui qui n'aurait pas c
ler d'un nouveau meurtre, fi
qui l'entouraient à repartir p

espéra prendre des mesures plus actives. Mais son départ porta le découragement dans l'âme de ceux qui se fussent ralliés sous ses drapeaux : toutes les troupes étaient dirigées sur le passage de Buonaparte, et on lui avait préparé d'avance tout ce qui devait le faire arriver à ses fins. Si nous parlons des traîtres, parlons aussi de ceux dont la fidélité console ; parlons de ce maréchal (1) d'un caractère si élevé, si loyal, et qui, à Lyon, s'opposa autant qu'il put à la trahison des troupes soumises à ses ordres. La désertion devint générale ; le soldat n'est qu'une machine ; il fut partout entraîné. Plus d'un chef cependant resta fidèle, et, le désespoir dans l'âme, se vit dans l'impossibilité de sauver et son pays et son Roi.

La nouvelle du débarquement de Buonaparte venait d'arriver à Bordeaux, où j'avais accompagné M. le duc et madame la duchesse d'Angoulême; Madame la reçut avec un courage digne de son esprit et de son cœur. Son âme est trop grande pour se livrer à des réflexions personnelles : « Que cette lutte, dit-« elle, ne coûte pas une seule goutte de sang

(1) Macdonald.

« aux Français ! » Ce furent ses premières paroles. Monseigneur le duc d'Angoulême fit ses dispositions avec le sang-froid qui le caractérise, et partit la nuit même. Mais, jusque-là, Leurs Altesses Royales renfermèrent un secret qu'il fallait encore tenir caché, et assistèrent le soir à la fête que le commerce leur avait offerte. La sérénité de leurs visages parvint à faire une illusion presque générale. Il était impossible de supposer que MONSIEUR eût été déjà forcé de quitter Lyon; et c'était là qu'une cause aussi sacrée paraissait devoir se décider, c'était là que je voulus voler. MADAME daigna me charger de ses dépêches. Je partis à l'instant même. Mon voyage fut difficile : je suivis jusqu'à Limoges le même chemin que Son Altesse Royale avait pris précédemment en allant à Bordeaux. Je traversai le Puy-de-Dôme, livré à mes pensées et à mes souvenirs. Je poursuivis jusqu'à Thiers, malgré des nouvelles dont je voulais douter; j'y rencontrai le digne commandant de la garde nationale de Lyon (1) avec trente des braves qui avaient voulu le suivre. Son désespoir ne me laissa

(1) Le comte de Chambaut.

plus de doutes. Nous revînmes à Clermont, afin de profiter du dévouement de la garde nationale, de marcher sur la route de Lyon et de poursuivre Buonaparte sur les derrières. Il avait laissé peu de monde dans cette ville, ce qui pouvait favoriser le succès de cette entreprise.

Nous arrivâmes chez le préfet (1) fort troublé de la position où le mettaient 500 hommes de troupes de ligne, et la présence d'un général (2), qui était loin de partager nos sentimens. Nous lui proposâmes d'arrêter ce général; il s'y refusa comme chose impossible dans l'état d'agitation où se trouvaient les troupes. Ce général entra dans le cabinet du préfet tandis que j'y étais encore. La présence d'esprit de M. de Lascours me sauva peut-être la vie. Il évita de me nommer : le général ne me connaissait pas. J'étais déjà condamné à mort par le décret de Lyon, et je l'ignorais.

Quelque diligence que fît Buonaparte, il lui fallait huit jours pour être aux portes de

(1) M. de Lascours.
(2) Le général Simer.

Paris. L'idée d'y voir arriver MADAME me remplissait de crainte. Laissant là ma voiture, je montai à cheval à sept heures du soir, par un temps exécrable, pluie, grêle, véritable tempête, espérant atteindre Son Altesse Royale à Angoulême avant qu'elle eût poursuivi sa route. Je vis, en passant à Limoges, le préfet (1) qui, animé du meilleur esprit, prenait dès lors les mesures les plus actives. Le passage antérieur de MADAME avait gravé dans tous les cœurs un souvenir profond, et les dispositions me parurent généralement bonnes. A la Rochefoucauld, cinq lieues d'Angoulême, l'excès de la fatigue et du chagrin me laissèrent près d'un quart d'heure sans connaissance; mais une volonté ferme donne des forces; je me jetai dans une mauvaise charrette, seule chaise de poste que je pus trouver. J'arrivai à Angoulême, et je dépêchai en toute hâte un courrier à Bordeaux.

Les autorités d'Angoulême (2) sont dignes d'éloges : on ne peut assez parler de leur dévouement et du zèle qu'elles mirent à disposer

---

(1) Le comte de Brosses.
(2) Le comte de Milon.

les esprits... Chacun se rendait à Paris pour y défendre le Roi, chacun y arrivait avec la résolution d'y faire triompher sa cause ou de s'y ensevelir avec elle. Vaines résolutions des hommes! Des conseils aussi faux que timides flattèrent la bonté du monarque; et, lui mettant sous les yeux le sang qui allait se verser pour lui, ils osèrent lui proposer de quitter sa capitale et bientôt son royaume. On annonçait à tout moment le départ de Monseigneur le duc de Berri pour l'armée : sans doute ce prince brûlait de s'y rendre, mais les nouvelles successives de défections sans cesse renaissantes, le retinrent à Paris et l'associèrent au sort de Louis XVIII et de Monsieur. D'ailleurs, tandis que le temps se perdait en vaines délibérations, Buonaparte avançait à grands pas.

Paris pouvait se défendre; il fallait ordonner à un certain nombre d'hommes de marcher; il fallait mettre en avant cette foule de gardes nationaux et de volontaires qui ne demandaient qu'à se battre, puis la maison du roi et les Suisses; il fallait offrir la bataille à peu de distance, et alors cette immense population, sentant qu'elle serait elle-même victime si Buonaparte triomphait, fût venue peut-être se

joindre à nous. Peut-être ces mêmes hommes, qui trahissaient leurs sermens pour retourner vers celui qui les avait si cruellement abandonnés, se fussent-ils rappelés qu'ils étaient Français ; ils eussent hésité à souiller leurs mains du sang de leurs concitoyens. Si le trône eût succombé, du moins n'en fût-on pas descendu sans l'avoir disputé. Mais tout fut inutile, on décida que nous quitterions Paris. J'y étais seulement depuis quelques heures, désespéré du parti que l'on prenait. Quitter tout ce qui est cher pour combattre l'ennemi qui menace le pays ou le Roi, c'eût été un sort trop heureux ; mais quel supplice quand il s'agit d'une pareille retraite ! A peine eut-on un quart d'heure pour se préparer au départ !... La Vendée nous tendait les bras ; il était naturel de s'y rendre. Non, nous étions aveuglés et destinés à montrer ce qu'est l'homme livré à ses propres conseils.

Depuis minuit, toute la maison du Roi était réunie au Champ-de-Mars ; un morne silence était le seul témoignage du désespoir de chacun. Vers deux heures du matin, la colonne se mit en marche, formant trois à quatre mille hommes. Les braves et fidèles grenadiers de Larochejaquelein étaient à l'avant-garde ; les

mousquetaires noirs à l'arrière-garde. On traversa le pont d'Iéna et l'allée des Veuves; on suivit les Champs-Elysées jusqu'à la barrière, et, faisant le tour de Paris, on prit enfin la route de Saint-Denis. Le Roi, avec ce calme et cette force d'esprit qui l'eussent si bien guidé, s'il n'avait été trompé, sans escorte, s'appuyant sur la légitimité de sa cause et sur l'amour de ses peuples, traversa les villes de son royaume, faisant presque de son voyage une marche de triomphe. Son gouvernement avait été celui d'un père, et partout les protestations d'amour les plus vives et les plus touchantes lui furent prodiguées.

La première couchée fut à Noailles, et la seconde à Granvilliers, treize lieues plus loin. MONSIEUR et M. le duc de Berri, marchaient à notre tête. Partout l'enthousiasme prouvait aux princes la reconnaissance des Français. Ces marques non suspectes d'une affection réelle mettaient au grand jour toute la délicatesse de notre nation et la vérité de ses sentimens. — Il y eut une alerte à peu de distance d'Abbeville. J'étais en arrière; j'entends crier aux armes! et je cours me réunir aux grenadiers. — « La ville est fermée, vient-on

nous dire, et un régiment de cuirassiers veut s'opposer à votre passage. » — Nous avançons. Les-portes de la ville restèrent ouvertes, et quelques cuirassiers sans armes vinrent seulement au-devant de nous. Une scène dont nous fûmes témoins nous donna un triste aperçu des horreurs d'une guerre civile. Quelques sous-officiers de ce régiment avaient gardé leurs chapeaux en présence des princes; le peuple voulut les massacrer. Laferronnays, Talon et moi, nous eûmes toutes les peines du monde à arracher des mains de la multitude l'un d'eux que l'on entraînait déjà sous les pieds des chevaux. D'Abbeville nous allâmes à Saint-Pol (dix lieues); le temps, qui s'était soutenu les deux premiers jours, devint affreux; la nature entière semblait en tourmente. Il n'y avait aucun ordre dans notre marche, rien ne l'assurait, rien ne l'éclairait, rien n'y était prévu, et ces malheureux volontaires, morts de fatigue et dénués de toute espèce de ressource, attendaient quelquefois des heures leurs rations et leurs logemens. Leur dévouement et leur courage ne se rebutèrent pas; mais c'était avec la rage dans l'âme que nous voyions donner à notre retraite l'ap-

parence d'une fuite. Monsieur restait plongé dans les plus cruelles pensées, désespéré de ne pas être maître de prendre une résolution plus digne de son cœur, mais il s'abandonnait à ceux qui nous conduisaient. Notre marche ne fut comparable à rien; nous fûmes à cheval trente heures sur trente-trois, en quittant Béthune, et nous fîmes quinze lieues par des chemins tels que ceux de nos compagnons qui avaient fait les campagnes de Pologne et de Russie, assuraient n'en avoir jamais vu de pareils. Toutes les voitures, quelques chevaux et plusieurs hommes, dit-on, y restèrent.

Rentrons un instant dans la ville de Béthune. Nous y déjeunions quand un cri général, *aux armes! aux armes!* se fait entendre. Il fallait voir avec quelle ardeur tous ces hommes de cœur et de résolution, volontaires, officiers et soldats, presque morts de fatigue quelques instans auparavant, retrouvèrent leurs forces pour courir aux remparts, et aller au-devant d'un danger qu'ils croyaient réel. Ils se formèrent derrière les grenadiers qui, fidèles à leur serment et le sabre à la main, n'attendaient qu'un ordre pour charger 300 lanciers qui causaient cette alerte; ils étaient

arrivés aux portes de Béthune sans qu'on en eut connaissance. Je dois ici rendre hommage à un prince que la France doit regretter de n'avoir pas vu combattre à sa tête. Monseigneur le duc de Berri, au premier rang des grenadiers et l'épée à la main, à cinq pas de distance de ceux qui étaient en face de lui, se préparait froidement au combat, et eut la modération de s'arrêter, quand il vit les lanciers songer à peine à se défendre. Un prince français ne put se décider à faire couler inutilement le sang de ceux-là mêmes qui le trahissaient. On aurait dû désarmer ces cavaliers et les mettre à pieds, pour prendre au moins leurs chevaux; mais on ne le fit pas; et, après quelques pourparlers, on les laissa s'éloigner.

En apprenant que le Roi, après être entré dans Lille, avait été forcé d'en sortir, nous tremblâmes que les conseils timides qui lui avaient fait quitter Paris ne l'eussent porté à s'embarquer; heureusement il n'en fut rien.

Nous arrivâmes à Nieppe, sur les limites frontières, vers trois heures du matin. Monsieur rassembla dans une cabane les premiers officiers de chaque corps; et, les larmes aux yeux, avec cette bonté qui n'est comparable

qu'à son cœur : « Remerciez, dit-il, en mon « nom, les compagnies de leur dévouement, « et exprimez à chacune combien nous som- « mes sensibles au zèle qu'elles ont toutes « montré : forcés pour le moment de passer la « frontière et n'ayant aucun moyen d'exis- « tence à leur offrir, nous ne voulons leur rien « demander; mais nous serons profondément « touchés en recevant ceux qui viendront « partager notre sort. » Abîmé dans mes réflexions, n'approuvant pas, comme Français, époux et fils, l'idée d'une émigration, et surtout d'une émigration inactive, mon parti était pris cependant; il n'y avait pas même à hésiter. L'honneur, la fidélité, l'amour du principe et des princes, le devoir tout entier, enfin, était de rester avec eux. Combattu dans tous mes sentimens, quoique fort résolu, je gardai le silence aux paroles de Monsieur.

Le brave et loyal Montélégier, aide-de-camp de Monseigneur le duc de Berri, que quelques affaires rappelaient en France, mais qui devait bientôt nous rejoindre, se disposait à partir. Je voulais le charger de quelques gages de ma tendresse pour tous ceux qui me sont si

chers et dont j'allais m'éloigner; mais mes paroles expirèrent sur mes lèvres....

Dans ce premier moment, les princes avaient peu de monde à leur suite. « Je vous ordonne « d'aller retrouver votre femme, » me dit MONSIEUR. Le duc de Berri, appuyé contre un arbre, tenant son cheval par la bride, et avec une expression qui me toucha profondément, eut aussi la bonté de chercher à me convaincre. « Mon parti est pris et irrévocable, répondis-je à Leurs Altesses Royales avec une respectueuse fermeté; tant que la cause royale pourra avoir besoin de moi, mon devoir et mon cœur ne me permettent pas de m'en séparer. »

Nous arrivâmes à Neuve-Eglise, en territoire étranger!... Ce mot fait mal!... De Neuve-Eglise nous allâmes à ...... où nous nous arrêtâmes pour prendre quelque nourriture.

Une mauvaise table, à moitié couverte par une mauvaise nappe, nos princes et quelques serviteurs assis autour sur des bancs, une omelette qu'il fallait distribuer avec ordre, une chambre obscure, tel fut le tableau que présenta notre déjeuner de .... tel était le résultat d'une sécurité prolongée et de l'i-

nertie aussi imprévoyante que coupable des ministres.

Nous nous remîmes en route, et bientôt nous traversâmes les avant-postes de la garnison d'Ypres, ville fortifiée, sous la domination du roi des Pays-Bas. Notre marche était connue; on devait recevoir les princes avec tous les honneurs possibles, et ramener sous escorte à Lille ceux qui les accompagneraient; qu'on juge qu'elle eût été notre position! On parvint à faire connaître la vérité au gouverneur. Un courrier expédié au roi des Pays-Bas, revint avec ordre de recevoir comme amis et de traiter comme tels tous les serviteurs fidèles de Louis XVIII. Le monarque fit savoir, mais trop tard, que le licenciement de cette petite armée serait contraire à ses vues.

Trois ou quatre cents hommes, méprisant les ordres qu'on s'était empressé de leur donner, vinrent nous rejoindre. Les élèves de l'Ecole-de-Droit, ne consultant que leur amour pour le Roi et une résolution au-dessus de tout éloge, avaient menacé de faire feu si l'on persistait à leur fermer les portes de Béthune. Leur arrivée fut un moment de bonheur. Béthune était resté sous les ordres du général

Lagrange, qui avait ordre d'y tenir trois jours. Cinq cents hommes des plus déterminés avaient résolu d'en sortir; mais on mit parmi eux une telle confusion qu'ils ne purent jamais se réunir. Le jour de Pâques, ils se rendirent à l'église; un garde-de-la-porte entonna le *Domine salvum fac Regem*, et toutes les voix se confondirent, même celle du peuple, qui, dans toutes les villes, s'est montré excellent. Un jeune royaliste (1), aussi dévoué que courageux, nous quitta sur-le-champ pour ramener ceux qui seraient encore à Béthune, mais il n'était plus temps.... Trente des grenadiers royaux n'ont pu consentir à se séparer de leur chef; ils l'ont suivi, ignorant quel serait leur sort, mais ne voulant pas manquer à leurs sermens. Le Roi est à Ostende, monseigneur le duc de Berri est allé remercier le roi des Pays-Bas. Nous avions espéré qu'une place nous resterait au moins en France, et que nous pourrions nous renfermer dans Dunkerque, Calais ou Lille. Il eût été facile de s'y rendre, et avec 800 chevaux choisis, qui eussent pris les devans, on se fût emparé de la place qui eût le mieux

(1) Demoutiers.

convenu. Le Roi, resté sur le sol français, y eût encore commandé en maître, et tout le gouvernement y eût été convoqué. Plus d'excuse, plus de prétextes pour se croire délié de ses sermens, et, pour les sujets fidèles, quel motif puissant que de venir se ranger sous les étendards du souverain légitime! Mais cette perfidie et cette turpitude qui neutralisèrent la volonté de la nation, nous a suivis partout, et la Providence seule peut terminer nos maux!

Demain, nous devons nous diriger sur Gand. Nous avons en tout 500 hommes, et nous ne savons pas ce que nous allons devenir. Avec quelle impatience n'attendons-nous pas des nouvelles de Bordeaux et du midi de la France!

L'ennemi le plus acharné de Buonaparte (1) est ici, et ce qu'il dit du résultat des événemens serait rassurant si, comme lui, on ne voyait que la fin de l'usurpation. Mais que va devenir cette pauvre France, en proie à cinq cent mille étrangers qui parlent déjà de labourer Paris et de tout brûler, de tout sacca-

(1) Pozzo di Borgo.

ger!... Les dispositions des Prussiens font trembler pour les maux qu'elles présagent... Le caractère du duc de Wellington pourrait servir de garantie pour les troupes qu'il commande; mais non pour ces hordes de barbares que le Nord va vomir sur le Midi une seconde fois dans la même année! Et les frais énormes d'un pareil armement à qui resteront-ils à payer? Et les étrangers, maîtres de la France bien plus qu'ils ne l'étaient l'année dernière, ne consentiront probablement à en sortir qu'après l'avoir laissée sans puissance! Un voile épais couvre l'avenir, et l'orage qui vient d'éclater a tellement obscurci l'horizon que le ciel ne s'aperçoit plus qu'à travers les nuages les plus sombres.

Bruxelles, 14 mai.

Les détails qui viennent d'arriver sur les événemens de Bordeaux, portent à son comble l'enthousiasme qu'on éprouvait déjà pour Madame, qui y a déployé le plus grand caractère, l'âme la plus forte, une volonté inébranlable, un courage que rien n'a pu abattre.

Les nouvelles qui nous arrivent montrent à quel point l'opinion se prononce! Buonaparte

est affaibli, il est forcé de supporter l'influence et le joug des révolutionnaires qui ont préparé et servi son invasion; il voudrait punir et remet la vengeance, mais il prend tous les moyens de défense qui sont en son pouvoir. Nulle garde nationale ne consentira à marcher, excepté dans quelques provinces où les ravages de la dernière guerre et le passage des étrangers ont laissé des traces trop récentes, et déjà plusieurs villes ont proclamé de nouveau leur fidélité. Trente hommes par régiment que Buonaparte vient de joindre à ce qui restait de la vieille garde, formeront un noyau redoutable. Il aura de 20 à 30,000 hommes formant autant de soldats dévoués à sa personne, et un plus grand nombre entraînés par l'exemple et la crainte. Les militaires espéreront, à force de bravoure, effacer la honte du parjure ou de la défection. Ceux qui les ont entraînés sont seuls coupables.

Un nouveau parti qui s'intitule *faction d'Orléans* paraît donner aussi quelque inquiétude.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Gardons-nous, en portant le moindre soupçon sur Monsieur le duc d'Orléans, de le croire capable d'une telle pensée !..............

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

On peut s'étonner cependant que, d'après

l'injonction qui lui en a été faite, il ne se soit pas déjà rangé auprès du trône, et si ses intentions sont pures, sa conduite n'est point à l'abri de tout reproche. Espérons que l'avenir le justifiera!....

SITUATION DE LA FRANCE,

VUE DE L'EXTÉRIEUR.

(Extrait du Journal de Gand.)

Les mesures que prend Buonaparte prouvent assez la faiblesse de son gouvernement, le genre de ressources qui lui restent, et les gens sur lesquels il croit lui-même pouvoir compter. Il a armé les fédérés, et, sans rougir d'avoir pour défenseurs de pareils satellites, il a osé leur parler de la confiance qu'ils lui inspiraient. Des bandits prêts à tout piller, des gens qui n'ayant rien à perdre ont tout à gagner, des hommes sans foi, sans honneur, sans aveu, voilà ceux avec lesquels Buonaparte espère encore se faire craindre, et soutenir une couronne qu'il veut en vain replacer sur sa tête;

chaque jour lui prouve combien l'opinion lui est contraire : la division s'est même glissée parmi les troupes qu'il regarde comme les plus fidèles ; quarante dragons passant dans la rue de Bourgogne, ont crié *Vive le Roi! Vive Madame!*

Trois partis distincts se montrent en France : le seul aussi imposant par son but que par le nombre de ses partisans, est celui des royalistes ; le second est celui de l'usurpation ; et le troisième enfin celui des Jacobins. On voudrait en joindre un quatrième; mais ne s'indignerait-il pas et à juste raison, ce Prince qui veut effacer par ses vertus et sa fidélité de trop cruels souvenirs, s'il savait que quelques individus osent porter sur lui le moindre soupçon! . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . . Non, non, un pareil système ne peut avoir pour partisans que ceux qui, poursuivis par les reproches de leur conscience, espèrent trouver l'impunité de leurs crimes; ils se trompent, car, ainsi placé sur le trône, un souverain se séparerait bientôt de ces sujets

parjures dont la fidélité lui serait toujours suspecte; mais traitons comme elle le mérite une opinion aussi peu fondée, et rendant à ce Prince toute la justice qu'il mérite, voyons dans ses qualités un des plus fermes appuis du trône, et dans sa personne un des sujets les plus fidèles du Roi de France.

PROCLAMATION

ENVOYÉE DE GAND A LA GARDE NATIONALE DE MONTMIRAIL.

« Officiers et soldats,

« Je crois inutile de vous rappeler la fidélité que vous devez à votre souverain; c'est entre mes mains que vous avez fait serment de vivre et de mourir pour lui. Dieu me préserve de soupçonner que vous puissiez jamais y manquer, et que je sois destiné à la honte de commander des parjures !

« Je gémis avec vous des nouveaux malheurs que la folle ambition d'un homme va encore causer à la France. En 1814, prêts à devenir la proie des étrangers, Louis XVIII sécha nos larmes et nous donna la paix.

« Espérons qu'en 1815, en rentrant en France, il pourra encore une fois se rendre médiateur entre son peuple et six cent mille étrangers décidés à abattre un pouvoir qui ne peut jamais leur laisser de sécurité.

« Comme votre chef, je vous défends, au nom de S. A. R. MONSIEUR, colonel général de toutes les gardes nationales de France, de contribuer en rien, soit à la défense, soit au maintien du pouvoir usurpateur; et je dois vous déclarer qu'une contravention à cet ordre serait cette fois sans excuse comme sans pardon.

« Le vicomte de LAROCHEFOUCAULD,

« Aide-de-camp de S. A. R. MONSIEUR, frère du Roi de France, colonel de la garde nationale de Montmirail. »

Alost, 7 juin 1815.

« Français,

« Pendant vingt-cinq ans, vos princes n'ont pas voulu qu'une seule goutte de votre sang fût versée pour leur cause.... Ils ne pouvaient renoncer au trône; mais ils ne voulaient y remonter que pour l'intérêt de leurs peuples. En 1814, la France ravagée allait devenir la proie des étrangers que la folle ambition de Buonaparte y avait attirés. La parole royale et sacrée de Louis XVIII servit de garantie; elle fut généralement acceptée, et il eut la gloire et le bonheur de sécher vos larmes et d'adoucir des plaies encore saignantes.... En 1815, une armée égarée a accueilli l'homme de l'île d'Elbe. Pour résister à ce fléau, il fallait exciter une guerre civile dans le centre même de la capitale....

« Le cœur paternel du Roi n'a pu s'y résoudre. Forcé de quitter momentanément la France, ses peuples sont sans cesse présens à sa pensée, et leur bonheur sera constamment sa seule occupation.

« O vous, qui avez trahi votre Roi, restez seuls chargés de tous les maux dont vous serez cause! et vous, Français, ralliez-vous à la cause de votre Roi, à celle de votre intérêt propre, de votre bonheur, de votre délivrance, et, par un effort unanime, faites cesser promptement ces malheurs que nous déplorons et qui vont encore peser sur notre patrie.

« Par un Français fidèle. »

SECONDE RESTAURATION.

En m'arrachant avec désespoir à tout ce qui m'est cher, j'étais loin de penser qu'avant quatre mois je reprendrais, aux Tuileries mêmes, le cours des événemens qui viennent de ramener le Roi dans sa capitale. Pourquoi des réflexions cruelles placent-elles le regret où l'on ne devait trouver que le bonheur! L'honneur, la vertu, la morale, devraient devenir les seules règles qui servissent à gouverner les peuples, et si l'immoralité la plus affligeante a corrompu bien des cœurs, il n'en serait que plus indispensable de confier les destinées publiques à ceux dont les sentimens peuvent offrir une garantie suffisante...

Un plan différent est encore une fois adopté, et sur les dépouilles sanglantes de Louis XVI, Louis XVIII a reçu les sermens du régicide (1).

L'exemple du passé nous laissera-t-il donc toujours victimes des mêmes fautes? Le Roi règne, qui pourra lui succéder? Sera-ce ce Prince, son légitime héritier, qui, par ses sentimens et cette grâce qui n'appartient qu'à lui, par ses vertus et sa bonté, rappelle le meilleur de nos Rois..... On s'acharne à le déchirer, à lui trouver des ennemis, surtout à lui en faire, lui, qu'on ne peut approcher sans se sentir pénétré d'amour et de respect. S'il se tait, on lui reproche son silence, et s'il parle, on l'accuse d'avoir une opinion opposée à celle du Roi. Bénissons le ciel d'avoir placé dans son cœur tout l'espoir de l'avenir.... « Je suis le premier sujet du Roi, je ne sais qu'obéir. » Telles sont les paroles que j'ai entendu prononcer à son Altesse Royale. La postérité le vengera de l'injustice de ceux qui cherchaient en vain à dénaturer jusqu'à ses sentimens. En éloignant MONSIEUR du trône, on en ex-

(1) Fouché.

clurait aussi sans doute son fils aîné et cette illustre victime, fille de Louis XVI? Qui oserait donc se proposer pour occuper la place de toutes les vertus?....... Détournons notre pensée d'un projet qui rendrait trop criminel un prince dont la conduite ne peut nous offrir que des regrets........ Si un parti se rattache à cette idée, espérons qu'elle est entièrement désavouée par lui.... Pour se mettre à la tête d'un parti, il faut un grand caractère; pour s'y laisser pousser, il suffit d'en manquer. Tâchons de bannir tous ces calculs qui jetteraient dans un état d'abattement aussi fondé que pénible. Voyons cette Providence qui ne peut laisser son ouvrage imparfait; tant que le crime triomphe, elle a encore à frapper; mais, par un repentir sincère, méritons qu'elle cesse de punir.

Je reprends le récit des événemens qui eurent lieu depuis mon départ de Bruxelles jusqu'à Paris.

Tout annonçait que la guerre allait commencer, et que Buonaparte ferait un dernier effort pour soutenir son pouvoir.

Il était facile de juger qu'il porterait les premiers coups; mais les étrangers s'obsti-

naient à en douter ; leurs précautions étaient si mal prises que le duc de Wellington n'avait point réuni ses forces et que ce fut d'un bal qui se donnait à Bruxelles que l'on partit pour soutenir le combat. Les Prussiens commençaient déjà à éprouver les résultats de l'ardeur de cette armée qui voulait effacer ses torts par des succès...

Convaincu que, sous très peu de jours, les hostilités allaient commencer, je quittai Bruxelles pour me rendre à Gand, auprès de MONSIEUR. J'ignorais ses projets, mais j'espérais que, cédant au désir que Son Altesse Royale avait témoigné, elle prendrait une part active dans cette guerre, non pas en faisant flotter le panache de Henri IV au milieu des phalanges étrangères, mais en paraissant en France à la tête de sujets fidèles, et en mettant les provinces du Nord à portée de prouver à leurs princes cet amour dont je fus bientôt l'heureux témoin.

Quelle différence dans notre sort, si, à la tête de 12 ou 15 mille hommes, MONSIEUR fût arrivé le premier aux portes de Paris ! si le Roi n'avait dû qu'à lui et à ses sujets sa rentrée dans ses états, et surtout dans sa capitale ! si, en for-

çant les barrières que gardaient de misérables fédérés, plus effrayans pour ceux qu'ils semblaient défendre que pour ceux qui les eussent attaqués, il eût rendu Paris à la tranquillité et au bonheur! Notre honneur eût été sauf; et peut-être, en méritant l'estime des étrangers, les eussions-nous disposés à ménager davantage nos intérêts en se rappelant cette générosité qui les avait guidés en 1814, et qui, en 1815, avait semblé d'abord les réunir.

J'étais si fortement préoccupé de cette idée que j'en écrivis au duc d'Escars. Il communiqua ma lettre à MONSIEUR; mais il en fut autrement, et un voyage que fit MONSIEUR à Bruxelles, à cette intention, resta sans effet. Le Roi avait voulu que le duc de Wellington fût consulté. Il ne voulut jamais y consentir. C'était facile à deviner. En pareille circonstance, il fallait tenter d'abord, et consulter après avoir agi. Le succès était certain; mais on s'obstinait à croire des intentions pures et désintéressées à ces étrangers qui avaient aussi leurs intérêts à défendre, et que nous forcions, par cette nouvelle révolution, à faire, sur nous et sur notre manière de nous gouverner, des réflexions trop fondées. Nous

avons été les victimes de notre ridicule confiance et, je ne craindrai pas de le dire, d'une inertie criminelle. Il fallait séparer la cause de l'armée de celle de la royauté. Cette armée, entraînée par ses chefs et plus égarée que véritablement rebelle, sans doute il fallait la combattre; mais il fallait laisser cette triste nécessité aux étrangers qui le voulaient et qui le devaient, et nous, il fallait nous jeter avec confiance dans un pays dont la plus grande partie des habitans chérissent leurs souverains légitimes et sentent qu'ils leur doivent leur salut. Ce n'est pas la crainte du danger qui a retenu le Roi; jamais monarque n'a prouvé une tranquillité plus remarquable; mais ce furent de faux calculs, et peut-être les calculs personnels de ceux qui l'entouraient qui le firent agir. Malheureux Rois! on se donne autant de peine pour vous cacher la vérité, que l'on devrait mettre de soin à vous la faire apercevoir.

Des bruits incertains nous arrivaient de Bruxelles et rendaient un compte peu exact de la bataille. Vers huit heures du soir, la rumeur devint telle, que le départ du Roi, déjà préparé, parut décidé. Sa Majesté vou-

lut attendre le retour d'un courrier. Des intérêts réunis associaient les habitans à notre tort. Un homme, arrivant de Bruxelles, jura qu'il avait vu les Français entrer dans cette ville. Est-il un malheur comparable à celui de se voir forcé de reconnaître des ennemis dans des compatriotes! L'imagination de cet homme l'avait trompé, et il avait vu de hardis vainqueurs dans ceux qui n'étaient que de malheureux prisonniers.

Une lettre arriva vers neuf heures; elle était d'un Français (1) laissé à Bruxelles et qui s'y conduisit avec autant d'esprit que de sang-froid. Il répondait sur sa tête du séjour du Roi à Gand et jurait d'avertir au moment où il serait temps de partir. Cependant les rues de Bruxelles devenaient agitées et des fuyards revenus en désordre y causaient un horrible tumulte. On parvint avec peine à prévenir le désordre, mais la vérité, qui fut bientôt connue, rétablit le calme. La première journée du 16 avait été à l'avantage des Français; les Prussiens culbutés se retiraient en désordre. Le duc de Wellington était derrière; c'était

(1) Le comte de Sémelé.

à lui qu'il était réservé d'arrêter les progrès de Napoléon qui d'avance avait daté ses proclamations de Bruxelles et promettait à ses soldats d'y arriver le 17 au soir. Il n'en était plus qu'à quelques lieues, tout semblait seconder ses vues, et ses soldats se battaient avec acharnement. Le 17, le combat avait recommencé avec un succès plus égal. Enfin, le 18, toute l'armée du duc de Wellington se trouvait réunie au champ de Waterloo, appelé de ce jour champ de la Belle-Alliance. Les troupes des deux armées rivalisèrent entre elles; de part et d'autre, on se battait toujours avec la même ardeur. Un bataillon était enfoncé, il était aussitôt remplacé; plusieurs lignes disparaissaient les unes devant les autres; l'attaque recommençait aussitôt, et pour être plus sûrs de leurs coups, c'était à quelques pas que les combattans faisaient leurs décharges. L'artillerie française causait un grand ravage; il semblait que chaque soldat eût juré de ne quitter son poste qu'avec la vie. Cependant, vers le soir, l'arrivée de Bulow, à la tête de 30,000 hommes, décida l'affaire; elle ne devint plus douteuse; plus les efforts avaient été puissans, plus la déroute devint

complète. Tout le matériel de l'armée, les bagages et grand nombre de prisonniers restèrent au pouvoir des alliés. De leur côté, la perte fut énorme, et, huit jours après le combat, il y avait encore des mourans sur le champ de bataille, malgré tout le soin qu'on y mit et la pitié touchante des habitans de Bruxelles. Les rues, les remparts, les maisons de cette ville étaient convertis en un immense hôpital.

Voyons ce qu'était devenu Buonaparte.

Le corps de Bulow, qu'il voulut d'abord faire passer pour un corps français, causa un moment d'illusion à ses troupes. Bientôt se voyant perdu sans ressources, il ne fit plus qu'un calcul, celui de se sauver. Il partit pour Paris, sans laisser aucun ordre ni prendre une seule disposition. Sa voiture et tous ses équipages furent saisis. N'appréciant les hommes qu'autant qu'ils pouvaient lui être utiles, il avait, dans plus d'une occasion, sacrifié son armée; mais il puisait alors de grandes ressources dans son retour précipité, et colorait de ce spécieux prétexte le soin qu'il prit souvent de sa personne. Ici, il ne lui restait aucun

moyen de salut, et le passé le laissait sans avenir.

L'affaiblissement de ses facultés avait frappé depuis quelque temps déjà ceux qui l'approchaient, et qui, lors de la retraite de Moskou, l'avaient vu, au milieu d'une armée mourant de froid et de faim, faire dresser sa tente, et se mettre tranquillement à déjeuner, sans consentir à abréger le supplice de ceux qui le gardaient.

A son arrivée à Paris, la consternation, qui suit de grands désastres, l'y avait précédé, et aussi la crainte d'y voir rentrer une armée irritée. Buonaparte nous forçait ici, par un calcul bien dur pour des Français, à ne pas nous affliger de la déroute d'une armée qui avait attiré sur sa patrie des malheurs irréparables. Dans sa perte, on croyait entrevoir la fin de tous les maux. Chefs trop coupables, n'eût-il pas été juste de faire retomber sur vous seuls les malheurs de votre patrie et la trahison d'une armée qui ne devint parjure que parce que vous l'aviez été avant elle? Comment n'a-t-il pas paru sage de décharger une nation innocente, en faisant retomber toute l'ini-

quité sur les seuls coupables? Ainsi eût-on pensé peut-être, si l'amour des Français pour le Roi l'eût replacé sur son trône! Mais on voulut s'obstiner à tout devoir à un homme de la révolution (1), ami des révolutions et des révolutionnaires, qui voulait, avant tout, se rendre nécessaire, et ne songea aux intérêts de son pays qu'après avoir assuré les siens.

Pour y parvenir, que devait faire Fouché, et que fit-il en effet? Il se montra comme le chef d'une puissante et nombreuse armée, bien plus redoutable que celle que l'on avait combattue les armes à la main : il la représenta embrassant la surface de la France, dangereuse parce qu'elle était puissante, soupçonneuse et insubordonnée; il se fit envisager comme pouvant seul la maîtriser, la diriger. A l'entendre, la France entière semblait être complice des plus perfides desseins. Que fallait-il qu'il fît encore? Commencer par rendre l'état de la France plus difficile, plus compliqué, plus embarrassant qu'il ne l'était en effet, et, pour se faire croire indispensable, lâcher la bride aux factieux qui crient

(1) Fouché.

toujours haut et font grand bruit, les présenter comme une force imposante, opposée à quelques honnêtes gens sans force, tandis qu'ils ne formaient qu'un misérable groupe qui, au premier signal, pouvait être écrasé sous la masse de tous les Français qui voulaient le Roi légitime par toutes les raisons de fidélité, de paix publique et de conservation des intérêts. Fouché eut recours aux mensonges les plus insidieux comme les plus perfides. Il se donna pour chef à quelques royalistes aveuglés par ses protestations; et ce ne fut qu'en leur persuadant que par précipitation ils perdraient une cause qu'ils voulaient servir, qu'il parvint à maîtriser leur zèle. Hélas! pourquoi le crurent-ils? Nous verrons quelles furent les suites de ce manége impie.

Je reviens au départ de Sa Majesté de Gand pour Paris.. . . . .

. . . .

. . . . La Cour n'était plus à Cambrai; je me rendis à Roye, où se trouvait le quartier général de l'armée royale. Le bonheur de se retrouver si près de Paris faisait oublier toutes les peines. On ignorait que les clefs de la ca-

pitale étaient renfermées dans le portefeuille de Fouché.

J'allai réveiller le ministre de la guerre (1), lui remettre des dépêches et lui demander ses ordres. Il m'apprit que, probablement, il ne serait bientôt plus ministre. Il me le dit sans amertume, avec le calme que donne la conscience, mais aussi avec cette conviction intime que nous allions encore à notre perte avec les idées qui semblaient dominer. Une nouvelle révolution s'était opérée, et le même système qui venait de nous perdre allait encore prévaloir. Le duc de Feltre osa dire la vérité; mais, regardant ensuite la soumission comme le premier des devoirs, il donna sa démission le jour où le Roi la désira.

Le lendemain, je rejoignis S. A. R. Monsieur, dont le quartier général était à Louvres... Quelle tristesse pour un Français de remarquer le ravage de la guerre dans tous ces villages désolés! et qu'ils sont coupables, ceux qui font verser autant de larmes! L'égarement doit avoir des bornes comme la clémence. Louvres fut abandonné, et le quartier

(1) Le duc de Feltre.

général de l'armée royale fut porté à Saint-Denis. Le Roi resta en arrière, à une demi-lieue de Saint-Denis, à Arnouville.

Voyons quelle était la position de Paris.

Les bons citoyens s'y trouvaient comprimés par les fédérés qui fomentaient le trouble en attendant le moment du pillage. L'armée était aussi dans son enceinte : on doit rendre hommage au maréchal (1) qui la commandait, dont la fermeté inébranlable put seule la contenir, et sauva, par cette retraite faite en bon ordre, le matériel qui nous restait. Il se mit en marche pour prendre ses campemens derrière la Loire. Nous étions à une lieue de Paris sans pouvoir y entrer : le drapeau tricolore flottait sur ses murs, et des émissaires arrivaient sans cesse pour proposer au Roi d'en adopter les couleurs.... Ils pretendaient qu'il fallait céder à la nécessité; mais, en remettant sur le trône un Roi qu'ils auraient voulu déshonorer, ils préparaient la fin de son règne en paraissant prêter les mains à son retour. Le Roi fut inébranlable : trois jours se passèrent en continuelles négociations. Fouché voulait

(1) Davoust.

se faire un mérite de la rentrée de Sa Majesté dans la capitale, tandis qu'au seul cri de vive le Roi toutes les difficultés eussent été levées. Tout fut mis en œuvre pour ralentir l'enthousiasme, jusqu'à tromper sur l'heure de l'entrée du cortége royal. Fouché fut l'auteur de ces menées criminelles. En parvenant à soustraire le Roi à l'amour de ses peuples, il espérait prouver aux étrangers l'impossibilité de soutenir sur son trône un Roi que la seule force des choses y eût replacé. Le régicide parjure osa souiller par sa présence le tombeau de nos Rois. Cette demeure auguste et sacrée fut témoin de ce pacte impie. Un crime de plus n'a rien d'effrayant pour celui qui s'est rendu coupable du plus affreux de tous les forfaits. Au moment où il jurait de défendre l'autorité royale, ses mesures étaient déjà prises contre la royauté. Voilà les services que rendit Fouché... Il craignit de voir triompher le parti royaliste et mit toutes ses créatures en place. Une nouvelle conspiration s'organisa et les espérances des coupables ne furent point réprimées. Que dis-je, une nouvelle conspiration? c'est la même qui, depuis vingt-cinq ans, a toujours marché à son but

avec une exécrable constance. Le despotisme en avait ralenti la marche; mais elle espérait se servir de la chute de ce despotisme pour éclater sans contrainte. Buonaparte, dans plus d'une occasion, suivit, de lui-même ou par surprise, les inspirations que cette faction lui suggéra.

Dès que je fus à Saint-Denis, l'impatience de me jeter dans les bras de ma famille, me fit tout braver pour arriver jusqu'à elle. Ma mère (1), ma femme, ma nièce (2), n'écoutant que leur tendresse, sortirent de Paris, malgré tous les obstacles, et nous nous croisâmes sur la route. Elles furent les premières femmes qui vinrent présenter leurs hommages au Roi. « Vous êtes la colombe sortie de l'arche, » dit ce monarque à ma mère. Ne les trouvant pas à Paris, je revins promptement les chercher où leur courage les avait conduites. Enfin ces obstacles simulés furent levés, et le Roi rentra dans Paris, le 8 juillet, aux acclamations du peuple dont la foule le conduisit aux Tuileries....

---

(1) La duchesse de Doudeauville.

(2) Mademoiselle de Rastignac.

Le voilà maître de sa capitale, mais il ne règne pas encore sur la France, qui gémit sous le poids des vexations qu'y exercent les étrangers. Leur conduite fut aussi inexplicable en 1815, qu'elle l'avait été en 1814; mais, grand Dieu! quelle différence! Ils entrèrent en France, en 1814, en ennemis, et ils s'y conduisirent en amis; leur générosité fut grande et leur modération étonnera la postérité. En 1815, ils entrèrent en amis, faisant la guerre à un seul homme, leur ennemi personnel, comme celui de la France; la nation les accueillit, trouvant la force de les supporter dans l'espoir d'être délivrée, par eux, d'un joug qu'ils détestaient. Ils démembrèrent cette France qu'ils venaient sauver, et n'en doivent retirer leurs innombrables armées qu'après l'avoir condamnée à payer des impôts qui l'écrasent. Nos frontières, qui devaient rester intactes, furent changées, nos monumens eux-mêmes réclamèrent contre l'avidité avec laquelle ils en arrachèrent ce qu'ils avaient juré d'y laisser.

J'ai dit plus haut que le Roi était maître de sa capitale : quelle liberté! Tous les souverains alliés y étaient aussi, non plus comme

des libérateurs, mais bien comme des oppresseurs. Partout des gardes étrangères, des canons braqués contre la demeure de nos Rois. Jamais, je l'avoue, je ne pourrai pardonner cette insulte à la nation qui s'en rendit coupable.

Les affaires s'embrouillaient de plus en plus; aucun traité n'était conclu; six mois s'étaient écoulés, la France gémissait de toute part, et le fardeau qui pesait sur elle commençait à lasser sa patience. Des écrits (1) aussi séditieux que perfides présentés au Roi, sous la forme de Mémoires, étaient connus au loin avant qu'ils l'eussent été de celui à qui ils s'adressaient. Un murmure général s'élevait de tout côté contre Fouché. Wellington le soutint, Wellington, grand général, mais mauvais politique, et souvent incomplet dans tout ce qui doit partir de l'âme; possédant plutôt des qualités que des vertus, et ces qualités provenant plutôt de son esprit, qui est juste, sans être distingué, que de son cœur, qui est bon sans être sensible.

Le maréchal Saint-Cyr avait promptement,

(1) Mémoires de Fouché.

après le retour du Roi, remplacé le duc de Feltre au ministère de la guerre; la confiance qu'il inspirait était loin d'être générale, et ses opinions ne paraissaient nullement monarchiques. M. de Talleyrand, à la tête du ministère, devait nécessairement en exclure le duc de Feltre.

L'armée de la Loire existait toujours; la garde royale n'était point formée, le Roi restait sans forces, livré aux étrangers, qui indisposaient de plus en plus les Français par leur présence qu'il devenait impossible de supporter long-temps. Des ordonnances avaient été faites contre les auteurs de la rébellion, et ces ordonnances n'avaient point eu leur exécution. On facilita même à ceux qui avaient été portés sur les ordonnances leur départ de Paris.

Une crise se préparait, soit de l'intérieur, soit de l'étranger, et si le Roi ne renvoyait pas son ministère, notre perte était assurée. Cette incertitude donna de l'humeur aux étrangers qui, de jour en jour, se rendaient difficiles. Quelle sécurité pouvait leur inspirer un pays gouverné par des hommes acharnés à le

pour peindre sous les couleurs les plus effrayantes, des hommes dont les menées n'inspiraient nulle confiance à ceux mêmes qu'ils gouvernaient !

La dernière coalition avait coûté trop cher aux nations étrangères pour qu'il leur fût possible de la renouveler une troisième fois. Les murmures contre le ministère, et surtout contre le ministre régicide, arrivèrent enfin aux oreilles du Roi. Le monarque n'avait cédé qu'à ce qu'il avait cru une nécessité ; erreur que malheureusement trop de monde partage encore! Le départ de Fouché fut décidé; mais, ô honte! ô malheur des temps ! il fut envoyé Ministre à Dresde; la France, sous un Roi légitime, compta un régicide Ministre chez l'étranger!... Jamais on ne croira à quel point cet homme était parvenu à faire illusion sur son compte ; en séduisant les esprits, il égarait les cœurs. Sous Buonaparte, plus d'un honnête homme lui eut des obligations, car il entrait dans sa politique de ménager tous les partis. Sous le Roi, sa politique *caméléone* changeait de couleur sans changer de nature, et devenait une perfidie dangereuse; il sauvait

des hommes que l'indulgence endurcit et ne ramène point ; il perpétuait ces principes qui corrompent, détruisent, et ravagent les nations chez lesquelles ils s'introduisent. Vingt-cinq années d'une pénible expérience devaient suffire pour éclairer. Fouché, en se séparant de ses complices, leur eût donné le droit de dévoiler les forfaits de leur criminelle association.

M. de Talleyrand, en entrant au ministère, commit une grande faute dans son intérêt et surtout dans celui de la France. M. de Talleyrand, jouissant de l'autorité, et disposant de la volonté de son maître, ayant dans les cabinets de l'Europe, cette influence que donne une grande habitude des affaires et de l'intrigue, un air de supériorité qui en fait accroire et qui impose, un grand art de dissimuler, un sang-froid qui le laisse toujours écouter et parler le dernier, beaucoup de finesse et de pénétration, autant de mépris pour les hommes que d'insouciance pour leurs jugemens, connaissant surtout le pouvoir de cette ressource séductrice qui aplanit les difficultés, triomphe trop souvent des sentimens et

des intérêts que l'on devait défendre, de l'honneur qu'on méconnaît et de la fidélité qu'on oublie, M. de Talleyrand, dis-je, pouvait sans doute rendre de grands services à la France; il pouvait rendre indulgens, sur le passé, des hommes qui aiment à croire au repentir, mais qui veulent la religion, le Roi, la légitimité : la religion, parce qu'elle assure le repos et la tranquillité des empires, qu'elle est une digue opposée aux passions, qu'elle nous rend fidèles à nos sermens, et exacts à remplir nos devoirs d'hommes publics et de citoyens; le Roi, parce qu'il est le représentant de toute autorité, et que rien ne peut lui ôter ses droits à la couronne; la légitimité, parce qu'elle est une propriété pour la nation, et que la propriété est inviolable; la légitimité est inscrite dans les cœurs, dans les mœurs, dans les intérêts, en caractères contre lesquels le temps et les révolutions ne peuvent rien, car, sans la légitimité, les royaumes seraient sans cesse exposés à de nouvelles secousses.

M. de Talleyrand avait traversé les temps révolutionaires; lié intimement avec les gens de la révolution, avec les agens de tous les

partis, entouré d'intrigans qui avaient sa confiance, il n'eut ni la volonté, ni le courage de rompre avec eux pour s'entourer de gens fidèles et dévoués; ce fut son grand tort.

Par une conséquence de ce faux système, plutôt que par une suite de sa volonté, il travailla à la perte commune. On s'effrayait avec raison de la position de la France; l'impunité des factieux semblait un encouragement pour ceux qui voulaient tenter un nouveau crime. On conspirait de toute part. On se rappela ce qu'avait été M. de Talleyrand, ce qu'il avait fait; son caractère n'inspirait aucune garantie, ses principes aucune sécurité. On perdit toute espèce de confiance. Des colléges électoraux furent convoqués par lui pour élire une nouvelle chambre; ils furent les mêmes que sous Buonaparte; seulement, un certain nombre de nouveaux électeurs au choix des préfets y furent adjoints. La nécessité fit taire les passions et éclaira la nation. Les principes et la propriété furent pris pour garanties. Des députés furent élus dans ce sens pour la session de 1815. Leur réputation les précéda dans la capitale et écrasa le ministère,

A notre grand étonnement, nous restâmes quelques jours sans ministres; mais enfin on nous donna un ministère. Le voici.

M. LE DUC DE RICHELIEU.

Cet homme qu'un grand nom, une longue habitude d'administrer, une réputation intacte semblait porter aux affaires, fut nommé Président du conseil; on le consulta sur le choix des autres, ou plutôt il les nomma lui-même. L'opinion lui força la main pour rappeler le duc de Feltre, et le retour de celui-ci fut une espèce de triomphe pour tout ce qui était honnête et bien pensant.

Mais M. de Richelieu, éloigné depuis longues années, ne connaissait point la France : il voulut la juger, et il se trompa; il méconnut ceux qui méritaient sa confiance, et fut trompé par ceux à qui il l'accorda. Craignant l'exagération des royalistes, il se jeta dans l'exagération du parti opposé, sans songer qu'il y a des exagérés de tous les genres, et que l'exagération du bien vaut encore mieux que celle du mal. Partisan des idées libérales et du système représentatif, il calqua le pou-

voir absolu ; il ne voulut ni écouter ni raisonner ; il voulut renverser et combattre. »

De tous les partis, le parti royaliste devait lui paraître le moins redoutable, et il se jeta dans celui de la révolution. Il eut horreur de Buonaparte et du despotisme de ses agens ; cependant il les employa tous de préférence ; et, en blâmant son système, il l'adopta. Ne voulant froisser aucuns intérêts, il respecta seulement ceux de la révolution. « Nous ne craignons « point les royalistes, me dit un jour un des « ministres, ils seront toujours fidèles. »

Rendons justice à M. de Richelieu, l'ambition ne le conduisit point au ministère ; la pureté de ses intentions et l'influence d'une puissance étrangère, furent les seuls motifs de son élévation. C'est peut-être un motif d'indulgence. « Ils s'en repentiront, dit-il en acceptant. » Hélas ! ce n'est pas sur ce point qu'il s'est trompé.

M. DE CAZES.

A la police, M. de Cazes, homme d'esprit, suffisant, ayant de lui-même une idée supérieure, et une confiance absolue dans ses

moyens; de l'ambition, de la finesse, un esprit souple, insinuant; vrai courtisan, homme léger, se croyant profond, voulant le paraître; muni d'un regard vif qui impose, et fait croire qu'il lit au fond de l'âme, point homme d'état, se croyant capable de conduire les affaires et en ayant la volonté; tel est le ministre de la police. Sa conduite extérieure dans les Cent-Jours fut bonne et mérita des éloges. Ses liaisons intimes avec la famille Buonaparte laissaient planer sur lui de la méfiance. Il devenait dangereux de l'employer sans lui accorder une confiance absolue. S'y livrer entièrement n'était pas sans danger; le plus sûr était certainement de faire un autre choix. Préfet de police sous le ministère de Fouché, il avait eu l'adresse de voir souvent le Roi et de gagner sa confiance. Il avait eu aussi l'art de s'insinuer dans l'esprit de M. de Richelieu de manière à dominer son indécision.

M. DE VAUBLANC.

A l'intérieur, un homme dont la conduite n'a pas démenti l'opinion qu'on avait de lui. Peut-être lui manqua-t-il cet esprit de déci-

sion toujours si nécessaire. Son ministère alla fort bien sur plusieurs points, quoique quelques administrateurs s'en plaignissent. Il voulut trop se ménager avec les différens partis, et ne se prononça que quand on n'était plus assez fort pour le soutenir. On le regretta plus tard, et on rendit un parfait hommage à la pureté de ses sentimens.

Le premier discours qu'il prononça à l'assemblée lui avait acquis la confiance. Sa marche devint décousue; il le sentit lui-même, et, plus d'une fois, il monta à la tribune sans être assuré de ce qu'il dirait; il y resta incertain de ce qu'il disait; il en descendit sans trop savoir ce qu'il avait dit.

Quand les circonstances semblent nous forcer à marcher dans une ligne opposée à nos sentimens, tout s'en ressent en nous, jusqu'au jour où nous avons le courage d'en sortir. C'est ce que fit M. de Vaublanc.

M. DE BARBÉ-MARBOIS.

A la justice, Barbé-Marbois, le plus opiniâtre et le plus entêté de tous les hommes; honnête, mais avec toutes les idées de la révo-

lution. On fit inutilement tout ce que l'on put pour s'opposer à sa nomination. La France entière en fera un reproche grave à celui qui le nomma contre l'opinion générale.

LE VICOMTE DUBOUCHAGE.

A la marine, M. le vicomte Dubouchage, homme loyal, bien pensant, ayant donné des gages qui ne pouvaient laisser un doute sur ses opinions.

M. CORVETTO.

Aux finances, Corvetto, homme religieux, Italien de naissance; n'ayant pas à beaucoup près le talent nécessaire dans des circonstances aussi graves, et ayant trouvé plus commode d'adopter le système de son prédécesseur (1); système propre à faire trouver pour le moment beaucoup d'argent, mais détruisant d'avance les ressources de l'avenir. Ce système repose sur des bases tout-à-fait

(1) L'abbé Louis.

fausses; il attaque la propriété et les propriétaires, comme si définitivement ce n'étaient pas eux qui étaient la pierre angulaire de l'état, eux seuls qui par la nature de leur fortune pussent assurer des ressources dans l'avenir ; système très spécieux en apparence, mais dangereux par ses conséquences.

Le ministère s'annonça comme devant être indissoluble. — « Si un seul de ses membres était changé ou renvoyé, assura le premier ministre par les engagemens les plus formels, tout le ministère donnerait sa démission. » — La suite a prouvé que la connaissance que l'on fait avec sa place vous y attache.

Le premier ministre ayant pris deux ministres contre l'opinion, en fit ses principaux confidens ; c'était naturel ; ils eurent sa confiance, et bientôt ils lui firent adopter leur système. M. de Richelieu se laissa conduire ; croyant toujours agir d'après ses propres sentimens ; aveuglé par la confiance, il crut tout faire, tandis qu'il n'était plus qu'un nom utile à celui qui s'en servait (1). Il perdit bientôt son crédit et son influence sur Louis XVIII.

---

(1) M. de Cazes.

Le Roi a trop d'esprit pour ne pas apprécier les hommes ce qu'ils valent ; et le premier ministre a prouvé qu'il ne suffit pas d'être honnête homme pour conduire un empire. M. de Richelieu ouvrira les yeux en quittant ou en perdant sa place ; alors il restera étonné, s'aveuglera sur le mal qu'il a fait, et calmera sa conscience en y opposant ses intentions. Il dira avec raison qu'il ne voulait pas du ministère, s'en jugeant incapable...

Plaignons l'aveuglement de M. de Richelieu, et pardonnons à l'homme le plus honnête, le plus loyal et le mieux intentionné qui fut jamais.

Le parti ministériel eut sans cesse à la bouche le nom sacré du Roi ; ses ministres en donnèrent l'exemple. On vit plus d'une fois monter un ministre à la tribune pour y déclarer, au nom de Sa Majesté, qu'il ne consentirait jamais à telle ou telle chose. Cependant, encore au nom du Roi, un autre ministre, quelquefois le même, consentait le lendemain à ce qu'il avait solennellement refusé la veille.... Et c'est respecter et servir le Roi, que de prêter à ses opinions, à ses volontés, une pareille indécision ! J'en vais citer un exemple, à pro-

pos d'une proposition que je crus devoir soumettre à la chambre, et que tant de motifs publics et privés me portaient à faire.

La forme de mémoires m'a forcé, bien malgré moi, à mêler quelques détails personnels aux faits généraux et à des événemens aussi importans. Je dois donc dire ici que l'homme qui soigna mon enfance, fut ce même ecclésiastique, M. Legris-Duval, aussi distingué par son caractère et son éloquence que par ses sentimens, qui vint se constituer prisonnier en 1793 entre les mains de cette Commune de Paris, qu'il suffit de nommer pour expliquer tous les dangers qu'il bravait. L'abbé Legris-Duval sollicita comme une faveur la permission de porter les consolations de la religion au Roi qui s'offrait comme une victime d'expiation pour son peuple; mais un autre pieux ecclésiastique, l'abbé Edgeworth, avait été désigné précédemment par le Roi, et le remplaça dans cette solennelle et dangereuse mission; quant à M. Legris-Duval, arraché comme par miracle au sort qui l'attendait, il oublia cette action de sa vie, ne croyant pas même que ses contemporains en

conserveraient le souvenir, et que la postérité lui tiendrait compte de son silence.

N'était-ce pas alors la mission sacrée d'un élève de M. Legris-Duval que de faire entendre à une tribune libre et nationale le premier cri, le premier vœu de réparation sur le meurtre de Louis XVI?

Interprète des Français, je proclamai donc hautement que la France n'avait jamais été coupable d'un crime qu'elle avait au contraire détesté. Je demandai que le 21 janvier devînt un jour d'expiation et de deuil général (1).... Un ministre mit en avant le nom du Roi pour me faire retirer ma proposition. Il m'avait fait prier de passer chez lui. Il me trouva inébranlable. — « Le Roi m'enverrait à la mort, lui dis-je, que je bénirais ses ordres sans seulement les juger; mais ici je parle au nom de tous les Français, et ma conscience autant que l'honneur rendrait mon silence criminel. » — Le lendemain, Louis XVIII fit donner des ordres tout contraires.

(1) Voir plus loin le discours prononcé à cette occasion devant la chambre des députés.

Les ministres n'avaient pas calculé que l'expulsion des régicides du territoire français serait subséquemment demandée et accueillie avec un élan général. La proposition en fut faite en termes énergiques par un homme (1) rempli d'honneur et dont les sentimens ne furent jamais équivoques. Les ministres eux-mêmes furent forcés de se lever pour cette proposition, et le Roi accueillit avec bonté ceux qui avaient semblé marcher directement contre les ordres que ses ministres lui avaient suggéré de donner.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DU 9 DÉCEMBRE 1815.

Messieurs,

« Une juste méfiance de moi-même me laisserait la crainte de vous exprimer mes sentimens, si je n'étais sûr qu'ils sont aussi les vôtres.... La certitude que ce qui est noble et généreux sera approuvé par vous, m'a donné

(1) Le comte de Béthisy.

un courage qui m'était nécessaire; et je l'ai puisé surtout dans le suffrage de plusieurs de mes honorables collègues, que je me suis fait un devoir de consulter.

« Le plus épouvantable des forfaits a été commis en France le 21 janvier 1793; un Roi juste a été victime de sa bonté.... Si, en supprimant tout récit d'un pareil attentat, on pouvait en effacer le souvenir, plût à Dieu que mon sang répandu sur cette page de notre histoire pût le détruire à jamais..... Il n'en est point ainsi, messieurs, le crime a été commis; il ne l'a point été par la nation; elle ne doit pas en supporter la solidarité; mais il pèserait sur le peuple français, si, le jour de la justice arrivé, on ne s'empressait pas de le désavouer. Les assassins de Louis XVI vivent au milieu de nous; ils n'ont pas été mis en jugement : ils ne doivent pas l'être, puisque le Roi avait pardonné. Mais qu'au moins, par notre désaveu, ils restent seuls chargés de tout le fardeau de l'iniquité!

Que l'on ne suppose point qu'en revenant sur le passé, je veuille y trouver des coupables à punir... Non, messieurs; et, certain d'être entendu par vous, d'être approuvé par la

masse des Français, j'ai cru me rendre ici l'interprète de leurs vœux. En rejetant l'odieux d'un pareil forfait sur ceux qui l'ont commis, hâtons-nous de faire disparaître cette tache effrayante qui pèserait si injustement sur nous....

« Songeons à toutes les révolutions qui ont éclaté en France depuis vingt-cinq années; voyons tous les pouvoirs qui, se succédant rapidement, ont constamment déchiré le sein de notre malheureuse patrie; pensons que cette assemblée est la première qui ait été convoquée depuis la chute de l'usurpation.... que le premier usage d'une représentation vraiment nationale soit d'attester notre liberté, en prouvant nos sentimens...... Mandataires de la nation, ne sommes-nous pas chargés de tous ses intérêts, et en eut-elle jamais de plus chers et de plus sacrés que ceux de son honneur!.... Si nous ne répondions point à son attente, n'aurait-elle pas le droit de nous accuser un jour d'avoir laissé rejaillir sur elle le sang d'un Roi qu'elle révérait? Il faut justifier aux yeux des siècles à venir, ce silence qu'elle fut si long-temps contrainte de garder; il faut qu'à ses propres yeux elle soit entièrement lavée d'un crime qui ne fut pas son ou-

dans toute la France.... L
a été immolé au milieu d
monument expiatoire, au
ne restaient pour éternise
douleur de la France.

« Louis XVIII a payé à
prince, *Roi et martyr*, le
que son respect et sa tendr
demander... Cet auguste e:
pas suivi par nous, et le plu
ne vous sera-t-il point cher
en tyrannisant tous les cœur
jusqu'à la pensée, faisait pes
son pouvoir arbitraire. Celu
reur des Français et ne fut p
crut assurer sa couronne par
asservissant la nation, il esp
régner sur elle. Il voulait des
sassent dans les yeux de leur

notre silence ; il put nous accuser d'indifférence alors que nous étions opprimés..... Démasquons ses perfidies mensongères ; désavouons de la manière la plus solennelle le forfait de ceux qui frayèrent le chemin à l'usurpateur ; et, en exprimant l'horreur que ce forfait nous inspire, montrons les sentimens de tous les Français.

« Plusieurs d'entre vous, messieurs, penseront peut-être qu'il eût été juste que ces juges iniques reçussent, dans leur patrie, le châtiment dû à un si criminel attentat, ou que, tout au moins, marqués du sceau ineffaçable de la réprobation, ils allassent chez l'étranger attester notre innocence et leur crime. Ce sentiment était aussi le mien, je l'avoue ; mais je me suis rappelé les dernières paroles de ce testament, monument éternel de grandeur et de bonté :

« Je pardonne à mes bourreaux, et j'offre « ma vie pour mes sujets. »

« Louis XVI a ordonné le pardon ; et, enchaîné par un respect religieux, Louis XVIII l'a promis. Cependant l'anniversaire de ce jour aussi sacré que cruel approche, et vous n'avez

pas encore demandé un deuil général pour ce jour malheureux !....

« Auguste fille de nos Rois, nouvelle Marie-Thérèse, illustre victime que le malheur a sans cesse frappée sans avoir jamais pu l'abattre, vous êtes venue vous associer à nos maux, et nous ne partagerions point votre douleur ! Prosternée sur cette tombe sacrée, vos larmes ont imploré le Ciel pour ce peuple, témoin de vos souffrances, et ce peuple vous devrait la fin de ses maux, sans vous prouver sa reconnaissance !

« Je me résume, Messieurs :

« Attendu que cette chambre est la première assemblée légalement élue sous un gouvernement légitime, et qui ait exercé librement ses pouvoirs depuis 1793; attendu que le seul moyen de ne point laisser peser sur les Français un crime, dont ils ne furent jamais coupables, est d'attester, par un acte solennel, l'horreur qu'ils en éprouvent; attendu que le désaveu formel de ce crime est dans le cœur de tous les Français;

« Je demande que Sa Majesté soit suppliée de proposer une loi par laquelle deux mesures seront ordonnées :

« 1° Un service solennel dans chaque église de France pour consacrer le douloureux anniversaire du 21 janvier;

« 2° Le même jour, un deuil général pour attester à jamais les regrets de tous les Français. »

Tel était le discours, tels étaient les sentimens dont les ministres voulaient étouffer l'effet et les suites, et qui furent écoutés et approuvés hautement au-dedans et au-dehors: seulement, à la sollicitation de M. Lainé, alors président de la chambre, je retranchai de ma proposition la partie qui était relative aux régicides et aux mesures qui pouvaient être prises à leur égard. Je voulais demander qu'on les laissât tranquillement terminer leur carrière en France, mais qu'ils fussent incapables d'occuper jamais aucun emploi civil ou militaire. Cette suppression fut un malheur pour eux, car cet avis eût été sans doute adopté, tandis que, frappée du silence de ma proposition sur toute mesure de punition ou de censure légale, la chambre, à la voix de M. de Béthisy, prononça par acclamation leur expulsion du territoire.

Ainsi fut décidé cet anniversaire expia-

toire, qui lavait la France de toute solidarité régicide : ainsi fut comblé dans la sépulture royale le vide que le crime y avait causé. Les cendres de celui qui n'y devait pas être y furent replacées par le vœu national. Buonaparte avait pensé que les caveaux de Saint-Denis recevraient ses dépouilles mortelles ; mais, comme les Pharaons d'Egypte, il ne put pas jouir de son tombeau, selon l'expression de Bossuet ; et cette même tombe, qu'il avait grandement relevée, reçut les restes de Louis XVI préservés comme par miracle, et grâce aux pieux sentimens de la famille Ducloseaux, de la fureur des factions. Le 21 janvier 1815, les restes révérés du plus vertueux des Rois sont venus se reposer à l'ombre des lis que l'on croyait avoir effacés. C'est ainsi que les usurpateurs qui pensent travailler pour eux-mêmes n'accomplissent jamais que les décrets de la Providence.

1816.

Monsieur m'a confié le commandement de la 5e légion de la garde nationale de Paris. L'espoir d'y donner des preuves de plus de mon dévouement m'a déterminé à accepter cette légion qui, à tort ou à raison, était accusée d'être hostile au gouvernement de Sa Majesté. Sans doute, l'accusation était exagérée; car, pour rendre cette légion aussi bonne qu'elle l'est maintenant au dire de chacun, il m'a suffi de changer quelques officiers. Cette opération effraya d'abord le ma-

réchal (1) qui crut que tout allait être bouleversé, et que la tranquillité de Paris s'en ressentirait. Il voulut s'y opposer; mais je m'étais tellement avancé qu'il fut impossible de reculer, et je pris avec plaisir sur moi toute la responsabilité. On ignore encore tout ce que peuvent et tout ce que produisent la persévérance et la fermeté de l'exécution, quand elles appuient une résolution loyale et réfléchie. Le succès a répondu à mon attente; le bon esprit et le dévouement de la légion pour le Roi, et, j'ose ajouter, sa confiance dans son chef, me laissent sans inquiétude pour le jour où les besoins du pays réclameraient ses services.

ORDRE DU JOUR

A LA 5e LÉGION.

Paris, ce 11 mai 1816.

« Messieurs,

« Heureux d'être appelé à l'honneur de vous commander, je viens d'abord regretter avec

---

(1) Oudinot.

vous le digne chef (1), que sa santé oblige à donner sa démission. Il serait au-dessus de mes forces de le remplacer, si je ne devais être dignement secondé dans cette tâche par une légion dont on connaît assez le bon esprit, pour qu'il ne soit pas superflu de le vanter.

« En vous citant sans cesse votre ancien chef de légion comme exemple, en le prenant moi-même pour modèle, j'aurai du moins la certitude de ne point m'égarer. Je sais, messieurs, que j'aurai bien plus à seconder vos vues qu'à les diriger, et c'est cette certitude qui m'a décidé à me rendre avec empressement aux ordres de S. A. R. MONSIEUR. En confondant tous nos sentimens, nous rivaliserons, avec les autres légions, d'amour pour notre Roi légitime et pour sa dynastie; nous sentirons qu'elle seule peut assurer la paix dans l'intérieur, la paix avec l'extérieur. Nous ferons des vœux pour une tranquillité devenue d'autant plus nécessaire, qu'elle a été cruellement achetée; mais si jamais, messieurs, quelque événement imprévu venait encore la troubler, nous n'hé-

---

(1) Le comte de Murinais, lieutenant des gardes du corps du Roi.

siterions pas un instant à tout sacrifier pour la rétablir. Vivre pour le Roi, mourir pour le Roi, c'est vivre et mourir pour son pays, pour ses intérêts les plus chers. Dieu et le Roi, telle est la devise d'un Français fidèle, telle sera la nôtre à jamais. »

ADRESSE DE LA 5e LÉGION AU ROI,

A L'ÉPOQUE DES TROUBLES DE GRENOBLE EN 1816.

« Sire,

« C'est en déposant aux pieds du trône de nouveaux témoignages d'amour et de fidélité, que votre cinquième légion de la garde nationale de Paris répond aux cris des factieux; elle rend de solennelles actions de grâce à cette Providence, qui fait si constamment échouer toutes les trames ourdies par quelques Français dénaturés dont l'aveuglement s'obstine à ramener dans le sein de notre patrie les maux qui l'ont désolée depuis vingt-cinq ans: méprisables agitateurs, qui veulent tout

détruire parce que le désordre est leur essence, comme il est leur espoir! Il fallait que là où la révolte avait pris plus de force et d'éclat, la rébellion fût expiée; et que là où naguère la perfidie nous avait perdus, la fidélité nous sauvât. Ces sujets dévoués se retrouveront partout où se trouvent de vrais Français. La France et les Bourbons sont inséparables.

« La cinquième légion envie à la garde nationale de Grenoble d'avoir pu signaler la première son zèle; en défendant la cause du Roi, elle a servi la cause de la patrie. Les mesures fermes, prises par Votre Majesté, assureront la tranquillité de la France; mais si de nouveaux rebelles osaient encore se montrer, pour nous, fiers de garder le palais où reposent le bonheur et les espérances de la patrie, on nous verrait accourir pour les protéger. Ce serment, aussi solennel que sacré, la cinquième légion s'empresse de le déposer aux pieds de votre Majesté.

« Le vicomte de Larochefoucauld,
« Colonel de la 5e légion, aide-de-camp de S. A. R. Monsieur. »

(Suivent les autres signatures.)

Paris, 5 décembre 1816.

« Officiers et gardes nationaux,

« S. A. R. Monsieur vient d'accorder de nouvelles décorations à la légion ; sa justice veut que le mérite reçoive constamment sa récompense, et sa bonté s'occupe avec sollicitude de tous vos intérêts. Elle a su avec quelle fermeté vous veniez de réprimer encore, par votre seule présence, les efforts, toujours trompés, d'une malveillance qui cherchait à exciter du désordre au sein de la capitale. C'est en donnant sans cesse de nouveaux témoignages de votre amour pour le Roi et de votre zèle pour maintenir la tranquillité publique, que vous seconderez les vues de son Altesse Royale. Toujours prêts à répondre au premier signal de son Altesse Royale, nous n'attendons que ses ordres pour la suivre partout où le service du Roi nous appellerait et où elle daignerait nous conduire.

« Fier des sentimens de la légion, je suis heureux d'en être l'interprète ; et c'est en son nom que je dépose ce serment de dévouement

et de fidélité aux pieds du Roi, vers lequel se portent tous nos vœux et tout notre respect.

« Le vicomte de LAROCHEFOUCAULD,

« Colonel de la 5e légion, aide-de-camp de S. A. R. MONSIEUR. »

MONSIEUR ET LES PRINCES.

Il n'est sorte de calomnies, que l'on ne répande sur un prince digne héritier des vertus de sa race et de toute la loyauté, l'honneur, la franchise des temps heureux de la chevalerie. Ceux qui prêtent à MONSIEUR des idées exagérées ne le connaissent pas à fond : ils ne savent pas à quel point son esprit est juste, et ils ignorent l'empire d'une conscience éclairée. Jamais prince ne sut mieux entendre la vérité ; il la cherche, il la demande. Pourrait-il la craindre ! Si quelquefois, pour l'obtenir, Son Altesse Royale a reçu des gens dont la véracité n'était pas suffisamment établie, c'est à tort que l'on en con-

clarait qu'elle leur accorde sa confiance. Qui ignore du reste que le choix à faire parmi les hommes qui méritent cette confiance est toujours un écueil?

Peut-être une disposition naturelle à la méfiance de soi-même, éloignait-elle Monsieur des affaires; Son Altesse Royale craindrait avant tout de devenir un objet d'ombrage à un frère que Monsieur respecte comme son Roi, et auquel *il ne sait qu'obéir*. Ses premières impressions sont toujours justes; et cette méfiance d'elle-même est justement ce qu'on pourrait lui reprocher; les difficultés, les obstacles, sans cesse représentés, finissent par porter au découragement, tandis que la persévérance est indispensable pour arriver au but que l'on s'est proposé. Le caractère de Monsieur, en conservant tout ce qu'il avait d'aimable, a pris une tournure plus sérieuse; les événemens ont suffi pour le faire connaître. Monsieur n'a qu'un parti à prendre, c'est celui du Roi. On a tout fait pour mécontenter ce prince; on aurait voulu qu'il le fût, mais surtout qu'il le parût. Son inépuisable patience lui fera tout supporter, et il restera toujours le sujet le plus soumis.

On voudrait ne jamais laisser arriver au trône un prince qu'on ne cesse de peindre sous les plus fausses couleurs, et que l'on ne craint autant que parce que l'on connaît son impartiale justice, sa loyauté, sa franchise, sa sagesse et sa fidélité scrupuleuse à toute parole donnée. C'est bien plus la légitimité que l'on attaque dans la personne de Monsieur que sa personne elle-même; mais, outre les vertus privées de ce prince qui portent à l'aimer pour lui-même, c'est aussi parce qu'il est le représentant et l'héritier de la légitimité que tous les hommes nationaux doivent en soutenir en lui le principe. Il est quelques personnes qui se croient à l'abri de tout reproche en voulant bien consentir à l'arrivée de Monsieur au trône, mais qui semblent décidées à lui imposer des conditions pour y monter, sans remarquer que si, au lieu, par l'esprit de conciliation, de chercher à améliorer les institutions actuelles, on essaie de les changer par une violence quelconque, on remettra encore toutes choses en question.

Les souverains devraient ouvrir les yeux sur cet esprit de révolution et de rébellion qui s'est de nouveau fait sentir dans tous les pays à la

fois. Cette conjuration générale tend partout au même but ; partout ce sont les mêmes idées qui la dirigent, et le même désir de renverser l'ordre établi qui la fait agir. La malveillance cherche, pour affaiblir les royalistes, tous les moyens de les diviser, et elle accrédite parmi eux des fables dont plusieurs sont dupes. Tel est, par exemple, ce faux Louis XVII laissé à Rouen, depuis long-temps retenu prisonnier, mis au secret pour lui donner plus d'importance, et ayant ensuite la possibilité de correspondre et de recevoir qui bon lui semblait. Sans le mauvais esprit des conseillers du Roi et surtout de celui qui les domine par l'influence qu'il a su prendre, cette affaire n'en aurait pas été et n'en devrait pas être une. La liberté ou les tribunaux auraient dû en faire justice sur-le-champ; mais on aima mieux ainsi créer et entretenir des divisions et du trouble dans tous les esprits.

Monseigneur le duc de Berri, après avoir abondé dans le parti ministériel, a fini par

sentir qu'il n'était ni vrai, ni conséquent. Son esprit, aussi prompt que juste, ne lui a plus permis de douter; il reproche souvent aux *ministériels*, et avec toute l'impétuosité de son caractère, leurs infractions à la Charte; car il est remarquable, dans l'état des choses, que ce sont les royalistes qui défendent véritablement la Charte dont ils ne veulent pas laisser faire un instrument de despotisme ministériel ou de monarchie absolue. Tout en regrettant que le Roi se fût cru autorisé à octroyer à ses peuples une constitution qui ne peut être que l'œuvre naturelle du temps, des institutions et des mœurs, les royalistes, soumis à l'autorité légitime, veulent du moins que l'interprétation et l'exécution de cette Charte n'aient lieu que dans le sens d'une monarchie représentative qui concilie tout le monde et n'exclue personne.

Monseigneur, duc d'Angoulème, passa quelques instans pour exagéré. On répandait partout qu'il était opposé aux vues du Roi; il

était à craindre que de pareilles calomnies ne lui fissent tort dans l'esprit public. Il est important que les princes se mettent eux-mêmes à la tête des opinions de la vraie nation, et non pas de celles d'un ou d'autre parti. Les voyages du prince ont fait taire les calomniateurs, et sa sagesse lui a fait rendre justice. On peut regretter cependant que ce prince, dont chaque circonstance met à jour un noble caractère et une grande pureté d'intentions, paraisse se déclarer pour un parti qui abuse de sa loyale candeur et dont les principes doivent avoir de terribles conséquences. C'est un tort grave et un malheur extrême que de croire qu'on ramènera à soi des gens qui attendent et qui ne se lassent jamais d'attendre le moment de vous perdre. Ce malheur est un effet de la position aussi fausse qu'extraordinaire dans laquelle les princes se trouvent par les illusions que l'esprit révolutionnaire, qui a réussi à s'insinuer auprès de leurs personnes et dans leurs conseils, a créées autour d'eux. On devrait s'étonner de voir les mêmes individus qui s'acharnent contre Monsieur porter aux nues monseigneur le duc d'Angoulême, s'il n'était pas prouvé que ce n'est point Monsieur qu'on

attaque, mais bien l'héritier du trône que l'on veut en écarter. Il suffit à la perfidie et à la malveillance, pour arriver à leur but criminel, de déranger l'ordre de succession directe et légitime, et ils se servent, avec une odieuse habileté, des vertus comme des défauts des princes, ainsi que de la bienveillance qu'on est comme obligé d'accorder à toutes les avances, je devrais dire à toutes les bassesses, qu'ils font pour la mériter d'abord, afin d'en abuser ensuite tôt ou tard.

La manière dont vivent nos princes a de graves inconvéniens. Eloignés des affaires, ils ne prennent point l'habitude de s'en occuper d'assez bonne heure. L'isolement dans lequel on les force à se tenir ne leur permet pas d'acquérir assez complétement la connaissance des hommes, connaissance si nécessaire pour celui qui est appelé à les commander un jour. Si l'on a quelque chose à leur communiquer, ils accordent bien facilement une audience; mais cette manière de recevoir inspire une gêne

qui nuit à ce qu'on aurait à leur dire. Ce n'est plus un entretien à cœur découvert qui leur apprendrait mille choses que nécessairement ils ignorent, qui les mettrait à portée de juger des gens qu'ils connaissent à peine, et qui, surtout, les ferait apprécier bien plus et bien mieux eux-mêmes. Le trône n'est pas une propriété dont on soit libre de faire l'abandon; c'est un héritage que les princes doivent défendre, c'est la propriété de la France. Ils en doivent compte à la nation qui leur a confié son existence, son repos, son bonheur; ils reçoivent cet héritage de leurs pères et des nôtres; ils doivent le transmettre à nous et à leurs enfans. C'est dans ce sens exclusivement que la légitimité est le principe national, que nous l'entendons et que nous le défendons. Sans doute, les princes sont les premiers sujets du Roi, et doivent en être par conséquent les plus soumis et les plus respectueux; mais, à ce titre même, ils doivent compte au Roi de leurs propres lumières; et si le Roi, trompé par ceux qui l'entourent, semblait se livrer à des gens qui, voulant la ruine du principe national, prépareraient d'avance la chute du trône et de la monarchie, le devoir du prince est

alors d'éclairer le Roi et de tout entreprendre pour y parvenir. C'est un devoir public et sacré pour celui qui approche un prince de lui dire la vérité, quelque pénible qu'elle puisse être pour lui, et quelque dur qu'il puisse être pour soi de la lui offrir. La crainte d'encourir sa disgrâce ne doit point arrêter. Perdre les bontés du prince que l'on chérit est un malheur sans doute ; mais il en serait un plus grand encore : c'est de ne pas se montrer digne de l'approcher ; c'est uniquement dans le témoignage de la conscience qu'on doit chercher sa récompense. Si c'est là le devoir d'un sujet, celui d'un prince qui se trouve placé près du trône n'est pas moins impérieux.

M. DE CAZES.

Une vieille habitude fait dire *le Ministère*, tandis qu'il serait plus vrai de parler uniquement du *Ministre* dont l'influence dirige la marche générale des affaires. Difficilement on pourrait supposer que le ministre de la police ait pris le portefeuille avec l'intention de trahir la cause à laquelle il devait son crédit et une puissance presque sans bornes; mais il s'éloigna le premier de ceux qui se fussent ralliés à lui, s'ils avaient trouvé dans sa conduite une garantie suffisante de ses principes. Ce n'est point avec les vétérans de la révolution que l'on pourra jamais rétablir l'ordre, ni avec ces ennemis jurés de tout pouvoir légitime

que la monarchie pourra se consolider; ce n'est point avec eux que la légitimité pourra nous préserver de nouveaux désastres, et que la France, à l'ombre des vertus qui l'honorent encore, oubliera les crimes qui l'ont souillée trop long-temps.

Le ministère s'écarta bientôt de la modération que tous les actes du Roi semblaient annoncer. Les révolutionnaires gagnèrent la confiance de M. de Cazes, qui ne se croyant pas suffisamment fort avec les royalistes, voulut se servir des premiers pour ses intérêts personnels, en se flattant d'abord de les diriger à son gré, et affectant de confondre le zèle outré de quelques royalistes exagérés avec la sagesse et la fidélité de tous. Il calomnia les intentions de ces derniers; et, en affectant de méconnaître leurs sentimens, on leur ôta les places qu'ils occupaient avec honneur et dévouement. Les meneurs du parti favorisé flattèrent les idées du ministre, en dissimulant les leurs. Il se donnait d'autant plus à eux qu'ils semblaient eux-mêmes se livrer plus entièrement à lui. Ce manége perfide leur procurait l'immense avantage de la direction exclusive des affaires. Parler d'après sa conscience devint

un crime de lèse-ministère : il fut défendu de penser autrement que le ministre. On acheta le talent ; on étouffa l'esprit d'indépendance : les soi-disant libéraux repoussèrent les idées *libérales* qui entravaient leur marche vers le pouvoir absolu.

Les personnes bien disposées pour le ministère, mais dont les sentimens ne peuvent être suspects, commencent elles-mêmes à craindre qu'il ne se laisse entraîner trop loin, et cherchent à l'éclairer. S'il revenait à des idées plus sages, il verrait bientôt se rapprocher de lui ceux qui en paraissent éloignés, et qui le sont uniquement d'un système dont ils redoutent les suites.

L'amour-propre a mis en jeu toutes les ambitions ; il a réveillé toutes les passions. On veut exclure des places la noblesse tout entière, sans songer qu'elle tient à la monarchie, et que l'envie qu'elle inspire à ceux qui voudraient la détruire est déjà un premier hommage qu'ils lui rendent.

Les uns donnent à M. de Cazes du génie, tandis que d'autres qui ont vécu dans son intimité lui refusent même des moyens dont il a fait preuve dans plus d'une occasion. On

peut en conclure que M. de Cazes a infiniment de facilité, un esprit aussi prompt à saisir qu'à oublier, beaucoup de légèreté, s'occupant plus de la place qu'il usurpe dans le cœur de son maître que de celle qu'il a dans le gouvernement. Il entreprend avec hardiesse : habilement conseillé, il s'est entouré de gens dont le talent est égal à la perfidie, et qui peuvent quelquefois lui dissimuler le but vers lequel ils tendent, pour se faire accorder les moyens qui doivent y conduire.

1817.

SYSTÈME D'ÉPURATION RÉDUIT A SA JUSTE VALEUR,

PAR UN MEMBRE DE LA MAJORITÉ DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DE 1815.

Regrettons les erreurs du passé, déplorons ses folies, détestons ses crimes; mais conservons-en le souvenir comme celui d'une utile leçon.

Les bouleversemens des empires apprennent à la postérité la prévarication des siècles passés.

Les générations se détruisent, mais les principes sont immuables. Les passions s'agi-

tent; l'ambition déchire le sein des peuples, les ambitieu disparaissent; mais les principes sont éternels comme la morale, indépendans comme la religion. Abjurons tous ces pernicieux systèmes, illusions sociales, inventées par les haines, les vanités et les passions.

Que l'époque du repentir reste inconnue; il suffit que le repentir existe. Mais en nous rappelant nos malheurs, préparons du moins à nos neveux un avenir moins funeste. Craignons cet esprit de vertige, qui depuis vingt-cinq ans mine les différens États de l'Europe. Il ne suffit pas d'en nier l'existence pour en détruire les dangers; les attaques de ces partisans éternels de révolutions sont d'autant plus à craindre, qu'il est encore des yeux qui refusent de les reconnaître. Il est contraire à la justice de les persécuter; mais il est insensé de les flatter, il est dangereux de réveiller leurs ambitieuses pensées, et il est coupable de leur laisser l'influence des places qu'on leur confie. Ces amis de l'égalité ont toujours cessé de regarder leur doctrine comme un dogme, du moment où leur ambition satisfaite les a conduits au pouvoir. Ainsi le prouve l'histoire même de la révolution. Les senti-

mens de ces illuminés révolutionnaires, toujours funestes au repos des sociétés, doivent les faire repousser : prouvons que le même intérêt réunit le grand nombre des Français.

On a parlé à la tribune de partis; on a eu l'imprudence de consacrer ce baptême de révolution, donné à telle ou telle opinion, à telle ou telle classe, tandis qu'il ne doit y avoir qu'un parti, celui du Roi; qu'une seule classe d'hommes, celle qui veut Dieu, le Roi, la légitimité. Celui qui méprise l'autorité de Dieu se soustrait sans remords à celle de son Roi, et celui qui ose élever une pensée coupable sur la légitimité regardera-t-il comme un dépôt sacré le repos de la patrie confié à chaque citoyen? On a voulu mettre dans les rangs ennemis ceux des sentimens desquels il est impossible de douter. Si ces amis du trône sont ennemis, qu'êtes-vous donc?..... Croit-on les décourager? Non, ils seront inébranlables dans leur soumission, comme dans leur amour. Au-dessus des doutes que l'on élève sur leur dévouement, ils sourient à l'injustice en la pardonnant.

Rassurons les différens intérêts, et montrons sous ses véritables couleurs *ce système d'épu-*

ration, qui n'a rien de l'exagération qu'on lui suppose.

« On veut que toutes les places soient entre « les mains de la noblesse. »

Où donc existe cette séparation qu'on suppose entre ceux qui sont nobles et ceux qui ne le sont pas? « Je vois la noblesse assise sur « différens bancs, » a dit un ministre à la tribune. Et moi aussi, je vois des nobles partout; j'y vois partout des gens d'honneur. Voilà la véritable noblesse. La noblesse est un lourd fardeau, et ses obligations sont bien au-dessus de ses priviléges.

« L'ancienne noblesse regarde avec dédain « ce qu'on appelle nouvelle noblesse. »

On tenterait vainement de diviser d'intérêt ces deux noblesses, qui ne doivent plus en faire qu'une. L'intérêt général, comme l'intérêt particulier, les tient unies.

Il n'existe point de monarchie sans noblesse: voilà une de ces vérités que l'on contesterait en vain; mais la noblesse ne sera jamais un titre exclusif pour obtenir; et elle serait un motif d'exclusion, si elle se présentait sans l'honneur et la fidélité qui doivent lui servir d'apanage.

Éloignera-t-on des places ceux qui, égarés par de faux systèmes, se rapprochèrent d'une révolution dont ils ont depuis détesté les erreurs? Trop punis eux-mêmes, peut-on penser à les poursuivre encore?

Marquera-t-on du sceau de la réprobation ceux qui ont servi les différens gouvernemens avec honneur et loyauté? La France n'avait point cessé d'exister : nos vœux redemandaient au ciel cette race illustre et légitime que nos malheurs avaient éloignée; et, pour amener des événemens plus propices, on se disait qu'il fallait essayer de les conduire.

Fera-t-on un crime de l'encens prodigué au pouvoir? Cet encens fut offert de toutes mains : il est sage de n'en point chercher la commune origine.

Le petit nombre de Français qui, à travers tant de secousses et de révolutions, n'a jamais fléchi sous un joug qu'il détestait, doit surtout s'abstenir de s'en vanter.

Cependant, ce ne seront pas eux que l'on devra être tenté d'exclure.

Réprouvera-t-on cette armée de braves, qui fit long-temps la gloire de la France? Non, sans doute. Nous regrettons que la justice et

la raison ne soient jamais entrées dans les calculs de son ancien chef : sa gloire eût été plus durable, et la renommée n'eût pas inscrit, à côté de ses triomphes, quelquefois gigantesques, ses revers plus étonnans encore. Cette armée arracha souvent au supplice de fidèles serviteurs que le sort des armes livrait entre ses mains. Elle combattit les ennemis de son pays; il ne lui appartenait pas de juger ses chefs.

Cette armée, après avoir reconnu l'autorité du souverain légitime, força Buonaparte à abdiquer.

Elle mêla bientôt sa voix aux cris de fidélité qui se firent entendre dans la capitale, et qui décidèrent du sort de la France.

Sera-ce l'armée de Waterloo, dont on fera une liste de proscrits? Nous détesterons, avec elle, ce siècle de cent jours, où, entraînée par des chefs coupables, ses sermens furent oubliés. Ce ne sera point pour excuser un tort qu'elle juge elle-même inexcusable, que nous dirons que l'on abusa de sa soumission pour lui faire trahir son devoir : tout Français brûle d'effacer de son sang cette page fatale de notre histoire : déjà plus d'une légion a prouvé sa

fidélité ; et la brave et loyale garde à laquelle est confiée la demeure de nos Rois, a repoussé avec indignation les tentatives faites pour la séduire.

Fera-t-on une classe à part de cette foule de citoyens qui ont acquis des biens dont la loi leur garantit la propriété ?

Pourraient-ils supposer que ceux qui ont tout abandonné pour suivre leur Roi pussent jamais réclamer contre l'intérêt de la patrie ?

Non, non, qu'ils cessent de craindre tout retour vers le passé, et qu'ils accordent plus de confiance à ceux qui ne réclament que la jouissance de ne pas voir tant de sacrifices inutiles.

Modérés, exagérés, hommes à systèmes, gens sans opinions, une main ferme suffit pour contenir tous ces élémens divers ; une volonté juste et forte pour les diriger ; la Charte pour les rassurer tous.

Mais ne craignons point de dénoncer à la France et au monde entier cette secte anti-sociale, dont l'infernale constance ne se décourage jamais. Ennemie irréconciliable de l'ordre, elle veut détruire.

Ces Catilina modernes ont nié l'existence des

devoirs : ils se rient de l'autorité ; ils se jouent des nœuds les plus sacrés de la nature ; ils ne veulent ni Dieu, ni Roi, ni société, ni famille, ils trompent la jeunesse pour la séduire ; ils caressent la vieillesse pour l'égarer ; ils offrent à l'enfant le hasard pour son Créateur, et, livrés à leurs passions, ils voudraient le néant pour avenir. Ils ont cherché à détruire ces digues éternelles que la morale oppose au crime, et ils ont franchi tous les obstacles pour consommer leur attentat. Ils enseignent l'erreur au nom de la vérité : ils parlent de tout rétablir, tandis qu'ils ne respirent que pour tout bouleverser. « Ils se disent la nation, « mais la nation s'indigne et les rejette. » Ils élèvent au nom de la religion un culte à l'impiété ; l'honneur dont ils se parent n'est que le masque de la perfidie, et sous les auspices de la morale, ils consacrent l'immoralité la plus absolue. Ils flattent le talent pour l'asservir, l'innocence pour l'abuser, la vertu pour la corrompre, et ils étendent leur domaine depuis le palais jusqu'à la chaumière.

« Ces hommes pervers, a dit M. Canning à « la Chambre des Communes, cherchent à « enter l'esprit de révolte sur la misère, à

« pousser l'indigence à la rébellion, et à faire « servir les calamités publiques à leurs vues « personnelles. Le danger que nous avons à « craindre est celui de voir réussir des efforts « qui ne tendent rien moins qu'à détruire la « morale, la religion, la Royauté. A-t-on déjà « oublié combien de fois le monde a vu des « minorités impitoyables, suppléant à l'in- « fluence du nombre par la violence des « moyens, fouler d'un pied sanglant la tête « de leurs concitoyens écrasés. Rappelons- « nous les scènes de la révolution française, « dans lesquelles le petit nombre triompha si « constamment de la majorité, et dans les- « quelles les théories les plus absurdes et les « plus extravagantes reçurent tant de fois leur « sanglante exécution.

« Quand l'athéisme fut professé en France, « quand la Convention nationale eût déclaré, « comme la seule idée raisonnable, que la « mort est un sommeil éternel, qui eût pensé « que jamais ces extravagances impies dussent « prévaloir ? On vit les suites de ces doctrines « insensées ; et la grande nation, privée de sa « religion et de sa morale, fut en même temps « privée des armes qui pouvaient la défendre

« contre l'anarchie. La souveraineté du peuple « fut proclamée; et, au nom de cette souve-« raineté, le plus pur sang inonda cette mal-« heureuse contrée ; ce long tissu d'horreurs « et de crimes n'aboutit qu'à un odieux des-« potisme, que le souvenir des temps passés fit « embrasser comme une planche de salut.

« Il était réservé à nos modernes réforma-« teurs de déraciner du cœur de l'homme tout « respect pour la Divinité, afin de préparer « leurs contemporains à devenir des assassins « sans remords. »

Français ! c'est cette secte ennemie de toute société qu'il faut connaître pour s'en défendre. Lorsque le monde entier se lève pour l'accuser, réunissons-nous du moins pour arrêter ses criminels projets ; ce n'est pas en achevant de détruire que l'on peut commencer à réparer. Forcez les peuples à respecter les bases sacrées sur lesquelles repose l'existence du monde, et ils respecteront le pouvoir. Bannissez ces libelles infâmes où l'attrait du vice, présenté avec art, séduit l'esprit pour corrompre le cœur. « Dirigés expressément contre la reli-« gion, leur intention manifeste est de détruire « ces croyances qui seront toujours la garan-

« tic la plus sûre des vertus humaines, la « plus douce consolation dans le malheur. » (M. Canning.) Si vous ne vous hâtez d'imposer un frein sévère aux passions, elles vont tout embraser de nouveau. Lorsque le mal sera sans remède, il ne suffira pas de dire : « Je ne le voyais pas; mes intentions étaient « bonnes. » L'aveuglement prolongé devient un crime, lorsque le sort du pays et celui de l'humanité en dépendent.

« Je craignais l'exagération, dira-t-on. » L'excès du bien vous a-t-il donc paru seul à craindre? Fallait-il livrer l'Etat à des ennemis qui vous ont flatté pour vous tromper, qui vous ont trompé pour vous perdre? Bientôt vous ne serez plus maître de les arrêter, et vous tomberez le premier dans le gouffre qu'ils creusent, en proclamant qu'ils veulent le combler. Songez aux malheurs qu'une dangereuse persévérance nous promet. Vous êtes déjà bien loin du système que vous aviez annoncé; craignez un pas de plus.

M. LAINÉ.

Né au milieu de la révolution, Lainé en a adopté les idées; sans être irréligieux, il a toutes les pensées de la philosophie; sans être ennemi du Roi, il repousse les seules idées qui puissent affermir son trône. Il n'a pas le projet de s'opposer à la légitimité, mais il travaille contre le successeur légitime avec autant de zèle que s'il avait la pensée de lui dérober son héritage ou de le lui laisser enlever. Il a soustrait la garde nationale à l'influence de Monsieur. Cette force, bien comprise et bien ménagée, doit à toute époque assurer la succession au trône; c'est pour cela qu'on l'attaque; et c'est précisément entre les mains de

Monsieur qu'on la craint et qu'on la poursuit avec persévérance ! Dans l'impossibilité de s'en passer, on cherche du moins à la diviser. Le ministre a cru flatter, par cette conduite, un sentiment qu'il supposait peut-être au souverain ; sentiment que la conduite constante de tous les princes de sa maison aurait dû suffire pour combattre victorieusement.

Ce ministre s'était acquis, comme président de la chambre des députés, beaucoup de réputation, et sera difficilement remplacé. Dans plus d'une occasion précédente, à la chambre, M. Lainé avait déployé une grande énergie et avait paru conduit par de nobles sentimens. Dieu seul juge la conscience !

Il est, sans contredit, dans le parti qui nous est opposé des individus dont les intentions sont pures et dont le dévouement fut toujours constant : alors ils s'effraieront un jour en découvrant l'abîme vers lequel on les entraînait ; en rendant une parfaite justice à leurs sentimens, je les plains de leurs regrets tardifs..... L'amour-propre blessé pardonne rarement : M. Lainé se crut personnellement outragé par la dernière majorité, et, en le portant au mi-

nistère, on a donné à cette majorité un ennemi irréconciliable. Il faut de la générosité pour rendre justice à ceux dont on croit avoir à se plaindre; M. Lainé aura-t-il cette vertu? On peut en douter, car déjà il semble poursuivre avec vivacité ceux qu'il avait méconnus.

Ordonnance du 5 septembre ; sa cause et ses conséquences. — Le Ministère et la Chambre.

Tout a été employé pour perdre la chambre de 1815 dans l'esprit du public. Ne pouvant attaquer directement ses intentions, on l'a calomniée, on a affecté de jeter du doute ou du ridicule sur plusieurs de ses membres ; on en a accusé d'autres de ne monter à la tribune que dans la vue d'une ambition personnelle. On chercha ensuite à les diviser ; mais ici les efforts furent vains : ils voulaient tous également le bien, et ils restèrent unis. Cette majorité a fini par être véritablement méconnue, parce que, se reposant elle-même sur la pureté de ses motifs, sur la vérité de ses principes, et forte du témoignage de sa conscience, elle

a négligé ou dédaigné de répondre à ses accusateurs, et de faire connaître, dans toute la France, autrement que par la tribune, ses sentimens, ses vues, ses opinions et ses actes.

On fit un crime aux députés d'avoir cherché à exercer leur influence sur les choix qui se faisaient dans les provinces pour les emplois publics, et on osa leur reprocher cette juste prévoyance qu'ils portaient sur l'avenir de leur patrie. Que répondre à de pareilles imputations ? Sur ce dernier point, les circonstances actuelles ne prouvent que trop bien la justesse de leurs prévisions, car, de tous côtés, les ennemis, non pas seulement du Roi, mais de la royauté, redeviennent menaçans, grâce aux encouragemens qu'ils ont reçus d'une politique perfide; et, quant à l'influence que les députés cherchaient à prendre sur le choix des agens administratifs à envoyer dans les provinces, qui donc a plus d'intérêt à la pureté de ces choix que les députés ? qui donc peut mieux qu'eux connaître les besoins de leurs provinces et les hommes qui peuvent y convenir ? Comment enfin vouloir justement soustraire aux mandataires nationaux cette part d'influence qu'ils doivent avoir dans toutes les

affaires qui intéressent les départemens qu'ils ont obtenu l'honneur de représenter par la confiance qu'ils inspiraient à leurs concitoyens? Cela semblerait pitoyablement ridicule, si, avant tout, on ne devait voir, dans cette prétention des ministres d'écarter les députés de toute participation à l'action locale, la volonté de conserver la centralisation administrative et buonapartiste, et de tendre à ce despotisme ministériel qui n'est pas moins insupportable au caractère français qu'il n'est dangereux pour les intérêts de la monarchie.

On a pu, avec plus d'apparence de vérité, reprocher à plusieurs députés l'exagération de leurs discours; mais il est injuste et perfide de confondre cette exaltation, excusable peut-être par les événemens antérieurs, avec la sagesse et la mesure des opinions et des actes de la *majorité* qui, seule, doit être comptée dans la balance de la raison publique et de l'intérêt de l'état.

On reproche à la chambre de n'avoir point fait de loi sur les élections. Le ministère qui se jetait sur toutes les initiatives pour les gâter par sa précipitation et pour reculer ensuite sur les propositions qu'il avait mises en avant,

le ministère présenta une loi d'élection qui était inadmissible; elle fut modifiée et renvoyée moins imparfaite à la chambre des pairs. La chambre fut également obligée de refaire le budget qui fut voté. MM. de Villèle et Corbière avaient préparé un projet de loi d'élection qui, à la vérité, pris en dehors des prescriptions octroyées de la Charte, ferait descendre le cens d'élection dans presque toutes les classes de la société. On le jugea trop démocratique; c'était, disait-on, une atteinte à la Charte qui avait enfermé le droit électoral dans un privilége de trois cents francs; on accusait alors la majorité d'être trop populaire, et de déplacer par là l'influence de l'élection, en la reportant à la propriété et aux manufactures, au lieu de la laisser entre les mains du pouvoir que l'on affaiblissait ainsi; de telle façon que la majorité qu'on accusait d'être trop monarchique était accusée en même temp d'être trop démocratique! Cette contradiction dans les reproches montre bien encore que ce que le ministère craignait avant tout, c'était la véritable indépendance de cette chambre, dont la majorité, en effet, voulait asseoir le trône légitime sur les intérêts les plus réels et les plus généraux

de la nation, en faisant participer le plus grand nombre de contribuables au droit politique de l'élection. Ce projet fut ajourné par la clôture de la session ; car, le budget une fois voté, le ministère se hâta de se débarrasser d'une chambre qui était une critique vivante de ses pensées et un témoin importun de ses actions.

Les députés, que le Roi, dans son esprit et dans son cœur tout français, avait appelés *introuvables* avant que la perfidie ministérielle les eût calomniés à ses yeux, ne reçurent plus de leur souverain l'accueil que leur conscience leur promettait. Ils en furent profondément affligés ; mais ils seront toujours aussi dévoués qu'inébranlables dans leur amour du bien ; ils gémiront du mal qu'ils verront, et ils oseront s'y opposer encore.

Jamais pays ne fut plus aisé à gouverner que la France, et peuple plus facile à conduire que le Français. Il suffit d'y commander franchement pour être obéi ; il suffit d'y parler à cœur ouvert pour trouver des sujets soumis et des esprits disposés à vous entendre. La masse des Français ne demande que le repos. *Gouvernez-nous !* tel est le cri général. Mais un pays n'est pas gouverné quand l'administration

reste dans le chaos bureaucratique, quand on s'obstine à caresser l'opinion révolutionnaire et à suivre un système qui, depuis vingt-cinq ans, nous tient dans une perpétuelle agitation; quand on se refuse à consolider le trône par des institutions vraiment monarchiques qui seraient en même temps la plus sûre garantie des libertés et des intérêts généraux; quand on persiste dans un despotisme de centralisation administrative et paperassière qui attire toutes les affaires dans la capitale, et détruit toute influence et toute action dans les provinces; quand enfin la Charte, comme toutes les constitutions qui l'ont précédée, n'est qu'un morceau de papier taillé dans tous les sens, que tout le monde se jette à la tête, et dont un ministre courtisan veut faire un moyen de puissance personnelle et un instrument d'absolutisme ministériel.

Il était facile de ménager les différens intérêts. Sur ce point, et en les traitant ouvertement, chacun finit par entendre raison. Il était possible de comprimer les passions; et c'est pour cela qu'il est aussi imprudent que coupable de les avoir réveillées, de les avoir remises en jeu, en action, en position de nuire

et d'éclater de nouveau. Ainsi le voulait le Roi, ainsi le demandait le vœu unanime de la France éclairée; mais on devait, pour y parvenir, mettre en place des gens qui fissent passer les intérêts de la France avant leur intérêt propre et le soin d'une fortune à faire ou d'une ambition de mauvais aloi; il fallait confier les affaires à des hommes intègres, dont les familles, dans chaque province, fussent une garantie de fidélité, de capacité, d'honnêteté, qui n'eussent d'autre mobile que leur conscience, d'autre but que l'avantage du pays. C'est ce que M. de Cazes ne voulut pas, ou du moins ne fit pas; et il le pourrait, s'il le voulait; car il répondrait ainsi aux intentions du Roi, et son ascendant s'augmente tous les jours.

On entend dire que la France a joui de quelque tranquillité, seulement depuis le départ des chambres. On peut répondre à cela que les affaires n'ont marché que par l'impulsion que les chambres leur ont donnée. Six mois s'étaient écoulés, et ce fut dans un moment où il était coupable de donner quelque chose au hasard, que le ministère, prévoyant sa chûte au retour de la chambre, résolut de

de la faire casser. C'était bien évidemment se substituer à l'intérêt national. Le Roi a hésité et résisté long-temps; mais son irrésolution et sa résistance furent et devaient être vaincues par les rapports et les conseils intéressés de ceux qui entouraient le Roi de leur perfidie.

L'ordonnance du 5 septembre annonça que la chambre de 1815 était dissoute : les honnêtes gens en gémirent ; les malveillans sentirent renaître leurs espérances ; la révolution se ranima et elle marcha avec d'autant plus d'audace qu'elle se sentit un appui du côté où elle n'aurait dû trouver que sévérité et éloignement. Les colléges électoraux furent convoqués sous cette influence. Dans l'ordonnance, le Roi avait semblé se rattacher uniquement à la Charte. C'était là la batterie masquée du ministère. Tel fut le prétexte dont il se servit pour renvoyer ces députés religieux, dévoués, patriotes et uniquement animés de l'amour du bien public et du désintéressement le plus complet. Le choix des présidens des colléges fut une nouvelle révélation des intentions du ministère. Les membres de la majorité en étaient soigneusement écartés. S'il y eut quelques excep-

tions, ce fut à un reste de respect humain qu'on les dut. L'influence ministérielle fut employée pour diriger les élections : menaces, promesses, places, argent, ordres pour élire, ordres pour exclure, tout fut mis en usage. Les présidens des colléges osèrent aller plus loin que le monarque n'avait été entraîné à aller ; et l'un d'eux (M. R. C.) montra l'ordonnance comme un appel du *Roi contredit* à ses peuples. Se peut-il rien de plus hardi, de plus exclusif, de plus despote ; en un mot, de plus ministériel ? C'est ainsi qu'au lieu de tout réunir, selon le vœu du Roi et des princes, on poussa tout à l'extrême et à la confusion.

M. DE BLACAS.

J'ai omis de parler d'un voyage subit et fort court que fit, il y a peu de temps, M. de Blacas, à Paris. Chacun en tirait une conjecture analogue à ses désirs. Le Roi le reçut avec bonté, sans le moindre embarras. J'en conclus qu'il repartirait promptement sans que le crédit de M. de Cazes en fût ébranlé. Les craintes de ce dernier, qui furent vives, firent place à une faveur plus grande, et le but du voyage de M. de Blacas resta ignoré, même après son départ.

En 1814, M. de Blacas, croyant tout savoir, ne connut rien, et fit beaucoup de mal. On espérait qu'en 1817, l'expérience du passé nous serait utile en l'éclairant.

M. de Blacas eût été presque massacré en 1815, et aujourd'hui sa présence n'a pas causé la moindre sensation.

Il eût donné sa vie pour sauver son pays : mais il ne put lui sacrifier cet amour-propre qui le portait à croire qu'il pouvait se suffire à lui-même, et il causa par là une partie de nos malheurs.

M. de Blacas est grand, sa tournure est noble, sa physionomie imposante. Chez lui un extérieur très froid fait place quelquefois à un sourire gracieux. Il a de l'esprit, sans doute ; mais un maintien silencieux, parfois affecté, peut le faire supposer supérieur encore à ce qu'il est. Toujours maître de lui, il est facile de juger ce qu'il a pu lui en coûter pour y parvenir.

M. de Blacas a beaucoup lu, beaucoup retenu ; tous les souvenirs du temps passé lui sont familiers et présens. Grâce à sa mémoire garnie de faits et d'anecdotes, Louis XVIII a dû souvent se croire rajeuni de 20 ans en causant avec lui. Il est fin, insinuant, adroit, persévérant. Sa politesse est plutôt affectée que naturelle ; il a parfois de la hauteur avec ses inférieurs, et il se tiendra en arrière même

avec ses égaux. Souple avec ses supérieurs, il est, ainsi que presque tous les hommes, sensible à la faveur et au crédit; mais il dissimule, avec plus d'art que beaucoup d'autres, la peine qu'il éprouve de l'avoir perdue.

Son dévouement à la personne du Roi est parfaitement sincère, et on ne saurait douter qu'il gémit franchement de la direction qu'il voit prendre aux hommes et aux choses.

Résumé d'une conversation recherchée par un homme de la police qui essayait d'obtenir ma confiance avec l'espoir d'en abuser auprès du ministre (M. le comte de Cazes).

On peut, on doit avoir de l'indulgence pour les individus, mais il faut être inflexible sur les principes. La masse des royalistes, et je comprends par là tous les Français que des opinions honorables et des intérêts réels et légitimes attachent au principe de la légitimité, regarde le ministre comme la source de tous les maux, comme la cause de la persécution qui s'exerce; cette masse est plus considérable que le ministre ne le croit; on ne pourra plus l'abattre sans la combattre; cette masse veut la légitimité comme seul moyen de repos extérieur et intérieur, comme seul

moyen de comprimer et de détruire l'esprit révolutionnaire. Tous les ennemis du repos de la patrie sont les siens.

Pour peu que le ministre reste plongé dans son aveuglement, cette apathie sans excuse élèvera sur ses sentimens des doutes fondés.

Il n'y aura plus d'accord possible, du moment où il aura forcé les royalistes à le ranger parmi les ennemis du Roi et de la monarchie légitime. Les gens religieux l'ont jugé hypocrite; il ne trouvera point d'appui chez eux. Il se tromperait s'il croyait trouver dans le clergé un défenseur! Les gens honnêtes, qui le soutiennent maintenant, l'accuseront plus tard avec d'autant plus de sévérité qu'ils l'excusent aujourd'hui. Rejeté de tous les partis, il sera la victime de cette ambition révolutionnaire, philosophique et illégitime, qu'il a eu l'imprudence de réveiller.

Je crois une réconciliation difficile; mais il suffit qu'elle puisse être utile, qu'elle soit importante, pour que l'on doive y travailler de bonne foi. Les partis sont échauffés : on a eu l'imprudence de leur donner le nom de partis, tandis qu'il ne doit en exister qu'un seul en France : celui du Roi et de la légitimité. On a

désigné comme factieux tout ce qui n'était pas de l'avis du ministère ; comme si l'on ne pouvait blâmer un ministre, et en même temps respecter et chérir son Roi ! On a poussé les partis à l'extrême ; voilà le tort, voilà le mal ; il est du devoir de tout Français de chercher à sauver une crise à la patrie. Les circonstances deviennent fort graves ; elles se pressent de plus en plus, et celui qui les amène sera trop faible pour s'en rendre maître. Il se trompe, il s'égare : on le trompe, on l'égare. Alors que le mal sera venu, il ne sera plus temps de regretter une erreur aussi dangereuse maintenant qu'elle deviendra coupable si elle se prolonge. Le ministre pourrait penser que ceux qui, quelquefois, lui ont parlé avec une volonté sincère du bien, lisaient mieux que lui dans l'avenir. Sans doute un rapprochement serait heureux, mais il ne peut s'effectuer sans bases, et il serait impossible de l'opérer sans des garanties suffisantes. Puis enfin, si les hommes ne veulent pas se réunir pour faire le bien, dans la vérité des principes, il faudra s'abandonner avec confiance à une Providence plus forte que les hommes et qui, sachant diriger les événemens pour sa plus grande

gloire, fera triompher la vérité, en même temps qu'elle montrera les conséquences et les suites de l'erreur.

En résumé, point de destitutions uniquement pour cause d'opinions;

Sentir que ce n'est point en employant des gens qui ont failli à toutes les lois sociales en trahissant tous leurs sermens et tous les partis, qu'on peut parvenir à faire dominer les influences honnêtes qui doivent diriger les affaires du pays et y rétablir la tranquillité;

Proclamer les principes qui garantissent le repos des sociétés, ne plus s'en écarter et en faire la base des institutions et du choix des hommes qui doivent mettre ces institutions en mouvement;

Ouvrir les yeux sur ceux qui conspirent sourdement; ne persécuter personne, mais écarter tous ceux qui ne servent pas franchement; oubli du passé, mais sévérité pour le présent;

Reconnaître le danger de l'esprit révolutionnaire qui désole la France depuis vingt-cinq ans; et, loin de le réveiller, l'étouffer sans retour en lui ôtant tout espoir;

Gouverner et administrer avec les amis du Roi et non avec ses ennemis les plus patens;

Trouver dans les principes; la sécurité des sentimens, et dans les sentimens, la garantie des principes.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Un homme, dont la plume éloquente laissera plus d'un gage à la postérité, a livré au public un ouvrage qui fait trop de bruit pour le passer sous silence.

En admirant son talent, on doit aussi se rappeler plusieurs momens de sa vie où il déploya une âme aussi forte qu'élevée.

Plus on rend hommage aux qualités aussi brillantes que généreuses qui le caractérisent, plus on reconnaît en lui les dons merveilleux d'une imagination chaleureuse et d'une poésie animée, plus aussi l'on peut craindre, par cela même, qu'il ne manque quelque chose aux facultés d'une autre nature qu'il pourrait

posséder encore et qui sont indispensables pour être complétement homme d'état. Mais toutefois, l'auteur d'Atala sera toujours, même en matières politiques, un écrivain dont il faudra caresser l'éloquence, et dont la plume prendra souvent une grande influence.

L'ouvrage de M. de Chateaubriand a fait plus de plaisir que de bien à son parti ; il fait plus de mal à ses ennemis que de bien à ses amis en ne donnant pas aux royalistes, pour amis, tous les ennemis qu'il a faits au ministère.

Cet ouvrage a causé une sorte de révolution dans les opinions, en plaçant quelques idées vraiment libérales dans le parti royaliste. Mais il leur a malheureusement prêté des prétentions qu'ils n'avaient pas ; et c'est plutôt à l'extérieur qu'il faut aller chercher un heureux résultat à cet ouvrage. Il a présenté la Charte à la noblesse comme un moyen dont elle pouvait se servir avec avantage pour elle-même, tandis qu'il suffisait de la présenter à la nation comme une ancre de salut pour tous. Il fallait faire une seule classe de tous ceux qui témoignent franchement la volonté du bien.

Cet ouvrage a pu aussi faire supposer que les royalistes n'avaient pas pour le Roi tout le respect qu'on lui doit, et cette opinion, accréditée avec soin, leur a nui aux yeux du Roi et auprès même d'une partie de la nation.

DISETTE ET TROUBLES PUBLICS.

Une pétition adressée d'abord à la chambre des Pairs, puis à celle des Députés, causa, au sein de celle-ci, une grande rumeur. Les principes les plus opposés à la Charte, dont ils se disaient les défenseurs et les soutiens, furent soutenus par le ministère et le parti ministériel. Il s'agissait, dans cette seule et même affaire, 1° d'un individu retenu prisonnier sans qu'on eût voulu l'entendre ; 2° de la violation du droit de propriété ; 3° et d'une visite domiciliaire faite hors la présence du prévenu.

La chambre, en adoptant la question préalable déclara qu'il n'y avait lieu à délibérer.

La discussion avait été vive, cependant ; « Il

« faut marcher avec le Roi, disaient les minis-
« tres dans leurs discours; le premier des de-
« voirs est d'obéir; on doit servir le Roi comme
« il veut être servi. » Lorsqu'il s'agit d'un ordre émané de lui, ou de l'intérêt personnel du Roi, oui; mais quand il est question de la volonté illégale ou de l'arbitraire égoïste d'un de ses ministres, non. Les membres de la minorité se virent battus sans se laisser abattre; ils restèrent inébranlables et défendirent les grands principes de la libre monarchie, de la propriété, de l'inviolabilité du domicile, et de la liberté individuelle. Ils donnaient là la preuve de cette indépendance toute française qu'ils portaient dans leurs âmes et que rien ne pouvait ébranler. Ils avaient souvent exposé leur vie pour le service du Roi, et n'auraient pas fui l'occasion de la lui offrir de nouveau; mais ils ne pouvaient lui sacrifier leur conscience, ou plutôt la faire ployer sous le caprice dangereux de ses ministres.

« La Charte, dit le ministère, entre les mains
« de la minorité de la chambre, devient une
« entrave à la marche des affaires; » c'est-à-dire qu'elle lui sert d'arme conservatrice pour s'opposer à l'exercice du pouvoir ministériel

et absolu. Appuyer ceux qui n'interprètent et n'exécutent la loi que dans le sens de l'arbitraire, et qui se soucient peu de renverser le trône pourvu qu'ils conservent la puissance, est-ce donc servir l'État et respecter le Roi?...

Le ministère sentit que de pareilles victoires étaient dangereuses à remporter, et il congédia les chambres. Puis, dans la vacance parlementaire, les destitutions des royalistes recommencèrent et l'on remit dans les emplois publics les ennemis de la monarchie et du monarque qu'une justice exacte et même tardive en avait naguère éloignés....

La France jouit quelque temps d'une apparence de tranquillité qui acheva d'aveugler ceux qui s'obstinaient à reporter le bénéfice de ce repos intermittent à la marche adoptée et au renvoi des chambres; tandis que d'autres, plus clairvoyans, en présageaient les suites les plus funestes.

Le ministère s'applaudissait de ses mesures et de ses succès sans s'apercevoir qu'il était déjà bien loin de la route qu'il semblait d'abord s'être tracée et qu'il avait proclamée avec une audacieuse fatuité. Il avait prétendu ne pouvoir être entraîné ni versé dans aucun sens.

et il était déjà débordé par le parti révolutionnaire qui le dirigeait à son gré.

Le ministre de la guerre fut attaqué dans les chambres et hors des chambres d'une manière aussi injuste qu'indécente. On lui devait en grande partie la formation de la garde royale et celle de l'armée. Les révolutionnaires avaient juré sa perte, et ne pouvant réussir encore à le faire chasser sur-le-champ, ils avaient préparé son renvoi en faisant entrer au ministère de la marine le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, son adversaire juré. A la justice, la loyauté de M. d'Ambray les effrayait, et ils firent un nouveau garde-des-sceaux du *circonstanciel* Pasquier, homme d'esprit et même de talent, mais l'un des hommes les plus dangereux pour le parti royaliste dont il ne peut ni supporter ni comprendre la constante fidélité, le dévouement désintéressé et l'habileté loyale. Les révolutionnaires se donnaient par là une voix de plus dans le conseil, et ils poussèrent à son élévation.

Mais, au milieu de toute cette atmosphère de perfidie ou d'égarement, il ne fallait qu'une occasion à la malveillance pour se manifester. L'époque de la moisson étant encore éloi-

gnée, la cherté des grains, ainsi que la rareté du pain faisaient pressentir et redouter les suites d'une misère générale que la révolution ne pouvait manquer d'exploiter.

En vain la munificence du Roi et celle des princes, se multipliant elle-même pour multiplier les moyens de charité, prodiguait-elle des secours aux malheureux; leur nombre augmentait d'une manière effrayante, et quoique le ministère se fût enfin décidé à permettre l'importation des grains étrangers, le pain n'en devenait ni plus commun ni moins cher. Sa rareté, toujours croissante, commençait à donner des inquiétudes pour la capitale. On sait à quels excès se porte une populace affamée qui, souvent, prend la faim pour prétexte des désordres auxquels elle aime toujours à se livrer.

La garde nationale s'empressa de maintenir l'ordre, et les efforts de la malveillance, quoique ardens sur plusieurs points, restèrent sans effet. Quoique l'année ait été fort mauvaise, il y aurait eu, disent les économistes et les propriétaires, suffisamment pour la consommation, sans ce mauvais vouloir des ennemis de la royauté qu'on se refuse à recon-

naître et surtout à réprimer. Il fallait prendre d'avance les précautions que l'imprévoyance ou l'incurie a négligées, ou que la malveillance a omises et neutralisées. Les autorités locales ont attendu des semaines entières la réponse à des propositions et à des mesures dont elles démontraient la nécessité, tandis que des inconnus parcouraient impunément les marchés pour faire hausser le prix des grains que le ministère faisait hausser lui-même par des achats désordonnés et avilis, et allaient trouver les fermiers jusque chez eux pour les engager à ne pas vendre.

Ces marques incontestables d'une hostilité active, le ministère s'obstinait à ne pas le croire. On lui parlait en vain d'une conspiration qui s'organisait à l'intérieur de la France; en vain, on lui en fournissait les preuves; rassuré par des agens dont l'intérêt était de le tromper, il taxait de visionnaires ou d'exagérés ceux qui ne partageaient pas sa sécurité. A l'entendre, il n'existait plus en France qu'un seul parti dangereux; c'était celui auquel on avait donné le sobriquet d'*ultra-royalistes*. De bonne foi, réelle ou feinte, le ministère prenait quelques fous ou quelques imbéciles pour

un parti, et il affectait de tourner toute son attention et toute sa rigueur de ce côté! C'était tout évidemment la parabole de la paille et de la poutre. Il ne regardait que par là; et, disait-il : « Toutes les opinions réunies dans un « faisceau et subjuguées enfin par la bonté du « Roi, faisaient des vœux pour sa conservation « et étaient disposés à défendre son trône. « Les *ultra* seuls voulaient le renverser, ou « du moins si telle n'était pas leur volonté, « tel serait le résultat de leurs sentimens. Il « n'existait plus de buonapartistes; M. de Cazes « les avait tous conquis aux affaires par son « appel aux officiers à demi-solde; et, quant « aux révolutionnaires, cette qualification « renouvelée n'offrait plus qu'une ombre peu « redoutable. » En entendant de pareils discours, il était impossible de ne pas s'inquiéter pour la France de la masse d'événemens par lesquels il fallait passer pour que ces événemens vinssent ouvrir les yeux du ministère et faire cesser ses illusions. L'aveuglement, la confiance, la candeur ou la perfidie sont tels qu'il n'y a plus que les faits qui puissent ramener les esprits ministériels et les placer à un autre point de vue, au point de

vue véritable. Et alors quels seront ces faits? et alors quelles doivent être les inquiétudes de ceux qui les prévoient?

J'assurais un jour au président du conseil (le duc de Richelieu) que des renseignemens particuliers ne pouvaient me laisser douter d'une explosion prochaine. Il reçut cette communication d'un air si étonné, si parfaitement incrédule, que je lui fis des excuses de m'être imaginé qu'il fût possible de lui apprendre quelque chose qu'il ignorât. Tous ceux qui lui tenaient le même langage étaient également bien reçus. « N'avons-nous pas nos « agens? me dit-il. — Eh! monsieur le duc; « comment et pourquoi voulez-vous que vos « agens vous donnent connaissance des tra« mes auxquelles ils participent eux-mêmes? »

Telle était la position. Un ministre honnête homme, mais peu clairvoyant, quels que soient d'ailleurs la loyauté de son caractère et ses sentimens personnels, était précisément celui qui convenait à des conseillers légers, perfides ou malveillans. M. de Richelieu fut leur dupe de bonne foi. Si des indigens demandaient du pain, ce malheur, trop véritable, semblait amené par les cir-

constances ; mais il fut reconnu plus tard que ceux qui voulaient du pain à main armée n'étaient pas ceux qui en manquaient.

Cette conspiration, qui n'était que trop réelle, devait éclater à la fois dans plusieurs parties de la France. Des troupes de factieux, soi-disant affamés, et se grossissant à mesure de leurs complices et de cette foule de misérables qu'une faim réelle faisait errer dans les campagnes, devaient s'approcher et s'approchaient en effet de la capitale ; ils voulaient forcer les troupes à en sortir, à ne pas repousser leurs prétendues misères ou les engager à se déclarer en leur faveur, et se livrer ensuite à tous les excès et à toutes les conséquences que ce complot politique renfermait. « Au dernier des Bourbons! au der-« nier des nobles ! au dernier des prêtres ! » Tels étaient les toasts qu'ils portaient dans les conciliabules où ils s'enivraient avant de venir demander le pain dont ils n'avaient pas besoin. Ils auraient pu ajouter : « Au dernier « honnête homme ! » Car les révoltes et les révolutions sont, dans leurs procédés, d'une affreuse et insipide ressemblance ; puis, le ministre de la police pensait sûrement qu'une

police qui coûte plusieurs millions à la France ne pouvait pas lui laisser ignorer des faits aussi importans; il avait raison; mais alors, s'il ignorait ces faits, quels agens et quels ministres! et, s'il le savait, par quelle raison n'y portait-il aucun remède?

Des cris de misère, en effet, se firent entendre de différens côtés de la France; mais à ces cris de misère se joignirent en même temps ceux de la rébellion. Le drapeau tricolore flotta pour enseigne; on prit les armes; partout des officiers à demi-solde à la tête des rebelles; en Champagne, à huit lieues, à dix lieues de Paris, plus près encore, des rassemblemens formés, des marchés pillés, des fermes brûlées.

Des ordres sévères furent enfin donnés, et des troupes envoyées là où il y avait du désordre. La conduite des troupes fut admirable. Le plan des révolutionnaires avait été combiné avec une profonde habileté; cette spéculation de troubles sur la misère publique leur donnait une belle chance; mais, en éclatant plus tôt qu'ils ne le voulaient, la révolte de Lyon déjoua leurs projets. En voyant leurs mesures dérangées, ils cessèrent de faire en-

tendre leurs cris de rébellion ; le mot d'ordre fut donné, et tout à coup la France parut tranquille. Ils s'empressèrent de n'avoir plus faim et de rentrer chez eux ; mais pas un chef ne fut arrêté.

CONSPIRATION DE LYON.

La vigueur que quelques autorités venaient de déployer avait promptement apaisé le désordre qui s'était manifesté à Lyon et dans les environs. Il était devenu impossible de nier l'existence d'un parti toujours prêt à embrasser celui de la révolte, dès qu'il pourrait en trouver l'occasion.

Le tocsin avait sonné dans quinze communes à la fois; des paysans, conduits par des officiers à demi-solde, avaient couru aux armes. La plus grande agitation avait existé dans la ville; plusieurs coups mortels avaient été portés à des royalistes. Enfin une conspiration d'une grande étendue avait été déjouée,

sans qu'il eût été possible d'en reconnaître les principaux chefs. Il est à remarquer que le lieutenant de police (1) était parti subitement pour Paris la veille de l'éclat du mouvement.

Tout était rentré dans l'ordre et parfaitement tranquille ; l'agitation avaitc essé, et les esprits même commençaient à se rapprocher, lorsque Marmont reçut l'ordre de se rendre à Lyon. Il eût été difficile de juger le but de sa mission, si l'on n'eût deviné le motif secret qui l'y faisait envoyer avec un pouvoir absolu que, d'après la Charte, on ne pouvait lui accorder.

Sous le vain prétexte de récompenser le préfet (2) des services qu'il avait rendus dans les derniers événemens, mais bien véritablement pour ne point le laisser à Lyon, on le manda à Paris, et on lui confia le portefeuille de sous-secrétaire d'état, attaché au ministère de l'intérieur. M. Lezay de Marnézia fut envoyé pour le remplacer.

A peine arrivé à Lyon, Marmont désapprouva hautement la conduite des autorités. Il réveilla des espérances coupables, en ten-

---

(1) M. Charrier de Sainneville,
(2) M. le comte de Chabrol,

dant une main protectrice à ceux qui avaient pu les concevoir; il blessa les habitans les plus considérés par le genre d'individus qu'il admit auprès de lui concurremment avec eux.

Le général Canuel avait joué, à Lyon, à peu près le même rôle que le général Donadieu à Grenoble. Son rappel fut résolu, et on demandera alors par quelle bizarrerie le commandement de la 7e division militaire a été laissé jusqu'ici au général Donadieu. Le ministère peut-être croit le tenir sous une surveillance plus immédiate à Grenoble, craignant, par une destitution, de lui rendre la liberté, et d'augmenter l'influence qu'il a déjà dans le midi de la France.

Six des officiers qui avaient montré le plus de dévouement et d'intrépidité dans les affaires de Lyon furent cassés et envoyés au ministre de la guerre pour rendre compte de leur conduite.

Six maires des communes rurales, dont la fermeté avait seule arrêté les efforts concertés de la malveillance, furent destitués. L'injustice était tellement révoltante, que plusieurs d'entre eux furent réintégrés dans leurs fonctions.

Si Marmont, par cette conduite qui flattait le parti buonapartiste et révolutionnaire, croyait effacer le souvenir de ce premier cri de fidélité parti de son corps d'armée en 1814 (1), il se serait trompé. Le parti qu'il s'est aliéné par cette démarche honorable ne la lui pardonnera jamais, et ceux qui lui en surent gré se verront peut-être désormais forcés de l'attribuer à une ambition plus ardente que louable; car celui qui parcourt la carrière de la vie publique sans prendre pour boussole des principes invariables qui fixent le devoir et établissent le droit, y sera toujours incertain; et, tantôt poussé vers le bien, plus souvent entraîné vers le mal, il n'obtiendra jamais la confiance et la considération qui doublent et assurent le prix de tous les succès.

Les élections de Lyon se passèrent tranquillement, et offrirent une majorité de loyaux députés, grâce à la sagesse et au bon esprit de celui qu'une heureuse (2) influence avait

---

(1) Il fut le premier des maréchaux qui reconnut le Roi en 1814.

(2) Le lieutenant général Digeon; aide-de-camp de S. A. R. MONSIEUR.

fait choisir pour présider le collége électoral. L'examen consciencieux et sur place des événemens qui avaient eu lieu précédemment ne lui avait laissé aucune incertitude sur les causes des troubles de cette belle cité, leurs auteurs et leurs projets ; il reconnut la nécessité des mesures qui avaient été prises pour prévenir et réparer ces troubles par ceux qui avaient ensuite été punis de la fidélité et de la fermeté qu'ils avaient montrées, et il se convainquit par lui-même du funeste effet de la conduite du maréchal.

De toutes parts, les protestations les plus fortes, les remontrances les plus vives parvinrent au ministère. Marmont, qui avait été envoyé pour pacifier les esprits, les avait portés au dernier point d'exaspération. Le ministre sentit qu'il était temps de mettre fin à une pareille mission. Mais alors se montra-t-il au moins impartial, en désapprouvant celui qui avait fait un tel usage de l'autorité qu'on lui avait confiée? ou bien s'enfonça-t-il de plus en plus dans cette route fatale où il avait été jeté d'abord, et dans laquelle il se précipite tous les jours davantage ? ... Marmont fut récompensé ; l'influence ministérielle le fit nom-

mer secrétaire de la chambre des pairs, et presque en même temps ministre d'état.

Cette conduite pernicieuse a semé de plus en plus la division dans les esprits, en excitant une juste indignation d'un côté, et en encourageant l'esprit révolutionnaire par l'appui qu'on lui offre.

C'est en vain que l'on tenterait de prévoir les événemens; une incertitude absolue couvre notre avenir. Si l'homme pouvait tout comprendre, il n'y aurait plus de mérite dans la foi qu'exige de nous le Créateur de toutes choses.

M. MOLÉ.

Nos tristes prévoyances se sont réalisées, et personne n'est éclairé. Les révolutionnaires prennent tous les jours plus d'assurance, et leur accord est aussi parfait que leur persévérance est inquiétante.

Le duc de Feltre n'est plus ministre de la guerre ! Le parti avait juré sa perte. — « Le « Roi le soutient, disaient quelques honnêtes « gens ! » Et, selon eux, l'entrée de Saint-Cyr à la marine assurait le duc de Feltre à la guerre ! — Les députés de 1815 avaient été appelés *introuvables*.

Un reste de respect humain a fait sentir la nécessité de remplacer, et encore momenta-

nément peut-être, le duc de Feltre par un honnête homme. Mais le maréchal Saint-Cyr aime peu le travail, et l'on se servira de son nom pour faire mille choses qu'il n'aura point calculées.

Il a eu M. Molé pour successeur à la marine.

Molé, homme d'un esprit remarquable, est, avec un extérieur très froid, dévoré d'ambition. Audacieux et indépendant par caractère, il caresse l'autorité pour favoriser sa propre passion et arriver à un pouvoir qu'il convoite sans cesse. Silencieux, sombre, taciturne, il suit ses idées avec persévérance. Peu soucieux des sermens qu'il prête, il reste uniquement fidèle à ce qu'il croit son intérêt. Elévé à l'école de l'arbitraire, il ne voit guère, comme moyen de gouvernement, que la puissance absolue, et il ne comprend bien que le despotisme. Ses yeux enfoncés et renfoncés, la pâleur livide et bilieuse de son teint attestent moins le malaise de son corps que les agitations de son âme et la longueur de ses veilles, employées plutôt aux rêveries ambitieuses qu'aux études politiques. Son imagination ardente et concentrée est un arsenal tou-

jours plein de calculs personnels. Homme de tête, capable de trouver des ressources là où bien d'autres n'apercevraient que des dangers, il se montre peu difficultueux sur le choix des moyens; et Molé, qui s'est assis au conseil d'état des Cent-Jours, Molé, qui a contribué à la rédaction de l'acte additionnel qui proscrivait Louis XVIII, siège aujourd'hui autour du tapis des conseils du Roi!

1818.

En 1815, j'avais écrit à M. le duc de Richelieu; au mois de janvier 1818, je lui écrivis de nouveau la lettre suivante : je lui avais demandé qu'elle restât sans réponse, et elle fut sans effet, comme j'avais dû le prévoir.

« Monsieur le duc de Richelieu a accueilli
« avec indulgence quelques réflexions que j'ai
« eu l'honneur de lui offrir en 1815; j'espère
« qu'en 1818 il pardonnera à celui dont les
« sentimens n'ont, ainsi que les siens, jamais
« varié, et qui, son compagnon d'infortune

« en 1815, regrettait avec lui, en prenant « tristement le chemin de Gand, les fautes « qui nous y avaient conduits; il lui pardon-« nera, dis-je, de lui exprimer franchement « les nouvelles craintes qu'il conçoit sur le « sort de sa patrie.

« Il serait inutile de revenir sur le passé : le « présent seul nous appartient, et l'avenir est « entre les mains de monsieur le duc de Ri-« chelieu; oui, notre avenir, celui de la France, « de la monarchie, de la religion, du Roi, de « la légitimité. Il peut encore en décider, et « la reconnaissance peut faire place au dé-« sespoir.

« Des *exagérés* sont sans doute des hommes « dangereux, qu'il faut comprimer; mais ils « ne peuvent jamais former un parti tel qu'il « soit utile de le proscrire. Tenir la balance « égale entre tous les partis est une théorie spé-« cieuse d'une impossible exécution. En effet, « ne devrait-on pas, d'après ce système, cher-« cher également, dans chaque parti, les élé-« mens du gouvernement, c'est-à-dire pren-« dre, pour soutenir l'autorité, des hommes « dont le but sera constamment de renverser « tout pouvoir qui n'est pas le leur?

« Les royalistes, sous un ministre aussi roya-
« liste que monsieur le duc de Richelieu, se-
« ront-ils réduits à s'appeler un parti ? Et ne
« craindra-t-on pas de regarder comme en-
« nemis ceux dont toutes les pensées, tous les
« sentimens sont au Roi et à son légitime suc-
« cesseur? Se croira-t-on forcé de les oppri-
« mer, permis de les proscrire, pour régner
« avec des hommes véritablement de partis,
« et qui, n'ayant qu'à gagner à de nouveaux
« troubles, voudront constamment tout ce
« qui pourra nous y conduire? Les royalistes
« doivent être les principaux élémens de tout
« gouvernement sage ; ils sont les soutiens du
« trône ; qu'ils soient donc les amis de mon-
« sieur le duc de Richelieu, qu'ils deviennent
« ses auxiliaires et qu'il fasse d'eux l'âme de
« son gouvernement. Vouloir marcher sans
« eux, c'est exposer la France à des malheurs
« inévitables et prendre sur soi une effrayante
« responsabilité. Que monsieur le duc de Ri-
« chelieu marche à leur tête, ils le suivront
« avec confiance, sans jamais l'abandonner,
« et alors il jugera si de pareils auxiliaires
« doivent être dédaignés !

« Comment un ministère peut-il gouverner,

« sous un gouvernement représentatif, sans « une majorité toujours assurée, et où la trouvera-t-il jamais, si ce n'est chez les royalistes ?

« La loi des élections a conduit la France sur « les bords d'un abîme ; il n'est pas un homme « sage qui n'en convienne. En proposer une « autre, paraîtrait le gage le plus indispensable à donner à ceux qui ne veulent que « le salut de la France.

« Par qui la vérité arrivera-t-elle au trône, « si ce n'est par celui sur les intentions duquel on n'osera jamais élever un soupçon, « quelque ténébreux que paraisse notre avenir ?

« Monsieur le duc de Richelieu me permettra de lui offrir l'assurance de mon profond dévouement et celui de mes sentimens « distingués. Il ne pensera pas, je l'espère, à « me répondre un seul mot ; j'ose l'en conjurer.

« Vicomte de LAROCHEFOUCAULD. »

Paris, le 6 janvier.

Réponse à un écrit sur la nécessité de se réunir, *lequel semblait donner tort aux royalistes.*

« Il faut la Charte avec les principes et les honnêtes gens, » dit M. de Chateaubriand, et tout honnête homme doit le répéter avec lui.

« *Ultras* n'est pas le mot pour les uns, *libéraux* n'est pas le mot pour les autres ; il n'y a vraiment en France que des *royalistes* et des *révolutionnaires*.

« La guerre a été soutenue par les royalistes et non déclarée par eux ; c'est une grande différence.

« Un ministère capable de perdre son pays, uniquement pour se maintenir en place, en faisant une guerre à toute outrance à des gens reconnus honnêtes gens par tous les partis,

ne peut inspirer aucune confiance. Impossible donc de faire avec lui aucun accord, encore moins de compter jamais sur sa bonne foi.

« La guerre n'est pas une conséquence de la marche actuelle, mais bien la suite immédiate des sentimens et du système qui, depuis vingt-cinq ans, ont fait naître des gouvernemens d'anarchie, de désordre, d'usurpation, lesquels ont créé sans cesse des partis pour se faire donner, en apparence, le pouvoir de les combattre, et, en réalité, pour user du pouvoir dans leurs seuls intérêts.

« Les royalistes paraîtraient bien plus nombreux s'ils n'étaient pas opprimés; tous les ministériels (gens du moment et amis du pouvoir) seraient demain royalistes.

« Le parti dit vraiment ministériel est si peu nombreux qu'il ne compte à l'assemblée que soixante voix; l'argent et l'intrigue du ministère font le reste. Les royalistes marcheront avec le ministère, si ce dernier veut marcher non pas avec eux (ils repoussent toutes pensées personnelles), mais avec les principes immuables de religion, d'ordre public et de monarchie héréditaire, représentés par la maison de Bourbon.

« L'avantage d'une réunion sagement combinée est si prouvé, qu'il est superflu de le discuter.

« Que les ministres gardent leurs places, personne n'y contredit; mais qu'ils abandonnent leurs systèmes, contraires à tout ce qui est moral, religieux, monarchique; ou bien l'honnête homme ne peut, en conscience, mettre le sceau sacré de son caractère à une conduite qui attaque tout droit divin et humain.

« Aucun traité sincère entre les hommes et profitable au pays ne peut être fait aux dépens des principes; la guerre a commencé par les principes, elle s'est soutenue pour les principes, elle ne peut cesser que les principes ne changent d'un côté ou d'un autre. Mais est-il possible de supposer que ceux qui les ont constamment combattus y reviennent tout à coup, lorsqu'ils poursuivent partout avec acharnement ceux qui les professent? Non, et ceux-là sentent trop bien qu'ils deviendraient tôt ou tard victimes de ces mêmes principes; c'est ce qui rend l'accord véritablement impossible.

« Les royalistes feront de grand cœur tous

les abandons personnels; mais ils ne souscriront jamais à un traité dont les conséquences leur semblent telles qu'en détrônant une famille à laquelle ils ont tout sacrifié, la France pourrait encore retomber, soit dans l'anarchie, soit dans le despotisme. Résumons : — La réunion, dit-on, peut seule nous sauver. — La réunion des hommes, dans l'état actuel des choses, ne nous sauverait pas; elle achèverait de nous perdre. C'est la force et le triomphe des principes qu'il faut rechercher; c'est cela seul qui peut nous sauver. »

A S. A. R. MONSIEUR, (
mandement général
du royaume venait de

Mont

« MONSIEUR,

«Votre Altesse Royale
qui le chérit avec une res
(que sa bonté seule peut
offre aussi vivement) de l
qu'il éprouve.

« Le ciel n'envoie sans
autant et de si dures épreu
parer aux hautes destinées
c'est plus encore dans le se

Altesse Royale, je resterai au poste qu'elle m'a fait l'honneur de me confier, résigné à y supporter tout ce que l'honneur permettra.

« La permission qui m'a été accordée par Votre Altesse Royale expire le 14, et c'est avec bonheur que je retournerai près de sa personne.

« Mon beau-père (1) arrive pénétré de tout ce qu'il a vu de MONSIEUR dans une circonstance aussi importante. Mon père, qui partage tous nos sentimens, prie votre Altesse Royale de croire aux respectueux chagrins qu'il en éprouve.

« Je suis, etc., etc., etc.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

---

(1) M. de Montmorency.

MADAME LA COMTESSE DU C....

Sa taille est plutôt grande que petite; sa tournure et ses manières sont remplies d'élégance, de distinction et de grâce; ses traits sont charmans; ses yeux ont une expression que je trouve impossible à définir, à saisir même, dans la multiplicité des sentimens rapides qui s'y peignent, qui s'y reflètent, et qui donnent à l'ensemble de sa physionomie une finesse aussi aimable que pénétrante. Lorsque l'attrait qu'elle éprouve pour la peinture ne lui inspire pas l'idée d'un costume qu'il n'est pas toujours possible de louer, sa toilette est d'un goût parfait; mais elle n'est jamais si bien mise que quand elle l'est simplement. Aimant les distractions amusantes, elle jouira vivement d'un plaisir qu'elle ren-

contre, mais elle le sacrifiera sans effort; disposée à la gaieté, elle rit beaucoup parfois d'une plaisanterie qu'elle pourrait s'étonner d'avoir comprise; elle possède beaucoup de talens, mais elle ne s'occupe pas assez d'en cultiver un complétement.

Son esprit est vif, parfaitement juste, souvent brillant; on aurait pu craindre pour elle les suites d'une éducation peu sérieuse, et de cette espèce de tourbillon qui semblait l'entourer de bonne heure; mais sa raison a toujours été le contre-poids de sa jeunesse. Elle est difficile à bien connaître, parce que, quoiqu'elle ne soit nullement étudiée, elle semble quelquefois le paraître. Dans plusieurs circonstances de sa vie elle a tenu une conduite remarquable, tout en conservant l'apparence d'une légèreté qui ne lui est pas naturelle, et qui, d'ailleurs, n'aurait pas d'harmonie avec tout ce que son âme et son esprit ont de solidité; sa sévérité est pour elle seule, et, indulgente pour les autres, elle oublie, même souvent, de les juger.

Elle aime à plaire; par conséquent, elle ne parle jamais d'elle — besoin des gens médiocres — et elle s'occupe beaucoup des autres;

elle laissera volontiers croire qu'on lui plaît, parce qu'il est rare qu'on lui déplaise entièrement; elle se fait facilement aimer, et comme elle en a plutôt encore le don que le talent, elle n'a jamais cherché à en faire une étude. Bonne, incapable de faire volontairement de la peine, surprise d'en avoir causé, c'est à elle seulement qu'elle ne pardonnerait pas la rancune qu'on pourrait lui conserver. Vous aime-t-elle? vous la blesserez facilement. — Lui êtes-vous indifférent? vous ne pourrez la choquer. — Elle connaît tout le prix de ce qu'on fait pour elle; elle ne sait jamais le prix de ce qu'elle fait pour vous.

Ayant besoin d'affections, et ne se livrant pas à toutes celles qu'on lui offre, elle remplit de la manière la plus touchante les devoirs les plus pénibles; son imagination est vive, son âme grande, forte, au-dessus des coups et des pertes de la fortune; sa volonté est ferme, et quand elle a jugé qu'une chose est nécessaire, elle n'est jamais ébranlée par aucune considération personnelle. Elle sait employer à propos et à ravir le langage de la raison ou d'une sensibilité douce; elle est douée d'une activité si excessive qu'elle craint toujours de

ne pas avoir à occuper le temps dont elle dispose; elle étonne ses gens d'affaires par la rapidité avec laquelle elle comprend toutes les difficultés; parmi tous leurs conseils, d'elle-même elle prend bien souvent le meilleur, et il lui est arrivé parfois d'ouvrir l'avis qu'ils adoptent. On peut l'entraîner à une opinion qui n'est pas la sienne; mais elle reviendra à celle qui est bonne. Dans le moment où on lui parle, elle semble ajouter foi à ce qu'on lui dit; mais, ensuite, elle sait fort bien apprécier à leur juste valeur le prix et le mérite de la personne et des discours.

Elle porte en toutes choses une délicatesse recherchée, une fidélité à toute épreuve, un désintéressement parfait; elle craint avant tout, et presque uniquement, le témoignage de sa conscience. Enfin, elle n'a pas toujours été ce qu'elle a paru, elle ne paraît pas toujours ce qu'elle est, et elle n'est point encore ce qu'elle sera. Son cœur est peut-être sa boussole; mais la raison est son gouvernail; l'un l'entraîne, l'autre la dirige.

1819.

A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ LEGRIS-DUVAL,

Prédicateur du Roi, mort à Paris, le 18 janvier 1819, à l'âge de cinquante-trois ans.

Quotidienne, 19 janvier.

« Les premières lignes consacrées à l'homme dont l'éloge va retentir dans bien des cœurs, doivent être tracées par la reconnaissance. Puis-je cependant laisser voir ma propre douleur quand tant de larmes vont arroser la tombe de M. Legris-Duval, et peut-on espérer de parler dignement de celui que l'Éternel, impatient de récompenser, vient d'appeler au séjour de l'éternel bonheur!

« Les affligés que M. Legris-Duval a consolés,

les malheureux soulagés par ses soins sont le plus beau panégyrique que l'on puisse offrir à sa mémoire.

« Sa douce résignation, son oubli constant de lui-même, sa constante occupation des autres doivent servir d'exemple à ceux qui l'ont connu.

« Les enfans trouvaient chez lui le père le plus tendre;

« La jeunesse un guide aussi indulgent qu'éclairé;

« La vieillesse un consolateur.

« Tantôt il instruisait à bien vivre, et tantôt il donnait la force de bien mourir.

« Les regrets qu'il laisse sont trop chers et trop sacrés pour pouvoir s'éteindre, et une foule d'établissemens utiles et pieux porteront à la mémoire des hommes le nom de leur fondateur.

« Que de familles ont été réunies par l'irrésistible onction de ses conseils!

« Que de peines sont devenues supportables parce qu'il les a partagées! C'était aux dépens de ses propres douleurs qu'il soulageait celles des autres.

« Homme vraiment évangélique, il ne laisse à sa famille que l'héritage de ses vertus!

« Sa parole avait quelque chose d'entraî-

nant et de touchant; elle subjuguait ceux qui avaient résisté à la solidité de ses raisons.

« Son âme fut constamment dévouée à l'amour du bien, et si elle se reposait, c'était dans quelque œuvre nouvelle et féconde en pieux et heureux résultats.

« L'Eglise perd en lui charité et lumières;

« Le monde un apôtre;

« La société un ami;

« La monarchie un soutien.

« M. L'abbé Legris-Duval vint offrir, à l'âge de vingt-sept ans, un ministère de paix et de force au Roi martyr, et un miracle seul conserva ses jours, pour lui laisser mériter une plus belle couronne.

« Il meurt vingt-six ans après cette époque douloureuse, à l'anniversaire même du jour d'un dévouement héroïque que sa modestie prenait soin de cacher, mais qui ne peut mourir dans le souvenir des gens de bien. Ce souvenir ne s'éteindra pas, surtout dans le cœur du plus dévoué et du plus respectueux de ses élèves, qui put avoir le bonheur de devenir un de ses amis, et qui ne se consolera jamais de sa perte! »

A Madame la duchesse de Saint-Leu, *qui m'avait écrit au sujet de la mort de M. l'abbé Legris-Duval.*

Paris, 4 février.

« Et pourquoi donc, madame, renoncerais-je au plaisir de vous exprimer combien je suis sensible à cette preuve d'intérêt que je reçois dans un moment où mon cœur est douloureusement déchiré? Ce cœur s'est toujours trop associé aux peines des autres pour ne pas mériter que l'on partage les siennes. La perte d'un pareil ami laisse un grand vide; et j'avoue qu'au milieu de regrets aussi vifs que sincères, les consolations qui me sont offertes semblent une justice due à mes sentimens comme à mon caractère. Pourquoi donc paraissez-vous en douter aujourd'hui, et semblez-vous les méconnaître? Je m'en afflige

madame, mais je ne chercherai pas à m
justifier. Pour le faire, il faudrait rappele
ce qu'il est simple d'avoir oublié.

« Le souvenir d'anciens services reste ine
façable pour moi; j'espérais avoir prouvé qu
je trouvais à m'acquitter le plus doux de
devoirs, et j'ai regretté le silence que j'étai
obligé de garder. Souvent j'ai cherché des nou
velles d'une personne que je m'affligeais de n
plus voir. J'en ai même appris des détails qu
j'espérais exacts et qui me touchaient pro
fondément.

« Mais je jouis de trouver cette occasion d
vous assurer que, plus d'une fois, parlant d
vous avec une personne qui ne vous a poin
oubliée, nous partagions les déchiremens qu
votre cœur maternel a dû éprouver. Non, ma
dame, il n'est ni position, ni opinion qui ai
jamais pu m'empêcher d'avoir un souvenir
Il a fallu pour en arrêter l'expression des cir
constances qu'il me sera toujours pénible e
doux à la fois de me rappeler.

« Permettez-moi, madame, en ayant l'hon
neur de vous offrir l'hommage de ma consi
dération distinguée, de vous reprocher de n

m'avoir pas dit un seul mot sur ce qui vous touche de plus près, de vos enfans qu'on ne peut pas plus oublier que leur mère.

« Agréez, etc., etc.

« Le vicomte de LAROCHEFOUCAULD. »

A LA PRINCESSE ZÉNAIDE WOLKONSKY (1).

Paris, septembre 1819.

« . . . . Croiriez-vous, chère princesse, que l'opinion vient aussi se mêler à des discussions de famille, et qu'une odieuse politique marque ses victimes jusque dans le sanctuaire de la justice. . . . .

. . . .

Il semble que notre propre histoire, que notre

(1) L'Empereur Alexandre savait apprécier également son esprit, ses malheurs, ses qualités aussi pures qu'aimables. Il avait pour elle confiance et amitié, ce qui donnait quelque importance aux lettres rapportées ici. C'était la seconde sur un semblable sujet.

propre expérience soient perdues pour nous-mêmes, et on pourrait dire que nous recommençons une nouvelle révolution, si plutôt nous ne continuions pas celle qui dure depuis trente ans.

« Je vous disais, dans ma dernière lettre, ce que je pensais sur M. le duc de Richelieu; mes tristes prédictions se sont cruellement réalisées. Ne connaissant pas la France, pourquoi a-t-il voulu la juger par les hommes de la révolution qui ne sont même que quelques hommes? pourquoi s'est-il obstiné à gouverner par eux? Il n'a voulu écouter aucun conseil; les gens les plus sages, les plus éclairés lui ont inspiré de la méfiance. Tous s'étaient réunis autour de lui; ils lui avaient proposé, dans la chambre des Pairs et dans celle des Députés, la majorité la plus imposante. Eh bien! il a refusé de marcher à la tête des royalistes, de ces royalistes qui sont encore en grand nombre, et qui, sans aucun retour vers le passé, ne demandent rien que la tranquillité de leur pays et le salut de la monarchie. Les royalistes ne font pas une classe à part; ils font partie de toutes les conditions, ils se trouvent partout. Les circonstances fort graves dans lesquelles

nous nous trouvons ont fait disparaître toutes les nuances d'opinions. Il n'en reste plus que deux : ceux qui veulent soutenir le trône et ceux qui veulent le renverser; ceux qui veulent par intérêt la tranquillité et ceux qui espèrent trouver leur intérêt dans de nouveaux troubles.

« Enfin M. de Richelieu a été complétement joué, et de la manière la plus indigne et la plus ridicule, par ceux qu'il a voulu croire à toute force. Il ne tient plus le timon des affaires, et trop facilement il oublie la position dans laquelle il place la France et le Roi. Une véritable réaction s'effectue contre les royalistes, et réveille les espérances coupables qui sommeillaient. Buonaparte avait senti que, pour régner, il fallait maîtriser les révolutionnaires. Aussi leur existence était-elle presque oubliée; aujourd'hui, on les cherche pour soutenir la monarchie légitime. Quel coupable contre-sens ! A force de flatteries, de mensonges, de souplesse, ils sont parvenus à produire une entière illusion au pays, et ils ont entièrement fasciné des yeux puissans qu'il était important de conserver clair-voyans : c'est un dernier effort de la révolution ; mais cet

effort ne pourra rien contre cette puissance éternelle qui doit enfin confondre tant d'orgueil.

« Deux phrases du dernier discours du Roi les avaient abattus ; ils se croyaient perdus, et la monarchie sauvée. Ils en ont rougi de colère, et leur stupeur était visible. On pouvait reprendre quelque espoir ; mais bientôt, à force d'intrigues, ils ont encore repris la direction des affaires, et nous nous enfonçons plus que jamais dans cette marche ténébreuse qui effraie ceux qui regardent.

« Ne croyez pas, chère princesse, que j'appelle jamais au secours de nos troubles intérieurs une influence étrangère et armée. Je suis trop bon Français pour cela. D'ailleurs, c'est cette influence même qui nous a fait un bien grand mal. Je ne sais quelle folie d'idées *libérales* a passé par la tête de tous les Souverains : ce sont eux-mêmes qui semblent rêver toutes les chimères d'une fausse liberté, tandis que les révolutions de tous les pays, les malheurs de notre infortunée France nous ont assez appris à quel point ces idées étaient pernicieuses. L'égalité devant la loi, le gouvernement au Roi et l'administration au pays,

voilà la véritable base d'une liberté réelle, voilà le seul système qui puisse assurer, chez nous du moins, le repos des peuples. La Charte nous a été donnée; elle est devenue pour nous comme un indispensable préjugé; mais il la faut avec toutes les institutions monarchiques, et non avec une démocratie qui tend à tout détruire, et mène infailliblement à l'arbitraire le plus absolu, en passant par tous les désordres.

« Le départ des armées étrangères dont vous me parlez était devenu indispensable; l'impatience nationale ne pouvait plus supporter leur présence. Après cela, je vous le répète encore, le ministère se servait de cette terrible influence pour appuyer sa manière si fausse et si dangereuse de conduire les affaires; le résultat est clair, et les ministres ont amené les partis à une hostilité plus vive que jamais. Tous les jours, il y a des querelles d'opinions; mais cette espèce de lutte doit se terminer entre nous, entre nous seuls. Elle s'y terminera infailliblement; et infailliblement aussi le succès, malgré toutes ses phases contraires, restera à l'ordre. Croyez que notre cause est celle de toutes les nations; à notre tranquil-

lité tient celle de l'Europe entière. Le démon de la révolte sème partout; c'est une guerre à mort déclarée à tous les souverains, soutenue avec acharnement par l'esprit révolutionnaire ligué contre tout ce qui est légitime. Ils combattent les principes, parce qu'ils ne veulent pas le devoir; ils nient Dieu, parce qu'ils ne veulent pas obéir. Mais j'ai au fond de l'âme que nous touchons à une époque mémorable; car c'est Dieu lui-même qui est attaqué, et c'est lui qui se vengera. Le triomphe du mensonge a duré trente ans : combien durera-t-il encore ? Quels seront ses moyens et ses effets ? Je l'ignore; mais il joue de son reste. Voilà ma foi, chère princesse, car je crois à une providence.

« Vous devez entendre souvent parler de l'héritier du trône comme d'un prince exagéré. Il est l'héritier légitime : on le combat, on le calomnie, c'est naturel; et je sais que l'on répand au loin cent mensonges sur le compte de ce prince aussi vertueux que bon... « *Premier sujet du Roi, il ne sait que lui obéir.* » Ce sont ses propres paroles, et jamais on n'a montré plus de sagesse et plus de modération. Son esprit est juste, sa parole est sacrée,

son indulgence est sans bornes; il aime les honnêtes gens, il sait les apprécier; il n'oublie jamais un service; il aime à pardonner, et ne revient jamais sur une chose qu'il a dite. Ce sont là de grandes qualités! C'est une fausseté de dire qu'il voudrait détruire ce qui existe; il veut tout ce qui est bien, bon, utile; mais il a en même temps horreur de tout ce qui est mal ou nuisible à la France.

« Vous aviez parfaitement deviné que le départ des troupes serait un moment d'agitation pour l'intérieur : c'était inévitable; mais cette agitation n'est pas dans la masse; elle est dans quelques têtes qui s'efforcent de créer du trouble. Chacun se trouve livré à ses propres forces, ce qui met à découvert la faiblesse de ces gens qui ne paraissent forts que parce qu'ils ont momentanément le pouvoir, et qu'ils crient haut. Le ministre de la guerre, par exemple, a juré la destruction de la garde royale. Il lui livre une guerre à mort; il y revient sans cesse; il s'y prend de cent manières : on fait tout ce qu'on peut pour la mécontenter, pour la forcer à se donner des torts. Elle désarme cette ligue sacrilége par son obéissance et sa fidélité; elle souffre,

mais ne murmure pas. Tout le parti pousse contre elle, et cette attaque constante est une preuve des plus perfides desseins.

« L'Empereur Alexandre a toujours fait du bien à la France par lui-même, et il y a en France beaucoup de reconnaissance, je dirai même d'enthousiasme, pour sa personne; mais il nous a fait bien du mal par une influence diplomatique qu'il a laissée au milieu de nous et qu'il semble soutenir. Il est permis de croire que l'Empereur ne sait pas lui-même jusqu'où va cette influence dont il reçoit les inspirations plutôt qu'elle n'en reçoit de lui; mais on se targue de l'appui de cette influence, et on s'en sert, à l'insu de l'Empereur, pour conduire à des résultats qui ne sont assurément ni ceux qu'il désire ni ceux qu'il espère. . . . .
. . . . »

SUR LES ABSURDITÉS DES CORRESPONDANCES PRIVÉES

PUBLIÉES DANS LES JOURNAUX ÉTRANGERS.

(Journal des Débats.)

« Le 3 mai 1814 a rendu à la France une famille toute française, conservée comme par miracle au milieu de l'anarchie. Les Bourbons réalisent pour nous le palladium ancien ; bien mieux encore, c'est l'arche sainte auprès du peuple de Dieu.

« La révolution redoute la légitimité avant tout ; elle voudrait donc, avant tout, lui fermer les avenues du trône ; son but est de mettre partout le désordre à la place de l'autorité, afin de se saisir de l'autorité au milieu du désordre qu'elle aura créé. Aussi, la calomnie

exerce d'abord toute sa puissance contre l'héritier présomptif de la couronne, pour arriver ensuite jusqu'au Roi lui-même.

« La bonté, la sagesse, la modération, la fermeté, la loyauté de celui qu'on attaque ainsi répondent à de si universelles inventions. — Ce prince est tout Français, — il plaint ceux que l'on devrait punir, — il sollicite le repentir pour pardonner au coupable; — se placer au milieu de ses amis et tendre les mains à ses ennemis, — voilà son langage, tels sont ses sentimens; que veut-on de plus? La révolution le sait et s'en effraie, elle s'efforce de dénaturer ses sentimens, et elle cherche plus haut encore un secours et une justification qui puisse autoriser ses projets. Mais le Roi s'est chargé lui-même de détruire la calomnie, en déclarant solennellement qu'une révolution qui avait fait tant de mal à la France ne trouverait jamais chez lui un appui : — « En secondant mes vœux et mes « efforts, vous n'oublierez pas, messieurs, que « cette Charte, en délivrant la France du « despotisme, a mis un terme aux révolu- « tions. Je compte sur votre concours pour « repousser les principes pernicieux qui, sous

« le masque de la liberté, attaquant l'ordre « social, conduisent par l'anarchie au pouvoir « absolu, et dont le funeste succès a coûté « au monde tant de sang et tant de larmes! » (*Paroles du Roi aux Chambres.*)

« La plus grande faute du ministère est donc d'avoir dénaturé les intentions royales, et de s'être mis, par la versatilité de ses actes, tellement en opposition avec la sagesse du Roi, qu'il ait été impossible d'y jamais reconnaître ses volontés; d'ailleurs, le ministère n'aurait-il pas dû craindre, en rejetant sur sa personne sacrée une responsabilité qui ne pèse que sur lui, de voir les sentimens d'un père méconnus par des enfans abusés.

« Parlait-il au nom d'un Roi dont la constante occupation est le soulagement de ses peuples, quand il sollicitait l'inutile prolongation des impôts?

« Remplit-il les intentions royales, lorsqu'il remplace dans tous les rangs des capacités honnêtes et des serviteurs fidèles par ceux qui, pendant tout le cours de nos troubles civils, montrèrent une haine implacable aux Bourbons?

« Un contre-sens politique aussi absurde n'a jamais pu se placer dans la pensée royale.

« Le Ministre oublie apparemment qu'une grande faveur eut pour première cause une noble conduite à l'époque douloureuse des Cent-Jours.

« Quelle absurdité criminelle cependant, si, dans des correspondances privées, l'on avait tenté de représenter un seul instant le Roi comme séparé de sentimens et d'intérêts avec sa famille, avec les royalistes, avec la France !

« Les royalistes forment-ils d'autres vœux que le salut du Roi ?.....

« Toute autre influence que la leur, dans une monarchie, est factieuse ou absurde.

« Quel est donc le but criminel de tous ces correspondans anonymes et ministériels qui calomnient, de leurs éloges ou de leurs reproches, le caractère, les intentions, les sentimens, les relations domestiques de la famille royale ?

« Et dans quel temps vit-on réuni sur le trône plus de science et plus d'esprit ? Rien n'est étranger à l'instruction si variée du Roi, et des études approfondies lui ont rendu fa-

milières les connaissances les plus abstraites; les arts et les lettres trouvent chez lui un appui aussi bien qu'un juge.

« Si le Roi s'est déchargé quelquefois sur un ami du lourd fardeau de l'autorité, peut-on douter qu'il ne force lui-même tôt ou tard l'heureux dépositaire de sa confiance à se dégager des vains prestiges qui l'entourent, en le rattachant aux seuls principes qui puissent assurer le bonheur de ses peuples et la tranquillité de l'Europe?

« Libellistes de l'étranger plutôt que de la France, comment pourriez-vous croire et répéter sincèrement que ce prince qui, dans le Midi et à la tête des braves qui se réunirent à sa puissance, sut défendre les intérêts nationaux et les droits de la royauté contre la révolution unie à l'usurpation; que ce prince, dis-je, pût dévier de ses principes et adopter les vôtres?

« Mais comment pourrait-il croire à la sincérité de louanges qu'il a le bonheur de ne pas mériter, s'il lit en même temps ce que vous osez écrire contre l'objet de la vénération de la France?.....

« La révolution, dans ses calomnies privées, n'a point respecté la fille de Louis XVI !!....

« Il faut le dire pourtant, les correspondances ministérielles ne se sont pas encore exercées contre cette jeune princesse, qui n'a fait connaître aux Français que des vertus et une bienfaisance qui l'a si noblement associée à son auguste époux, ce prince, l'un des meilleurs, des plus braves, des plus aimables hommes; et si la révolution déteste en lui des principes vraiment monarchiques, jamais du moins elle ne devrait oser attaquer les qualités de son cœur.

« Voilà cette royale famille qu'une détestable ingratitude peut seule méconnaître. Sa trop grande bonté est le seul reproche qu'elle ait jamais mérité.

« Mais, au moment où je termine cet article, j'apprends qu'un régicide (1) est appelé à représenter ce même peuple qui s'est hâté, par un deuil universel, de montrer son respect religieux pour le souvenir du martyr royal, et son horreur pour l'attentat dont il fut la victime.

---

(1) Grégoire.

« Que le ministère soutienne donc encore qu'il parlait au nom du Roi en demandant et en obtenant une loi qui conduit au pied de son trône le meurtrier de Louis XVI!!!!!!..... Il doit être forcé de convenir que, dans cette occasion du moins, les royalistes seuls, en s'y opposant, ont compris les véritables intérêts du souverain, liés si intimement à ceux de ses peuples.

« Mais celui dont le silence et la retraite eussent pu faire espérer le repentir osera-t-il venir publier sa persévérance criminelle? Louis XVI, et vous, sa fille auguste, veillez sur la France!

JOURNAL DES DÉBATS.

(15 novembre.)

« Tous les partis ont successivement usurpé le pouvoir en France depuis trente ans; mais il n'est pas un seul de ces partis qui ait obtenu le résultat qu'il devait naturellement chercher; et ils n'ont travaillé dans l'intérêt de personne, puisqu'ils n'ont pu rien constituer, et que la fixité du gouvernement peut seule permettre à tous les intérêts de se consolider.

« Le despotisme prit naissance au sein de l'anarchie la plus épouvantable, et un bras de fer, en réunissant les membres épars de la société, comprima tous les partis. L'oppression pesa également sur les individus et sur les peuples. Buonaparte avait dans les écoles le

gages de la soumission de l'Europe. Ma
autorité, n'étant appuyée sur aucun
fondée sur aucune croyance, a eu la du
chaînes qu'elle avait forgées.

« L'intérêt et l'ambition rapprochè
despote ceux qui n'avaient paru de si
partisans de la liberté, que dans l'esp
de s'en faire un marche-pied pour arr
pouvoir, et qui lui restèrent dévoués ta
eut des faveurs à leur accorder et de l
à leur distribuer.

« Buonaparte avait pour lui des arm
s'enrichissaient à sa suite; mais il avait
lui tous les peuples, et cette force na
de tous les pays devait finir nécessai
par l'accabler.

« Le retour de Louis XVIII fut un m
de bonheur public et d'espoir général
oublier toutes les infortunes passées;
révolution parvint à conserver sous ma
torité... et nous eûmes un Roi sans m
chie; ou plutôt la monarchie resta isol
institutions pour la soutenir, sans s
pour la défendre. Qu'en est-il résulté?
sommes-nous en 1829?

« Un sordide égoïsme a remplacé l'

de la patric. On demande à ceux qui nous gouvernent où ils veulent nous conduire, et tout au moins, où ils espèrent nous laisser? Et ils n'ont ni plan ni loyauté à nous offrir. Quand la légitimité est venue se rasseoir sur le trône de Saint-Louis, la révolution frémissant de rage, mit en jeu toutes les passions; elle a réveillé les haines, et semé partout de nouveaux germes de division et surtout de dissolution. Elle souffle dans l'Europe entière cet esprit de rébellion qui menace également les trônes et les peuples.

« La révolution n'est dans l'intérêt de personne, excepté dans l'intérêt des révolutionnaires, puisque elle renverse et n'établit point. Examinons ce qu'il serait nécessaire que fît un gouvernement pour ménager tous les intérêts, et assurer une tranquillité devenue un impérieux besoin pour tout ce qui est intelligent et laborieux.

« La première et la plus importante question dont l'autorité doive s'occuper, est celle de la religion, sans laquelle aucun système ne peut être établi, aucun pouvoir assuré, aucune liberté durable.

« Buonaparte avait senti qu'un Etat ne peut

subsister sans religion ; mais il s'en empara comme d'un moyen, plutôt qu'il ne la reconnut comme l'éternelle vérité qui doit présider à toutes choses.

« La révolution ne peut être combattue victorieusement que par les idées morales et religieuses, et elle ne sera véritablement enchaînée que lorsque la religion catholique, reconnue par la Charte religion de l'Etat, jouira des justes prérogatives qui lui sont dues, et que la sûreté du trône comme la tranquillité des peuples soient réclamées et consolidées en son nom.

« L'indifférence pour toutes les religions conduit nécessairement à n'en avoir aucune. La révolution est si convaincue de cette vérité, qu'elle s'est opposée de tous ses efforts à ce que l'on mît le mot religion à la tête du code. Les païens cherchaient à raffermir leur croyance en multipliant les images de leurs dieux ; et nous Chrétiens, nous effaçons le mot religion de nos lois !

« Le clergé doit être soumis aux lois comme tous les autres sujets : mais il doit être entièrement indépendant de l'ordre civil pour tout ce qui regarde l'exercice du culte. La démo-

ralisation chez les peuples a, dans tous les temps, annoncé la destruction des empires. Il faut donc s'occuper d'élever une génération chrétienne. On doit craindre sans doute de faire des hypocrites, mais une terrible expérience nous a appris qu'il fallait redouter surtout de faire des athées!

« La politique doit prendre les moyens de réunir, mais la religion peut seule en donner la force, en commandant l'oubli de soi et le pardon des injures.

Une autre question qui, par son importance, semble les embrasser toutes, et qui, pareille à un fantôme, disparaît dès qu'on y touche, est celle des biens des familles dépouillées par la révolution. Ce problême résolu à la satisfaction de tous les partis, peut réunir des intérêts qui paraissent maintenant les plus opposés.

« Il est juste de faire la part de chacun, et surtout important de s'occuper de ces intérêts dont on réclame sans cesse les droits, sans avoir pris jusqu'à présent le seul moyen de les assurer.

« On est heureux d'avoir à s'appuyer, dans cette importante question, de l'opinion d'un

maréchal (1) dont la brillante et glorieuse carrière est toujours demeurée sans tache, et qui a donné à la légitimité ces gages que la révolution frémit de voir inscrits sur son front; mais qu'il ne lui appartient pas d'effacer.

« La légitimité, qui garantit le repos des peuples, ne peut se fonder que sur l'équité, et elle ne s'établira jamais en France d'une manière stable, tant que la nation sera partagée entre deux intérêts si distincts :

« 1° Les intérêts de ceux qui ont été dépouillés pour avoir combattu en faveur de la la légitimité;

« 2° Les intérêts de ceux qui ont acheté ces biens, et dont le nombre maintenant est devenu considérable par suite des ventes, des successions, etc., etc. Ce sont ces deux intérêts opposés qu'il est si nécessaire de concilier.

« On doit, dans l'intérêt de ceux qui ont acquis, comme de ceux qui ont été dépouillés, interdire à tout jamais de revenir sur les ventes qui ont été faites; le repos public y tient essentiellement, et si jusqu'à présent on

(1) M. le maréchal Macdonald, duc de Tarente.

n'a fait qu'entretenir des haines, nous voulons franchement les éteindre; d'ailleurs la Charte a consacré l'intégrité de ces biens.

« Aussi ce n'est pas d'une chose décidée dont il serait possible même de s'occuper; mais on peut, on doit arracher à la misère des millions d'individus que l'on punit véritablement d'un dévouement que tout gouvernement réclame comme un intérêt, mais que l'autorité légitime impose comme un devoir.

« En cherchant de bonne foi le moyen d'une transaction, il est impossible de ne pas le trouver, et le sacrifice à faire de part et d'autre serait moins onéreux peut-être qu'on ne pense; d'ailleurs, il résulterait, de toute situation équitable et législative sur ce point, un grand et immédiat avantage, celui de rendre aux propriétés dites nationales la valeur qu'elles ont réellement, d'augmenter ainsi d'un tiers environ les richesses de l'État.

« Cette espèce de traité solennel ne serait pas moins utile à ceux qui possèdent ces biens qu'à ceux qui les ont perdus.

« Il n'y aurait plus vraiment alors qu'une propriété en France, qu'une nation, qu'une patrie; la légitimité serait pour tous les inté-

rêts, le gage de l'ordre; elle deviendrait un palladium à l'abri duquel se reposerait chaque intérêt avec une égale confiance.

« C'est au gouvernement à tracer d'une main sage et ferme la ligne que doivent suivre les organes de son autorité, et il ne doit jamais permettre que ce qu'il veut et peut accorder.

« Par quelle fatalité le ministère s'est-il trouvé souvent en opposition avec ce qui est bon et utile? C'est qu'il s'est placé hors la monarchie, comme l'a dit un illustre écrivain, c'est qu'il froisse les intérêts de la légitimité, c'est-à-dire ceux du Roi, de la patrie, de la propriété, de la liberté; sans cesse vacillant, incertain, il essaie de tout et ne se fixe nulle part; il frappe à toutes les portes, hors à celles de la monarchie qui lui tend vainement des bras supplians.

« Le gouvernement n'est respecté que lorsqu'il est fort, il n'est fort que lorsqu'il est juste, et il n'est juste que lorsqu'il ménage également tous les intérêts en dominant toutes les opinions.

« Il n'exempte personne des emplois publics; mais il fait sentir qu'il est nécessaire,

pour y parvenir, de se faire remarquer par des talens spéciaux, une probité sévère, des lumières et des services réels, et l'adoption la plus franche de tous les principes conservateurs d'une société monarchique.

« Voilà seulement à quelles conditions il serait possible d'établir en France un état de choses rassurant et stable. Et qu'importe ensuite que ce soit tel ou tel individu qui embrasse ce système monarchique et qui le dirige? Celui qui l'adoptera sincèrement, ouvertement, sera le meilleur royaliste à nos yeux, et alors quelques individus isolés, sans autre mission que leur orgueil, ne s'arrogeront plus le droit funeste de créer des opinions et de former des partis. Il n'y aura plus dans le royaume qu'une seule opinion vraiment française, il n'y aura plus qu'un parti, ce sera celui du Roi, et il aura pour partisans tous ses sujets.

RÉPONSE A M. F......,

Capitaine de la 5[e] légion, et riche possesseur de biens nationaux, sur les craintes que paraissait lui inspirer l'article précédent.

Paris, le 18 novembre.

« Je suis charmé, mon cher capitaine, de la confiance avec laquelle vous vous adressez à moi-même pour avoir des explications sur un article que j'ai fait insérer dans le Journal des Débats, et je vous répondrai avec toute franchise.

« Il n'y a véritablement que la malveillance la plus coupable qui puisse donner une interprétation hostile à ce que j'ai avancé. Mes intentions comme mes sentimens sont connus, et mon seul désir est de réunir franchement une nation divisée. La chaleur que quelques hommes, ennemis de l'ordre, montrent contre cette question des domaines nationaux, laquelle

doit être conciliée et transigée d'une ou d'autre façon, prouve assez à quel point ils regardent cette question comme décisive.

« J'ai avancé que je parlais dans l'intérêt de tous ceux indistinctement qui possèdent ces biens, et il est trop facile de le prouver pour qu'il soit possible de le nier.

« Il est de fait que ces propriétés ont une valeur beaucoup moins grande qu'elles ne devraient l'avoir réellement, et cela est si vrai que celui qui vend un bien patrimonial a grand soin de l'annoncer.

« Ce serait donc rendre un immense service aux possesseurs des biens vendus que de rétablir ces biens dans toute leur valeur.

« Il n'existe qu'un seul et unique moyen; c'est de dédommager les anciens et malheureux propriétaires qui vivent dans la misère après avoir été dépouillés..... Et remarquez, en passant, à quel point il est important pour nous tous de respecter ce droit sacré de propriété, sur lequel repose la société; car tous ceux qui possèdent ces biens maintenant sont propriétaires, et ils ont le même intérêt au respect de la propriété.

« Ce ne peut être, en aucune espèce de

manière, aux propriétaires qui ont acquis, qu'on doit demander ou faire donner un dédommagement quelconque; ce serait, d'une autre façon, ne pas respecter l'intégrité de leur propriété, si fortement consacrée par la Charte, et de plus réclamée par l'intérêt général comme par l'intérêt particulier.

« C'est donc à l'Etat seul qu'il appartient d'accorder ces justes dédommagemens, et le gouvernement a bien plus d'un moyen pour y parvenir sans augmenter les impositions, ce qui serait impossible.

« J'ai ajouté qu'il y gagnerait lui-même, et la chose est évidente. Les propriétés qu'il possède, et que souvent il vend à vil prix, auraient une toute autre valeur. Il se ferait ensuite une plus grande quantité de mutations et de ventes sur lesquelles le trésor percevrait par conséquent des droits plus considérables. Mais qui gagnerait surtout à ce dédommagement légal? Ce sont les propriétaires de ces biens acquis, *puisqu'il ne peut jamais être question, sous un prétexte quelconque, de leur disputer en rien et pour rien la possession de leurs biens*, et qu'au contraire, par suite de ces dédommagemens accordés, on donnerait une valeur

réelle plus considérable à ces mêmes biens.

« J'ai tout lieu de penser, mon cher capitaine, que non seulement on rendra justice aux intentions que j'ai exprimées, mais encore que tous les Français de bonne foi verront, dans l'application de ces opinions, l'intérêt de tous également ménagé.

« Oui, soyons tous serviteurs du même Dieu, sujets du même Roi, enfans du même sol, propriétaires devant la même loi d'équité, et que la France et le Souverain trouvent dans tous les Français le même esprit et le même dévouement !

« Je vous offre tous mes complimens affectueux.

« Le vicomte de LAROCHEFOUCAULD. »

MADAME R........

La beauté si célèbre de madame R....... ne permet à personne la prétention d'en parler et de chercher à dépeindre tous les charmes de cette ravissante figure. La vérité semblerait de l'enthousiasme, et cet enthousiasme ne serait pourtant que la vérité. Cet univers d'hommages qu'elle a reçus, qu'elle écoutait à peine, et dont le souvenir toujours pur ne peut être oublié ni par elle, ni par ses contemporains, et, on peut le dire, ni par la postérité qui en retentira; ces hommages, dis-je, attesteront ce que l'on peut difficilement imaginer.... L'antiquité, dans un de ses momens de génie pudique, a pu produire la plus belle statue : le dix-neuvième siècle a vu, dans madame Récamier, la plus belle personne.

D'ailleurs, ce serait, aujourd'hui du moins, lui tresser une de ces couronnes qu'elle ne recherche plus. Dira-t-on qu'elle a long-temps trouvé du charme au langage de ceux qu'on appelait avec raison ses *adorateurs?* On pourrait répondre qu'alors elle se trompait elle-même, puisque si son esprit en était flatté, son cœur n'en était jamais réellement ému, et que sa raison la faisait facilement triompher de ce prestige. Elle eut un désir presque immodéré de succès ; et, de son aveu même, ce désir doit être appelé de la coquetterie; mais l'ingénuité si aimable, si jeune, je dirai presque si enfantine, avec laquelle elle en convient, peut seule donner l'idée de ce que devait être cette coquetterie.

Naturellement douce et bonne; ne jugeant personne que d'après son cœur; désirant de plaire surtout par le besoin qu'elle a d'être aimée; trop franche pour tromper et pour avoir jamais l'idée qu'on lui offre de faux hommages, au milieu des expressions si vives, si tendres, si exaltées de l'admiration et des sentimens que l'on mettait à ses pieds et qu'elle se plaisait à recevoir, elle a toujours conservé une innocence d'âme et d'imagination qu'il est facile

de pénétrer, qu'on aime à respecter, et qui donne, à l'attachement qu'on porte à madame R......., un attrait et un caractère particuliers.

Avec quelle charmante et parfaite sollicitude ne la voit-on pas partager les peines ou les espérances de ses amis ! Elle ne calcule point avec l'amitié, et elle va plutôt au-delà de ce que celle-ci pourrait lui demander. Si elle reçoit le secret des gens qu'elle aime, il semble que ce soit de ses propres intérêts qu'on lui parle. Impénétrable sur ce qu'on lui confie, elle n'est indiscrète peut-être que pour ce qui la touche.

Elle a supporté, avec une indifférence tout à la fois naturelle et chrétienne, la perte de sa fortune. C'est aux malheureux qu'elle soulage que madame R...... a surtout pensé dans ce moment. Elle fait le bien par un sentiment instinctif; elle a pour le malheur une sympathie native et la pitié la plus tendre. Il lui reste peu, et c'est encore trop pour ce qu'elle s'accorde à elle-même, car elle s'oublie sans cesse pour ne consulter que les besoins des pauvres qui l'implorent. Plaindre et consoler l'affliction, aider et soulager l'indigence, c'est

l'occupation d'une grande partie de sa vie. Le mal, dit-on, est plus facile à faire que le bein : pour madame R......., c'est le contraire.

Accoutumée à voir depuis long-temps se rassembler autour d'elle tout ce que la cour, la ville, l'étranger, les lettres et les sciences offrent de plus élégant, de plus brillant, de plus spirituel, elle ne manque à rien de ce qui peut être aimable pour chacun. L'excellente mémoire qu'elle possède pourrait la faire croire plus ou mieux instruite qu'elle n'a voulu se donner la peine de l'être. Elle est capable d'un travail sérieux, pourvu toutefois qu'il ne soit pas continu. Elle a beaucoup lu, quelquefois peut-être avec assez de légèreté; mais, parmi les opinions des hommes distingués dont elle est sans cesse entourée, elle a toujours su rencontrer la meilleure.

Son esprit réunit des contrastes saillans, car il a souvent de la profondeur avec les apparences les plus légères. Une grande habitude du monde lui en a fait connaître à merveille les usages et les charges; mais elle ne consent pas toujours assez à s'y soumettre. Par-

fois, elle méprisera trop vivement l'opinion, tandis que, parfois aussi, elle attachera trop de prix à des propos sans fondement. Il est plus facile de la persuader par les moyens du cœur, que de la convaincre par le raisonnement. Elle commencera peut-être par douter de ce qu'on lui dit; mais, si ce qu'on lui a dit est vrai, laissez-la y réfléchir, et soyez assuré de son assentiment, car le bon sens le plus juste, comme la plus parfaite amabilité, forment le trait distinctif de son esprit et de son caractère.

Voilà ce qu'elle est; la voilà du moins telle que je l'ai vue. Pour voir plus loin, pour voir ce qui lui manque, il faudrait parler des inexplicables circonstances de sa vie, des succès enivrans dont elle a, de bonne heure, senti le vide, de cette folie d'admiration dont tous les jours on lui donnait tant de preuves, des hommages plus sérieux et plus sincères dont elle a été, depuis, constamment entourée... Alors, loin de s'étonner de ce qu'elle a été, on se réjouirait de ce qu'elle a dû à elle seule de ne pas être, et l'on admirerait davantage encore ce qu'elle est et ce qu'elle sera toujours.

LES DIVERS PARTIS. — LES DOCTRINAIRES.

7 décembre.

L'abbé Grégoire avait violé les droits les plus sacrés en s'associant volontairement et solennellement à la condamnation de son Roi; la révolution, toujours audacieuse, avait résolu d'offrir l'assassin de Louis XVI à Louis XVIII comme envoyé par son peuple. Mais, après la discussion la plus profonde et la plus brillante comme la plus sage de la part des royalistes, et la plus téméraire de la part des révolutionnaires; après une véritable scène de la Convention au moment de ses fureurs, un vœu presque général a exclu le régicide de la chambre. Des cris de : vive le Roi! partis de tous les côtés de la salle, ont prouvé combien

le sentiment monarchique reste gravé dans l
cœur des Français, quelques efforts que l'o
ait faits pour l'en arracher. Une quarantain
de membres environ, nouveaux régicides, on
résisté à l'élan général, et sont demeurés assis
La politique a vu par là se déployer dans so
entier l'arrière-pensée de cette faction encor
facile à comprimer (quoiqu'il soit grand temp
d'y travailler), et que l'on s'est plu a réveille
par de si coupables concessions.

C'est ici, d'un autre côté, que la conduit
du ministre influent a achevé de mettre tout
nu la situation dans laquelle il s'est placé, au
yeux du moindre observateur. Le silence qu'i
a gardé dans une pareille séance, où la raiso
comme la politique lui faisaient un devoir d
se rallier aux défenseurs de la légitimité, so
silence, dis-je, a prouvé qu'il ne se rappro
chera jamais des royalistes..... Et eux seul
cependant peuvent faire triompher ces prin
cipes sans lesquels la France et l'Europe se
ront encore une fois bouleversées. Il est ains
plus évident que jamais que ce ministre es
entièrement dominé par une faction qui lu
donne toutes les apparences d'une trahison

L'énergie des royalistes, dans une occasio

aussi intéressante pour la France que pour l'Europe, a montré ce qu'on devait attendre d'eux lorsque leur action n'est ni calomniée, ni retenue.

Ce sont donc ces royalistes sur lesquels l'Europe et la France doivent fonder toutes leurs espérances, puisqu'ils viennent de prouver encore qu'ils possédaient le principe, la force et la volonté propres à combattre l'esprit révolutionnaire et à rétablir l'ordre.

Les doctrinaires menacent M. de Cazes et cherchent à le renverser à leur profit. Ces hommes, remplis de moyens, sont d'autant plus dangereux, que leurs principes se réduisent à l'intérêt de leur ambition ; et une preuve fatale de ce que j'avance, c'est l'administration de Guizot, dont le mauvais esprit doit amener les plus funestes conséquences. S'ils parviennent à faire quelque illusion, c'est uniquement par leurs intrigues et par leur astucieuse audace. Ce sont des chefs sans parti réel ; et cependant M. de Cazes les ménage et traite avec eux, tandis qu'il repousse les royalistes qui marchent véritablement avec la France tout entière.

Il est un dernier parti auquel se mêlent des

intrigans de toutes les nuances : c'est celui qui reconnaît M. de Talleyrand pour chef. On ne peut dans ce moment deviner toutes les menées de ce dernier, et elles sont d'autant plus adroites que, parfaitement servi par ses amis, il reste toujours en arrière. Ce parti cherche par tous les moyens à faire sortir les royalistes de leur conduite sage et mesurée, et veut à toute force pousser les choses à l'extrême, espérant profiter du trouble général pour s'emparer des rênes du pouvoir.

Dieu nous préserve d'un pareil événement !

1820.

A MADAME LA VICOMTESSE DE QUINSONNAS.

14 janvier.

« Voilà 1820 commencé ! comment l'année s'achèvera-t-elle ? Dieu le sait, et il le connaît seul très certainement, car il est absolument impossible à qui que ce soit d'y rien comprendre. Nous paraissions perdus presque sans ressources, ou du moins cruellement menacés; car, pour moi, je ne désespérerai jamais au fond de mon cœur de la cause monarchique; et voilà le ministre de la guerre remplacé par un homme loyal, franchement

royaliste, et le char de l'Etat se trouve enrayé sur la pente rapide où il allait se précipiter. Nous sommes loin, pour cela, d'être bien; mais j'en conclus que la Providence ne veut certainement pas notre perte.

« Il y aura aujourd'hui une séance intéressante aux députés, on pense même qu'elle sera orageuse; il s'agit des pétitions; mais les journaux vous en rendront compte..... Vous dire ensuite où toutes les choses en sont ou semblent être, c'est véritablement impossible; on pousse le temps à l'épaule, sans savoir ce que l'on fera le lendemain, et on se contente tous les matins d'avoir ses vivres assurés pour la journée; par exemple, seulement, on est toujours décidé à ne point marcher avec les royalistes; la monarchie les réclame en vain, on les repousse; mais si l'on ne veut point d'eux, que veut-on donc?..... C'est ici une grande et importante question qu'il appartient à l'avenir seul de résoudre.

« La force des choses fera ce que les hommes refusent; l'impulsion est donnée, et l'opposition ne servira qu'à les rendre plus coupables. Ce jeu de bascule est imaginaire en politique; d'ailleurs, il faudrait tout au moins

le supposer égal ; et ne sait-on pas que, du moment que la balance penche d'un côté, elle entraîne tout ?

« Les royalistes ont contre eux leur résignation comme leur dévouement pour celui qui les connaît bien peu ; mais c'est un sacrifice momentané qu'ils doivent supporter. Si les royalistes souffraient personnellement, s'ils souffraient seuls, ils devraient se taire ; mais c'est la royauté, c'est la France qui souffrent avec eux, et il est de leur devoir de sauver et la France et le Roi. Au reste, je suis, quant à moi, convaincu que les hommes y seront pour peu, et que la main qui conduira ces événemens sera si visible pour tous, qu'il ne sera possible à personne de la méconnaître ; la justice, pour être tardive, n'en sera que plus éclatante.

« Agréez, etc., etc., etc. »

A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

« J'avais l'honneur de dire, dans mes notes précédentes, « que les factions semblaient se « promettre d'attendre la mort du Roi pour « s'opposer plus fortement alors à l'héritier « présomptif de la couronne. » Je dois m'expliquer d'une manière précise pour ne rien laisser de louche dans ma pensée.

« Les révolutionnaires s'étaient d'abord flattés que, travaillant à couvert à l'ombre de la royauté et sous la protection ministérielle, ils avaient tout à gagner au règne du monarque. Les derniers discours du Roi ont dissipé leur illusion; ils ont connu avec effroi les véritables sentimens du Roi; dès lors, ils ont juré de se venger, sentant bien qu'un peu plus tôt,

un peu plus tard, les événemens amèneraient l'exécution de mesures si positivement annoncées. D'un autre côté, le mauvais vouloir long-temps protégé, soutenu, encouragé, a perdu dans le ministère de puissans appuis par le départ de Dessole, et surtout de Gouvion de Saint-Cyr. Aussi, de tous les coins de la France, les révolutionnaires se sont-ils mis à pousser d'horribles cris; ils en ont effrayé leur protecteur lui-même, et M. de Cazes a craint de devenir leur victime.

« Mais il existe une faction dont j'ai déjà parlé, plus perfide peut-être, et plus dangereuse, parce qu'elle est plus mesurée, et que, semblable au caméléon, elle prend toutes les formes pour arriver à son but. Cette faction reçoit certainement depuis six mois une protection si visible qu'il est impossible de la nier.

« Les deux factions, jacobine et buonapartiste, ennemies irréconciliables, se battent d'accord maintenant sur le même terrain, pour renverser ce qui est, bien décidées à se déchirer ensuite.

« Ennemis de l'ordre existant, les partis le combattent à toute outrance et de concert; et, pour y parvenir, ils attaquent avec fureur,

et aussi avec une assurance perfide, le principe sacré de la légitimité, sur lequel reposent la sûreté des trônes comme le bonheur des peuples, et la seule garantie de l'existence politique et morale de la société. La sagesse de l'héritier du trône, sa modération, ses principes sont pour la légitimité un rempart contre lequel viennent souvent s'émousser toutes les armes des factieux; un mot de sa bouche a déjoué diverses fois leurs machinations, et souvent l'homme le plus décidé pour le mal est devenu incertain en présence de ce prince, dont la bonté égale la loyauté. Le maréchal Davoust en offre un exemple.

« Quant aux efforts des factieux, ils se manifestent de toutes les façons et semblent en ce moment redoubler de violence : attaques les plus indécentes contre la religion, machinations coupables, voyages dans toute la France d'agens révolutionnaires, brochures horribles, calomnies, prétendu retour de la dîme et des droits féodaux, inaction du ministère et presque protection accordée par lui à une corruption dont les suites menaceraient encore d'un embrasement universel et d'une dissolution totale.

« Malgré tout, il existe en France d'immenses ressources pour le bien; le mal tient au système, et le système à un seul homme qui, parvenu à tromper le Roi en flattant en présence ses bonnes intentions, les livre ensuite à une faction qui les dénature et en abuse.

« La marche fausse, coupable, et surtout incertaine du ministère a détruit le respect envers l'autorité; personne ne commande, et bientôt personne ne voudra obéir : véritable anarchie dans le gouvernement. Il est de fait que la sagesse de la nation a lutté seule jusqu'à présent contre de si coupables efforts; mais le mal est évidemment sur le point d'éclater, si l'on n'y porte un prompt remède.

« La tribune, les journaux, les écrits font l'éloge public de Buonaparte, qu'ils appellent l'Empereur; toutes les gravures le rappellent, tous les esprits s'échauffent. M. de Cazes souffre tout et ne réprime rien. Il est impossible de ne pas ouvrir les yeux; les criminels projets de cette faction ne sont plus un mystère, et la coupable conduite de M. le duc d'O...... devient visible aux yeux de tous. »

A LA MÉMOIRE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRI.

(Journal des Débats, 2 mars.)

« Je puis trouver à combattre des Français, « mais je ne rencontrerai jamais parmi eux un « assassin, » disait, après vingt-cinq ans d'exil, Monseigneur le duc de Berri, presque choqué des précautions que l'on s'efforçait en vain d'obtenir de lui.

Prince trop magnanime, votre confiance vous a perdu! mais ce n'est point vous qu'il faut plaindre! vous qui venez de léguer à la postérité d'héroïques et nobles exemples! les six dernières heures de votre existence ont été une vie tout entière.

L'histoire racontera cette force d'âme surnaturelle qui vous laissait envisager avec une

parfaite sécurité les approches de la mort et qui vous faisait supporter, sans vous plaindre, les plus horribles souffrances; elle dira cette sollicitude si touchante pour les objets de vos plus chères affections, avec cette abnégation absolue de vous-même ; elle parlera de cette inquiétude de mourir avant d'avoir pu demander le pardon de l'homme qui vous avait frappé, et de vos instances pour l'obtenir du Roi. Elle vous montrera rappelant vos forces pour jeter un dernier regard de tendresse sur cette jeune enfant qui venait de recevoir votre bénédiction; elle rappellera ce sourire que vous lui adressiez encore quand votre voix éteinte ne pouvait plus l'appeler. L'histoire recueillera chacune de vos paroles, mais jamais il ne lui sera donné de peindre un spectacle aussi déchirant.

C'est la religion qui racontera aussi la mort de Monseigneur le duc de Berri comme un de ses grands et utiles exemples qu'elle donne au monde! C'est elle qui lui inspira cette résignation sublime qui, comme un trait de lumière, a rempli de foi ceux qui l'entouraient. — « J'ai vu périr bien des hommes, mais « la religion peut seule les transformer en

« anges, » disait un des chirurgiens qui entouraient le prince (1). Monseigneur le duc de Berri est sorti de ce monde en donnant à ceux qui le pleuraient l'espoir si nécessaire et si consolant du bonheur promis à l'âme chrétienne.

Les malheureux révèlent chaque jour les dons immenses que versait son inépuisable bienfaisance, et que sa modestie prenait soin de cacher.

S'il nous était permis de lever le voile funèbre jeté sur cette royale famille, nous verrions un monarque révéré, faisant violence à sa douleur, fermer les yeux d'un neveu dont il avait cherché à adoucir les derniers momens;

Un père désolé, frappé par la douleur, comme le cœur même de son fils l'avait été par le fer meurtrier;

Une princesse dont le courage héroïque a lutté constamment contre tous les genres de souffrances, et qui semble être née pour prouver que la plus haute vertu est souvent destinée aux plus rudes épreuves;

Un frère absorbé par une si profonde afflic-

(1) M. Dupuytren.

tion qu'il semblait lui-même prêt à suivre au tombeau l'objet de sa douleur ;

Mais qui pourrait retracer le désespoir de cette épouse éplorée, forte de sa tendresse, tant que ses soins purent alléger le martyre de l'auguste victime ; confondant alors son existence avec l'objet de ses larmes, et rappelée lentement à la vie par le regret de lui survivre.

Nuit déplorable ! lieu funeste ! Que tout divertissement soit à jamais banni de cette enceinte fatale, et qu'une chapelle commémorative devienne, sous la protection de saint Charles, un lieu d'expiation et de douleur.

Oui, ce sont des doctrines impies qui ont enfanté ce nouveau Séide. Le meurtre pouvait être prévu.... il a été commis !.... Prions la Providence de nous garder long-temps tout ce qui reste de cette tige précieuse ; cette royale famille ne périra point ; un miracle nous l'a rendue, un miracle nous la conservera ; et la France peut déjà en concevoir l'espérance.

NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

BANQUET DE LA 5e LÉGION.

« Messieurs,

« Il était de la destinée d'un Bourbon, même en cessant de vivre, d'assurer notre avenir. Offrons à la famille de nos Rois l'éternel hommage de notre amour, et au Roi des Rois un juste tribut de reconnaissance. Ecoutons Louis XVIII adresser à son peuple ces paroles touchantes, avec cette bonté qui le fait chérir : « Mes amis, aujourd'hui votre enfant, il de-« viendra un jour votre père! »

« Messieurs, il est Bourbon, il sera digne fils de Berri, digne petit-fils de Saint-Louis, noble rejeton d'Henri IV. Nous devons au sublime courage de sa mère le dépôt précieux

qu'elle portait dans son sein. Monseigneur le duc de Bordeaux, héritier de tant de qualités et de vertus, verra sa naissance inscrite dans l'histoire au nombre des événemens les plus mémorables.

« Pourrions-nous oublier, Messieurs, qu'un des soins empressés de madame la duchesse de Berri, au milieu d'affreuses douleurs, fut de faire appeler plusieurs de nos camarades pour être les premiers témoins du bonheur de la France?

« Oui, messieurs, cet illustre enfant vivra sous la protection du Ciel qui nous l'envoie, pour calmer toutes les inquiétudes, et nous réunir tous désormais autour de son royal berceau. Mais s'il fallait jamais penser à le défendre, Messieurs, nous sommes Français, et nous jurons de devenir tous à l'instant soldats de la fidélité. »

1821.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE REGGIO,

Commandant en chef de la garde nationale de Paris.

Paris, 19 janvier.

« Monsieur le maréchal,

« Je crois de mon devoir de vous représenter que l'état de découragement dans lequel on paraîtrait presque avoir eu naguère l'intention de plonger la garde nationale est bien moins le résultat d'une lassitude qu'on lui prête que de l'oubli dans lequel on la laisse.

« On lui a ôté un chef sous lequel il lui était précieux de servir (1).

---

(1) S. A. R. Monsieur.

« On ne nomme point les officiers présentés depuis long-temps, et tout chez elle est provisoire.

« A peine lui a-t-on accordé, depuis cinq ans, par légion, une ou deux croix de la Légion-d'Honneur.

« De simples décorations de la garde nationale lui sont même refusées, malgré le prix qu'elle attache à les obtenir.

« On lui témoigne enfin sur tous les points une insouciance qui doit la blesser autant que la décourager.

« Son découragement tient encore à l'incertitude où on la laisse sur une organisation attendue depuis bien long-temps. Aurait-on oublié les services que la garde nationale a rendus, et ceux qu'elle peut rendre encore? Ne sentirait-on pas l'influence salutaire que donnerait sur l'opinion une garde nationale sagement organisée?

« Et quand toutes les puissances de l'Europe ont des populations disposées à devenir des armées, aurait-on la fatale pensée de laisser la garde nationale se dissoudre d'elle-même en France?.... Une pareille supposition serait

trop affligeante pour qu'il fût possible d'en calculer les suites.

« Sans doute il paraîtrait nécessaire de la diminuer et de forcer à s'habiller tous ceux qui en font partie; mais ces différens résultats seront le produit d'une organisation définitive, devenue indispensable, et que nous vous prions avec instance de solliciter.

« Quoi qu'il en soit, rien ne saurait empê-cher la garde nationale de saisir avec bonheu toutes les occasions de prouver son obéissanc absolue, et l'amour qu'elle porte au Roi c'est à ce dernier sentiment qu'il faut attri buer le zèle que la 5e légion témoigne à cha que occasion, et c'est à lui sans doute qu'ell doit les éloges que plusieurs fois vous avez bie voulu lui adresser. Ce doit être une raiso aussi, monsieur le maréchal, pour qu'ell trouve en vous cette justice et cette protectio que toute la garde nationale aime à recon-naître dans son digne chef.

« Veuillez agréer, etc., etc. »

PRIÈRE DE DEUX AMIS.

Ils ont pris pour devise un tombeau avec cette inscription :
Ici renaît ce qui est pur.

Dieu puissant! bonté inépuisable! couvre de ton ombre protectrice ces deux amis qui t'implorent, et que le sentiment qui les unit soit immuable comme ta volonté; commande à leurs pensées, dirige leurs actions!..... Détourne tout obstacle de la carrière qu'ils parcourent ensemble; conduis-les pas à pas en les couvrant de ton ombre protectrice; que leur marche soit assurée parce qu'ils s'appuient sur toi!

Leur confiance en ta bonté est infinie comme ta puissance; faibles roseaux, résisteraient-ils à la tempête, si celui qui suscite et calme l'orage ne les entourait de son souffle

bienfaisant..... Tu connais leurs besoins; ils redoutent leur faiblesse; dissipe tous les nuages qui les retiendraient à la terre, et que leur âme soit pure comme le plus beau ciel...

O Dieu! c'est à tes pieds qu'ils renouvellent la promesse d'être tout pour toi avant d'être rien pour eux.

Tu recevras ce serment qu'ils prêtent pour te plaire, et en souriant à leur foi, tu rendras leurs résolutions inébranlables.

1er février.

A S. M. L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Paris, juillet 1821.

« Sire,

« Sous quelque point de vue que l'on envisage la politique, il n'en est pas un seul où l'intérêt général ne se lie d'une manière absolue à l'intérêt particulier..... Il faut enfin donner à la politique la vérité pour base, la justice et la morale pour guides, la sagesse pour appui, la loyauté pour principes, et on ne doit plus confier à une honteuse duplicité le soin de préparer les succès d'un moment et les revers de l'avenir.

« Il est digne de l'Empereur Alexandre d'associer son nom au triomphe de ces principes éternels sur lesquels repose l'existence du monde. Il ne lui suffira pas d'avoir acquis la

gloire d'un conquérant ; il voudra user de sa puissance avec autant de modération que de sagesse ; c'est ainsi qu'après avoir gagné l'amour du soldat, il méritera la reconnaissance des peuples et l'admiration de la postérité.

« La question des principes fut décidée au tribunal de l'Europe ; mais il reste celle des hommes, qui n'est pas moins essentielle, et qui, jusqu'ici, est demeurée sans solution.

« L'esprit de la France a été long-temps présenté aux souverains étrangers sous les couleurs les plus fausses par des émissaires abusés ou séduits; et, en France, les dépositaires de l'autorité usèrent du pouvoir dans l'intérêt de leur ambition. Ils présentèrent la nation entière comme corrompue, afin d'obtenir du Roi, dans l'intérêt prétendu de ses peuples, des concessions qu'ils firent regarder comme indispensables, tandis que ces concessions mêmes étaient l'unique appui d'une faction facile à comprimer, mais à laquelle les hommes du pouvoir tenaient trop étroitement pour consentir à sa défaite.

« La nation redoute tout ce qui pourrait troubler sa tranquillité, et elle sent que cette tranquillité est liée entièrement à la dynastie.

D'ailleurs, l'esprit qui s'est manifesté dans les fêtes qui ont eu lieu à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, a prouvé que l'amour de ses rois est un sentiment national en France.

« L'immense majorité des Français regarde la Charte comme la seule garantie qui puisse lui être offerte; elle entend, d'ailleurs, peu de choses aux différentes nuances de la politique, et elle reçoit assez ordinairement l'impulsion qui lui est donnée par le gouvernement.

« Un assez grand nombre de Français, attachés de cœur à l'autorité légitime, en acceptent sans réserve toutes les chances.

« La faction révolutionnaire, que les souverains viennent de combattre en Europe avec tant d'avantages, retient en France, de tous ses efforts, le pouvoir prêt à lui échapper. Cette faction est toujours active, toujours agissante, et elle se rend menaçante envers ses adeptes pour s'assurer de leur fidélité par le plus dur esclavage.

« Il est une opinion royaliste dont l'exagération pourrait inspirer des craintes, si sa faiblesse numérique ne s'opposait à son danger; il est facile, d'ailleurs, d'en juger par la cham-

bre des Députés, où vingt membres la représentent; c'est en vain qu'elle a prétendu trouver un appui *près du trône*, le caractère de Monsieur, sa sagesse et une conduite soutenue démentent suffisamment de semblables absurdités.

« Un ministre, d'abord aussi présomptueux que léger, et plus tard l'appui, sans le savoir sans doute, des espérances les plus coupables, a été éloigné, il est vrai, et il reste sans pouvoir; mais il est encore le nœud de toutes les intrigues et le point de mire de la révolution, qui, après l'avoir enchaîné, reconnaît en lui un auxiliaire forcé.

« Tant que le gouvernement n'aura pas adopté une marche positive et monarchique, il laissera un champ libre aux ambitieuses espérances de tous les partis; son incertitude tient au peu d'union qui règne parmi ses membres, et à la minorité des ministres *vraiment royalistes* dans le Conseil. Le ministère se traîne de droite et de gauche; il veut et ne veut pas; il redoute et se rassure, avance et recule; timide au moment du combat, il se montre gonflé d'orgueil après la victoire; aussi inconséquent que coupable, il cherche

à détruire l'influence de M. de Villèle et de M. Corbières, qui seule fait triompher le ministère.

« M. de Richelieu, avec des intentions droites sans doute, mais incroyablement facile à tromper, n'a pas vu que M. de Cazes, en quittant le ministère, avait eu le soin de léguer à son successeur des ministres de son choix, ses partisans, ses amis; et il se laisse uniquement diriger par ceux qui ont le plus d'intérêt à l'aveugler.

« M. de Villèle, ministre sans portefeuille, marche avec fermeté, au milieu de toutes les intrigues, de toutes les ambitions et de toutes les exagérations qui s'unissent pour le combattre. Il avance comme malgré lui-même; poussé par les événemens, précédé de confiance et d'estime, et guidé par la conscience la plus éclairée, par une loyauté à toute épreuve, un amour sincère pour son pays, un dévouement réel pour le Roi; c'est véritablement un homme supérieur, également profond sur toutes les questions qu'il traite, même celles qui paraîtraient devoir lui être les plus étrangères. La politique de l'Europe se ressentira un jour de l'impulsion toute nouvelle

qu'il donnera à celle de la France. Il déploie, dans toutes les occasions, un caractère qui ne cède ni aux menaces ni aux caresses.

« M. Corbières, ami intime de M. de Villèle, partage et soutient ses opinions.

« Le Roi, dont la sagesse égale les lumières, traite MM. de Villèle et Corbières de manière à prouver à quel point il approuve leur conduite ; mais il paraît entrer dans ses principes de gouvernement de laisser une entière liberté au président de son conseil, et ce dernier est entièrement abusé sur les hommes comme sur les choses.

« Je dois faire observer que le désir que paraît avoir M. de Villèle de voir M. de Richelieu rester à la tête du ministère, prouve assez quelles sont ses intentions secrètes au sujet de la Russie, et vers quelle puissance il porte sa politique.

« Cette considération est d'autant plus importante pour la Russie, que la conduite de son ambassadeur est quelquefois difficile à expliquer, surtout avec les intentions bien connues de son souverain.

« Quant aux secousses qui tourmentent l'Europe, il est impossible à la France d'y prendre

une part active : et en ce moment il serait imprudent à l'Europe de le lui demander. La paix est indispensable à ce pays.

« L'Empereur repoussera les insinuations perfides, et sa majesté daignera voir dans ce tableau le récit de la plus stricte vérité, comme aussi la pureté de mes intentions. »

A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Paris, août.

« La confiance que doivent inspirer le caractère de l'Empereur, sa loyauté à toute épreuve, l'élévation de ses pensées et de si rares vertus, peuvent seuls autoriser la franchise de mes écrits; elle témoigne en même temps de la droiture de mes intentions.

« Après avoir présenté, dans ma dernière note, quelques idées générales sur la politique, j'ai parlé de la situation intérieure et extérieure de la France; j'ai montré cette faction qui combat partout l'autorité pour s'emparer du pouvoir, furieuse de la possibilité qu'il lui échappât, et sentant à merveille que sa défaite deviendrait bientôt européenne. Il est facile

de reconnaître, comme les soutiens de ce parti, deux individus laissés par l'ancien ministre influent pour ménager son retour, sans autre conscience politique que celle de leur intérêt personnel, repoussés par toutes les opinions, hors celle de la révolution, qui voulant s'en servir les prend pour ses chefs et les défend pour se défendre elle-même; plutôt gens d'esprit qu'hommes d'état, et possédant au suprême degré le talent de l'intrigue. Mais, pour tout expliquer, il faut revenir sur ce qui s'est passé, en entrant dans quelques détails.

« La présence de MM. de Villèle et Corbières était indispensable au ministère pour faire passer les projets de loi du gouvernement; mais cette même présence offrait un obstacle invincible aux projets de la révolution. Aussi a-t-il fallu les conserver en les abreuvant de mille dégoûts, tant que la session durerait, et les forcer à repartir dès qu'elle serait terminée, après avoir essayé vainement, par les moyens les plus odieux, de les brouiller avec les royalistes.

« Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de M. de Villèle, dans une note précédente; la carrière qu'il a déjà parcourue, annonce tout

ce qu'on doit en attendre. Après lui avoir fait tous les jours, pendant un mois, des propositions impossibles à accepter; après l'avoir repoussé du ministère de l'intérieur, auquel ses connaissances administratives le rendaient si propre, et lui avoir laissé entendre très positivement que des motifs d'une haute politique s'y opposaient, M. de Richelieu cédant enfin à la volonté du Roi, vit M. de Villèle, et un arrangement définitif fut conclu. M. de Villèle accepta la marine, M. Corbières resta à l'instruction publique, avec les Cultes, et le maréchal Victor passa à la guerre, le marquis de Latour-Maubourg ayant désiré le gouvernement des invalides; c'est d'ailleurs un homme parfaitement dévoué, mais mené par l'inamovible et hostile bureaucratie.

« La révolution, sentant qu'elle allait être vaincue, ne désespéra pas encore. Alors ses fidèles organes, ennemis jurés par intérêt comme par système, de tout ce qui est royaliste, parvinrent à retourner le président du Conseil; et ce dernier fit tant et si bien auprès du Roi, que le traité de vie est rompu..... Deux heures après, M. de Villèle était parti, et M. Corbières, trois jours plus tard.

« J'ajouterai que Po.... est l'âme damnée de l'ancien premier ministre, et, sous un masque passif, le plus actif des hommes ; de Fr...., son tout dévoué serviteur ; A....., son esclave ; Me.., un de ses meneurs le plus précieux ; St...., son homme de confiance. Il est donc de fait que M. de Cazes tient encore tout le gouvernement sans en avoir l'air ; plus tard, on en sentira les conséquences.

« Partout les sous-ordres du ministère annonçaient son retour aux affaires. Il était facile de lire, sur les figures de ses adeptes, leur anxiété comme leur espoir. Cependant M. de Cazes se transporta à Saint-Cloud pour y faire une dernière tentative sur l'esprit du Roi ; mais la sagesse de Sa Majesté anéantit quant à présent des prétentions funestes à l'alliance si nécessaire de la Russie et de la France. M. de Cazes prit la route de Libourne. Le silence qui règne depuis son départ prouve que ses *fidèles* poursuivent toujours leur fatal projet. Ils n'ont, pour y réussir, qu'un seul moyen, c'est de faire au duc de Richelieu des protestations qu'il reçoit d'eux comme articles de foi. Déjà un article du *Moniteur* a eu pour but de dé-

courager les royalistes et de les éloigner des élections à tout prix.

« Comment la vérité parviendrait-elle jusqu'au Roi, lorsque les ministres ont un si grand intérêt à la lui dissimuler? Ils en ont tous les moyens : argent, crédit, pouvoir, intrigues. Les royalistes n'ont que des vœux, leur amour et un zèle dont on cherche à paralyser tous les effets; et déjà, depuis le départ de MM. de Villèle et Corbières, la majorité de la nation, qui est royaliste, laisse échapper son mécontentement et ses inquiétudes; car elle ne conserve plus aucun doute sur leur sagesse et leur attachement aux institutions qui offrent des garanties monarchiques de paix et de stabilité.

« Il est insensé de laisser le pouvoir à ceux qui ne le conservent que pour l'arracher aux souverains qui le leur confient. Les acolytes, si peu dignes de M. de Richelieu, ne le conservent aussi soigneusement que parce qu'il leur est momentanément utile, quitte à le laisser tomber le jour où ils croiront pouvoir régner sans cet intermédiaire; et si M. de Richelieu s'obstine à voir uniquement par les

yeux des amis les plus intimes de M. de Cazes, c'est-à-dire les ennemis personnels de la Russie, l'alliance avec l'Angleterre deviendra positive, et ce traité annonce aussi le retour de M. de Talleyrand.

« L'Empereur n'a qu'un moyen d'éviter un pareil danger, c'est de faire savoir qu'il tient plus à l'alliance avec la France qu'à M. de Richelieu. Par cette démarche, cette alliance même sera confirmée, affermie ; et le seul obstacle qui existe en France, au retour de l'ordre, sera levé par cette main généreuse qui n'appose nulle part le sceau de la puissance que pour la mieux fonder.

« Je le répète, le temps presse, qu'on se hâte : le moment des élections est décisif en France ; le sort de l'Europe tient à celui de ma patrie, et il faudrait, avant la convocation des colléges électoraux, que M. de Villèle, dont la réputation est devenue européenne, fût rentré au ministère avec un portefeuille ; ce sera alors à lui à faire le reste.....

« S'il est des conquérans envoyés par le ciel pour châtier les peuples, il est aussi des puissances protectrices de tout ce qui est juste, sage et vrai, qui, en rétablissant partout

l'ordre, font bénir leur influence par les nations qu'elles appuient et qu'elles secondent.

« Le système de la Russie, fondé sur la légitimité, ne doit rien admettre de ce qui affaiblirait son alliance avec la France, et elle doit au contraire tous ses soins, ses conseils et son influence à ce qui peut l'étendre et la consolider. C'est donc sur les hommes de monarchie et de politique continentale que a Russie doit elle-même s'appuyer. La politique de l'Angleterre, tout au contraire, entièrement machiavélique, établit son repos intérieur sur les révolutions qu'elle souffle partout. Un système aussi fatal ne peut être détruit que par l'alliance bien franche de la Russie et de la France, et cette alliance doit paraître d'autant plus sacrée qu'elle assurera aux nations le repos et le bonheur. »

A M. DE VILLÈLE.

Paris, 21 octobre.

« *A la vie et à la mort!*.... Ces mots sacrés sont restés gravés dans un cœur où rien ne s'efface. Depuis le moment de votre départ, mon cher Villèle, j'ai mille et mille fois pensé à celui pour lequel je conserverai toute ma vie la plus profonde estime comme le plus sincère attachement... Assez de faits curieux se sont passés lors de votre départ et après. Toujours la même pusillanimité, les mêmes intérêts, les mêmes intrigues, les mêmes exagérations dans plusieurs, la même sottise dans les autres; semblable ineptie, pareilles manœuvres, mêmes calculs, menées de toutes les nuances; désir de rétrograder vers la révo-

lution, obstacle invincible de la part du Roi. J'aurais aimé à en causer avec vous fort au long; j'ai trouvé inutile de vous en écrire. Bien souvent j'ai demandé de vos nouvelles, et je vous ai suivi pas à pas, admirant, comme à mon ordinaire, votre sagesse et la justesse de vos vues.... Aujourd'hui, une question bien grave se présente; question dont la solution doit déterminer notre avenir... Monsieur de Villèle sera-t-il à Paris avant l'ouverture des chambres? ou bien laissera-t-il le temps s'écouler, incertain sur ce qu'il fera et abandonnant les autres dans la plus cruelle incertitude sur ce qu'ils devront faire?

« Je sais qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se décider, et si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est parce que je voulais, avant de le faire, avoir fixé mon opinion sans retour, ménageant en outre divers incidens qui ne me permettent plus d'hésiter. Quels sont les avantages que vous pourriez avoir à attendre? J'avoue que je n'en vois aucun, et je trouve au contraire de toutes parts, dans ce retard, les inconvéniens les plus graves.

« La monarchie aura toujours dans MM. Po..... et Mo..... des ennemis acharnés qui ne ploient

que devant la nécessité, et remettent parfois le combat pour mieux l'engager ensuite. Les nouvelles élections qu'ils avaient feint de ne pas prévoir, dans leur ensemble, leur portent évidemment un coup mortel; mais prenons bien garde de ne point laisser s'émousser l'arme qui les frappe. S'ils sont habiles en ruses pour travailler à leur propre conservation, nous ne devons point leur céder en calcul pour servir notre pays..... Quelle est la manœuvre habile qu'ils vous ont le moins pardonnée? c'est, à mon avis, une des plus importantes que vous ayez faite, celle d'avoir réduit l'opposition de droite à une vingtaine de royalistes exagérés. Votre terrain était là trop excellent pour qu'ils n'aient pas mis tout en œuvre pour vous le faire perdre, en frappant la droite dans son entier du même anathème. Aussi ce qu'ils redoutent surtout, c'est le retour du seul chef qui, par son caractère comme par l'estime forcée qu'il inspire, ait la puissance de rallier à lui tous les royalistes.

« L'habile position que vous avez prise dans le centre a grossi votre armée; mais, pour qu'elle soit vraiment forte et redoutable, il faut qu'elle soit compacte; pour atteindre ce

but, il faut de toute nécessité qu'elle ait un chef, et ce chef ne peut être que vous. Ceci est un fait contre lequel il n'y à pas à disputer, et n'allez point me parler d'ennui, de dégoût; votre cœur ne les calculera jamais, et il n'est point suffisant, dans des circonstances aussi grosses, d'attendre les événemens : il faut les prévoir, mais pour s'en emparer; il faut les maîtriser pour les mieux diriger; il faut sauver le pays et le Roi. Il ne s'agit pas ici de repos, de bonheur intérieur, mais d'intérêts si grands, que tout ce qui est personnel doit y céder sans combats.... Que deviendrait cette pauvre droite si aucun étendard ne la ralliait? Elle commencera par se séparer avec soin du centre : première bévue; elle flottera ensuite incertaine et sans boussole, essayant d'une opposition dangereuse, coupable et d'ailleurs impossible; elle accordera aux ministres, de très mauvaise grâce, ce qu'il est impossible de leur refuser.

« Les royalistes seront encore représentés comme des gens hostiles, tandis que c'est sur eux seuls qu'il faut que le gouvernement cherche un appui. La désunion la plus complète régnera parmi les membres de la droite; quel-

ques exagérés chercheront à se créer chefs; des sottises seront faites à leur instigation; ce sera un corps sans âme, sans force réelle et dans la plus déplorable désunion; tel est le sort que leur réserve votre absence.

« Vous arriverez alors, lorsque le mal sera presque devenu incurable, ayant à réparer toutes les fautes dont votre absence aura été la cause; mais les royalistes auront de nouveau perdu la confiance, le ministère verra ses criminelles allégations pleinement justifiées, la France sera encore une fois justement effrayée; les suites, je le répète, sont incalculables à prévoir par les maux qu'elles présagent..... Il est un autre parti, dira-t-on, que M. de Villèle arrive et se mette à la tête de l'opposition..... — Et pourquoi, et à quel propos? et contre qui, et contre quoi?..... — Qu'il refuse au gouvernement du Roi les choses indispensables à l'existence de la monarchie? — Pures et chimériques absurdités que je ne discute pas, parce qu'elles seraient également éloignées de son cœur et de son esprit.

« Il est enfin un troisième parti, le seul, à mon gré, qui puisse et doive être adopté.

M. de Villèle est placé par le ciel dans une position qu'il serait ingrat à lui de méconnaître, et s'il peut et doit rendre d'immenses services à son pays, une fausse modestie ne doit pas le porter à se retirer. Les hommes ne jugent que par ce qu'ils voient; dans cette circonstance, vous devez, j'oserai le dire, justifier sur tous les points la confiance qu'ils vous accordent, le dévouement de vos amis, l'espoir de la France et l'opinion de l'Europe. Votre cœur pardonnera à un bien véritable ami la franchise de son langage. — Voilà donc, dans mon opinion, ce que vous devez faire :

« Arriver avant l'ouverture des chambres, réunir tous les royalistes et ne plus les laisser s'égarer, vous montrer ouvertement leur chef (ce qui se fera tout naturellement), les recevoir chez vous et ne plus souffrir ces misérables réunions qui ne signifient rien.

« C'est chez vous que tout se décidera, ce sera vous, ce sera la raison qui déciderez ensemble. Que chaque député royaliste sache en arrivant que c'est chez M. de Villèle qu'il doit se rendre; vous réunirez ainsi autour de vous la droite, et même une assez grande portion

du centre; si quelques fous se séparent, tant pis pour eux, tant mieux pour nous; vous les laisserez dire et faire, assuré de les déjouer par votre silence, et vous aurez enfin adopté le seul maintien qui convienne à celui qui est appelé à jouer un aussi beau rôle. Loin de vous de prendre une attitude la moins du monde hostile; vous viendrez en habit de député déposer aux pieds du Roi les témoignages de respect et d'amour de toute cette armée qui sera sous vos ordres, puissance vraiment formidable, et, assis dans votre banc de député, vous viendrez appuyer le gouvernement, bien obligé à ne rien proposer que de vraiment monarchique. Votre sagesse et notre union feront votre force.

« Alors seulement, mon cher Villèle, nous pourrons voir le mauvais vouloir destructeur remplacé par la bonne volonté fortifiante. Si les ministres et les ministériels reviennent franchement (ce dont je doute fort), tant mieux encore; que nous font les hommes!

« Je ne vous parle point de Corbières, vous le connaissez mieux que moi, et c'est à vous à vous conduire avec lui. Mais, au nom du Ciel! plus de considérations timorées, plus de

ces petits ménagemens qui ne conduisent à rien de bon, et détournent du but.

« Un esprit aussi fort que le vôtre doit embrasser les choses dans leur ensemble.

« Adieu, je finirai ma lettre comme je l'ai commencée..... *A la vie! à la mort!* »

A M. LLORENTE,

Lieutenant-colonel, capitaine du régiment de Pavie, 4e de cavalerie légère à Barcelonne.

12 février.

« J'ai bien des reproches à me faire, mon cher Llorente, et je me les adresserais si j'avais pu avoir le tort de vous oublier; mais, entraîné de jour en jour par des devoirs, j'ai ajourné un véritable plaisir, celui de vous parler de mon ancienne amitié; je la retrouve, et j'en profite à l'instant même pour causer un peu longuement avec vous.

« La révolution semble promener son char brûlant sur le globe, et partout son passage est marqué par d'affreux ravages. Je m'associe toujours de grand cœur à tous les malheurs de cette Espagne, de cette contrée si magnanime par ses glorieux souvenirs; mais pardon-

nez à mon inviolable intérêt cette question peut-être un peu hasardée..... Les Espagnols ne sont-ils donc plus ce qu'ils étaient ? se laisseraient-ils imposer le joug dangereux d'une révolution dont tous les efforts tendent à détruire? d'une révolution qui renverse les trônes comme une dernière digue opposée à ses fureurs?

« Il est grand temps d'y remédier, et, pour cela, vous devez tous vous réunir pour réparer le mal que vous avez fait, délivrer votre Roi d'un joug honteux pour lui, plus honteux encore pour la nation qui le lui laisse porter et pour l'armée qui le lui impose.

« L'armée française, au moment des Cent-Jours, entraînée par des circonstances inexplicables, fit une bien grande faute. Mais depuis, par tous ses efforts, et par une fidélité qui repousse mille criminelles insinuations, elle cherche à effacer jusqu'au souvenir de cette époque fatale.

« Imitez ces exemples, mon ami, repoussez la révolution, et livrez-vous à l'horreur que les cœurs généreux doivent éprouver à son aspect. Porteriez-vous de sang-froid le joug de quelques hommes dont l'unique but

est de détruire partout pour bâtir à leur profit? Mais, mon très cher, avec de semblables principes, subversifs de tout ordre quelconque, sont-ils jamais parvenus à rien fonder? Les révolutionnaires ont partout fait couler des larmes, et jamais ils n'en ont essuyé !

« Vous avez quelques hommes de caractère, il faut vous rallier à eux. Je regrette quelquefois de n'être pas Espagnol en ce moment. Mon Dieu ! qu'il y a un beau rôle à jouer ! Sauver la Patrie, son Roi, la monarchie, quelle noble et brillante destinée ! J'ai vu couler dans vos veines, mon ami, ce sang que de semblables idées ont toujours fait bouillonner, et je ne désespère pas de voir un jour votre nom sur la liste de ceux qui auront contribué à sauver leur pays.

« Vous aurez entendu parler en sens divers de notre nouveau ministère.

« Nous nous sommes trouvés quelques instans dans des circonstances fort difficiles; mais la sagesse du Roi est encore venue assurer une fois de plus le bonheur de ses peuples. Il y avait un combat fort vif entre des ambitions et quelques intrigans : car la masse de la nation, éclairée par une funeste expérience, et

désenchantée, il faut l'espérer, de tous les vains prestiges, veut le repos à tout prix. On était incertain de ce qui allait arriver ; le mal allait toujours croissant, par l'obstination de quelques hommes à conserver un pouvoir qui ne pouvait plus leur rester, lorsque le Roi jeta les yeux sur un homme sans ambition, sans intrigues, fort de ses antécédens, profond, sage, éclairé ; M. de Villèle a été appelé à la composition du nouveau ministère dont il est l'âme, et il rassure tous les différens intérêts en même temps qu'il tient d'une main ferme le gouvernail politique qui doit nous diriger.

« Les ministres inspirent tous les jours plus de confiance et font bénir la sagesse du souverain.

« Mais adieu, etc., etc.

« Le vicomte de Larochefoucauld. »

A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

25 juin.

« Sire,

« J'ai eu l'honneur de mander constamment à Votre Majesté qu'il ne fallait, pour faire cesser en France l'agitation morale et le désordre physique qui ont troublé ce pays depuis plusieurs années, que confier les rênes de l'Etat à des ministres franchement royalistes. Aussi, à cet état d'incertitude où la France semblait placée par la coupable ambition de quelques hommes et l'entraînement insensé de quelques autres, voyons-nous succéder un état de choses tout différent.

« L'esprit véritable des Français s'est manifesté dans la dernière session par l'immense majorité qu'a obtenue le ministère. C'est en

vain que l'on voudrait encore calomnier les sentimens des royalistes et présenter la France comme un pays mécontent et prêt à s'embraser. Des factieux y travaillent à la vérité, mais la masse des peuples les repousse. Il est rassurant pour l'Europe de voir une cause, qui est vraiment la sienne, triompher en France, par l'accord parfait du souverain avec son ministère, par sa sagesse, par le caractère qu'il déploie contre quelques hypocrites dont l'ingratitude a enfin jeté le masque, et surtout par la confiance absolue qu'il accorde à un homme dont l'Europe elle-même doit attendre le repos. L'habileté de M. de Villèle a su réduire à l'impossibilité de nuire une exagération que des prétentions mal fondées eussent rendue dangereuse. Jamais ministre n'avait pris jusque-là un pareil ascendant sur l'esprit des chambres: ceux mêmes qui ne professent pas ses principes ont pour lui une estime, je dirai presque une confiance, qu'ils avouent hautement. Il lui appartenait de rendre à la monarchie des hommes, qui en étaient restés éloignés en tout. M. de Villèle est bien véritablement la tête de ce ministère, et il ne pouvait en avoir une meilleure ni une plus forte. Les ministres ont déployé

modération, prudence, sagesse, justice et fermeté : ils ont franchement marché dans une ligne religieuse, monarchique et constitutionnelle. Arrivés au milieu de graves difficultés, ils ont imposé aux factieux dans un moment où le désespoir de voir leurs projets déjoués leur faisait franchir toutes les bornes. Aussi la même inquiétude n'agite-t-elle plus les esprits : l'opinion, moins flottante, prend une direction plus favorable ; et, parmi les incendies allumés par une malveillance aussi insensée que criminelle, les élections ont à peine causé quelque tumulte local et passager. Enfin l'Etat se replace peu à peu sur ses bases naturelles.

« Quelques changemens indispensables s'effectuent insensiblement de la part du ministère sans exciter d'effroi, parce qu'ils sont toujours indiqués par la plus stricte justice. Le ministère a tracé lui-même la route qu'il veut qu'on suive ; et chacun, en y marchant, est sans crainte pour son existence. L'héritier du trône et la manière dont les princes marchent vers le même but et avec les mêmes moyens excitent la colère des factieux ; mais elle signale en même temps leur impuissance. Pour que cette situation de force et de sagesse se per-

pétue, il faut que les souverains étrangers, après avoir bien connu l'état de la France et les vues de son gouvernement, lui accordent une confiance sans réserve. Il peut encore s'élever en France des troubles partiels, mais rien de véritablement sérieux ou qui ne puisse être prévenu ou promptement réprimé. L'esprit du soldat qui repousse partout la révolution est un grand point de sécurité. Là, comme partout, il existe une faction ardente pour détruire, qui travaille avec d'autant plus de persévérance qu'elle sait que le repos de l'Europe tient à celui de la France; mais aussi elle rencontre plus que dans un autre pays un obstacle invincible dans la masse de la nation.

« M. de Talleyrand ne voulait pas de l'alliance avec la Russie, parce qu'il lui était impossible de rompre avec la révolution, et que le machiavélisme de l'Angleterre convenait mieux à sa politique : on met bien difficilement le feu au berceau qui nous a vu naître.

« M. de Cazes, maîtrisé par la faction, ne songeant qu'à conserver le pouvoir, et surtout la faveur, ne recula guère devant les moyens qui lui parurent bons pour y parvenir, et il se

servait des propres agens de la Russie pour tromper son gouvernement.

« M. de Richelieu voulait l'alliance avec la Russie ; mais, constamment abusé par de perfides conseillers qui avaient sa confiance, il ne sut jamais l'établir sur des bases solides.

« Le nouveau ministère veut franchement cette alliance, et ses sentimens sont une garantie positive de ses intentions : aussi n'a-t-il pas perdu une seule occasion de le prouver dans ses opinions individuelles. C'est à la Russie à cimenter cet accord, en ne laissant plus aucune intrigue se glisser dans ses relations avec la France. La politique de ces deux grandes puissances doit être aussi franche que droite ; et leur position territoriale, qui exclut toute espèce de rivalité, est un puissant motif d'union et de sécurité. Le caractère moral et religieux du ministère ne l'entraîne-t-il pas nécessairement vers un prince qui, comme l'Empereur Alexandre, travaille avec une noble persévérance à la régénération morale du continent ?

« Je dirai un mot de la médiation de l'Autriche et de l'Angleterre à Constantinople. L'alliance de l'Autriche avec la Russie rend

certainement le Divan soupçonneux sur les motifs de cette première; et la bonne intelligence de l'Angleterre avec le gouvernement de Votre Majesté, dans ces derniers momens, a dû rendre la médiation de l'Angleterre incertaine et presque douteuse. La France aurait prévenu la défiance d'une puissance ombrageuse comme la Porte : tant il est vrai que l'intérêt de l'Europe, et principalement celui de la Russie, est de voir la France prendre une part active dans toutes les grandes négociations. D'ailleurs, le caractère de Louis XVIII, son imperturbable justice, la loyauté de ses ministres et la situation même de la France doivent laisser toute sécurité aux souverains; son gouvernement, éloigné de toute ambition, ne cherche qu'à effacer les traces du passé.

« La seconde session qui va s'ouvrir est un des plus grands actes de force et un des plus importans qu'ait pu tenter le ministère : aussi a-t-il étonné la faction elle-même.

« Tant que M. de Richelieu a existé, l'espérance de ressaisir le pouvoir forçait la faction à une apparence de modération qui lui servait à dissimuler ses véritables sentimens : aussi, à présent qu'il n'est plus, a-t-elle jeté

toute espèce de masque, et vient-on de voir le dernier ministère se jeter avec la révolution dans la plus criminelle opposition.

« Cette violence annonce une session orageuse ; mais tous ses efforts échoueront contre l'union des royalistes et la sagesse du ministère.

« La nomination de M. de Fraissynous comme grand-maître de l'Université a réjoui tous les amis de l'ordre.

« Il m'est impossible en finissant de ne pas dire un mot de la dernière séance de la chambre des Députés, où M. de Villèle s'est montré vraiment puissant par le budget qu'il a apporté. On voyait d'un côté la mauvaise foi des derniers ministres dissimulant un arriéré de soixante millions, et de l'autre côté, cette franchise imperturbable qui ne dissimule rien et aborde toutes les questions.

« On a reconnu aussi dans ce budget un talent, une précision et une clarté remarquables.

« MM. Laffite et Casimir Périer disaient après la séance : « C'est l'homme le plus fort « en finances que nous ayons encore vu. » Jamais budget ne fut écouté avec un silence plus respectueux, et la confiance est telle que

cet arriéré, découvert tout d'un coup, n'a pas fait baisser les fonds! Je répète que cet état de la France, loin d'être alarmant pour l'Europe dans la situation actuelle des choses, est la plus sûre garantie de son repos; et cependant il est facile de lire sur la figure des ambassadeurs étrangers quelle déplaisance ils en souffrent; c'est un travers fâcheux de leur esprit : Dieu veuille qu'il ne soit pas imité par leurs souverains!

« Je suis, etc. »

A M. LE VICOMTE DE MONTMORENCY,

Ministre des affaires étrangères au congrès de Vérone.

Paris, 5 septembre.

« Le duc de Rohan va bientôt aller vous retrouver, cher et noble père; je veux qu'il vous porte l'expression de ma tendresse.... J'y joindrai quelques réflexions sur les affaires du moment; mais, auparavant, un mot de ma tout aimable femme, qui me reprochait de ne pas causer assez souvent avec vous en toute confiance et abandon, me décide à une courte explication.

« Vous avez regretté de n'avoir pas causé avec moi avant votre départ; je le regrette moi-même, et mon opinion personnelle sur la présidence que le Roi vient d'accorder à M. de Villèle vous aura prouvé que quand il s'agit

des intérêts de mon pays et de ceux du Roi, je dois faire taire mon cœur. Je vous connais assez, cher et noble père, pour penser que vous m'en estimerez davantage. Un homme, conduit par la main, semble avoir été destiné providentiellement à la mission qu'il accomplit en France. Pour qu'il le puisse réellement, il faut qu'il ait autant de force et de pouvoir que notre forme de gouvernement permet de lui en confier. Le vicomte de Montmorency est trop bien apprécié de tous ceux qui l'entourent pour qu'on puisse un instant penser qu'il eut été d'un avis contraire, et tout ce qui est personnel se détruit, s'anéantit, dans un cœur aussi généreux, devant des intérêts aussi graves. Les circonstances sont très graves en effet, et il faut, afin de n'être point écrasé par elles, réunir en soi-même toutes les conditions nécessaires pour les surmonter......

« Le Roi, en vous envoyant au congrès, dans un moment aussi important pour la France et pour l'Europe, vous a témoigné une confiance dont il est permis d'être fier ; et M. de Villèle, en opinant pour que vous y allassiez, vous a prouvé jusqu'à quel point il désirait vous être agréable, et surtout à quel point il

comptait sur votre loyauté. C'est un bien grand engagement que vous avez pris; mais aucun de nous ne doute que vous ne justifiiez toutes les espérances que la France et vos amis ont conçues de votre mission. Cependant le Roi vient de nommer M. de Villèle président de son conseil. Vous étoufferez, cher et noble père, le premier sentiment de légère contrariété que peut-être vous pourriez en éprouver, en pensant surtout au rôle que vous êtes appelé à jouer en ce moment. Vous remarquerez à quel point il est nécessaire que cet acte de la volonté du Roi soit présenté par vous-même aux Souverains comme une mesure aussi sage que nécessaire et opportune. Ce sont les pensées, les vues, c'est le système de M. de Villèle que le Roi avoue et reconnaît, et embrasse hautement et franchement. Croyez que cet acte de la puissante confiance du Roi aura des résultats bien plus importans que vous ne pourriez le calculer d'abord.

« Mais, d'ailleurs, n'est-ce donc pas M. de Villèle qui a formé ce ministère? n'est-ce pas lui qui, de fait, en est l'âme? n'est-ce pas son avis, d'après vous-même, qui prédomine presque toujours? En un mot, ce ministère, un

ministère quelconque, pourrait-il aller sans lui? n'était-il donc pas alors indiqué, essentiel, indispensable qu'il en fût le président de droit? Vous concevez ainsi, cher et noble père, combien votre position serait fausse si vous aviez un instant l'air de n'être pas de cet avis, et combien elle est convenable et digne, au contraire, si vous l'approuvez ouvertement! J'oserai ajouter que c'est un devoir; autrement, vous sembleriez dire à l'Europe : « Le « conseil du Roi est divisé. » Par-là, vous donneriez beau jeu aux cabinets qui travaillent à cette division. Vous ne serez pas même porté à croire qu'il y a quelque inconvénient à ce que la présidence ne soit pas accompagnée de la pairie et que cela sera choquant pour la chambre haute. Il va de reste qu'il n'y a aucune raison de fait pour que le président du conseil soit nécessairement pris parmi les pairs de France, et qu'il suffirait même que cette chambre le regardât comme un droit pour que Sa Majesté lui prouvât, par cet acte, que sa volonté royale est au-dessus des prétentions exclusives d'un corps de l'Etat qui ne peut avoir de prérogatives en dehors de celles qui lui sont réservées par les institutions et sur-

tout en ce qui touche le conseil de Sa Majesté.

« Mais, en outre, M. de Villèle acquiert par-là plus d'influence encore dans la chambre des Députés, et véritablement il n'a rien à désirer pour la chambre du Luxembourg. C'est donc cette mesure, telle qu'elle est, qu'il semble que vous deviez approuver et soutenir hautement. Tout ce qui a dans l'âme un peu de générosité vous trouvera ainsi bien plus grand que Président vous-même. Je viens à la politique générale :

« C'est le moment où il faut lui donner d'autres bases, et ce beau rôle, cher et noble père, vous est en partie réservé ; mais ce n'est pas avec de vieux courtisans et routiniers d'intrigues dont la politique déloyale, égoïste, ténébreuse, toute dépouillée de moralité, n'a jamais vu dans le bien public que son intérêt personnel ; dont les vues étroites et intéressées n'ont pas pu ou voulu comprendre encore que c'était véritablement d'un système général dont il fallait s'occuper pour l'Europe, système qu'ils ont tracé sur le papier et qu'ils n'ont pas mis en action ; ce n'est pas avec de tels hommes, dis-je, que vous

parviendrez jamais à un résultat aussi honorable qu'important ; mais, cher et noble père, votre caractère si plein de grâce, si franc, si élevé, doit avoir un autre succès auprès des souverains ; et, heureusement pour vous comme pour moi, il aurait peut-être quelque désavantage auprès de leurs cabinets. C'est donc sur l'esprit des souverains qu'il faut agir ; il faut élever leurs pensées au-dessus de ce cercle d'idées vulgaires, dans lesquelles on les tient renfermés depuis trop longtemps ; il faut leur faire adopter ces hautes et puissantes maximes dont le principe est éternel et qui deviennent les seules véritables garanties du repos des peuples. Jamais réunion de Rois n'a offert à ce sujet de plus faciles moyens, et leurs caractères personnels rendent possible aujourd'hui ce qui ne l'eût été dans aucun autre temps peut-être. L'Empereur Alexandre est celui surtout vers lequel, dans mon opinion, doivent se diriger tous les efforts. C'est avec lui surtout qu'il est de notre intérêt de fonder une alliance solide et durable. C'est ainsi que nous pouvons mener l'Europe.

« Mais, dira-t-on, on peut craindre l'accrois-

sement de sa puissance. — Si vous lui laissez faire la guerre, c'est bien alors que vous devez craindre cet accroissement, car la guerre est pour lui un moyen certain de s'agrandir. La paix, au contraire, lui laisse une occupation intérieure qui bornerait les vues ambitieuses qu'il pourrait avoir. Alexandre vise maintenant à une gloire plus louable que celle des armes, et je crois que vous pourrez tirer un parti infini de la hauteur de ses pensées. Il a de l'incertain; il faut le fixer; pour cela, lui inspirer une confiance absolue dans nous, dans notre politique, et, avant tout, dans l'esprit et le caractère de Louis XVIII; lui montrer la France hors de toute ambition particulière et décidée seulement à maintenir l'intégrité de son territoire et à travailler à la paix générale. Je me demande quel serait, en résumé, le résultat que je voudrais que l'on obtînt du congrès; le voici tel que je l'entends :

« 1° Faire reprendre à la France la place qu'elle doit occuper parmi les puissances de l'Europe ;

« 2° Justifier cette noble France, si longtemps calomniée aux yeux de l'étranger vraiment égaré sur ce point par les actes et les

écrits de la faction révolutionnaire; montrer le véritable esprit de la nation; faire connaître et apprécier les sentimens réels des Français; prouver que, malgré l'influence et les écarts antérieurs, il reste en France assez d'élémens d'honêteté, de force, d'amour de bien public, pour que ces élémens, soutenus et mis en action, puissent encore arrêter les efforts d'une révolution plus menaçante naguère qu'elle ne l'est aujourd'hui que son mouvement est comprimé;

« 3° Ce sont les ambassadeurs étrangers en France qui travaillent constamment à représenter la France comme entièrement livrée aux idées révolutionnaires, tandis qu'il est vrai que ce n'est qu'un petit nombre de factieux qui ne trouvent même les moyens de s'agiter et de faire quelque illusion que quand ils sont protégés et encouragés par des influences plus élevées; donc, ouvrir les yeux des souverains sur les intrigues de leurs cabinets, sur la marche perfide de leurs agens;... est-il possible de parvenir jamais à étouffer complétement les agitations de l'intérieur tant que nous aurons parmi nous des agens occupés sans cesse à les fomenter? Est-il digne, est-il

convenable, est-il possible que la France soit obligée de souffrir, dans ses propres affaires, l'intervention cachée et quelquefois visible des ministres étrangers? Et encore je passe sous silence les différentes suppositions qui ont été faites précédemment par rapport à leurs liaisons et même à leurs intérêts;

« 4° Eveiller surtout l'attention des souverains sur la politique de trouble, d'envahissement et d'exclusion de l'Angleterre;

« 5° Obtenir des garanties contre une plus longue oppression des Grecs; mais éviter avec le plus grand soin tout prétexte de guerre pour la Russie; convenir qu'il viendra peut-être une époque à laquelle il sera de la dignité comme de l'intérêt des puissances de ne pas souffrir en Europe un pouvoir aussi absurde et aussi tyrannique que l'est celui des Turcs; mais que le moment n'est pas arrivé, et que les mesures à prendre, quand il sera venu, doivent être prises d'accord;

« 6° Tendre à l'évacuation du Piémont, eu égard, surtout sur ce point, à l'accroissement, à la persévérance et au jeu caché de l'Autriche; faire diminuer les subsides imposés à Naples; demander la retraite d'une partie des troupes

d'occupation, en en laissant assez toutefois pour répondre à une révolution toujours menaçante dans ce pays;

« 7° Apprécier l'état de l'Espagne; faire juger si les efforts sortis de son propre sein sont suffisans, ou s'il convient de porter à la cause monarchique un secours direct et extérieur; s'il est impossible de rien attendre d'efficace des efforts isolés des royalistes espagnols, une grande intervention semble devoir être mise en avant;

« 8° Et j'y reviens encore, chercher surtout à établir entre tous les souverains, pour le bonheur des peuples, unité de pensées, de sentimens, de volonté; les tenir en éveil contre la marche de leurs agens et les ressorts de la politique anglaise; enfin, leur inspirer pour la France l'estime et la confiance qu'elle mérite, car c'est la France qui doit être le point d'union, de force, de sécurité pour toute la famille européenne.

« Voilà toutes mes pensées, cher et noble père, comme tous mes sentimens. Vous devez de l'indulgence aux unes, de bons conseils aux autres, et vous rendrez justice à un cœur qui vous est tendrement attaché. »

A M. LE VICOMTE DE MONTMORENCY,

AU CONGRÈS DE VÉRONE.

Paris, 23 septembre.

« Je reçois à l'instant même votre lettre tout aimable, cher et noble père; et, comme je sais qu'un courrier va vous être expédié, je veux vous répondre sur-le-champ quelques mots et vous remercier, d'abord, d'une amitié à laquelle vous me trouverez toujours extrêmement sensible.

« Vous me faites un reproche qui n'est pas fondé. Qu'aurais-je pu vous dire? vous parler de mes prévisions sur la Présidence? vous ne les eussiez point partagées, à ce que je vois; et, comme un esprit facile vient toujours au secours d'un cœur qui souffre, vous eussiez voulu me prouver que j'avais tort : je n'avais qu'une

opinion à vous offrir ; il était donc bien plus simple de me taire, en cherchant moi-même à m'habituer avec une pensée qui pouvait vous être pénible, et quoi qu'il pût m'en coûter; car vous savez qu'il n'y a pour moi qu'un seul motif et qu'un seul but : le service du Roi et du pays.

« Vous désirez connaître sur le fait de la Présidence, les idées de mon Père qui vous envoie mille amitiés. Il pense comme moi « qu'un Président du Conseil était indispensable et qu'il était bien difficile qu'on en choisît un autre que celui qui avait formé ce Conseil et qui, de fait, en était déjà le chef. » Le résultat, d'ailleurs, est déjà tel qu'il n'est plus possible d'en nier les salutaires effets.

« Vous faites à M. de Villèle un reproche qui n'est pas plus fondé. Supposez (ce que j'ignore) que le Roi lui en eût parlé, en le lui confiant comme à vous, pouvait-il en parler plus que vous qui n'en avez rien dit? Je puis vous garantir que ce n'est certes pas un sentiment d'ambition personnelle qui l'y a porté; il eût bien plutôt travaillé à s'en éloigner lui-même ; il était peut-être le seul du Conseil qui ne le désirait pas; mais encore une fois, il n'é-

tait pas libre de trahir la confiance du Roi, en supposant toujours que confidence lui en eût été faite par avance. Je vous répéterai toujours qu'il y a des gens à qui vous vous confiez et qui vous font bien du tort : ce n'est pas à votre gendre, malheureusement ; il se tait le plus souvent avec vous ; c'est ce qu'il a de mieux à faire, convenez-en, et à sa place vous en feriez autant. A votre entrée au ministère, il n'en était pas ainsi ; mais je vis bien vite que vous n'éloigneriez pas de vous ce petit cercle d'hommes qui vous nuisent, et qui, seuls, font tout le mal. Ma voix aurait crié dans le désert ; il me serait peut-être trop facile de vous prouver que, plus d'une fois, mon cœur ne fut pas généreux à demi ; mais il me suffit de pouvoir me rendre cette justice à moi-même ; je ne chercherai jamais à me la faire rendre par d'autres, pas même par vous.

« Hier soir encore, j'ai causé long-temps de vous avec M. de Villèle, et je vous assure qu'il vous serait facile de vous entendre, si vous le vouliez ; mais il faudrait, pour cela, vous séparer d'un entourage qui a sur vous bien plus d'influence que vous ne le supposez vous-même. Je devine le langage différent qui

vous sera tenu de tous les côtés ; vous le repousserez d'abord, parce que votre noble cœur vous y portera ; mais il n'en aura pas moins fait une impression qui se représentera plus tard, je le crains.

« Ces inconvéniens que vous croyez apercevoir dans la Présidence ne sont, permettez-moi de vous le dire, que dans quelques imaginations, et les avantages sont positifs et immenses. J'ignore si vous vous faisiez assez d'illusions pour ne pas voir la situation vraiment fâcheuse dans laquelle nous nous trouvions naguère ; mais j'avoue que j'en étais vivement alarmé. Tous les obstacles ne sont pas et ne peuvent être si promptement levés ; mais il est vrai de dire qu'ils s'aplanissent tous les jours, et qu'enfin nous marchons, ce que nous ne faisions pas.

« Je regrette cette fin de lettre au Roi et cette autre lettre à M. de Villèle dont je n'ai pas même encore entendu parler. Pourquoi vous regarder comme personnellement atteint dans un acte si évidemment utile au pays ? J'aurais désiré, tout au contraire, que vous l'eussiez loué hautement, approuvé, presque conseillé. Je voudrais que, partout, mon beau-

père jouât un rôle digne de son noble caractère.

« Je vois avec peine qu'une des choses que vous regardez comme ne devant être qu'effleurée est précisément une de celles que je regarde, moi, comme fort importante à traiter dans les relations particulières : je veux dire celle des ambassadeurs étrangers chez nous. Cette question, bien grave dans ma pensée, tient à notre dignité comme à notre repos. Il me semble qu'il serait urgent de ne pas la perdre de vue.

« Je m'effraie que vous voyiez si peu l'Empereur Alexandre ; c'est sa conquête qu'il serait important de faire, et que je vous souhaite de tout mon cœur. On pourrait compter sur lui bien plus que sur l'Autriche. Dans mon opinion, c'est sur la Russie que nous devons appuyer principalement notre politique, et c'est la France qui doit être le lien indissoluble du traité européen qui doit enfin achever d'enlever tout espoir à l'esprit révolutionnaire.

« Je n'ai pas trouvé M. de Villèle aussi éloigné des secours, quant à l'Espagne, que vous paraissez le supposer. C'est d'ailleurs mon opinion positive, et vous savez que je ne la tais

avec personne lorsque je crois utile de la dire, que la guerre faite par nous depuis du temps, comme quelques gens y poussaient, eût été *fatale*. Je crois que nous ne devons point faire de cette affaire une cause personnelle, mais bien une cause d'ordre social, d'utilité, de dignité, de devoir général. C'est ainsi que je l'envisage, et ce qui me fera répéter sans cesse qu'il faut convaincre les souverains que, partout où la révolution essaie de lever la tête, ils doivent se réunir pour la comprimer.

« Adieu, cher et noble père. — Point de démission et accord parfait. Tout le monde y est disposé, et vous devez être comme tout le monde. Mais je vous dirai avec la même franchise que, quoique vraiment touché des sentimens exprimés dans votre lettre, je n'y vois pas, malheureusement, assez de dispositions à cet accord parfait qui me paraît si désirable. Adieu; je vous embrasse tendrement. »

A M. LE VICOMTE DE MONTMORENCY,

Ministre des affaires étrangères au congrès de Vérone.

23 octobre.

« Malheureusement, vous ne croyez pas toujours votre gendre dans les choses qui contrarient vos idées; aujourd'hui, la chose est tellement grave que je vous supplie de m'accorder une *entière confiance*. Quelque chose que l'on puisse vous dire ou vous écrire par le même courrier, veuillez n'ajouter foi qu'à mes paroles. Vous connaissez, je l'espère du moins, assez ma loyauté pour croire que je suis incapable de vous tromper; et peut-être assez clairvoyant pour ne pas me tromper moi-même, surtout sur les choses que je vous donne comme *certaines*. D'abord il est impossible d'être plus aimable, et dans des dis-

positions plus parfaites que M. de Villèle ne s'y trouve vis-à-vis de vous : parfaitement content de ses rapports comme de sa correspondance avec vous; sentant que votre présence est indispensable là-bas, et cependant désirant votre retour ; bien décidé à établir avec vous les relations les plus amicales et les plus franches; n'ayant, après cela, aucune idée d'envahissement sur votre ministère, *pas la moindre ;* désirant et voulant s'entendre surtout avec vous. S'il n'en était pas ainsi, ce que je suis loin de prévoir, rappelez-vous, cher et noble père, que ce serait entièrement votre faute ; car je connais trop bien les dispositions, d'un côté du moins, pour pouvoir m'y tromper. Ce préambule était nécessaire, veuillez bien l'apprendre par cœur et le croire sans restriction. Vous devez avoir pu juger que, sans aucun intérêt personnel, je n'avais qu'une pensée, qu'un besoin : c'est le bien de mon pays; et il y va ici de son repos, de son bonheur, de sa gloire, de la vôtre enfin. Une immense responsabilité pèse sur M. de Villèle. Il est simple, il est de droit qu'il tienne à son système, à ses idées; mais ici encore, et j'en juge d'après lui du moins,

vous êtes, dans ce moment, parfaitement d'accord, et il se loue constamment de la manière dont vous secondez ses vues ; il met un soin et une exactitude dans sa correspondance que vous devez remarquer.

« Je vous mandais il y a quelque temps: votre ministère a besoin d'être organisé..... j'étais loin de me tromper, et je ne prévoyais pas que des abus inouis de lettres seraient bientôt commis. Votre ministère n'est pas à vous, et M. *** y commandera tant que vous n'aurez pas réformé quelques hommes! Il est téméraire de conserver pour intimes les *intimes* de ses prédécesseurs. M. de Villèle vient de se trouver dans la nécessité de prendre quelques mesures jusqu'à votre retour, recommandées par la nécessité comme par l'intérêt du pays, et celui même du portefeuille dont vous êtes chargé. Il faut que tout marche, et il est impossible de se dissimuler que nous n'en étions pas là il y a quelques mois.

Il m'est revenu que vous étiez loin d'avoir fait des frais inutiles vis-à-vis des souverains, ce qui m'a charmé; continuez, cher et noble père; c'est là ce qui seul pourra assurer et

vos succès et ceux de votre noble et importante mission. Mais arrivons à la grande question, celle sur laquelle il m'est pénible de vous éclairer; c'est un devoir que mon cœur m'impose vis-à-vis de vous, et ma conscience vis-à-vis de mon pays. Je n'hésite pas.

« Il y a contre vous une forte, puissante, et je pourrais dire immense intrigue, pour vous amener, *n'importe par quel moyen,* à donner votre démission, et l'on se servira pour y parvenir des voies les plus détournées et de ceux mêmes, parmi ceux qui vous aiment sincèrement, dont on sera parvenu à faire des dupes.

« Cette intrigue, grâce à Dieu, *échouera;* mais il est indispensable que vous la connaissiez ce qu'elle est. On veut votre place à quelque prix que ce soit : on la veut pour M. de B....., qui ne paraît pas : les autres jouent pour lui, espérant se servir un jour dans leur intérêt d'un homme qu'ils auront amené au ministère. Ils échoueront pour le *résultat :* n'allez pas donner le moindre fondement à leurs démarches, ni à leurs espérances, en écoutant le perfide langage de leur amitié et *leur désintéressement pour vous.* C'est une intrigue de cour que favorisent cependant des

influences étrangères, jalouses de voir la France marcher tous les jours vers une situation tranquille.

« Dois-je vous dire que ceux que vous croyez le plus vos amis ou amies donnent dans cette coupable menée : le ministère, disent-ils, ne vous va pas; M. de B..... est le seul homme qui puisse défendre les intérêts et la gloire de son pays, et c'est le ministère de la maison du Roi qui vous convient; donnez-leur un démenti, et prouvez que les intérêts de la France, que ceux de son repos, de sa gloire, de ses rapports vis-à-vis d'elle-même, et vis-à-vis de l'étranger, que les intérêts de la morale et de la véritable politique, les garanties nécessaires à se donner réciproquement, les rapports des différentes puissances, les devoirs imposés par l'intérêt commun, que les intérêts, enfin, de la Sainte-Alliance, si noble, si utile et si belle institution, ne pouvaient être confiés à des mains plus dignes de les faire valoir que celles de l'heureux descendant du premier baron chrétien.

« Selon moi, ce qu'il faut demander toujours et avant tout, ce sont de nouvelles bases à la politique de l'Europe : le traité de la

Sainte-Alliance, devenu règle positive de conduite pour tous les Souverains; toutes les questions traitées par l'intérêt général et non particulier, toutes les puissances suivant la même règle de conduite et forcées à marcher ensemble et parfaitement d'accord, une décision prompte prise pour l'Espagne, comme pour le Portugal, et enfin un système général, absolu et *positif* en dépit de tous les cabinets et par l'entremise seule des Souverains. C'est en mettant leur loyauté en jeu, c'est en parlant à leur âme que vous réussirez. Quel rôle utile et important jouera enfin la France replacée parmi les puissances, comme puissance influente! et quelle influence conservatrice et régénératrice! quel noble rôle aussi aura joué celui qui aura été chargé de la représenter en discutant les intérêts de l'Europe!

« Croyez, etc, etc. »

A L'EMPEREUR ALEXANDRE,

AU CONGRÈS DE VÉRONE.

20 novembre.

« . . . .

« La conduite de Votre Majesté au Congrès doit exercer une grande influence sur les destinées de l'Europe, en donnant enfin des bases fixes à l'édifice social, à la politique une direction aussi sage que loyale, et à tous les souverains comme à tous les peuples l'appui qu'ils attendent de vous. Quel triomphe pour les révolutionnaires, si le Congrès n'offrait bientôt aux nations un résultat digne d'une pareille réunion de Rois!

« Tous les yeux, Sire, sont tournés vers vous, et la constante magnanimité qui a dirigé toutes vos actions remplit les cœurs d'espé-

rance. Il est temps de remplacer une politique exclusive par un système fondé sur l'équité générale; il est temps que les idées essentiellement progressives et conservatrices d'une morale élevée règlent les destinées des peuples qui ne vivent et prospèrent que par la justice.

« Une convulsion presque générale, et dont les indices inquiétans se montraient jusque dans les Etats de Votre Majesté, ont assez indiqué que le système des cabinets, séparés d'intention, de principes et de sympathies avec les souverains, amenait des résultats opposés à ceux que l'on aurait dû attendre.

« Le cabinet de Saint-James, fidèle à une politique perfide, semble, jusqu'à présent, se croire plus à l'abri des troubles intérieurs lorsque des révolutions éclatent chez ses voisins : aussi affecte-t-il une sorte de neutralité en favorisant sous main les agitations de l'extérieur. Il s'effraie déjà du repos dont la France commence à jouir, repos qui doit devenir la plus sûre garantie de celui de l'Europe. Les menées secrètes de ce cabinet en Espagne, en Portugal et en Amérique; sa conduite du côté de la Turquie; enfin son isolement calculé et égoïste des traités de la Sainte-Alliance ont

assez prouvé que, régi par un système personnel et ne voulant faire aucun sacrifice à l'ordre général, il ne calcule jamais que ce qui peut servir son intérêt particulier, séparé de tous les liens du continent par son établissement religieux, insulaire, commercial, aristocratique et exclusif. Est-il de la dignité et de l'intérêt de l'Europe de souffrir cette divergence funeste dans la politique générale ? divergence, je le dis encore, malheureusement favorisée par les agens de quelques cabinets étrangers que l'Angleterre attire dans ses intérêts par des moyens que l'honneur et la probité ne sauraient approuver.

« La France a envoyé au Congrès un homme qui, heureusement pour lui-même, pourrait avoir quelque désavantage sur le terrain de l'intrigue, mais dont les sentimens religieux, la politique aussi droite que franche ne peuvent inspirer aucune crainte et se présentent au contraire comme de puissans motifs de confiance et une grande possibilité d'union. Je crains seulement à Vérone la présence de quelques individus dévoués, plus ou moins ouvertement, à l'influence toujours éveillée et active de l'ancien ministère de M. P... ...,

et dont tous les efforts doivent tendre à diviser, gens d'autant plus dangereux que tous les secrets de la politique leur sont connus. C'est cependant dans l'accord intime de la Russie et de la France qu'il faut persister à reconnaître l'intérêt réel de ces deux puissances, et par suite celui de tout le continent européen.

« Si mes notes antérieures sont encore présentes à l'esprit de Votre Majesté, elle doit voir se vérifier en France ce que je lui avais annoncé depuis long-temps, lorsque le système précédent serait enfin abandonné. Tout y rentre dans l'ordre depuis qu'un nouveau système a été adopté.

« La conduite des ministres dans l'intérieur, leur calme au milieu des plus vives agitations, le caractère avec lequel ils ont réprimé les factieux et réduit les ambitions particulières à la nullité, ce qu'ils font chaque jour pour établir les institutions protectrices de l'ordre, tout démontre la force et la sagesse dont ils sont doués. M. de Villèle, qui n'a pas cessé d'être l'âme de ce ministère, et qui, revêtu de la confiance absolue du Roi, en est enfin devenu le Président, prouve, par tous ses

actes, qu'il est véritablement homme d'Etat. Enfin sa loyauté doit donner à la politique une direction toute nouvelle.

« Une preuve de la saine politique qui anime ce ministère se trouve dans l'alliance qu'il désire entretenir constamment avec la Russie; union également avantageuse aux deux Etats, union qui porte l'effroi parmi les factieux de tous les pays, qui rassure les classes éclairées, intéressées et honnêtes de tous les peuples, et qui peut, seule, affaiblir l'influence des intrigues de l'Angleterre; union qui doit décider les couronnes à l'adoption d'un système qui embrasse tous les intérêts continentaux, et rétablisse l'ordre partout où il se trouve troublé.

« Par suite de ce même système, franchement adopté, le sort actuel de l'Espagne ne peut être vu avec indifférence; il doit être fixé comme celui de tous les pays où la révolution pourrait encore commander. C'est une question d'intérêt général et d'ordre social; car, en s'en occupant, on toucherait forcément une autre question qui embrasse également l'Europe. Il est, en effet, de l'intérêt des Souverains comme des peuples de travailler avec une

invincible persévérance à détruire ces associations criminelles, ces sociétés secrètes qui, du nord continental, se sont infiltrées jusque dans la Péninsule, et qui ne peuvent réaliser leurs projets qu'en amenant un bouleversement complet, un sens dessus dessous général.

« Après avoir démontré à l'Empereur que l'état tranquille et prospère de la France, loin de pouvoir porter le moindre ombrage à la Russie, devait, au contraire, lui sembler une heureuse garantie de son propre repos, je crois devoir terminer cette note par un tableau exact de la situation intérieure des affaires en France, pour éclairer Votre Majesté d'abord, puis pour venger mon pays des calomnies des derniers ministères, et peut-être aussi de celles des principaux agens des puissances étrangères.

« Ce que j'ai souvent répété, l'événement l'a justifié : le Roi de France, dont les idées sont lumineuses et pleines de sagesse, ne suivait pas son propre système, et les hommes qui étaient parvenus à s'emparer de sa confiance l'abusaient et le trompaient sans qu'il pût s'apercevoir de la perfidie de leurs conseils. Tout était division dans le cercle de la famille

royale, tout était division dans l'intérieur de la France ; et la révolution, trouvant partout des appuis, menaçait également le sort de toutes les puissances. Ils étaient bien criminels, ceux à qui tous les moyens ont paru bons pour conserver le pouvoir ; ils ont été bien coupables, ceux qui, avec de bonnes intentions, n'écoutaient que de perfides directions ! La Providence nous a débarrassés des uns et des autres par la disgrâce ou par la mort. Laissons ce qui a été, et voyons ce qui est.

« Union la plus intime dans la famille royale, accord le plus parfait entre le Roi et l'héritier du trône, de telle sorte que l'*exagération* qui voulait, à tout prix, trouver un appui près de sa personne, et la malveillance qui cherchait à accréditer ce bruit ont été également repoussées et démenties : « Puisse mon frère, disait l'autre jour Monsieur, avec cette âme qui le caractérise, puisse mon frère régner longtemps pour le bonheur de ses peuples et le repos de mes petits-enfans ! Après cela, je le déclare hautement, tout va si parfaitement bien, et j'approuve tellement tout ce que fait le Roi que je ne comprendrais pas qu'il fût possible de songer jamais à y rien déranger ;

M. de Villèle a toute ma confiance comme celle du Roi. » Jamais, peut-être, depuis que le Roi existe, une intimité aussi cordiale et aussi étendue n'avait régné avec Monsieur : aussi les intrigues de tout genre viennent échouer auprès des deux frères, et les ambitions fâcheuses se trouvent sans appui.

« Le cœur de Votre Majesté sera touché assurément de cet accord fraternel, dont on trouve dans sa famille un exemple si remarquable, etc., etc., etc. »

A LA PRINCESSE ZÉNAIDE WOLKONSKY.

A Vérone, 24 novembre.

« J'ai eu de vos nouvelles par M. de Montmorency, chère et aimable princesse; mais je ne résiste pas à vous parler moi-même de mon inaltérable amitié, d'un sentiment tel que vous devez l'inspirer à ceux qui vous connaissent, et qui ne finit qu'avec la vie. Je sais que vous avez parlé de moi avec amitié; j'y comptais, mais cette assurance m'a été précieuse et j'y tiens.

Vous vous trouvez là sur un bien grand théâtre; mais vos succès doivent y être tout aussi certains que sur les plus petits; vous faites les beaux jours de Vérone! peut-être bien aussi parfois les mauvais, car je gage que

vous inspirerez plus d'un regret dont vous vous apercevrez à peine. Si de nombreuses occupations ne me retenaient à Paris, j'aurais bien aimé à accompagner le vicomte de Montmorency, et surtout à aller le rejoindre dans ce lieu où, depuis, j'ai su que je vous rencontrerais. J'aurais appelé cela du bonheur, et il est si rare dans cette vie, qu'il est permis de le compter.

Les choses vont en France comme je vous ai plusieurs fois annoncé qu'elles iraient lorsque nous aurions, à la tête des affaires, des hommes voulant le bien, le voulant fortement et y montrant cette sagesse qui accompagne le vrai mérite. Nous avons enfin une marche, un système, et de plus, les intrigues sont sans crédit, les ambitions sans influence; la force des choses et la sagesse du ministère entraînent les hommes, et les événemens les dirigent dans l'intérêt général comme dans l'intérêt particulier.

« A la tête du ministère est un homme dont je suis l'ami intime depuis sept ans, et qui est certainement un des hommes les plus distingués qui existent; donnant à la politique les seules bases sur lesquelles le monde puisse se

reposer d'une manière durable, il doit finir nécessairement par prendre une influence salutaire sur la politique de l'Europe. Ses opinions morales et religieuses sont une heureuse garantie de ses sentimens. La confiance du Roi est entière en lui, celle de MONSIEUR l'est également, et il y a entre ces deux princes une union, une intimité, un accord sur toute chose qui éloignent nécessairement toute possibilité de trouble. Il règne, quoi qu'on puisse vous en dire, un accord suffisant dans ce ministère. Je ne vous parlerai point de M. de Montmorency; vous avez pu le juger; et sa loyauté et sa franchise paraissent même avoir eu assez de succès auprès de l'Empereur Alexandre, pour lequel il professait ici presque de l'enthousiame.

« Vous connaissez, quant à moi, le sentiment profond de vénération que j'éprouve pour ce souverain : il est extrême, et son caractère m'inspire une telle confiance, que je suis convaincu que, parfaitement d'accord avec le Roi de France, il appartient à ces deux princes de régénérer l'Europe, et de donner à la politique des bases toutes nouvelles.

« Le grand malheur, soit dit bien entre

nous, chère princesse, c'est la corruption qui existe dans tous les cabinets de l'Europe, cet égoïsme qui dicte toutes leurs paroles, ce machiavélisme qui dirige toutes leurs actions. Vieux artisans d'intrigues et de méfiance, ils ont pris l'habitude de chercher à détruire, souvent de se laisser corrompre, et peut-être ne peuvent-ils plus prendre sur eux de travailler franchement à reconstruire l'ordre social si cruellement ébranlé; envieux de leurs voisins, ils calculent tous leurs malheurs comme une chance de prospérité personnelle. C'est aux souverains qu'il appartient seuls de sortir de ce dédale fangeux dans lequel on les tient enfermés. C'est une espèce de joug honteux qu'ils doivent secouer.

« Jamais peut-être une réunion de princes en Europe n'en aura offert davantage la possibililité, par la noblesse et la loyauté des caractères; mais c'est à votre Empereur, c'est au Roi de France à donner cet élan. D'horribles sociétés secrètes travaillent l'Europe. La France est, de tous les pays, celui qui offre maintenant le moins de chances de troubles; aussi, loin d'être regardée avec envie, elle devrait être considérée comme un point de

repos et de salut. Je pense que ce qu'il faudrait, avant tout, ce serait de donner de nouvelles bases à la politique, et puis trouver ensuite un plan général où se rattacherait chaque système particulier et auquel chacun resterait fidèle. Il faudrait forcer tous les agens diplomatiques à parler un autre langage et à tenir une autre conduite ! Ils entrent dans toutes les intrigues des pays où ils vivent, loin de chercher à les calmer; ils tendent à diviser au lieu de travailler à rapprocher, faisant ainsi méconnaître les intentions et les sentimens de leurs souverains.

« Il faut, avant de vous quitter, que je vous parle d'une personne avec laquelle je cause souvent de vous, et qui vous conserve le plus tendre souvenir. Vos esprits sont faits pour se convenir et s'entendre : c'est madame du C..... Je crois vous en avoir parlé fort en détail, car vous êtes digne de toute confiance, et il m'est doux de l'avoir avec vous. Mon dévouement pour elle vous est connu; mais, loin de me rendre aveugle, il me donnerait au contraire plus de clairvoyance, s'il était possible, et plus de sévérité.

« Vous avez connu ses affreux malheurs, sa

résignation, son admirable courage, son héroïque belle-mère : je crois vous avoir écrit de tout cela ; mais ce que je veux que vous sachiez, c'est que la position où, presque malgré elle, elle se trouve placée, n'a rien changé à ce qu'elle était auparavant : même simplicité dans ses manières, même demeure, mêmes habitudes domestiques, même société, mêmes amis. Voilà ce que c'est que cette personne contre laquelle quelques langues envieuses osent s'exercer et à laquelle chacun s'empresse de rendre la plus éclatante justice, les personnes les plus graves comme les plus légères, les princes comme les ministres, les princesses comme les femmes du caractère le plus honorable et le plus sévère. Voilà ce qui est, et voici l'origine.

« Madame du C...., la belle-mère, fut dame de Madame, femme du Roi ; en mourant, elle écrivit au Roi pour mettre sous sa protection sa belle-fille avec ses enfans. Sur un commencement de procès domestique, et sur la demande d'une des parties intéressées, le Roi nomma des arbitres, dont la décision fut ensuite méconnue et rejetée par celui-là même qui l'avait dabord sollicitée. Alors le Conseil

famille, composé de personnes les plus
.ves, avec des efforts inouis, obtint de ma-
ne du C...., qui craignait de faire parler
lle, obtint, dis-je, ou plutôt exigea qu'elle
nandât une audience du Roi. Elle fut re-
: avec une bonté toute paternelle, avec
térêt le plus profond. « Désormais, ma-
.ame, lui dit le Roi, veuillez en recevoir
'assurance, vous et vos enfans, vous n'au-
ez que moi pour protecteur et pour père. »
ilà l'origine sacrée de cet intérêt qui a
›tégé et soutenu une vie si agitée. D'a-
rd madame du C.... vit le Roi très rare-
nt, éloignant avec réserve les occasions
venir au château. Elles se sont forcément
›prochées; et quelquefois avec ses enfans,
lundi soir avec la cour, et d'autres fois seule
mercredis, elle fait sa cour au Roi, au
ilieu de la matinée. N'ayant jamais usé du
édit qu'on lui suppose que pour adoucir
ıelques plaies ou rendre quelques services,
le est inaccessible à toute intrigue, comme à
ute ambition. Toute à sa reconnaissance, elle
daigne et repousse de vains hommages que
bassesse est toujours empressée de rendre.
« Ses opinions sont parfaitement d'accord

avec ce qui existe, voilà ce qu'on peut dire ; et si l'on a pu supposer que de funestes influences employaient jadis tout ce qu'elles avaient de moyens de diviser, on doit bien jouir maintenant de voir l'union, l'intimité, l'accord parfait de la famille royale sous tous les rapports. C'est un puissant motif de confiance et d'espoir.

« Voilà une bien longue causerie, chère princesse ; puisse-t-elle ne pas plus vous ennuyer en la lisant que moi en vous l'écrivant ! Acceptez avec indulgence et bonté l'hommage de mes plus tendres sentimens. »

1823.

A M. D.....,

Attaché à l'ambassade de Rome.

Paris, 18 janvier.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

« Peut-être, ainsi que moi, êtes-vous destiné à n'arriver à ce qui est bon et utile qu'à travers beaucoup d'obstacles et de combats. Ce n'est pas un motif de s'effrayer ; c'est une raison de redoubler d'ardeur. La véritable des-

tinée de l'homme, c'est le bien; et lorsqu'il y parvient, il ne lui est pas permis de regretter ce qu'il lui en a coûté pour y parvenir. Je vous répéterai ce que je vous disais dans ma dernière lettre : moins satisfait de soi, on devient plus indulgent pour les autres; on oublie ce qu'ils nous doivent, on pense à ce qu'on leur doit. Si nous rencontrons leur injustice, le témoignage de notre conscience nous suffit alors. . . . .

. . . .

« M. de Montmorency a quitté le ministère; il en est sorti comme un homme d'honneur. Entraîné par ses sentimens personnels, il avait cru pouvoir conserver, dans son département, une conduite isolée, une sorte d'indépendance dégagée de l'ensemble et de la marche générale des affaires, en ne consentant pas assez à soumettre ses idées et ses actions à celles du Conseil. Tel il était avant son voyage, tel il fut au congrès, et il revint avec les mêmes dispositions; ce qui vient d'avoir lieu en était donc la conséquence infaillible, l'inévitable résultat.

« Il y a ici dans ce moment beaucoup d'intrigues et d'ambitions qui se remuent en tous

sens. Elles voudraient arriver au pouvoir qu'elles n'ont pas, et, pour cela, il faudrait renverser ce qui est. Leurs efforts seront inutiles. Il y a dans l'accord intime et parfait de MONSIEUR avec le Roi, dans leur mutuelle et absolue confiance en M. de Villèle, une force contre laquelle tout viendra échouer. « Je ne veux point d'exagération, dit hautement MONSIEUR : je repousse toute opposition au gouvernement du Roi, et je ne pardonnerais jamais à ceux qui s'y jetteraient! » Voilà comment doit parler le frère du Roi.

« Les chambres vont s'ouvrir, et je suis persuadé qu'elles tourneront à l'avantage de ce qui est bon et utile. D'ailleurs, il est une Providence qui veille constamment sur la France et qui ne l'abandonnera pas. Elle tend la main à tous ceux qui l'implorent avec confiance. L'homme sans religion me paraît un vaisseau sans gouvernail, jeté au milieu de tous les orages, à travers tous les écueils; il s'y brise infailliblement, avec cette différence que l'un est une machine qui ne raisonne et ne sent pas, tandis que l'autre, être intelligent, devient ingrat et coupable lorsqu'il cesse de *sentir*. Eprouvez-vous, comme moi, toute

la puissance de ce mot? Il a toujours eu sur mon cœur une singulière puissance, et il me semble qu'il doit agir également sur tout ce qui est homme.

« On ne m'accusera pas de pédantisme, à coup sûr; mais *je sens* et *je crois*, et j'ai constamment trouvé dans les idées religieuses une consolation et un appui sans lesquels je ne sais, en vérité, ce que je serais devenu. Vous êtes dans un lieu où tant de sang héroïque a coulé pour la foi qu'il est impossible que votre âme n'en soit pas émue.

« Adieu. »

AUX VOLONTAIRES ROYAUX D'ARMENTIÈRES (1).

12 février.

« J'ai voulu soumettre la lettre des braves volontaires royaux d'Armentières à monseigneur le duc d'Angoulême; afin de satisfaire à une confiance dont je m'honore, je devais, pour répondre à leurs vœux, déposer à ses pieds l'expression de leur dévouement. MONSEIGNEUR l'a accueilli avec sa bonté ordinaire, vivement touché d'y reconnaître l'expression des sentimens de ces bons habitans du Nord, dont les cris d'amour et de fidélité se sont fait

(1) Les anciens volontaires royaux d'Armentières avaient demandé à accompagner le prince si la guerre était portée en Espagne.

entendre à chaque nouvelle occasion. Mais MONSEIGNEUR, envoyé lui-même par le Roi, pour commander ses armées, ne peut qu'exécuter les ordres qu'il reçoit : c'est donc au ministre de la guerre que devait s'adresser cette noble cohorte.

« Je remercie MM. les volontaires royaux d'Armentières de s'être souvenus de leur ancien chef, qui n'oubliera jamais l'attachement sincère qu'il leur a voué, ainsi qu'à tous ces bons habitans dont il a parcouru les campagnes aux cris mille fois répétés de vive le Roi ! »

A M. LE MARÉCHAL DUC DE REGGIO,

Sur l'insubordination qu'avait montrée un sous-officier de la garde nationale à la Chambre des Députés (1).

6 mars.

« Monsieur le Maréchal,

« Les officiers supérieurs de la 5e légion, habitués dans toutes les circonstances, à être l'interprète des sentimens du corps qu'ils commandent, espèrent que vous voudrez bien leur permettre de déposer entre vos mains leur profonde douleur et le désaveu formel de l'insubordination dont s'est rendu coupable hier un sous-officier de la garde nationale; ils espèrent que la faute d'un seul ne

(1) Affaire de Manuel.

retombera pas sur tous. Ils sentent qu'une obéissance passive est, sous l'habit militaire, le plus sacré de tous les devoirs. Ils jurent sous l'uniforme obéissance au Roi, et, rentrés dans leurs foyers, ils lui paient le tribut de respect que la reconnaissance a gravé dans leurs cœurs.

« Agréez, monsieur le maréchal, etc. »

A MADAME LA VICOMTESSE DE QUINSONNAS.

15 avril.

« Il m'est impossible, madame la vicomtesse, de rester plus long-temps sans solliciter de vous un souvenir, et j'y attache trop de prix pour ne pas vous rappeler que vous avez en moi, de par ce monde, l'ami le plus dévoué, comme le plus sincère. Je sais que vous avez embrassé la noble carrière de la maternité et que vous ne mettez point de bornes à votre amour pour vos enfans. Puissent tous ces chers objets hériter du cœur de leur mère!

« Que vous raconterai-je? Les hommes ne sont-ils pas toujours les mêmes; c'est-à-dire sacrifiant trop souvent le bien général à leur intérêt propre, pleins d'intrigues, remplis d'ambition, le cœur peu droit, l'esprit assez généralement de travers, la physionomie

trompeuse? l'hypocrisie n'est pas même toujours de rigueur. Vous penserez que je ne vois pas l'humanité en beau; je la juge ce qu'elle est : heureux quand le cœur se repose sur quelques exceptions! A travers cependant ce voile un peu rembruni dont je couvre mes semblables, il est aussi des points rassurans et des motifs de juste espoir. M. de Villèle marche chaque jour, malgré tout ce qui est tenté contre sa puissance, appuyé sur deux auxiliaires fort redoutables, heureusement pour ses ennemis qui sont les nôtres, et qui le sont aussi d'eux-mêmes; je veux dire une supériorité reconnue sur tous ceux qui l'entourent, supériorité qui le fait paraître indispensable à tous; et en second lieu, la confiance absolue que lui accorde la famille royale; l'union de cette royale famille n'a jamais été plus intime; c'est un grand motif d'espoir pour le présent et de repos pour l'avenir : tous les projets ambitieux échouent devant cette situation!

« La guerre d'Espagne prend la tournure qu'espéraient ceux qui, sans l'avoir désirée, sont convaincus qu'elle aura pour la branche régnante, pour la France et pour l'Europe, les

plus importans résultats. Il manquait, disait-on, une guerre aux Bourbons; il fallait qu'un de nos princes parût au milieu d'une armée française. La fidélité de l'armée sera désormais à toute épreuve, et elle défiera toutes les tentatives ennemies. Il y a encore, il est vrai, beaucoup à faire dans l'intérieur, mais tout ne peut marcher à la fois. D'ailleurs, M. de Villèle n'est pas aussi bien secondé qu'il serait à désirer qu'il le fût : il faut s'en prendre aux hommes qui sont rares, et on doit espérer du temps ce qui ne peut pas être l'ouvrage de quelques jours.

Vous avez une amie avec laquelle je parle souvent de vous (1). Des circonstances trop désirées par tant d'autres ne l'ont pas seulement ébranlée : elle est restée la même au milieu de toutes les épreuves; et, au-dessus de toutes les positions, elle voue son âme au bien de son pays, son cœur à la reconnaissance, et, sans rien changer à son existence, elle est toujours la même. C'est assez vous faire son éloge; ces vérités vous feront plaisir, car vous l'aimez.

« Agréez, etc. »

(1) Madame la comtesse du C....

A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL.

20 avril 1823.

« L'affaire d'Espagne, quelque bien qu'elle tourne, ne raccommodera en rien la situation intérieure, c'est un fait certain; la chambre va finir; tout vous est possible; mais si vous n'avez pas le courage de faire enfin un arrangement définitif, qui inspire à tous une confiance nécessaire, vous vous traînerez péniblement, et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous finirions par être fort embarrassés! Tandis qu'au contraire, nous pouvons toucher au moment où vous trouveriez dans un état prospère, assuré, tranquille, la juste récompense de vos efforts et de travaux tels, qu'il n'y a que ceux qui les ont vus de près qui puissent les apprécier.

« Croyez que ce langage est celui d'un véritable ami, ami de vous, ami de son pays, et le fruit d'une expérience de huit années qui l'a peu trompé sur les événemens. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est le courage, en foulant aux pieds toutes ces petites considérations qui ne sont rien auprès des grands résultats, d'exécuter ce que votre esprit vous indiquera.

« L'opinion est fortement égarée; il faut une bonne fois la frapper, l'enchaîner, la diriger. Tout est possible en en prenant les moyens. Mais avec gens qui refusent de marcher ou qui marchent contre, je défie au plus habile et au plus fort de s'en tirer.

« Les succès d'Espagne, dont je ne doute pas, l'habileté avec laquelle vous avez conduit ces difficultés, seront tout, si vous vous occupez *enfin* et *définitivement* de votre situation intérieure; tous les jours votre esprit, qui est parfaitement juste, vous fait reconnaître l'impossibilité de marcher avec de pareils hommes.

« Vous avez une conscience, mon ami; hésiterez-vous plus long-temps devant une me-

sure que cette conscience doit vous faire envisager comme un devoir?

« Croyez que mon cœur, qui vous est dévoué, vous plaint sincèrement de vous trouver environné de tant de difficultés et d'obstacles; par ce motif seul, je voudrais vous en voir *sortir une bonne fois*. Après, tout marcherait et vous n'auriez plus à combattre que les difficultés ordinaires; habituellement je suis ennemi des secousses, mais aujourd'hui (la chambre finie), loin de nouvelles chambres, une pareille mesure ne peut que vous être avantageuse, en prouvant un pouvoir dont tant de gens affectent de douter.

« Je persiste à croire que, dans un ministère bien à vous, M. de C.... peut être maîtrisé; il peut être utile même, et on doit tirer parti de son talent et de sa renommée; je ne suis pas exclusif, comme vous voyez.

« Tout à vous. »

A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES.

10 mai.

« Permettez-moi, mon ami, une question que je vous prie d'examiner dans votre sagesse.

« L'affaire d'Espagne vous occupe exclusivement; je sais qu'elle est aussi importante que difficile à mener à bien, et je trouve que vous la conduisez avec une grande habileté.

« Mais croyez-vous qu'il ne soit pas dangereux de laisser, sans presque le gouverner, le seul pays qui puisse servir véritablement de bannière à toutes les machinations d'une révolution qui travaille encore l'Europe; révolution d'autant plus redoutable que, profitant

de sa propre expérience, elle marche à pas lents et prend toutes les mesures pour ne pas échouer cette fois?

« Notre situation intérieure est compliquée de mille difficultés que le temps ne fait qu'augmenter loin d'y porter remède et que notre position vis-à-vis des étrangers vient encore accroître.

« Supposez un moment (ce qui est possible) que les affaires d'Espagne se prolongent, ou qu'un incident vienne aggraver notre état, lutteriez-vous, mon ami, avec un corps aussi mal organisé que le nôtre dans toutes ses parties contre un nouvel orage? Non; c'est impossible. Voyez cependant à quoi nous nous exposons alors! Je vous supplie de peser ces réflexions, qui paraîtront peut-être de quelque poids à votre esprit si parfaitement juste.

« Voilà la chambre terminée. Songez qu'il peut devenir bien fâcheux de toujours remettre le moment de faire ce qui est *indispensable*.

« Supposez, en outre (ce qui, je l'espère, n'arrivera pas), que l'état du Roi s'aggrave, croyez-vous qu'il ne serait pas regrettable

de ne pas avoir fait, avant un changement de règne, tout ou partie de ce qui pourrait nous garantir d'une secousse, et ce qu'on ne devrait plus différer ?

« Je crois ensuite que, dans l'intérêt du bien public, si le malheur, que nous repoussons de tout notre cœur, arrivait, il serait très important que certaines personnes fussent absentes..........

« Je pense que la prévoyance ne peut s'étendre trop loin, et je comprends que notre situation qui pourrait devenir critique en Espagne vous fasse un devoir de hâter cette affaire le plus possible ; mais, néanmoins, ne lui sacrifions pas tout.

« Un Anglais, arrivé hier, assure que l'on ne sait pas un mot à Madrid de tout ce qui se passe ; pas un mot de la conduite de l'armée française ! Il serait donc nécessaire de faire passer, par le clergé espagnol, proclamations, ordres du jour, bulletins, etc., etc. Cet Anglais a causé long-temps avec Monseigneur ; je pense que vous l'avez déjà vu, ou que vous le verrez. Il vient de Séville.

« Il est facile d'apercevoir qu'il se hâte de

répandre des nouvelles qui seraient alarmantes sur l'état de l'Espagne, et sur l'impossibilité de l'organiser; aussi ne faut-il pas prendre pour certain tout ce qu'il débite.

« Amitié sincère. »

A LA PRINCESSE ZÉNAIDE WOLKONSKY.

1er juin.

« C'est toujours avec un bien vrai bonheur, chère princesse, que je reçois une marque de votre souvenir, et c'est du fond de mon cœur que je réponds à l'amitié que vous voulez bien me conserver. J'espérais tellement vous en parler bientôt moi-même, que je suis inconsolable de vous voir renoncer si facilement à ce voyage qui vous eût rendue, pour quelque temps, à de bien véritables amis.

« Est-il possible que vous, qui aimez tant à laisser des regrets par les chemins, vous ayez pu voir venir la princesse Sophie à Paris sans l'y accompagner ! Je ne reconnais pas votre cœur, et je m'en afflige. Elle a bien voulu

m'envoyer un petit mot de vous hier soir, et je ne puis tarder à vous en remercier. Il y a peu de choses dans le monde auxquelles j'attache plus de prix qu'à la part que vous m'accordez dans vos affections. Je sers mon pays et le Roi de tous mes efforts ; mais ce monde et l'ambition sont pour moi sans attraits. Je regarde comme un devoir les services que je puis rendre, quelque légers qu'ils soient ; mais je n'y cherche aucune satisfaction personnelle, et n'ai ni la prétention, ni l'espoir d'en rencontrer aucune.

« Vous désirez maintenant que nous fassions ensemble une excursion en Espagne. Je n'ose pas vous dire ce que je reproche à cette guerre : c'est peut-être de n'avoir pas fait briller assez complétement la valeur française, quoique cette armée nouvelle, si dévouée au Roi, ait montré, dans les diverses affaires qui ont eu lieu, le courage de vieux guerriers et même leur expérience. La discipline, observée par l'armée, ne peut être comparée à rien, et la soumission des soldats égale leur affection pour le prince. Monseigneur le duc d'Angoulême s'est montré là sous un jour tout nouveau et tout brillant ; obéi du soldat, ami

es officiers, adoré des habitans, sa marche st une sorte de triomphe continuel, et on ne eut, en vérité, comparer cette expédition, ous le rapport de la conduite, qu'à celles es meilleurs capitaines. Vous vivez au milieu e leurs ombres; mais la différence, en notre weur, c'est que le triomphe de vos Romains tait souvent accompagné de bien des dou-eurs, et qu'ici ce sont des larmes de bonheur t de reconnaissance qu'on répand à l'appro-he des troupes françaises et à la présence de IONSEIGNEUR, qui, sachant mesurer ses succès t modérer le zèle trop actif de quelques hom-ies, est loin de toute ambition personnelle, t ne voit, dans la gloire qu'il cherche, que plus grand intérêt d'un peuple qu'il vient élivrer et non asservir.

« J'avais été comme vous, chère princesse, assablement opposé à cette guerre, tant u'il m'avait paru possible de l'éviter; mais les hoses se sont envenimées; l'honneur français, e maintien des principes de civilisation, la ûreté du pays, l'intérêt de l'Europe parlaient rop haut pour qu'il fût possible de persister lans cette opinion et d'hésiter plus long-emps. Ce que j'espère beaucoup, c'est que la

modération du gouvernement français établira, entre les diverses puissances de l'Europe, les relations les plus confiantes et les plus amicales. C'est véritablement sur la France que tous les yeux doivent se fixer pour le repos du continent. Trop de pays sont à la porte d'une révolution pour que plus d'un souverain n'en soit effrayé. Ils ont tous un véritable intérêt au repos de la France, et je dirai même à sa prospérité, car n'ayant aucune vue d'ambition, elle ne peut inspirer aucune crainte, et son bonheur est une garantie de sécurité générale.

« Laissons la politique, après vous avoir dit cependant encore deux mots de la confiance absolue que le Roi, Monsieur, toute la famille royale enfin accordent à M. de Villèle. Vous connaissez depuis long-temps mon opinion sur lui; je trouve dans son caractère et dans son talent reconnus la plus parfaite assurance d'un avenir que les brouillons ne parviendront sans doute pas à gâter; à ces garanties, je joindrai l'union intime de la famille royale, ce qui a enlevé tout espoir aux intrigans et aux factieux, et devient, pour les amis du pays, un juste et vif sujet de satisfaction.

« Pour cette fois, laissons tout-à-fait la politique, et arrivons à cette fête sur laquelle vous voulez des détails (1). La personne aimable et bonne qui en faisait les honneurs est extrêmement touchée de vos souvenirs, et elle vous prie d'accepter la petite pièce de circonstance qui a été jouée dans cette occasion. Je ne vous parlerai plus désormais de madame du C....; vous l'appréciez tout ce qu'elle vaut, et c'est-à-dire beaucoup; personne plus qu'elle ne mérite d'être aimé. Lancée par des circonstances et par ses malheurs domestiques sur une pente toute semée d'écueils et de précipices, elle y marche d'un pas assuré, parce qu'elle a, pour la conduire, l'esprit le plus droit et l'âme la plus pure. Ennemie de toute intrigue, étrangère à toute ambition, elle reste dans une position où l'a placée la reconnaissance, c'est-à-dire qu'elle est l'amie du Roi, à qui elle doit, en partie, le salut de ses enfans, et elle le vénère elle-même comme le meilleur des pères. Rien n'est changé à ses manières ni à sa vie; elle est aussi simple et

(1) Fête donnée à Saint-Ouen par madame du C..... d'après le désir formel du Roi.

aussi aimable que quand vous l'avez connue, restant chez elle tous les soirs et toujours entourée de ses relations habituelles et de ses vrais amis.

« La fête de Saint-Ouen l'a fait sortir un jour de son existence ordinaire; elle y est rentrée le lendemain comme elle y était la veille. Saint-Ouen n'est point un château, ce n'est qu'un pavillon du meilleur goût, que le Roi a consacré à un souvenir qu'il regarde comme le plus mémorable de son règne et de notre histoire, puisqu'à ce souvenir se rattachent et la délivrance de la France et la paix générale (1).

« Le fatal marteau de cette bande de Vandales, autrement dite *bande noire*, n'avait rien laissé subsister de ce lieu remarquable. Un architecte arracha ce lieu à la hache dévastatrice. Le Roi l'acheta, y fit construire un pavillon d'une architecture aussi noble que simple. Il exigea de madame du C.... de l'ac-

(1) Personne n'ignore qu'en 1814, la Restauration a arrêté tous les effets de la première invasion, et que c'est du château de Saint-Ouen qu'est datée la proclamation par laquelle le Roi annonçait la prochaine publication d'une loi fondamentale.

cepter. Tout se refuse ; mais un lieu consacré à une époque historique à laquelle on attache personnellement tant de prix, était impossible à refuser. Madame du C.... le sentit.... ; pleine de reconnaissance, elle avait cependant trop de tact pour ne pas en souffrir, quoique, depuis le retour du Roi, plusieurs personnes fort graves lui aient donné l'exemple en acceptant des maisons à la ville et à la campagne ; mais son désintéressement est au-dessus de ce qu'on peut imaginer, et s'il lui est doux de donner, il lui est pénible de recevoir. Vous le comprenez mieux que tout autre, chère princesse.

« La fête a donc eu lieu l'autre semaine. C'était le premier anniversaire du jour où fut donnée la fameuse déclaration de Saint-Ouen, depuis toutefois que le pavillon fut élevé. La reconnaissance, le désir du Roi, tout exigeait de madame du C.... de la célébrer. Un article des Débats, fait par M. de Feletz, vous en aura raconté tous les détails ; mais ce qu'il ne peut vous avoir dit assez, c'est la manière parfaite dont madame du C.... en fit les honneurs à la société la plus brillante de Paris, à une foule d'étrangers, comme aussi

aux personnes prises dans toutes les positions et qu'un pareil anniversaire devait réunir; il n'y a eu qu'une voix, et ceux mêmes qui auraient pu venir à cette fête avec une idée maligne se trouvaient entièrement désarmés. La gaieté y était franche, naturelle, et chacun s'en alla pleinement satisfait. Au reste, je pense que la princesse Sophie vous en aura parlé, ce qui doit m'empêcher de m'étendre davantage.

« J'ai été fort souffrant depuis quelques jours; et, au moment où je vous écris, j'ai bien plus mon cœur à moi pour vous l'offrir que mon esprit pour en faire usage. J'ai beaucoup de besogne, et j'écris cette lettre comme délassement au milieu d'autres qui me cassent la tête. Madame du C.... m'envoie ce mot pour vous.

« En parlant quelquefois de moi avec le duc de Laval, croyez que vous parlez d'un ami qui vous est sincèrement dévoué. Depuis que ma lettre est commencée, j'ai vu la princesse Sophie, et parlé bien au long de vous et de ce cher Sachon, enfant si digne de sa mère; j'aime même plus votre aimable nièce de la tendre affection qu'elle vous porte, et cependant nous avons été presque tentés de *nous*

prendre aux cheveux; la partie n'eût pas été égale; elle veut que vous alliez en Russie avant de revenir en France; et moi, je meurs d'impatience de vous revoir, et je supporte difficilement l'idée d'une plus longue absence.

« J'ai deux enfans chez nous et le troisième au moment de naître. Madame de Larochefoucauld est bien de santé. Toute ma famille se rappelle à votre souvenir. »

A M. LE COMTE DE VILLÈLE.

14 juillet.

« J'ignore, cher ami, si l'idée que je vous soumets vous fera la même impression qu'à moi : dans tous les cas, vous en ferez usage si vous voulez.

Je trouve quelque chose de faux, d'inconvenant même à voir MONSEIGNEUR rester tranquille à Madrid, tandis que le sort de l'Espagne, de son Roi, de toute sa famille va se décider à Cadix. Soyez certain qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, on en serait fortement étonné; d'ailleurs, il faut donner un grand coup de fouet à une entreprise aussi importante, et hâter, croyez-moi, par tous les moyens possibles, la fin d'une expédition qui commence à traîner et presque un peu à rétro-

grader. Mon neveu écrit une lettre toute triste à sa femme ; c'est mauvais, fort mauvais : il serait dangereux que cet esprit se propageât, et certes il l'a plutôt reçu qu'il ne l'a donné ; donc il existe, même auprès de Monseigneur. Je voudrais que Monseigneur partît pour Cadix, et que la Régence ordonnât des prières dans toute l'Espagne, ce qui produirait un salutaire effet, et déciderait peut-être la position. Le clergé que nous négligeons trop, serait alors pour nous, et croyez, cher ami, que, surtout dans ce pays, ce serait un coup de politique. Mais il n'y a pas un moment à perdre ; d'ailleurs, j'aime Monseigneur au milieu des camps, et je le crains dans l'inaction. Vous l'arracherez, par-là, en partie, à toutes les intrigues qui l'entourent, en cherchant à s'emparer de son esprit et à le tromper.

« On a suivi vos désirs. Bonjour, mon ami. »

RÉPONSE.

14 juillet.

« Mon bon ami, croyez que je pense trop à terminer cette grande affaire d'Espagne pour n'avoir pas tourné et retourné dans tous les

sens les moyens d'y parvenir. Celui d'envoyer MONSEIGNEUR à Cadix est trop frappant pour m'avoir échappé. Il sera d'un horrible danger; car, le jour où MONSEIGNEUR est à Cadix, il n'en peut revenir qu'avec le Roi. Lors donc que nous serons sûrs d'obtenir cette délivrance, soit de gré, soit de force, il faut que MONSEIGNEUR y aille. Tant qu'on pourra nous opposer une résistance que nous n'avons pas le moyen de vaincre, il ne doit pas y aller; car sa présence est seule un triomphe, une cause de refus, un moyen d'obtenir de meilleures conditions que nous donnons aux ennemis.

« D'autre part, obligé de tout savoir, vous ne serez pas étonné que je sois instruit et en garde contre la disposition de presque tout ce qui entoure MONSEIGNEUR, et qui brûle d'aller avec lui à Cadix.

« Songez à l'ardeur de la saison, aux maladies, à la possibilité de la fièvre jaune, à l'impossibilité de revenir sans le Roi après y avoir été, au danger de traités qui seraient sévèrement jugés ensuite, et vous verrez que la question est grave. Je la veille; elle sera peut-être bonne demain, elle ne vaut rien encore. »

LETTRE DE M. DE VILLÈLE.

« J'ai eu des regrets de ne pas vous voir hier; les sentimens affectueux sont réciproques entre nous.

« J'ai des affaires à n'en plus finir. Je vais me délasser quelques heures à Saint-Cloud. Le soir je rentrerai à neuf heures ou neuf heures et demie. Si vous venez, nous causerons, et j'en serai bien aise. De cœur et pour la vie.

« JH. DE VILLÈLE. »

LETTRE DU MÊME.

« Mon cher ami, je vous remercie bien.

« Je répondrai demain matin à la bonne

lettre que vous m'envoyez. Rothschild vient de prendre notre emprunt à 89 55; c'est magnifique, et il ne porte pas le coupon; c'est comme si nous avions vendu 92 en dix-huit mois.

« Je sais tout ce que vous êtes en bonté pour moi; et croyez que, puisque je le sais, mon cœur le rend bien et est tout à vous.

« JH. DE VILLÈLE. »

AUTRE LETTRE DU MÊME.

« Nous avons eu hier des nouvelles de monseigneur le duc d'Angoulême du 26. Le télégraphe nous garantit de toute nouvelle apportée par un courrier quelconque; ainsi, soyez tranquille et parfaitement tranquille; mais j'aperçois depuis deux ou trois jours un redoublement d'intrigues et d'actions incroyables et vraiment infernales; cela me vient de tous les côtés; on agite à la Bourse avec des fonds énormes pour paralyser l'effet des bonnes nouvelles; on répand mille calomnies, on prépare des libelles infâmes. Je suis tranquille, parce que jusqu'à présent tout ce qui

m'est revenu n'est dirigé que contre moi; mais au moment où le dénoûment en Espagne et les grands intérêts qui y sont liés nous valent ce redoublement de bienveillance, il nous faut redoubler de zèle et de confiance : c'est ce que je fais de mon mieux.

« Je suis désolé de vous savoir malade; j'irai vous voir si je puis; ne sortez pas, ménagez-vous.

« JH. DE VILLÈLE. »

LETTRE DU MÊME.

8 septembre.

« Mon cher Sosthènes, je ne puis laisser partir madame du Cayla, qui, plus aimable que vous, est venue dîner avec nous en famille, ce que vous nous avez refusé, sans vous dire combien je suis peiné de ce refus.

« Vous avez tort, cent fois tort, et c'est très vilain d'avoir tort en amitié.

« Que vous ai-je fait? vous seriez bien embarrassé de le dire; quant à vous, je le dirais bien et avec raison : vous cherchez à vous brouiller avec moi sans motif, et vous avez

tort, mille fois tort, car jamais personne ne rendit plus de justice à votre cœur, à vos services, à vos qualités; jamais personne ne vous fut plus sincèrement attaché que

« Jh. de Villèle. »

P. S. « Venez me voir, si vous ne voulez pas que, malgré tout ce qui m'accable, j'aille vous chercher moi-même. »

LETTRE DU MÊME.

2 décembre 1823.

« Mon cher Sosthènes, je ne vois, et ne dois voir qu'une chose dans votre lettre d'aujourd'hui : c'est que tout entier à mes nouveaux amis, il ne me reste plus de temps pour les anciens.

« Je suis résigné à tout, même à l'injustice; seulement il est des côtés d'où elle m'est plus pénible, parce que je devais moins m'y attendre. Ainsi ce n'est pas vous, témoin de la vie que je mène, qui pouvez être embarrassé des causes qui me privent de ma liberté. Hier soir, premier jour depuis que ma soirée n'a

pas été prise par des réceptions, nous devions, avec ma femme, aller où on a la bonté de s'apercevoir que je ne suis pas allé. Trois grosses affaires m'ont retenu jusqu'à onze heures et demie du soir dans mon cabinet, à la suite d'un conseil qui n'avait fini qu'à six heures et demie.

« Ce soir, j'en ai deux qui j'espère me permettront de sortir à neuf heures ou neuf heures et demie. S'il ne me survient pas d'autres nécessités, je serai trop heureux d'exécuter mon projet d'hier.

« Je n'ai pas de nouveaux amis; les anciens se refroidissent, et sont prêts à m'abandonner, puisqu'ils commencent à être injustes à mon égard; voilà la morale de tout ceci. Je saurai jusqu'au bout être invariable dans la ligne du plus complet dévouement à la cause que nous servons, de la plus scrupuleuse fidélité à ceux à qui je suis redevable d'aussi puissans secours; croyez que, loin d'en souffrir, je serai bien soulagé le jour où, après avoir heureusement fait tous mes efforts pour supporter le fardeau qui m'est attribué, on trouvera convenable de l'essayer à des personnes plus capables de le porter.

. . .

« Je finis sans rancune, sans être fâché ni blessé, mais je vous assure avec un sentiment pénible, parce que je n'ai pas mérité le reproche que vous m'adressez, et que de votre part l'injustice ne peut que m'affliger. Toujours, et malgré tout, de cœur à vous.

« Jh. de Villèle. »

A MADAME R.......

« Hier, en vous quittant, j'ai réfléchi à la position dans laquelle je vous laissais; j'ai senti qu'elle pouvait vous être pénible, puisque vous avez beaucoup d'amitié!

« Vous êtes d'une fierté à toute épreuve; je me livre donc à vous avec confiance; votre esprit est parfaitement droit, et il ne vous permet pas de vous égarer; aussi avez-vous pressenti tout ce qui est.

« Vous avez de l'âme pour vos amis, mais votre premier ami est votre pays, bien plus encore que le Roi; je m'adresse avec une confiance entière au sentiment qui vous domine, et que j'approuve moi-même au dernier point.

« Est-ce vous, madame, est-ce vous qui pourrez jamais comprendre que l'on place ainsi ses propres intérêts là où l'on ne saurait envisager que ceux de la société?

« Partons d'un point, très *positif* malheureusement, pour le discuter dans tous les sens.

« La division, bien plus encore extérieure *qu'individuelle*, est portée à un tel point entre M. de V...... et M. de Ch..........., que toute réunion semble impossible; impossible, dis-je.

« Vous me demandiez hier comment on change un ministre; la réponse est facile : on lui cherche tout simplement un remplaçant. L'homme que l'on brise, dans des circonstances pareilles, n'est plus rien, lorsqu'il n'a plus de pouvoir et qu'il reste sans aucune espèce de situation politique; ici il y a autre chose, un grand talent, des qualités parfaites, et des ménagemens sont sans doute naturels; mais je vous dirai, comme pour M. de Montmorency : la lutte ne peut être un seul instant douteuse; évitons donc ce qui brise. Rendez, Madame, un grand, un immense service à votre pays et à votre *ami;* décidez-le à donner sa démission; vous avez tout ce qu'il

faut pour y parvenir si vous l'entreprenez. Montrez-lui ce qui n'est que trop vrai : une lutte trop engagée et l'impossibilité de l'emporter, *je vous le jure sur l'honneur*, sur l'homme dont la puissance est telle que l'idée de sa retraite ferait baisser les fonds publics ! On établit partout les faits d'une division d'une manière tellement absolue, qu'il n'y a plus aucun moyen de les détruire.

« Si mon beau-père m'en veut, c'est bien à tort ; car en contribuant peut-être à lui faire donner sa démission, je lui ai rendu le plus grand service. Il allait se trouver bientôt dans la position la plus fausse et la plus impossible pour l'homme d'honneur : il eût succombé, et en compromettant de la manière la plus grave les intérêts de son pays ; c'en était fait de lui. Il me semble que la position est absolument pareille, en ajoutant que M. de Ch.......... s'est placé dans une situation bien plus hostile encore, ou bien plus positive. Par conséquent, le choc n'en est que plus certain et le résultat plus fâcheux pour celui qui ne peut manquer d'y succomber.

« Je crois, en vous parlant ainsi, vous bien connaître, entrer parfaitement dans vos vues

et servir avec vous le pays, votre ami, et le Roi.

« Votre âme appréciera ma confiance et elle y répondra par un succès qui ne peut être douteux si vous l'entreprenez. Ce sont mes pensées seules que je vous livre.

« Un jour pourtant, vous me permettrez peut-être de ne pas laisser ignorer au grand homme d'Etat qui gouverne le Royaume le service que vous aurez rendu ; je l'aime trop pour supporter l'idée de son ingratitude. On ne s'acquitte avec un cœur comme le vôtre que par l'affection qu'on lui voue. La mienne a toute la solidité de l'habitude et toute la sincérité de mon cœur. »

1824.

A LA PRINCESSE ZÉNAIDE WOLKONSKY.

« Quel temps s'est écoulé depuis votre départ, chère princesse! et que ce temps est court près de celui qui nous sépare encore! Je le parcours avec chagrin; cette vie est si triste qu'il est pénible de jouir aussi peu de l'affection des personnes qui vous en ont inspiré une si profonde et si vraie. On ne peut vous aimer que d'une manière digne de vous, de votre esprit, de votre âme, de votre cœur; aussi comment vous aimer médiocrement?

ce serait rester trop loin de vous. Maudit chiffon de papier, qu'il faut encore bénir de vous porter l'expression de la plus tendre amitié à un mois de date !

« Mais que je vous parle donc de la nouvelle marque de confiance accordée par le Roi à mon père ! Je vous le dis avec une effusion de vérité et de filialité, cette nomination a été approuvée de tout le monde et d'une manière, je vous l'avouerai, qui m'a touché bien vivement ; vous savez ma tendresse et mon respect pour mon père. J'ignore si M. de Villèle avait pu penser qu'il trouverait en lui un rival auprès du Roi ; mais tout au contraire il a trouvé un appui, un véritable ami ; et sa personne comme son système se sont trouvés consolidés, et mieux affermis que jamais. L'arrivée de M. de Chabrol, homme fort capable, fort sage, et tout-à-fait dans les idées du président du conseil, a produit le même effet. On peut croire que le public a vu dans ces deux choix un nouveau motif de sécurité pour l'avenir, car les fonds publics ont monté.

« Vous serez peut-être assez aimable pour vouloir que je vous parle de moi.... Mais quand je vois le bien de mon pays et le ser-

vice du Roi assurés, je suis content, parfaitement content, et je ne puis rien avoir à désirer ni à demander. J'oserai dire que mon ambition a quelque chose de plus noble que le froid égoïsme qui tue et appauvrit tous les sentimens, dessèche le cœur et dénature l'esprit. Toutefois, comme je ne dois rien vous cacher, j'ai ouï dire que le Roi, aussi aimable que vous devez le supposer, a eu la bonté de parler de moi d'une manière fort positive à mon père et à M. de Villèle. Je pense donc que la volonté qu'il a bien voulu exprimer ne sera pas sans résultat; mais je l'attends avec la plus parfaite tranquillité. Il paraîtrait que, peut-être, la partie des arts me serait remise. Au reste, j'attends cette décision avec la plus entière impassibilité.

« Les chambres sont finies et l'agitation qu'elles produisent a fini avec elles. *L'exagération* se sent battue sans retour; M. de B..... part pour Naples; notre pays offre toutes les chances de la tranquillité; l'Europe devrait en jouir sans exception, car c'est la meilleure et la plus forte garantie de la sienne. Au lieu de cela, nous voyons sans cesse ici les ambassadeurs qui ne devraient

être occupés que d'entretenir un bon accord, se mêler de tout ce qui pourrait le troubler, et nous agiter. C'est une bien fausse politique, et qui peut avoir de tristes résultats. Mais je m'arrête, je ne veux pas changer en doléance politique la causerie mondaine et intime que j'ai commencée avec vous.

« Elle ne saurait pourtant être fort abondante et fort variée ; car Paris est en ce moment un désert, et, sans les affaires, on y serait embarrassé des distractions que l'on aime à trouver.

« Madame de Larochefoucauld est partie ; elle va passer quinze jours à Dampierre avec ses enfans chez le duc de Chevreuse. Cette famille est bien malheureuse : son fils, âgé de vingt ans, vient de perdre sa femme grosse de cinq mois. C'est un triste spectacle que celui du père et du fils, tous deux si jeunes et veufs à la fois. Zénaïde a mené ses enfans à Dieppe prendre les bains de mer ; elle va nous revenir.

« Madame du C.... est allée, comme tous les ans, passer quinze jours dans une terre qu'elle a près de la Rochelle, et qui l'intéresse extrêmement par les établissemens qu'elle y

a créés. C'est le placement de sa dot remboursée après de trop cruels procès.

« Il est arrivé l'autre jour à Saint-Cloud une petite aventure domestique que je vous livre pour ce qu'elle vaut. Le premier gentilhomme de la chambre, le comte Charles de D...., frappe à la porte du Roi; pas de réponse; Sa Majesté dormait profondément : le déjeuné et la chaleur extrême avaient peut-être augmenté la profondeur du sommeil, qui, habituellement, est toujours celui de l'enfant le mieux endormi. Le comte Charles entre, tousse, se mouche; pas de réponse; la terreur le prend, il envoie prévenir qui de droit; on parlait déjà d'émétique à donner. Le Roi se réveille alors, et envoie promener ceux qui l'entouraient avec un ton si sec, que je puis vous assurer qu'il ne fut plus question d'une santé qui, Dieu merci, est encore excellente.

« Vos dernières lettres sont du château Brou. Je ne vous dirai pas si j'ai été heureux de les recevoir, vous le devinez facilement. J'en attends de nouvelles avec une très vive impatience : je voudrais vous savoir arrivée; je pense à la tristesse de cette même arrivée,

et j'en partage l'anxiété. Je suis assuré que vous ferez toujours ce qu'il y a de mieux : vous êtes au-dessus des épreuves, et c'est avec autant de mesure que de dignité que vous parviendrez à surmonter ces terribles difficultés. Puissiez-vous les éviter dans votre patrie! mais n'oubliez pas du moins que vous avez des amis qui ne vous oublieront jamais, et que vous retrouverez toujours.

« Je conçois que la société de la baronne vous ait été agréable : je ne la crois pas femme à *engendrer de mélancolie*. Votre affaire de voiture a été terminée sur-le-champ et l'argent a été remis au jeune de Gérando. J'ai vu une fois la comtesse Rosomoski, depuis votre départ. J'y suis retourné, sans la trouver, pour la plaindre de la perte d'une amie.

« Mon père, comme de raison, recevra à la maison du Roi; mais rien n'est changé à notre vie, du moins pour les habitudes, ce qui est précieux pour nous tous, et ce qui était indispensable pour ma mère, avec ses pauvres yeux sans lumières. Le ministère est si voisin que tout est facile.

« Toute ma famille est reconnaissante de

votre souvenir, et moi plus vivement touché de votre intérêt qu'il ne m'est possible de l'exprimer. Vous avez voulu de mes lettres; je vous obéis, et vous voyez que je n'ai pas mesuré la longueur de mon obéissance! Votre indulgence est habituée à déchiffrer mon griffonnage. Je ne le calcule pas plus que mes paroles quand je suis auprès de vous, car tout cela part d'un cœur qui vous est tendrement et à jamais dévoué. En causant avec vous, je me fais un instant illusion. J'embrasse votre fils comme je l'aime; dites-lui de ne pas m'oublier, et écrivez-moi, je vous en supplie. J'ai besoin de vous suivre pas à pas dans cette terre d'exil pour nous, et qui pour vous est une patrie. »

A M. LE VICOMTE DE CH..........,

AU MOMENT DE SA SORTIE DU MINISTÈRE ET DES ATTAQUES DES JOURNAUX.

10 juin.

« Dans la lutte cruelle qui s'engage, il m'est impossible de ne pas ouvrir mon cœur à M. le vicomte de Ch........... J'espère qu'il rendra assez de justice à mon caractère pour ne point me mêler à tout ce que cette lutte peut avoir de pénible. Plus qu'un autre, il a été à portée de connaître et mes intentions et mes sentimens. Je ne juge ni ce qui s'est fait ni ce qui se fait; mais je ne crains pas de dire hautement que je me suis affligé profondément de ce qui a dû l'étonner lui-même, et ce qui pourrait peut-être s'expliquer pourtant plus favorablement qu'il n'a dû le supposer.

« Ce dont je veux parler, c'est de cette guerre

de journaux qui commence d'une manière si vive. J'avais espéré que le silence amènerait le silence; et, quand je consacrai ma fortune et mon temps à arracher cette arme meurtrière à des sentimens individuels, pouvais-je craindre alors qu'une pareille lutte s'engagerait avec un homme qui était au pouvoir ?

« S'il était dans le caractère français de reculer au moment du combat, j'aurais déjà cessé, avec les journaux, les rapports que j'y puis avoir. Mais je tiens à l'estime de M. le vicomte de Ch.........., et je le lui prouve par l'explication dans laquelle j'entre avec lui. Il comprendra, je l'espère, que je ne conduis pas la plume des rédacteurs, et que j'ai pu seulement leur recommander une mesure qui est dans mon cœur comme elle est sans doute dans celui de M. de Ch...........

« J'ai l'honneur de lui offrir l'expression de mes sentimens distingués. »

A M. LE COMTE DE COR......,

Ministre de l'Intérieur.

25 juin.

« C'est avec plaisir et bonheur que je me reporte à notre conversation d'hier. Quand on a de l'âme et de la franchise, on peut toujours s'entendre.

« *On* vous en veut des craintes que vous aviez formées; vous serez reçu avec plaisir : on vous attend avec impatience, touché de votre souvenir.

« Le Journal des Débats d'aujourd'hui ne doit-il pas donner quelques regrets et quelques remords à ceux qui ont laissé sans défense et sans appui celui qui n'a jamais calculé son dévouement, celui qui n'a pas trouvé que le possible fût assez pour servir utilement son pays,

ses amis et le Roi? Votre cœur appréciera le passé; votre esprit jugera le présent, et votre raison sentira l'avenir.

« Si un accord si nécessaire se rompt une fois, Dieu seul sait où nous irons, et le triomphe des ennemis du trône est trop facile à prévoir. J'ai fait, quant à moi, *bien plus* que je ne devais, et je ne puis aller si loin ainsi.

« Agréez mes complimens aussi sincères que distingués. »

AU MÊME.

23 juillet.

« J'ai besoin de vous répéter, mon cher comte, que tout ce que je vous ai dit hier a été le cri de la conscience et du cœur. Le moment est trop grave pour qu'il n'y ait pas quelque mérite à s'y associer. Vous êtes trop juste pour ne pas avoir senti qu'il y avait quelque générosité aussi à repousser d'autres combinaisons. Mais je n'ai qu'un sentiment : mon pays et le Roi.

« Pensez-y bien avec M. de Villèle; et croyez que je suis si peu ambitieux que si, tous les deux me jugeant inutile, vous pouvez vous

passer de moi, j'aurai pour vous une reconnaissance sincère, bien loin de vous en vouloir.

« Seulement je m'arrange à l'instant de manière à ne plus conserver une responsabilité quelconque et à le bien prouver.

« Vous me comprendrez, m'estimerez et m'aimerez même un peu; c'est ce que je désire, prêt à y répondre franchement; mais alors plus de méfiance jamais, et confiance entière toujours.

« Mille hommages sincères. »

A M. LE DUC DE DOUDEAUVILLE,

Ministre de la Maison du Roi.

14 août.

« Rien au monde, mon bon père, ne me déciderait à accepter les sacrifices des gens que j'aime. Il m'est trop doux de leur en offrir constamment, et je ne céderais pas ma part pour la leur.

« Il me revient que vous attachez du prix à conserver cette partie de votre ministère qui avait semblé devoir en être distraite pour moi: il n'en sera plus question, et je ne vous écris ce mot qu'après avoir tout arrangé en conséquence.

« Epargnons-nous ces complimens bien inutiles à nos cœurs qui se comprennent, et

qu'il n'en soit plus jamais question entre nous. J'expliquerai au Roi lui-même les motifs de mon *refus*, si j'y suis forcé.

« Acceptez, avec votre bonté ordinaire, cette nouvelle preuve de ma tendresse, et je serai trop payé. Votre amitié fait le bonheur de ma vie, et je compte tout le reste pour rien. »

RAPPORT AU ROI.

« Sire,

« Votre Majesté ayant manifesté l'intention de donner à mon fils des attributions dans le ministère de sa maison, j'ai l'honneur de proposer au Roi de le charger de la partie des Beaux-Arts, des Manufactures et des Spectacles qui dépendent de ce ministère, en y affectant un traitement de vingt-cinq mille francs.

« Si telle est, en effet, la volonté de Votre Majesté, je la prie de me donner ses ordres.

« Il est écrit : *approuvé;* signé : LOUIS.

« Au Château des Tuileries, 28 août 1824.

« *Pour copie conforme :*

« Le Ministre Secrétaire d'Etat de la Maison du Roi,

« Duc de DOUDEAUVILLE. »

A LA PRINCESSE ZÉNAIDE WOLKONSKY.

« Que d'événemens, chère princesse Zénaïde, depuis que je ne vous ai écrit ! Mon cœur paternel a été déchiré cruellement ; et, au milieu d'un chagrin qui recevait peu de consolation, je sentais combien m'aurait été heureuse celle que votre amitié m'eût offerte ! J'ai perdu mon troisième enfant, cette chère Hortense, que madame de Larochefoucauld avait nourrie. Sa douleur est extrême, ce qui se conçoit trop bien ; et, pour moi, je quittais l'agonie du Roi Louis XVIII, pour trouver ma fille expirante dans mes bras ! Le moment où la vie d'un être aussi cher s'échappe, il semble que quelque chose en nous se déchire. On le croit, on l'espère d'abord ; mais bien-

tôt on retrouve l'existence par le chagrin, et c'est pour souffrir. . . . .
. . . .

« Rien n'a été grand, beau, imposant comme les derniers momens de Louis XVIII : un courage héroïque lui a fait surmonter les douleurs les plus cruelles; il a voulu être Roi jusqu'au bout, et que son règne ne finît qu'avec sa vie. Il calculait froidement les approches de la mort dans l'intérêt de ses peuples; et, pour leur épargner ces fluctuations et ces secousses qui accompagnent les événemens publics et qui agissent sur toutes les affaires, il voulait mettre la moindre distance possible entre les derniers devoirs de la religion et ses derniers momens.

« Le samedi encore, j'avais travaillé avec le Roi, et, plein de bonté, il m'avait parlé de ses souffrances avec un courage et un sang-froid qui m'arrachaient des larmes. Mais le courage du Roi lui faisait illusion. Il se croyait loin encore du moment suprême, et comme, quinze jours auparavant, il avait communié, il pensait pouvoir attendre encore. Personne n'osait rompre un si terrible silence; Louis XVIII lui-même, plus Roi que jamais,

par une puissance morale difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas connu la force du Roi et l'empire de sa dignité et des habitudes qu'il avait établies autour de lui, Louis XVIII, dis-je, ne l'eût pas toléré; il se croyait plus sûr de ses forces et il en pesait lui-même la diminution insensible, sans supposer qu'elle pût bientôt devenir aussi subite. Pas un membre de la famille royale n'osait porter la parole. Une seule personne l'a osé, Princesse; son dévouement antérieur lui avait fait entreprendre l'impossible, et rien ne pouvait plus l'être à son affection.

« Le samedi donc, j'obtins du Roi qu'il recevrait madame du C.... : il me fallut sans doute plus de courage que je ne m'en supposais; mais j'avais servi cet excellent prince avec trop d'abandon pour ne pas lui en donner ce dernier gage, le plus précieux pour lui, comme le plus nécessaire à ses peuples. Louis XVIII ne voulait rien déranger : Roi, il pensait ainsi; ami parfait, il craignait d'affliger le cœur d'une personne dont il connaissait l'attachement. — « Vous avez tort, mon ami; vous lui ferez trop de mal : elle jugera trop bien l'état de ma faiblesse. Ce n'est pas le

moment de nous voir ; mon état a trop empiré. » Je sentais l'importance du succès ; j'y revins avec mesure : — « Comme vous voudrez, me dit-il enfin avec toute sa bonté ; mais, vicomte de Larochefoucauld, vous avez tort ; dites-lui tout au moins que je ne le lui conseille pas, et prévenez-la de l'état dans lequel elle va me trouver. » Je devais me retirer, et je disais à mon Roi un éternel adieu ! Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai.......

« Je rentre chez moi : je fais seller un cheval, et je cours à Saint-Ouen. Je trouve madame du C.... au désespoir, mais décidée, et ne permettant même pas à sa douleur de s'épancher : toutes ses forces lui étaient trop nécessaires. Je suis encore à comprendre comment elle l'a pu ! Plus qu'un autre, j'en avais senti la difficulté inouie. La famille royale, le grand aumônier, devenu ministre du Roi, le clergé, le public, chacun enfin attendait avec autant d'émotion que d'impatience le résultat de cette cruelle entrevue ; c'était mettre le sceau à tous les services rendus que de finir par un service aussi sacré.

« Madame du C.... entre, le Roi avait toute sa tête ; il retrouve toute sa grâce pour lui

peindre son affection et sa reconnaissance. Enfin madame du C.... ose aborder la terrible question de l'éternité; et, à l'impression du Roi, elle voit avec déchirement qu'il s'en croit encore éloigné; elle continue. Alors le Roi, qui connaissait son attachement, frappé lui-même de ses souffrances comme de son courage, se recueille pour mieux l'entendre et ne témoigner aucune émotion : — « Mon enfant, est-ce vous-même, vous seule qui avez pris le parti de me parler? » Le Roi voulait juger plus froidement sa position. — « Ma gratitude et mon affection pour le Roi ont pu seules me donner le courage qui m'est nécessaire, répondit-elle. » Elle sanglotait à demi-voix : « Mon enfant, dit le Roi, je vous remercie, je vous remercie; adieu. » L'expression de sa voix montrait assez tout ce qu'il éprouvait, mais en chrétien comme en Roi et en ami sincère. Madame du C.... se lève; et un sourire où se peignent la souffrance, la tendresse et un profond souvenir, fut le dernier adieu fait à cette femme qui, naguère comme à ce moment suprême, avait tout bravé pour assurer les intérêts les plus sacrés de politique et de conscience. Dès lors, ce monarque oublia

qu'il était Roi, et ne voulut plus être qu'un chrétien humble, soumis, résigné. Il consentit à être couché ; il appela à lui tous les secours religieux : il bénit toute sa famille, et il mourut en fils soumis et sincère de l'Eglise catholique, après avoir vécu en Roi de France, et laissant à la postérité un des règnes les plus mémorables de l'histoire. Paris et la France entière ont compris la grandeur de cette perte ; les regrets les plus touchans ont éclaté de toutes parts : le nom du Roi était dans toutes les bouches au milieu des éloges et des larmes. La Cour s'est transportée à Saint-Cloud sur-le-champ, et je n'ai pas besoin, chère Princesse, de vous parler de la douleur profonde dans laquelle la famille royale est encore plongée.

Peut-être désirez-vous savoir quelque chose sur les premiers effets de l'avènement de Charles X. Sa Majesté fait son entrée à Paris au milieu des acclamations et des vivat ! du plus grand enthousiasme populaire. Jusqu'ici tous les actes de son règne ne laissent rien à souhaiter ; tout, au contraire, est à espérer. C'est le même système, la même pensée : ce

sont les mêmes hommes. M. de Villèle a la confiance entière du Roi; cela dit tout, car tout est là. Charles X n'a pas oublié ceux qui l'ont servi, et il conserve pour eux une égale bonté; vous comprenez que je vais par-là au-devant de vos pensées sur une personne qui est loin de vous être indifférente. En effet, ce que chacun admire, car le temps de la justice arrive, c'est l'admirable désintéressement de madame du C...., qui ayant pu tout avoir, a tout refusé, et se trouverait même dans une position difficile, si Charles X ne savait reconnaître des services pareils. Mais on peut être tranquille, et il annonce déjà sa volonté à ce sujet de la manière la plus prononcée. Ce ne sera que justice au surplus, car il est positif que Louis XVIII s'était vengé en Roi, par son testament, d'un désintéressement si réel et d'une affection si pure et si touchante; mais craignant de laisser après sa mort des papiers qu'il ne voulait pas que l'on connût, il a tout fait brûler, dit-on, et ne pouvant juger à mesure, ni même regarder les papiers qu'on lui présentait, le testament, assure-t-on encore, s'est trouvé compris dans la destruction et

même trente-cinq billets de banque destinés à une personne et à une œuvre toutes différentes.

Voilà, chère princesse, le triste historique de ma vie de quinze jours; je quitte à l'instant toutes les pompes de l'entrée du Roi, pour venir m'enfermer et causer avec vous. Et si votre inquiète amitié s'occupe de mon sort particulier, je lui dirai que, toujours le même, je reste aide-de-camp du Roi, conservant la signature et le travail avec le Roi, pour le département des arts.

Tant de peines et de secousses morales et physiques m'ont causé une si excessive fatigue, que je suis un peu souffrant depuis plusieurs jours. J'ai pourtant voulu trouver le temps et la force de vous renouveler l'assurance du plus tendre dévouement. J'attends avec bien de l'impatience de vos nouvelles : elles me sont si nécessaires! Adieu, adieu, adieu, chère princesse. J'embrasse Alexandre. Mille choses autour de vous.

FIN DU PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES

DE M. LE VICOMTE DE

LAROCHEFOUCAULD.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

Doudeauville, Louis

MÉMOIRES

DE M. LE VICOMTE

DE

LAROCHEFOUCAULD

AIDE-DE-CAMP DU FEU ROI CHARLES X.

(1814 à 1836.)

II

PARIS,
ALLARDIN, LIBRAIRE,
QUAI DE L'HORLOGE, 57.

1837.

1825.

PREMIÈRE PARTIE.

A MADAME LA COMTESSE DU C.....

« Je n'avais pas quitté Paris depuis sept ans; et, fatigué par une longue suite de travaux et de tourmens de tout genre, on me conseilla un voyage dans les Pyrénées.

« Je partis de Paris, avec mon secrétaire et mon valet de chambre, et mis quarante-quatre heures pour arriver à Bordeaux; j'y restai quelques heures à faire raccommoder ma voiture, et nous poursuivîmes notre route.

« Il était sept heures du soir quand je quittai

la ville de Pau, si intéressante par ses souvenirs et située de la manière la plus ravissante. Le maître de poste avait voulu m'empêcher de poursuivre à cause des chemins; mais la crainte de ne pas trouver une seule place à Bonne me fit continuer à travers ces délicieuses vallées que bientôt le clair de lune le plus beau me laissa apercevoir. Plus tard, la nuit la plus sombre permit à peine à nos postillons d'avancer, et le bruit des torrens qui roulaient avec fracas venait, tout à propos, les détourner des précipices qui bordent la route. Enfin nous arrivâmes à Bonne à une heure du matin ; je me nichai dans un mauvais gîte, où la chaleur du four que j'avais pour voisin, m'empêcha de fermer l'œil. Le jour à peine naissant me fit bientôt apercevoir le lieu le plus sauvage. Je voulus prendre des livres pour me distraire; mes gens les avaient tous oubliés, et je profitai de ce mécompte pour commencer à écrire le récit des six années qui venaient de s'écouler : c'est à vous, Madame, que je veux l'adresser. Je suppléerai plus tard aux détails qui auraient pu m'échapper.

« On verra à combien d'inquiétudes nous fûmes livrés pour parvenir au but élevé que

nous voulions atteindre; combien de difficultés sans cesse renaissantes il fallut vaincre! Pour en donner l'idée, il faudrait pouvoir écrire l'histoire de chaque journée, souvent de chaque heure du jour. Une foule de notes, plusieurs lettres et des faits importans, dont le temps me donnera la liberté de me servir, jetteront une nouvelle clarté sur ces Mémoires à mesure que je pourrai les écrire. Les lettres de Louis XVIII sont pour vous un guide assuré; mais c'est à vous qu'il appartient de publier, quand vous le jugerez convenable, ces 1,500 lettres qui formeraient à elles seules un des épisodes les plus intéressans de l'histoire moderne. Il vous est réservé de faire connaître le jugement si profond, le coup d'œil si fin, et cet amour de ses sujets qui caractérisent un Roi encore mal connu et mal jugé, qui, au milieu des circonstances les plus difficiles, sut relever la majesté du trône par la fierté de son caractère autant que par l'étendue de ses lumières et l'habileté de sa conduite. Votre mémoire, à qui rien n'échappe, pourra suppléer à bien des omissions. Au reste, le récit que je me propose d'écrire ne verra de long-temps la lumière; deux circonstances pourraient me

décider à lui donner de la publicité : ce serait le cas où je quitterais les affaires par quelque cause imprévue; ou bien encore, celui où l'injustice actuelle serait poussée à mon égard à un tel degré que je ne pourrais plus la supporter.

Il me semble que je dois conserver ces souvenirs pour vous, Madame, et pour moi; il me semble que je le dois à mon pays, et à Louis XVIII lui-même, qui ne vivait que pour ses peuples, dont les intentions furent toujours pures, et qui, long-temps abusé, fut plus à plaindre qu'à blâmer. Un pareil récit pourra étonner; mais le langage de la vérité est facile à reconnaître; personne ne m'accusera de l'avoir altérée, et d'ailleurs un sentiment de respect pour le Roi qui n'est plus, comme pour le Roi qui nous gouverne, nous défendrait de nous en écarter.

« Une situation qu'on ne pouvait expliquer alors, a été l'objet de bien des suppositions; c'était naturel, car les circonstances étaient critiques et le secret indispensable. Il était impossible de se dissimuler les dangers d'une entreprise qui seule, du point de vue où nous étions placés, pouvait sauver la mo-

narchie; aussi, tout en reconnaissant l'importance de ses résultats, jamais pareille idée ne me fût entrée dans l'esprit, sans les événemens imprévus de votre vie privée. Et quelle peine encore n'eut-on pas à vous y faire consentir! Il en coûtait beaucoup à l'amitié la plus dévouée de vous pousser dans une barque aussi fragile; mais le salut de tous dépendait de votre dévouement : il fallait combattre une faction politique fatale à la France. J'avais besoin pour me rassurer de me reposer sur cette Providence que nous invoquions du fond de l'âme, comme notre soutien et notre guide (1); j'ai vu vos souffrances, madame, et admiré cette énergie, cet esprit inépuisable, cette persévérance que rien n'a pu vaincre, cette sagesse qui parait à tout, cette modération qui ne se laissait jamais emporter, cette louable obstination que rien n'a pu rebuter. Si quelques personnes ont qualifié d'intrigue l'effet du dévouement le plus absolu comme le plus désintéressé, qu'elles jettent les yeux sur le récit fidèle de ces sept années et qu'elles jugent après.

(1) Voy. t. I, p. 281, la Prière des deux Amis.

« Je dois commencer par faire le tableau de la position de la France à l'intérieur, et de sa situation vis-à-vis de l'étranger.

« Le maréchal Gouvion Saint-Cyr avait fait une nouvelle armée. Par l'effet de la loi de recrutement, elle n'était rien moins que rassurante pour la monarchie. Tous les jours de nouvelles conspirations éclataient : Béfort, Saumur, la Rochelle, l'Epingle-Noire, les frères Faucher, la fausse famine, et les mouvemens de Paris. Toutes les bases indispensables au soutien des empires semblaient ébranlées, et chacun s'en effrayait en désespérant de la patrie.

« Le Roi était abusé sur les choses et sur les hommes à un degré qu'on ne pourra jamais croire. Ceux qui s'étaient emparés de sa confiance avaient pris soin de tout dénaturer à ses yeux; aucune vérité n'était restée intacte; le dévouement était méconnu, la fidélité repoussée, les chambres, les lois et les esprits étaient dirigés dans le sens révolutionnaire ou destructeur de toute royauté comme de toute véritable liberté, et les factions diverses étaient aux aguets d'une situation dont elles pressaient ensemble le dénoûment, quitte

ensuite à se combattre pour triompher l'une de l'autre. Le parti buonapartiste tirait de son côté; le parti révolutionnaire, recréé par Fouché en faveur de M. le duc ...., tirait du sien; les doctrinaires, parti ministériel, se mettaient avec le même désintéressement au service de l'un ou de l'autre; quelques royalistes exagérés ne s'apercevaient pas de la portée de leurs murmures, et enfin, la république poussait aussi au renversement de l'ordre existant; mais il était juste de distinguer dans ce dernier parti, composé, en général du moins, de gens de cœur, le loyal égarement de quelques hommes, républicains d'Athènes, de Rome, de Wasinghton ou du Directoire, et la violence et l'anarchie du plus grand nombre qui, n'ayant vraiment rien appris ni rien oublié, voulait toujours en revenir au beau temps de 93.

On s'était emparé de toutes les avenues du trône avec un soin perfide. Le mot d'ordre ministériel était, en confiant toutes les influences politiques aux ennemis de la royauté, d'amener toutes les factions aux pieds du Roi, et cet étalage de retour et de dévouement ne cachait pas autre chose que le projet d'un

changement de dynastie ou de gouvernement, comme le disaient clairement tous les enfans perdus des divers partis qui se trahissaient dans leurs propos, dans leurs écrits, et dans les conspirations sans cesse renaissantes. Jamais peut-être projet aussi criminel ne fut ourdi avec plus d'habileté : tous les moyens avaient été mis en usage pour aigrir le cœur du Roi : on se servait de ses souffrances mêmes pour lui inspirer de l'éloignement contre ses plus fidèles sujets; rien ne fut épargné; on mettait sous ses yeux des lettres odieuses avec des signatures que je veux croire supposées. M. de C...., jouet d'une faction qui veille toujours, était conduit et entraîné sans s'en douter. Les royalistes les plus dévoués, éloignés de toute influence comme de tout emploi, se bornaient les uns à gémir, les autres à murmurer plus haut peut-être qu'ils ne l'auraient dû; et le peuple, inhabile politique, ne reconnaissant plus le langage de ces royalistes que jusque-là il avait compris et approuvé, trompé par les discours et les écrits de la malveillance et oubliant ses propres devoirs, allait plus loin que ceux qui retrouvaient, malgré tout, au fond de leur âme, le

sentiment de leur fidélité. Les agens de M. de C...., ou plutôt ceux de la faction, répandus sur toute la France, étaient parvenus à tout dénaturer : ils avaient donné au bien le nom de crime, et au mal celui de la vertu.

« L'union de la famille royale elle-même était troublée par suite des menées ministérielles. MONSIEUR, entouré des serviteurs les plus dévoués, ne l'était peut-être pas des amis les plus utiles : ils voyaient la position sans prendre les moyens d'en sortir. On se servait à tout propos du nom de MONSIEUR; on le faisait parler, agir, blâmer, ordonner; et, comme au fond, le Roi jouissait dans la masse des Français d'une popularité que la faction cherchait à lui conserver aux dépens de l'héritier du trône, il en résultait que MONSIEUR, indignement outragé, calomnié, perdait de plus en plus la confiance publique, et que la nation semblait se séparer de lui. Le prince était offert aux yeux des Français et à ceux des étrangers comme le chef d'une conspiration contre le Roi et contre l'Etat. L'exagération de plusieurs personnes qui l'entouraient était relevée avec perfidie, dans tous les discours et dans tous les écrits, pour faire redouter l'époque à la-

quelle il serait appelé à monter sur le trône. Enfin tous les germes de divisions étaient semés avec une inconcevable activité. « Tâchons, disaient ceux qui avaient le pouvoir, de faire achever sa vie et son règne le plus tranquillement possible, à celui qui nous traite aussi bien, et à qui nous devons tout. Quant à MONSIEUR, jamais il ne régnera; notre pouvoir en dépend : occupons-nous du successeur de Louis XVIII. » Je tiens ces rapports d'un témoin oculaire, confident bénévole des espérances et des propos de la faction (1). Cette faction se croyait certaine, en effet, d'avoir disposé les choses de manière à ne jamais laisser MONSIEUR monter sur le trône.

« Le Roi, irrité au dernier point des sentimens et de la conduite qu'on prêtait à MONSIEUR, s'exprimait sur son compte de la manière la plus affligeante, secondant par là, sans le vouloir, les vœux des conspirateurs. MONSIEUR n'était pas le seul membre de la famille contre lequel on fut parvenu à aigrir son cœur royal. MADAME elle-même, qu'il avait si long-temps chérie, était alors entièrement

---

(1) M. le comte Beugnot.

méconnue par lui; et la douleur qu'en éprouvait ce malheureux prince, aurait dû inspirer des remords à ceux qui étaient parvenus à ce coupable résultat. Sous quelles couleurs MADAME n'était-elle pas offerte à l'imagination des peuples! Leur enlever tout respect pour cette tige sacrée, semblait à la faction une des conditions les plus nécessaires à sa propre existence... Monseigneur le duc de Berry était représenté au Roi comme un prince turbulent et irrespectueux qui bouleversait le royaume. Un seul membre de la famille royale (1), indignement jugé par ceux qui le louaient avec perfidie, fut épargné. Une fraction de la révolution espérait s'en servir pour le déshériter lui-même plus tard de l'héritage de ses pères. C'était à l'ombre de Louis XVIII que les ennemis de la monarchie voulaient essayer de relever l'édifice révolutionnaire; c'était, précédés d'un prince, qu'ils voulaient marcher à la victoire, afin d'ensevelir plus tard ce prince lui-même sous les débris du trône de ses aïeux.

« Tandis qu'on ne parlait de MONSIEUR que

---

(1) Monseigneur le duc d'Angoulême.

comme d'un prince incapable de régner, toutes les qualités et toutes les vertus étaient données à son fils aîné par ceux qui le méconnaissaient assez pour supposer qu'un jour l'ambition pourrait l'emporter sur le sentiment de ses devoirs. Des émissaires parcouraient la France en tous sens, au nom d'une révolution toujours fidèle à des doctrines qui délient de tous les devoirs et qui flattent toutes les passions. Les journaux, enchaînés par des agens coupables, achevaient de corrompre l'esprit public; de l'argent et des places, distribués avec profusion à ceux qui étaient les plus indignes de les recevoir, et ôtés aux plus fidèles serviteurs, offraient à l'ambition un dangereux mobile, et à la fidélité une épreuve difficile. La France présentait à l'étranger un nouveau sujet de terreur et de pitié; calomniée par ceux qui eussent dû la défendre, elle était entraînée par eux vers sa ruine. L'étranger, jaloux de notre gloire, souriait de l'état dans lequel il voyait cet empire dont il redoute toujours la prospérité; leurs agens, séduits ou trompés, ajoutaient à notre division pour mieux en profiter. L'Europe, attentive à cette nouvelle révolution qui s'o-

pérait en France, regardait ce malheureux pays comme incapable de se gouverner lui-même, et elle le croyait destiné à servir d'exemple aux générations futures, après avoir été livré à tous les excès de l'ambition, et avoir porté le fer et la flamme au sein des nations voisines; il fallait, à leurs yeux, enchaîner un peuple dont rien ne pouvait plus enchaîner les excès : il fallait pourvoir à l'existence d'un trône qu'une famille aussi indignement calomniée ne pouvait plus occuper.

« A peu près à cette époque, une aventure fort extraordinaire, dont je parlerai un jour plus en détail, occupa tous les esprits. Un nommé Martin, homme simple, sans éducation, d'une vie parfaitement régulière, estimé, honoré par tous ceux qui le connaissaient; cet homme, dis-je, étant tranquillement occupé à cultiver son champ, fut frappé tout à coup, dit-il plus tard, par une vision et par l'apparition d'un ange : il affirmait avoir entendu très distinctement une voix qui lui donnait une mission pour le Roi, et lui offrait en même temps un moyen sûr de forcer Sa Majesté de croire à sa véracité. Il hésita d'abord; mais, ne

pouvant plus douter, il se mit en route. M. de C.... sut qu'un homme qui disait avoir une mission céleste demandait à voir le Roi, et il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher d'approcher de Sa Majesté. Tout à coup l'homme disparut sans que l'on sut où il était. La duchesse de Luynes, ma grand'mère, habite Eclimont, à une lieue de Gallardon, patrie du saint pélerin, et à quatre lieues de Rambouillet. Instruit de tout ce qui s'était passé, je me mis en recherche, et je parvins enfin à découvrir que ce pauvre homme avait été enfermé comme fou à Charenton. Je l'y trouvai parfaitement tranquille sur sa situation personnelle. « Il « m'a été assuré, me dit-il, que je n'avais « qu'à obéir et qu'il ne m'arriverait rien; « aussi, j'attends en repos le moment de voir « le Roi; j'ai à lui dire une chose que je ne « puis dire qu'à lui. »

« Après avoir examiné cet homme, et l'avoir retourné de tous les côtés, frappé de ce que je vis et de ce qu'il me dit, étonné surtout de sa simplicité, de sa foi, de sa tranquillité, je revins à Paris, décidé à demander au Roi une audience qui me fut aussitôt accordée. Martin fut admis peu de jours après;

et ce que je puis attester (vous le savez comme moi, Madame), c'est que le Roi fut lui-même extrêmement frappé d'une chose que lui dit cet homme, chose, ajoutait le Roi, que personne ne pouvait savoir que le Ciel et lui. Martin refusa l'argent qu'on voulut lui donner; il accepta seulement 15 fr. pour faire sa route en s'en allant. Depuis ce temps, il a repris sa vie ordinaire; il a éprouvé quelques persécutions dans son village, et il a été constamment *surveillé*. Je laisse, à ceux qui me liront, à juger ce bizarre incident; tout ce que je puis dire, c'est que des gens fort graves demeurèrent convaincus que Martin n'était pas un imposteur.

« Plus les circonstances s'aggravaient, plus aussi semblait s'accroître la confiance du Roi dans son ministre; les doctrines politiques les plus contraires à la gloire et même à la sûreté de l'Etat étaient proclamées par les agens ministériels de tous les étages et par les feuilles publiques à la solde du ministère; les affaires de religion étaient ou négligées, ou tournées en dérision; les encouragemens et la confiance étaient accordés aux hommes dont l'esprit de faction et les sentimens anti-mo-

narchiques ou anti-bourbonniens s'étaient manifestés pendant la Révolution et les Cent-Jours. Etait-il possible, quand on voyait les choses de ce point de vue, de n'en être pas profondément inquiet pour la prospérité de la France et la sécurité du trône? Le *Journal des Débats*, avec autant de talent que de courage, en montrait tous les jours le danger prochain ou éloigné; la véritable opinion publique s'en effrayait; et cette situation, mise à jour et à nu, avait fait naître dans l'intérieur de la famille royale une sorte de dissension que le ministère excitait avec soin, parce que cette dissension servait à isoler le Roi, à le laisser plus exclusivement sous l'influence du ministre et à empêcher la vérité d'arriver jusqu'à lui. On en était venu jusque-là que MONSIEUR croyait qu'il serait peut-être obligé de quitter Paris. Le Roi sut que le conseil en avait été donné à Son Altesse Royale, et, aussi abusé qu'irrité, il alla presque jusqu'à le désirer. MONSIEUR ne céda point à ces insinuations égarées ou perfides; il comprit très bien les conséquences d'un départ qui eût pu entraîner tous les malheurs d'une guerre civile; mais l'on tournait ainsi

dans un cercle vicieux qui semblait n'offrir aucune issue : si Son Altesse Royale faisait quelques observations, elles étaient sans effet ou sévèrement accueillies ; et, d'autre part, le silence semblait l'approbation d'un système que tous les amis de la France et du Roi blâmaient et regardaient avec effroi. Que faire ?

« Je déplorais, dans toute l'amertume de mon âme, l'état de la France et le danger que courait la royauté. Evidemment il fallait détromper le cœur et l'esprit du Roi, ou l'on n'avait rien fait pour la monarchie ; il fallait donc inspirer au Roi, toujours guidé par ses affections, assez d'amitié envers une personne qui en fût digne pour détruire peu à peu cette confiance sans bornes qu'il avait dans un ministre assez malheureux pour s'être trompé lui-même dès l'origine sur les moyens du bien qu'il voulait faire, et trop engagé alors dans la route où il avait été entraîné pour pouvoir s'en dégager. Le Ciel (car ni vous ni moi, Madame, nous ne croyons au hasard) sembla se charger de réaliser ce qui d'abord paraissait une chimère. On apprendra tout à l'heure par quel incident vous fûtes conduite dans le cabinet de Sa Majesté ; et ce fut après votre

première ou votre seconde visite au Roi que, voyant la confiance que le monarque vous témoignait, je crus apercevoir l'avenir que cette confiance pouvait présager et le parti qu'on pouvait en tirer pour le bien de l'Etat et de la famille royale.

« Madame votre belle-mère (1), qui sentait tous les jours sa fin prochaine, emportait en mourant la douloureuse pensée de vous laisser exposée à de vifs chagrins. M. votre grand-père (2) avait cru devoir faire passer à ses arrière-petits-enfans la fortune qui eût dû appartenir directement à son petit-fils. Vous sentiez, madame, quelle tâche vous serait imposée plus tard, quoique M. votre beau-père vous eût promis tout son appui; il avait été un soldat distingué, et M. le prince de Condé l'avait fait son premier gentilhomme. Vous eûtes enfin, madame, le malheur de perdre votre belle-mère; je me trompe, votre mère, aurais-je dû dire, celle qui fut constamment pour vous l'amie la plus chère, la plus tendre, la plus éclairée, et qui, en jouissant, avec le

(1) Madame la comtesse du C.....
(2) M. de J.......

plaisir le plus vif, des charmes de votre esprit, avait su si bien apprécier toutes les qualités de votre cœur. Pardonnez-moi, lorsque je rends ce juste hommage à sa mémoire et à vous-même, d'avoir réveillé en vous de pénibles souvenirs.

« Elle avait senti tout ce que vous perdriez en la perdant ; et sa sollicitude vraiment maternelle l'avait décidée, peu de temps avant sa mort, à écrire au Roi, dans toute l'effusion de son cœur, pour vous recommander à sa royale protection. Vous le saviez, madame ; mais, forte de vos droits et dans la dignité de votre caractère, il ne vous vint pas dans la pensée d'y recourir. Il fallait, en quelque sorte, que vous y fussiez contrainte par quelque événement imprévu. La nécessité s'en présenta plus tard. Entourée des hommes les plus honorables et des conseils les plus éclairés (1), vous attendiez avec résignation, mais avec anxiété, le cours des démarches pro-

(1) MM. le cardinal de la Luzerne, l'évêque de Saint-Malo, le duc de Doudeauville, le duc de Civrac, de la Calprade, avocat, etc., etc.

cessives dans lesquelles vous alliez être engagée. Vous sentiez, dans le cas d'insuccès, l'impossibilité, non pas seulement de vivre sur un pied convenable, mais bien plus encore celle de donner à vos enfans l'éducation chrétienne que vous leur prépariez. Aussi vos mesures étaient déjà prises pour quitter Paris, et la France peut-être, en les enlevant à tout prix, afin, avec les débris de votre fortune, de former quelque part un établissement qui, en vous assurant les moyens de vivre indépendante, vous permît d'élever vos enfans comme ils devaient être élevés. Vos amis, tout en s'effrayant d'une résolution aussi courageuse, osaient à peine la combattre. C'est dans ce moment aussi que, pour défendre leur patrimoine, vous fûtes obligée, par représailles, de vous adresser directement au Roi. Vous ne faisiez dans votre démarche que suivre l'exemple qui vous était donné, et encore ne vouliez-vous pas y recourir; sans les instances, je dirais, presque sans les ordres de votre famille, de vos amis et de vos conseils, vous ne vous y seriez peut-être point décidée. Mystérieux enchaînement des

choses que l'œil humain ne doit pas chercher à pénétrer !

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.

« En apprenant la grâce et l'affection paternelles avec lesquelles Sa Majesté vous accueillit, une sorte de prévision instinctive, de lumière intérieure, me jeta, comme malgré moi, dans les idées et les espérances du sort qui pouvait vous être destiné. Il me semblait que vous étiez la seule personne qui pût parvenir à dissiper toutes les illusions dont Louis XVIII était entouré, et qu'il fallait détruire pour son honneur, pour son bonheur, pour celui de sa famille et de la France. Je connaissais votre dévouement, votre caractère, votre esprit, votre instruction, jointe à une mémoire qui n'a rien oublié. Je savais que vous aviez appris, par madame votre belle-mère (dame de la femme du Roi, alors Monsieur), mille détails propres à intéresser Louis XVIII ; je savais mieux encore à quel point tout ce qui est bon, grand, noble et généreux, était digne de vous !

« Je n'ai point oublié la manière dont vous

me reçûtes, lorsque j'essayai de vous parler pour la première fois de mes projets. J'apercevais la possibilité du succès, et, dans mon caractère, elle suffisait pour tout oser. Effrayée des conséquences mêmes d'une tentative, et irritée que j'eusse pu vous proposer de devenir un personnage politique, vous consentiez à peine à m'écouter. — « Avez-vous « bien pu, me disiez-vous, me faire une sem-« blable proposition et croire que je consen-« tirai à me lancer dans une telle entreprise? « Vous ne me prenez pas pour une Esther, et « je ne puis et ne veux être ni madame de « Maintenon ni madame des Ursins. Séparée « de mon protecteur naturel et légal, dans « une position par conséquent fausse et fâ-« cheuse, forcée peut-être de quitter bientôt « mon pays, je dois me protéger moi-même « par l'obscurité, me consacrer à mes enfans, « partager leur destinée et me vouer à leur « avenir. » Telles étaient vos paroles et vos pensées. Je les entends, je les lis encore.

« Triste, et non abattu, je gardai le silence; mais, bien loin d'abandonner un projet où je croyais entrevoir le salut de l'Etat; convaincu, d'ailleurs, que je finirais par toucher

votre esprit élevé et que vous vous engageriez peu à peu par le service politique que vous me paraissiez appelée à rendre, je ne vous parlai plus d'abord que de vos enfans. Ce fut en leur nom que, me joignant à vos amis qui, tous, avaient été ceux de madame votre belle-mère, je vous conjurai de solliciter une nouvelle audience du Roi. Vous fûtes encore obligée de céder. On devine avec quelle anxiété j'attendais le résultat de cette visite! Chaque détail était précieux! pas un mot qu'il ne fût important de connaître! votre sens droit et votre tact me rassuraient sur le succès d'une entreprise aussi hasardeuse, et la manière affectueuse avec laquelle le Roi vous avait reçue avait affermi ma confiance. « Madame, vous dit le Roi, j'avais une affection « tendre pour madame votre belle-mère; « j'avais su l'apprécier, et je vous ai connue « par elle; ses recommandations me seront « sacrées; peu de temps avant sa mort, elle « m'a peint votre situation et vos malheurs, « et elle m'a inspiré pour vous un intérêt si « vrai, que vous pouvez, sans crainte, venir « en réclamer des marques toutes les fois « qu'elles pourront vous être utiles. »

« Le premier pas avait été de bon augure. Profondément affecté, comme je l'étais, de votre position personnelle, il était permis à mon amitié d'espérer que cette protection royale pourrait, dans tous les cas, devenir plus tard pour vous et vos enfans une ancre de salut; et, rassuré par cette réflexion, je me fortifiai d'autant plus dans la pensée d'un service politique à rendre au pays et au Roi; dès lors, je ne calculai aucun sacrifice, quelque grand qu'il fût, pour être parfaitement instruit de toutes les circonstances touchant les affaires publiques, au-dedans et au-dehors, et pour établir les relations et les correspondances que cette situation exigeait.

« La tâche était difficile de dessiller les yeux du Roi et en même temps de rectifier l'opinion étrangère, toujours influente dans les rapports nécessaires des Etats. Les lumières et les sentimens de Louis XVIII avaient été égarés et envenimés avec une habile perfidie, et quelques agens diplomatiques près de notre cour avaient eux-mêmes aidé, par ignorance ou par cupidité, à faire naître et à entretenir les illusions du Roi. Ce dernier moyen était puissant en ce qui touchait les

affaires extérieures, puisque, naturellement, le Roi devait croire les ministres accrédités près de lui sur la manière dont les souverains envisageaient la position de la France, et, quant à l'intérieur, afin de donner une idée des tactiques incroyables et honteuses dont on se servait pour faire naître chez le Roi de fâcheuses impressions sur les choses et les hommes, il suffira, sans doute, de dire que l'on avait été jusqu'à supposer des correspondances d'ecclésiastiques et même de séminaires que l'on mettait sous les yeux du Roi, afin d'irriter Sa Majesté contre tous ceux dont il était question dans ces prétendues correspondances. C'était tout cela cependant qu'il fallait déjouer, éclairer, ruiner. Je le dis encore, la tâche était difficile; mais le but était honorable, les moyens légitimes, sincères et désintéressés : il ne fallait que du caractère, l'amour du prince et du pays; je ne me décourageai pas. Que ne peut la vérité, unie à la bonne foi et à la persévérance! Le secret le plus absolu de nos espérances et de nos travaux était indispensable. Le commandement de la 5e légion me servait de prétexte pour

ne point quitter Paris, et pendant long-temps personne ne devina le fond des choses. Pour mieux dérouter les soupçons et la surveillance, je me résignai à sacrifier beaucoup au monde, à prendre une attitude frivole, légère, décousue, dissipée même, et bien souvent, quoiqu'accablé des fatigues d'une nuit laborieuse, employée aux préoccupations ou aux dépêches les plus graves et les plus calculées, j'allais *cavalcader* aux Champs-Elysées, ayant l'air de ne songer qu'à mes plaisirs et aux futilités de la mode.

« J'entretenais avec soin auprès de vous, Madame, les justes craintes que chacun concevait sur la situation de la France, car j'étais bien certain que, quelque absorbée que vous fussiez par des affaires de famille, votre âme était trop généreuse et votre dévouement trop sincère pour ne point partager de pareilles alarmes. Les espérances devaient s'augmenter à mesure cependant, car le Roi vous avait dit : « Si parler de vos malheurs, Madame, « pouvait être pour vous un adoucissement à « vos chagrins, je vous engagerais à venir « m'en entretenir quelquefois. Votre position

« ne vous permet pas de faire votre cour; mais
« je serai charmé de vous recevoir toutes les
« fois que vous voudrez. »

« Comme vous n'eussiez jamais formé le projet de gagner la confiance du Roi, il fallait que la chose arrivât en quelque sorte insensiblement, sans qu'à peine vous pussiez vous en douter vous-même. Cette confiance était pourtant indispensable; car, j'y reviens encore, il fallait arriver à éclairer l'esprit du Roi, il fallait le ramener à d'autres pensées, à d'autres sentimens, en un mot le faire revenir de toutes les préventions politiques et privées qui lui avaient été données. Des visites plus fréquentes devenaient donc plus nécessaires; des conversations éloignées et isolées ne pouvaient offrir que des résultats incertains. Je vous engageai fortement à les rapprocher, me servant parfois de l'intérêt de l'Etat, et plus souvent encore de celui de vos enfans. Le Roi vous recevait alors avec plus de bonté, vous engageant toujours à revenir. Peu à peu vos visites se renouvelèrent, et elles furent fixées, avec le temps, au mercredi de chaque semaine. Quand, plus tard, vos soucis domestiques furent dissipés, le Roi exigea que vous

lui menassiez vos enfans tous les mois, et il les recevait avec une tendresse toute paternelle.

« Ce prince, qui ne trouvait d'allégement au poids de sa couronne que dans les soins de l'amitié, voulut rendre vos visites plus fréquentes encore; mais il ne put jamais vous y faire consentir. Le premier gentilhomme de la chambre, chez lequel vous vous rendiez d'abord, vous conduisait chez le Roi par la salle des gardes. Quelques serviteurs dévoués et pénétrans, qui avaient l'honneur de vous connaître et le bonheur de savoir vous apprécier, semblaient, par instinct, entrer dans vos projets et concevoir, de vos entrevues avec le Roi, un espoir dont ils ne pouvaient parfaitement s'expliquer ni la cause ni le but, mais qu'ils sentaient bien ne pouvoir être qu'honorable et heureux pour tous, puisque vous y étiez mêlée. C'est ainsi, par exemple, que la vicomtesse d'A..... vous témoigna toujours beaucoup d'amitié, le duc de la C....., le duc de D.... et plusieurs autres, un dévouement absolu. Le Roi était chaque jour de plus en plus frappé de votre jugement comme de votre esprit, et étonné de l'étendue

de vos connaissances aussi bien qu'attendri par l'affection et la reconnaissance que vous inspiraient ses bontés pour vos enfans. Convaincu que vous puisiez l'énergie qu'il remarquait en vous dans le pur dévouement que vous portiez à sa personne, le Roi sentit que M. de Cazes n'était pas le seul au monde qui fût digne de sa confiance.

« Ce n'eût pas été assez de voir le Roi une fois tous les huit jours, puisque vous n'aviez pas voulu, malgré ses instances, le voir plus souvent. Le Roi aimait à écrire, et déjà vous aviez dû répondre à plusieurs de ses lettres. Il était bien important de ne pas laisser s'allanguir une correspondance si précieuse, quoique laborieuse et fatigante. C'était moi, alors, qui servais à l'alimenter. Chaque jour, je réunissais tous les matériaux que je pouvais me procurer. J'écoutais, je causais avec chacun; je recherchais, avec plus de soin que jamais, les gens les plus sages et les plus éclairés. Je passais tous les matins une heure avec M. de Villèle quand il était à Paris, et je vous écrivais ensuite le résultat de mes entretiens et de mes observations. Connaissant seule, Madame, le terrain difficile sur lequel vous marchiez, seule

aussi vous pouviez entretenir cette correspondance. Le Roi vous fit promettre de ne montrer à qui que ce soit, ni les lettres que vous lui écriviez, ni celles que vous receviez de lui; et je sais combien vous avez été fidèle à cette promesse, comme à toutes celles où votre noble caractère était engagé. Les lettres, revenant chaque jour, finirent par prendre sur l'esprit du Roi une influence que n'avaient pu vous donner des conversations trop peu fréquentes. C'est ainsi, Madame, que vous parvîntes à conduire dignement le Roi dans la route où vous désiriez qu'il entrât pour son repos et celui de la France. Que ne vous a-t-il écouté plus et plus tôt!

« Que de détails intéressans n'aurez-vous pas à raconter un jour, Madame! Mais aussi combien il fallait d'attention, de mémoire, de recherches, de travail, pour parler, dans cette correspondance, littérature, histoire, politique, morale et religion même, avec l'homme le plus instruit et le plus spirituel de son royaume! On avait à combattre en même temps les effets d'une faction aussi active que perfide, qui commençait à s'effrayer en apprenant votre influence naissante et en

devinant vos projets. Nous avions reconnu qu'il fallait finir par mettre MONSIEUR dans la confidence de eette entreprise : mais comment la lui faire apprécier? Serait-il possible seulement de l'amener à y croire? Lui tout révéler eût été trop pénible pour son cœur... Jamais on n'aura une juste idée de toutes les difficultés qu'il fallait surmonter.

« MONSIEUR me traitait avec bonté et même avec confiance; il ne pouvait oublier mon dévouement, les persécutions que j'avais subies, mon sacrifice et ma condamnation à mort; mais, pour en venir à parler de semblables affaires, que d'obstacles il fallut vaincre! mon âge en était encore un de plus. MONSIEUR, doué d'un grand esprit toutes les fois qu'il est livré à ses propres lumières, n'avait pas assez de confiance en lui-même, et il en résultait une influence assez grande exercée par ceux qui l'entouraient; influence justifiée, d'ailleurs, par une inébranlable fidélité. Son entourage, ne pouvant deviner ce qu'il y avait nécessité de cacher, ne voyait pas sans quelque ombrage les relations que j'étais obligé d'avoir avec Son Altesse Royale. On ne rendit pas, on ne pouvait pas rendre justice au sentiment

qui nous guidait. Aussi, je succombais parfois de tristesse et de découragement, en même temps que de fatigue sous le poids des affaires et des émotions sans nombre que cette position si bizarre faisait naître à chaque pas.

« Il fallait guérir deux cœurs ulcéres par de perfides rapports et des insinuations méchantes, et il était de toute nécessité, dans l'intérêt de la monarchie, de prouver à la France comme à l'étranger que ces deux princes n'avaient, au fond, qu'une même pensée, qu'un même sentiment. Je ne trouvais jamais dans le cœur de MONSIEUR la moindre amertume; mais ses idées n'étaient pas alors ce qu'elles devinrent plus tard : tout dépendait de la réunion franche et sincère des deux frères. Pour parvenir au cœur du Roi, il fallait montrer MONSIEUR plus modéré qu'on ne le supposait, et ramener l'esprit de Sa Majesté sur le compte de quelques personnes qui entouraient habituellement MONSIEUR et que le Roi croyait mal disposées pour lui (1). Quel-

(1) M. le duc de Fitz-James avait reçu l'ordre de ne point paraître à la cour. La franchise et la hauteur de son opposition au système ministériel lui avaient attiré cette honorable

quefois, je remontrais avec force à MONSIEUR que, sans le vouloir, il rendait nos efforts inutiles, et j'eus à supporter plus d'une crise. Un jour, entr'autres, je trouvai MONSIEUR si éloigné de nos pensées que je sortis bouleversé de chez lui. Le duc de Fitz-James, en me serrant la main, me demanda ce que j'avais; il m'était impossible de lui répondre; mais il lui fut facile de voir combien j'étais sensible à son amitié. Rien ne pouvait me faire renoncer à mes projets; mais j'aurais craint d'ébranler votre courage, Madame, en vous racontant toutes les difficultés que j'aper-

disgrâce. On avait obtenu même que l'entrée du château lui fût interdite. Vous savez, Madame, comment et par qui cette interdiction fut levée. Le Roi n'adressait jamais un mot aux aides-de-camp de MONSIEUR et à son entourage. Grâce à vos soins, cette manière changea peu à peu, car aucun détail même n'était négligé par vous. Constamment, jusqu'au succès, vous cherchiez à adoucir, à rapprocher, à guérir les plaies qui avoient été faites et qui étaient si perfidement envenimées; et il est réel que, si les choses eussent continué jusqu'à la mort de Louis XVIII, comme elles étaient alors, ce moment venu, les ennemis de la monarchie, maîtres de toutes les positions, auraient réalisé le projet, toujours caressé par l'esprit révolutionnaire, de changer la dynastie royale: ou du moins, l'avénement de Charles X au trône, supposé qu'il eût pu avoir lieu, aurait paru un véritable malheur, au lieu d'être, comme il l'a été, un moment de joie unanime.

cevais. Je vous montrais toujours, et avec sincérité, MONSIEUR pénétré de reconnaissance pour vos généreux efforts. Certaine d'être connue et approuvée de lui, vous preniez votre parti pour le reste, et vous vous placiez sans cesse sur la brèche pour attaquer d'un côté, pour défendre de l'autre.

« Ce fut à peu près à cette époque que le hasard me fit passer quelques jours à Eclimont avec madame de ..... qui, jadis, avait eu, pendant un temps, quelque crédit sur l'esprit du Roi, alors MONSIEUR. Jamais Louis XVIII n'eut pour personne la confiance, l'estime et l'attachement qu'il eut pour vous, Madame; je le tiens de sa bouche, et on en jugera par ses lettres. Mais je sus par madame de .... mille détails aussi utiles que curieux sur l'esprit et le caractère du Roi. On voulut ensuite en faire, contre moi, un motif d'accusation auprès de Sa Majesté, en cherchant tous les moyens de nous nuire. Le Roi m'en parla plus tard assez gaîment, en ajoutant : « Madame de ..... a été la seule cause du refroidissement de mon amitié pour elle; et quant à madame du C...., elle a rendu, auprès de moi, des services à bien du monde, et

« elle ne m'a jamais dit de mal de personne. »

« Que ne puis-je, en effet, madame, rappeler le bien que vous avez fait à mille gens qui vous conservent une profonde reconnaissance et la proclament maintenant tant à Paris que dans la province? les aumônes versées par vos mains, les dons tirés de votre poche et tant de malheureux soulagés ou sauvés par votre intercession? C'est à vos instances répétées et à votre persévérance accomplie que l'on a dû de voir l'église Sainte-Geneviève rendue au culte. Les ministres avaient peur de mécontenter les grands et les petits hommes de la révolution. Nettoyer les caveaux de l'impiété, du cynisme et de la fausse philosophie, leur paraissait comme une profanation. C'étaient les os de leurs ancêtres auxquels ils craignaient de toucher. Le Roi se décida; il prit tout sur lui, et il s'applaudit souvent d'avoir rendu ce monument, élevé par la piété de son frère, à sa première et véritable destination.

« J'avais eu anciennement une ou deux conversations avec le ministre influent; j'avais été à portée de lui prouver combien il était égaré par les amis auxquels il se fiait,

et trompé par les agens qu'il employait; mes opinions lui étaient parfaitement connues. On était, sans doute, instruit de toutes mes démarches par la police, et on connaissait, outre l'attachement ancien qui unissait nos deux familles, la respectueuse affection que vous me permettiez de vous porter, Madame; il était simple alors de supposer que j'étais pour quelque chose dans le crédit que l'on vous voyait prendre sur l'esprit du Roi, simple aussi, par conséquent, que je fusse compris dans l'anathème du ministère. Aussi, afin de me perdre plus sûrement dans le public et auprès du Roi, on prenait tous les moyens possibles pour m'affubler de ridicules que j'ai peut-être le tort de ne pas me reconnaître, et on inventait mille fables aussi sottes qu'absurdes que l'on faisait circuler avec soin. Il n'y avait, enfin, sorte de préventions qu'on ne s'efforçât de faire naître contre moi. La cohue des médisans, des calomniateurs et des ennemis était et devait être grande à mon égard : révolutionnaires, buonapartistes, ministériels, gens de Cour et d'abus que mon caractère, mes opinions et la faveur dont je paraissais jouir soulevaient contre mon inoffensive personne.

Je savais tout cela, et vous savez le cas que nous en faisions. C'est chose si facile que la calomnie, et en même temps son succès est si certain auprès de la malice humaine, qu'il y a bien peu de gens qui ne soient à portée d'en faire usage et bien moins encore peut-être qui ne soient disposés à l'accueillir! Passons : je ne mets jamais une bien grande importance à ce qui me touche de ce côté; mon cœur et mon esprit sont plus haut.

D'ailleurs, le Roi savait mon respect pour lui et mon dévouement pour vous, Madame. Il ne vous était pas difficile de me montrer à Sa Majesté sous un jour plus équitable; mais cela vous eût été plus facile encore, si, comme le Roi voulut plusieurs fois vous y entraîner dans l'origine, vous aviez consenti à faire quelques concessions à la position du ministre influent. « Pouvez-vous refuser, vous disait Sa Majesté, « à un Roi si plein d'amitié pour vous, de re-« cevoir celui qu'il honore de sa confiance? « Cédez au moins sur un seul point, et ren-« contrez-vous avec lui chez moi! » Rien ne put vous persuader; vous pensiez que le salut de l'Etat en dépendait. Votre résistance et votre attitude avaient fini par exalter la colère

de la faction, qui voyait baisser son influence primitive et augmenter votre action bienfaisante. Il m'est arrivé même parfois d'en redouter, pour votre personne, les effets et les excès : craintes d'une amitié inquiète plutôt, sans doute, que d'une observation judicieuse; et quant aux précautions qui m'eussent été personnelles, d'autres soucis me préoccupaient. Qu'avais-je besoin d'y songer d'ailleurs? Sans inimitié, je combattais dans M. de Cazes purement l'homme politique dont je plaignais et combattais l'erreur sans jamais m'occuper de l'homme privé que, sous plusieurs rapports, il m'eût peut-être été agréable de cultiver.

« Collègue de M. de V...... à la chambre de 1815, j'avais remarqué toutes les qualités politiques qui déjà brillaient en lui. Sa sagesse, son sang-froid, son habileté pour les affaires m'avaient fait une grande impression. Je continuai à le voir pendant les sessions auxquelles je ne pouvais plus prendre qu'une part extérieure, puisque le défaut d'âge ne m'avait pas permis d'être réélu. Peu à peu nos relations devinrent plus intimes et plus sûres, et enfin, convaincu de sa discrétion, je lui confiai beaucoup plus tard une partie de mes projets. Il

fallait bien qu'il en fût ainsi, Madame, car nous étions persuadés que M. de V...... était un de ceux qui pouvaient le mieux ramener les affaires de France à leur véritable état de prospérité. Nous voyions bien ce qu'on aurait pu désirer de plus en lui; mais quoi! la perfection se peut-elle? et d'ailleurs, comme homme politique, il nous semblait qu'il manquait bien peu de chose à M. de V.......

« C'est au milieu de toutes ces circonstances que, le 14 février 1820, à une heure du matin, le valet de chambre de M. votre frère m'apprit, en me réveillant en sursaut et sans aucun détail, que M. le duc de Berri venait d'être assassiné!! Je crus d'abord à quelque conspiration soudaine : on était sans cesse dans la crainte d'en voir éclater une, et l'on n'avait pas une autre pensée que celle des dangers qui menaçaient la monarchie et la famille royale. Je fis seller mes chevaux pendant que je m'habillais à la hâte, et je courus au château, puis à l'Opéra, où je venais d'apprendre que le crime avait été commis. Il est impossible de peindre un pareil spectacle et de faire comprendre ce que j'éprouvai en entendant les gémissemens que la douleur arrachait à ce

malheureux prince, en voyant son courage, sa résignation, le désespoir de la famille royale et les larmes de tous.

« Le Roi avait voulu se rendre à l'Opéra, quelque douloureux et difficile que fût pour lui un pareil devoir; la confusion régnait partout, et, dans le premier moment, à peine quelques gardes veillaient à la sûreté des princes..... Quand le duc de Berri eut expiré, on entendit des cris déchirans s'exhaler de tous côtés.... Il fallut songer pourtant au départ du Roi, et chacun se regardait, atterré et morne, sachant à peine ce qui devait être fait. Monseigneur le duc de Berri, ayant encore toute sa connaissance, avait annoncé à sa famille les espérances que lui donnait l'état de madame la duchesse de Berri. On venait d'arracher à cette malheureuse princesse sa robe couverte de sang. Un des officiers du prince la descendit dans ses bras; Madame l'accompagnait; je traversai la haie des gardes, et, franchissant l'escalier, je fis avancer une voiture. J'en ouvris la portière, et j'y plaçai madame la duchesse de Berri que me remirent ceux qui la portaient; la duchesse de Reggio la suivit; Madame monta ensuite,

et, passant sous son bras, je sautai à bas de la voiture qui prit le chemin de l'Elysée-Bourbon, sans qu'un seul garde l'escortât. Craignant qu'un crime de plus ne fût préparé, je m'élançai sur mon cheval, ordonnant à mon domestique, aussi fidèle que dévoué, de ne pas quitter l'autre portière, et, après avoir rejoint la voiture, je l'accompagnai jusqu'à l'Elysée. MADAME descendit la première; vint ensuite madame de Gontaut, puis la duchesse de Reggio. Madame la duchesse de Berri ne pouvait se soutenir; je la reçus dans mes bras, et, quoique sa pelisse, tombée sur ma tête, me laissât à peine entrevoir les degrés de l'escalier, je la montai jusqu'au premier étage. Les émotions que j'avais éprouvées jusque-là avaient été si vives que je faillis alors perdre connaissance. MONSIEUR arrivant bientôt avec Monseigneur le duc d'Angoulême, je me retirai.

« Ce furent les doctrines que le ministère laissait professer impunément à la faction dont il était l'espoir qui armèrent le bras de l'assassin. Un effroi général se répandit dans Paris à la nouvelle de cet attentat. Les plus funestes pressentimens s'éveillèrent. Monseigneur le duc de Berri pouvait être le père

d'une famille nombreuse, et les factions espéraient, en faisant verser son sang, éteindre la race de nos Rois. Mais, plus d'une fois déjà, la France n'avait conservé de cette noble race qu'un seul rejeton qui avait suffi pour la faire refleurir plus belle et plus glorieuse, et il faut croire que cet enfant, que chacun appela l'enfant du miracle, vivra pour le bonheur de la patrie.

« Mais les circonstances devenaient impérieuses. Le meurtre de Louvel pouvait naturellement faire soupçonner les projets les plus sinistres et les plus rapprochés d'un bouleversement général du royaume, au point d'irritation où tous les esprits avaient été amenés par la conduite du ministère. Il n'y avait pas un moment à perdre pour arracher la France et la famille royale à cette désastreuse influence. On crut alors qu'une démarche de MONSIEUR avait déterminé la disgrâce de M. de C..... Quelque temps avant cette époque, un mémoire dans ce sens avait été remis au Roi par son Son Altesse Royale, et vous savez, Madame, l'effet tout contraire qu'il avait produit. La mort de Monseigneur le duc de Berri fut, pour ceux qui ignoraient le véritable état des

choses, le seul motif du renvoi de M. de C..... Elle fut, en effet, un moyen de plus dont la Providence se servit pour dégager la France de toutes les illusions dont elle avait été entourée; mais vous le savez, Madame, sans les efforts antérieurs, sans les avis passés et présens qui précédèrent et accompagnèrent ce déplorable événement, le Roi n'eût peut-être pas encore consenti à se séparer du ministre à qui il avait accordé sa confiance, et parce qu'il croyait, comme raison d'Etat, que tout changement de ministre était fâcheux pour le bien public. Mais ici le prince, plus Roi qu'ami, fit taire ses sentimens particuliers devant l'intérêt de la France, et la disgrâce fut décidée.

« Au moment de quitter les affaires et d'obéir aux ordres de Louis XVIII, M. de C...., au milieu de mille protestations de dévouement, déclara au Roi que le seul homme qui lui paraissait digne de la confiance de Sa Majesté était M. de Blacas. Il le supplia de hâter son retour; le Roi n'en fit rien, et M. de Richelieu resta maître des affaires; pressé par la volonté positive du Roi, il consentit à voir M. de V....., entrer au conseil sans portefeuille; il fit plus

de difficultés encore quant à M. de Cor.....; mais M. de V...... ne voulut pas se séparer de celui-ci, et il fallut que M. de Richelieu cédât (1).

« M. de Richelieu, ayant placé sa confiance précédente dans des hommes qui en abusaient, ne l'accordait que faiblement à ceux qui, en l'aidant de leurs conseils, eussent pu lui faire jouer un rôle aussi glorieux que durable. La chute de M. de C.... avait étonné la faction sans la décourager, et ceux qui fascinaient les yeux de M. de Richelieu cherchaient à le rendre leur complice involontaire. Mais il est impossible de ne point rendre justice à la pureté de ses intentions;

« Malgré tout, on commençait à entrevoir que les choses et les hommes tendaient à une réconciliation, et que Monsieur pourrait

---

(1) Plusieurs personnes ont blâmé, depuis, l'entrée de M. de V...... au ministère, sous la présidence de M. de Richelieu, comme ministre sans portefeuille. Sans doute, il aurait mieux valu qu'il en eût été autrement; mais le caractère du Roi et l'enchaînement des circonstances rendaient cette situation nécessaire et inévitable.

Il est toujours facile de juger après l'événement; pour être impartial, il faudrait se reporter à toutes les difficultés de l'époque.

monter sur un trône dont tant de circonstances réunies avaient semblé quelque temps devoir l'exclure. Le Roi s'éclairait chaque jour sur ses véritables intérêts, et son cœur apprit à pardonner des torts qu'il supposait : il se trouvait séparé des influences qui avaient tout fait pour l'égarer; il était encore accablé par des lettres qu'il fallait combattre chaque jour; mais il revenait peu à peu à des idées plus vraies et à des impressions plus douces, touché, Madame, de votre dévouement sans bornes, et instruit par vous des vérités qui lui étaient nécessaires.

« Le bien se faisait, quoique lentement; mais M. de V......, fatigué d'une position qui ne convenait point à son caractère et des entraves que M. de Richelieu lui opposait, était à tout moment prêt à tout abandonner. Je l'avais vu vers le. . . . . , à sept heures du matin; je l'avais revu à midi, et, malgré toutes ses répugnances, j'avais obtenu de lui qu'il ne quittât point encore la partie. Mais, rebuté par le peu de succès des dernières conférences, il partit de Paris le soir même, laissant à ceux dont rien ne pouvait abattre le courage la responsabilité de tant d'événemens :

ce départ, qui renversait pour le moment nos espérances, vint ajouter aux difficultés de la position; nous restions seuls, livrés à nos propres efforts : suffire à tout, ne se décourager de rien, redoubler de zèle, assurer le salut des choses et des hommes et prendre tous les moyens d'y parvenir, furent la conclusion d'une longue conversation dans laquelle nous passâmes en revue tous les nouveaux obstacles de cette position si singulière et si difficile.

« Le temps qui allait s'écouler jusqu'à la prochaine session, en rendant aux ennemis de l'Etat toutes leurs espérances, laissait beaucoup à redouter de leurs nouvelles tentatives. On mit tout en œuvre pour altérer la confiance que le Roi vous témoignait. Tout fut tenté pour empêcher votre nouvelle correspondance et s'en emparer : plus d'une fois même vous eûtes la certitude que vos lettres avaient été décachetées. Quoique l'ancien ministre vît rarement le Roi, il continuait à lui écrire; les événemens, les hommes et les choses étaient sans cesse représentés par lui sous de fausses couleurs; et souvent, après un travail qui durait un mois et plus, vous étiez forcée de recommencer avec un nouveau courage.

« Il fallait montrer au Roi que les sottises de ses ministres amèneraient infailliblement une crise redoutable pour le trône et pour ses sujets ; il fallait, en le rapprochant de Monsieur, lui démontrer que la différence d'opinion qu'il croyait remarquer entre lui et l'héritier du trône existait bien plus par rapport aux hommes que par rapport aux choses ; et il était nécessaire de le rapprocher des uns, pour l'amener ensuite aux autres. Il fallut pour y parvenir mettre en jeu cet amour vrai que Louis XVIII eut constamment pour ses peuples, lui parler au nom de ses devoirs et donner des craintes à sa conscience de frère, de chrétien, de Français et de Roi. Vous lui racontiez un jour que vous veniez de rencontrer sur le Pont-Royal un superbe pain bénit, porté par la livrée du Roi et donné par Sa Majesté. « Comment ! reprit vivement le Roi qui semblait en douter, et il n'était pas insulté par tous les passans ? » Vous vous hâtâtes de rassurer Sa Majesté, et vous eûtes avec elle, à ce sujet, une longue explication qui ne vous prouva que trop à quel point on cherchait à abuser le Roi sur la situation de la France et sur celle de l'esprit public !

« Je cite ce trait qui me revient à l'esprit; mais cent autres du même genre prouveraient dans quelle situation on se trouvait et à quel point on était parvenu à l'embrouiller.

« Toute la question était dans la chambre cassée ou gardée. Le ministère le sentait si bien qu'il voulait la renvoyer à tout prix : j'en excepte M. de Richelieu.

« La session de 1821 devait être un moment décisif : on annonça d'une manière positive que MM. de V...... et Cor....., fatigués de la fausse position dans laquelle ils s'étaient trouvés à Paris l'année d'avant, étaient décidés à retarder indéfiniment leur arrivée; il fallait prendre un parti, et j'en pris un, Madame, qui vous effraya; mais il n'y avait pas à hésiter. Convaincu qu'il était impossible d'obtenir du Roi pour le moment l'entrée au conseil pour d'autres ministres que MM. de V...... et Cor....., j'avais fait quelques tentatives auprès du duc de Richelieu; mais la confiance aveugle dans l'ami le plus dévoué de M. de C.... les avait rendues inutiles (1). Plus on croyait M. de Richelieu disposé à se rapprocher de quelques

(1) M. de Mézy.

royalistes, plus la révolution redoublait d'efforts pour aigrir son cœur et pour fasciner ses yeux. J'allai trouver un homme (1) dont le dévouement avait été trempé à l'armée de Condé, d'un esprit peu commun et d'un talent remarquable à la tribune, mais dont la tête, quelquefois exaltée, égarait parfois aussi les sentimens. Le sachant plein d'honneur, je me confiai à sa loyauté, et je cherchai à émouvoir son âme, sans me dissimuler tous les dangers d'un parti qui, pouvant nous tirer d'embarras, pouvait aussi nous perdre.

« Forcé de m'ouvrir à lui sur plusieurs points, je ne lui confiai toutefois que la moitié de ma pensée; mais je dois dire qu'effrayé de la position des choses, il sentit la nécessité de faire entrer M. de V...... au conseil. Il promit de tout faire auprès de M. de Richelieu pour l'y déterminer, et pour décider M. R.. à ne point quitter les finances. Le point était important; il me remit, à ma prière, un mot pour M. de V....., que je joignis à une lettre pressante que j'écrivis à celui-ci en prenant les précautions néces-

(1) M. le comte de Serres, alors garde des sceaux.

saires de la faire arriver sûrement à Toulouse (1).

« M. de V......, qui ne se trouvait à son aise que sur le terrain des affaires, fut frappé et touché de toutes les considérations d'intérêt public et de sujet dévoué que je fis valoir à ses yeux. Il me répondit que l'on pouvait compter sur lui, et qu'il arriverait promptement. Le combat devait être décisif : des pourparlers eurent lieu entre M. de V...... et M. de Richelieu, mais sans qu'il leur fût possible de s'entendre. Je pressais M. de V...... de voir plus souvent MONSIEUR : rien ne devait être négligé pour arriver à un but si désirable.

« J'avais prié mon père de voir aussi M. R.. et de faire tout au monde pour le décider à garder les finances; dans cette hypothèse, M. de V......, placé à l'intérieur, y eût déployé ce talent administratif que chacun lui reconnaissait. Je me rappelais avec sécurité les promesses de M. de Serres; mais en un instant tout changea de face. M. R.. se montra inébranlable, M. de Serres oublia ce qu'il avait promis, et les ministres déclarèrent qu'ils res-

(1) Voir t. I, p. 204.

teraient tous, ou qu'ils partiraient tous à la fois. Ils ne croyaient pas les royalistes assez forts pour se livrer à eux, et ils espéraient encore rester les maîtres du terrain ; d'ailleurs la faction sentait que c'était compromettre ses intérêts que de donner un seul portefeuille à un royaliste, et elle mit tout en œuvre pour persuader au ministère de ne point se séparer.

« Chacun s'effrayait de la situation des choses ; mais personne ne savait comment y remédier. M. de Richelieu, dévoué à la monarchie pour laquelle il eût donné sa vie, semblait décidé à s'opposer à tout ce qui pouvait la sauver ; il attendait l'événement, et ne se prêtait que difficilement aux démarches qu'on lui demandait ; je conjurais Monsieur de se joindre à nous pour surmonter son hésitation scrupuleuse. Il fallait être aux aguets de toute chose, et à peine restait-il dans les vingt-quatre heures un moment de repos ! A sept heures du matin, je courais chez M. de V...... ; j'y retournais à onze heures, je le voyais à cinq, et à sept heures du soir j'allais savoir si une nouvelle irrésolution venait nous offrir un nouveau danger : il n'y avait plus un moment à perdre, et jamais combat ne fut plus fortement engagé ; jamais

non plus je n'oublierai, Madame, l'état où je vous vis vous-même à la suite d'une lettre que vous veniez d'écrire à ce monarque dont vous vouliez à tout prix éclairer la conscience et sauver la gloire. Vous me prévîntes que tout était disposé; mais qu'une démarche de M. de V...... était indispensable pour achever ce que vous aviez si courageusement préparé. Vous aviez fait comprendre au Roi la nécessité d'un rapprochement intime avec MONSIEUR dans une circonstance aussi importante, puisqu'en prenant de nouveaux hommes on semblait adopter un nouveau système! Il fallait d'ailleurs s'assurer par là d'une majorité.

« J'arrivai chez M. de V...... que je trouvai plus irrésolu que jamais : il ne voulait ni se prêter ni se plier à une situation qu'il n'avait pas choisie, et ce ne fut qu'après une explication animée, où je parvins à lui démontrer que tous les intérêts de l'Etat dépendaient du parti qu'il allait prendre, que je le décidai enfin à se rendre chez le Roi. Avant son départ, nous nous étions occupés des hommes qui auraient dû faire partie de l'administration future et désirable. Je connaissais les idées de MONSIEUR, et nous en avions causé trop souvent

ensemble, pour ne pas être à peu près fixés sur ce point : j'avais mis seulement pour condition de n'être rien dans ce nouveau ministère. Je croyais que mon honneur m'en faisait un devoir ; mais je demandai fortement que le duc de Doudeauville, mon père, fût nommé à la Direction générale des postes. Son honneur, sa délicatesse, sa loyauté, son estime pour vous, Madame, disaient assez la manière dont il s'y conduirait ; mais ce poste important ne fut obtenu que trois mois après, tant la faction le défendit avec acharnement comme son dernier refuge.

« Le Roi convoqua son Conseil : c'était là que devait se faire le dernier effort du parti révolutionnaire, et la défense fut proportionnée au danger. La faction crut un moment toucher à un triomphe complet. Le Roi, ébranlé de nouveau, avait semblé céder aux nouvelles instances du Conseil. M. Pas..... écrivit en sortant : « Nous sommes sauvés, nous restons, et la chambre des Députés est cassée. » Tel était en effet l'état de la question, et Louis XVIII s'est long-temps reproché de s'être presque laissé forcer la main dans cette occasion.... Nous sentîmes le danger que courait la mo-

narchie, et une lettre du Roi vint redoubler vos alarmes. Que fût devenue cette malheureuse France, si encore une fois, une chambre royaliste eût succombé sous les efforts de la faction anti-monarchique! Une deuxième lettre du Roi vous apprit à quel point la situation était dangereuse; et ce fut seulement le lendemain, au cinquième billet de la matinée, que le Roi, entraîné par tous les argumens que votre haute raison lui présenta, ouvrit enfin les yeux, et sur le danger présent, et sur l'avenir favorable qu'offrait à la France la résolution qu'il devait prendre. M. de V......, instruit par moi, n'hésita plus à se rendre chez MONSIEUR, puis chez le Roi. Tout fut dit.

« Quelques personnes pensèrent que l'adresse de la chambre des Députés, dont M. de Lalot, éloquent et dévoué, avait été le principal auteur, était la cause de la chute du ministère.... Ces personnes connaissaient peu le fond des choses; loin d'être un moyen, cette adresse avait déplu à Louis XVIII à un tel point que la faction révolutionnaire s'était servie avec succès de son mécontentement pour l'engager à casser la chambre.

« Ce n'était pas assez d'avoir si puissamment

aidé à l'élévation des hommes que la France elle-même désignait depuis long-temps au choix d'un souverain qui ne voulait que le bien de ses peuples, mais à qui ses ministres ne conseillaient que le mal; il fallait encore aider à les y maintenir malgré les efforts du parti qui avait enfin perdu le pouvoir de nuire, et c'est ici le moment sans doute de donner quelques détails sur le nouveau ministère, et surtout sur celui qui venait d'être appelé à y jouer un si grand rôle, presque malgré lui.

« M. de Villèle possède plus de raison que d'esprit; il a de la finesse, de la mesure, une grande sagesse, une patience inaltérable, une persévérance remarquable, un coup d'œil pour les affaires, qui les lui fait apercevoir à l'instant sous leur véritable jour; les traitant toutes avec une égale profondeur et une fraîcheur d'idées qu'il conserve au milieu du travail le plus fatigant, il est un des orateurs qui parlent à la tribune, non pas avec le plus d'éloquence, mais avec le plus de moyens persuasifs; il prend dans la discussion privée un ascendant dont on subit le joug malgré soi. Peu disposé à faire cas des hommes, il

néglige de les abattre sans chercher à les gagner; il se livre tout entier à l'affaire du moment, et remet volontiers celle qui ne l'oblige pas à prendre une décision immédiate. « Tout vient à point qui sait attendre : » cette devise, qui en effet est la sienne, qu'il cite souvent et qui figure dans ses armes, montre assez qu'il ne craint point de laisser pénétrer son caractère et ses moyens. Hardi, presque téméraire lorsqu'il doit prendre un parti sur une affaire, en général il aime à attendre l'événement, dont il tire ensuite avec habileté le parti le plus habile et le plus favorable, parce qu'il est vraiment inépuisable en ressources. Religieux en politique, il montre parfois une prévoyance qui étonne; mais s'il pense avec vivacité et prudence tout à la fois, il se décide difficilement à agir. Indifférent aux plaisirs du monde et à la représentation, il trouve dans son intérieur le délassement qu'il préfère et qui suffit à son cœur et aux distractions de son esprit.

« Tel est l'homme que j'ai dû faire connaître, et que j'ai aimé sincèrement : je l'aimais parce qu'il était [illegible] drapeau des royalistes et l'homme

de la monarchie ; on m'a cru son Séide, alors que je pouvais avoir à m'en plaindre : mon dévouement pour mon pays et pour le Roi l'ont emporté sur tout autre motif.

« Malgré l'avantage d'avoir un Président du conseil, il était difficile dans le premier moment d'en nommer un. M. de V...... ne marchait encore qu'en tremblant. Il eût paru désirable qu'il fût à l'intérieur ; mais M. R.. ayant quitté les finances, ce poste devenait trop important pour le donner au premier venu. La place de Cor..... était aux sceaux ; mais l'embarras de savoir qui l'on mettrait à l'intérieur décida la question en sa faveur. M. de Pey...... s'était fait connaître avantageusement à la Chambre des Pairs, lors de la conspiration de 1819. Il avait montré du caractère et développé un talent élevé : ces considérations déterminèrent à le choisir. Il fallait planter le drapeau blanc au milieu de l'armée française, et à ce titre, l'homme qui parut le plus digne fut le maréchal V...... Le choix qu'il fit d'excellens officiers justifia celui qu'on fit de lui. M. de C.......-T......., quoique assez peu connu, avait fait plusieurs fois parler de lui d'une manière avantageuse

dans les chambres; ses opinions étaient sages. On le croyait protégé par Monseigneur le duc d'Angoulême : il fut mis à la marine. On voulait aux affaires étrangères un grand nom aussi bien qu'une grande existence, un homme qui partageât les opinions de ses collègues, et dont les relations politiques, soit à Paris, soit dans les provinces et à l'étranger, pussent ajouter à sa position ministérielle. Ces considérations réunies firent pencher la balance en faveur de M. de Montmorency ; Louis XVIII avait de fortes préventions contre lui; mais elles avaient été si bien discutées et si bien aplanies longtemps d'avance par vous, Madame, que le Roi entendit ensuite facilement parler de M. de Montmorency pour ministre.

« Le ministère se trouva donc composé ainsi qu'il suit au commencement de 1821 :

Finances,	MM. de V.......
Intérieur,	Cor......
Sceaux,	Pey.......
Marine,	C.......-T........
Guerre,	Duc de B.......
Affaires étrangères,	Mathieu de Montmorency.

« Après avoir fait le portrait de M. de

V......, tel que je l'ai connu, je ne ferai qu'ébaucher celui de ses collègues.

« M. Cor..... a le front chauve, une petite figure, des yeux spirituels, beaucoup de physionomie. Bon homme au fond, brusque, sans manières, mais capable d'affection et même de sensibilité; ne connaissant que peu ou point les usages du monde, il en rit et ne se laisse arrêter par aucune de ces considérations. Fin, susceptible, méfiant, instruit, original, ayant tout l'entêtement d'un Breton; n'aimant pas les chambres qui le gênent et le fatiguent; ne faisant rien, et ne voulant pas que les autres fassent à sa place; jaloux de son autorité, fâché de voir M. de V...... au-dessus de lui; ayant acquis d'abord assez de puissance sur l'esprit du Roi par son instruction comme par le ton plaisant avec lequel il raconte et surtout par une manière toute nouvelle d'entendre Homère qui intéressait Louis XVIII. Malgré leur amitié, MM. de V...... et Cor..... étaient quelquefois long-temps sans se voir particulièrement; mais dès que le danger paraissait pouvoir atteindre l'un ou l'autre, ils se ralliaient aussitôt. M. de V...... gémissait de

l'inaction dans laquelle restait son collègue, comme aussi de ses maladresses de conduite. La position entre ces deux hommes était délicate; j'étais quelquefois le confident des deux, et je jugeais par là combien les relations politiques, franches et intimes sont difficiles à établir. M. de V...... vante souvent la supériorité de M. de Cor..... au Conseil; mais il est difficile de croire, après l'expérience, qu'il mérite le même éloge comme ministre à portefeuille. M. de Cor..... est honnête homme, reconnaissant d'un service et capable de dévouement; il a porté dans les affaires de l'Etat une économie toujours louable sans doute, mais qui eût pu convenir davantage au gouvernement de son ménage de Bretagne, qu'à la largesse nécessaire, prévoyante et réfléchie de la monarchie française. Il fait aussi peu de cas des hommes que des choses, et néglige également les uns et les autres. Indolent pour monter à la tribune, il y parle avec esprit; mais il est resté dans la discussion des chambres au-dessous de ce qu'il y parut quand il était dans l'opposition;

« M. de Pey......, homme d'esprit, de talent, de caractère, de résolution, ayant

appelé à lui des gens capables, et fortement organisé son ministère, n'est point cependant aimé, comme il devrait l'être, de ses subordonnés qui lui reprochent quelque hauteur;

« M. de C.......-T......., souvent influencé par des gens dont il ne partageait même pas les opinions, homme dévoué, spirituel, plein d'honneur, doué d'une grande ambition, confiant en lui-même, reste au ministère au-dessous de ce qu'on le croyait avant d'y entrer;

« Le duc de B......, franc, loyal, vrai militaire, aimant son pays et servant le Roi avec une noble franchise, poussé par ceux qui l'entourent vers des idées peut-être exagérées, ce qui pour l'armée avait moins d'inconvénient que partout ailleurs; c'était d'ailleurs le seul homme qui pût alors satisfaire l'opinion royaliste et changer l'esprit de l'armée;

« Le vicomte de Montmorency, également franc, également loyal, religieux, doué de toutes les qualités qui font aimer plutôt que de celles qui font un véritable homme d'Etat, très-instruit, distingué dans ses manières, d'un beau et noble caractère, d'une figure remarquable qui prévient en sa faveur; quel-

ques cheveux d'un beau blond se dessinent heureusement sur son grand front chauve. M. de Montmorency, entraîné par des idées généreuses, par la fougue de la jeunesse et les liaisons que la Révolution lui avait données, commit alors quelques fautes; mais son cœur était trop droit pour ne point les sentir : son repentir fut aussi sincère que l'avait été son erreur; il ne perdit pas une seule occasion de le rendre public. Chevalier d'honneur de Madame, tout semblait se réunir pour le conduire à la place qu'il allait occuper. M. de Montmorency, ambitieux avec franchise, n'a pas toujours su se dépouiller de ce qui lui était personnel pour s'élever à des considérations générales; jaloux de son autorité, parlant avec une extrême facilité, mais écoutant peu ceux qui lui répondent. Sentant trop les avantages de sa position vis-à-vis de M. de V......, il la lui fit trop sentir; il prit en arrivant au conseil un ton de supériorité qui jeta les premiers germes de division.

« Le ministère, nommé, en apparence, sous l'influence de Monsieur, ou plutôt pris parmi les hommes de son choix, était un point de con-

tact aussi précieux que nécessaire entre le Roi et l'héritier du trône; mais aussi c'était un sujet de susceptibilité constante. L'adresse de la Chambre des Députés au moment de ce changement de ministère, donnait au Roi, vis-à-vis de ceux qui ne savaient pas la vérité, l'air d'avoir cédé à une autre influence que celle de sa volonté. Il le sentit, et il en souffrait. Jamais Roi ne fut plus jaloux de son autorité : il voulait avant toute chose paraître Roi.

« Mais c'est vers vous, Madame, qu'il convient maintenant de revenir.

« Chose remarquable! dans une position aussi extraordinaire, vous trouvâtes le moyen de faire beaucoup de bien, et d'empêcher beaucoup de mal, sans avoir réellement blessé personne. Le ressort qui avait tout conduit n'était plus un secret pour ceux qui avaient quitté le ministère. Aussi n'était-il aucun moyen qu'ils ne missent en œuvre pour le briser. J'étais moi-même constamment l'objet de leurs attaques; et je dois convenir que je méritais les ennemis politiques comme les inimitiés des courtisans, car j'avais hautement

combattu les dangers de l'administration précédente, et mon horreur pour les abus domestiques, le zèle que je mis ensuite à les réformer avaient soulevé et devaient soulever contre moi bien des ressentimens. Qu'importe !

« On faisait des efforts inouis pour perdre dans l'esprit de Louis XVIII les nouveaux ministres et pour lui inspirer à leur égard une méfiance qui eût été un obstacle invincible à tout ce que ceux-ci se proposaient de faire pour le service de l'Etat. Tous les matins, à sept heures, je voyais M. de V......; et, après avoir parlé de toutes les affaires, je vous en écrivais, et je vous faisais part en même temps du résultat de mes conversations avec les personnes dont les lumières devaient inspirer le plus de confiance. De cette façon, la vérité était toujours assurée d'arriver à l'oreille du Roi.

« Combien de fois le Roi ne vous répéta-t-il pas : « Vous êtes avant les ministres, mon « enfant. Tous peuvent changer; mais vous « resterez mon amie jusqu'à la fin de mes jours. » Ces mots aimables cependant vous in-

qui étaient quelque peu parfois, en vous portant à croire que les ministres étaient moins assurés que vous n'eussiez voulu qu'ils le fussent, et vous redoubliez d'attention pour les défendre et les fortifier.

« M. de C.... était sorti des affaires; mais ses créatures occupaient encore presque tous les emplois, et il conservait, par cela même, une influence qui se faisait sentir ou par l'action ou par la résistance. Les difficultés se montraient partout et chaque jour. Le ministère n'avançait que lentement, arrêté à chaque pas par le mauvais vouloir, l'inertie ou les entraves que lui opposaient l'administration antérieure et les agens qu'elle avait laissés derrière elle; entre autres affaires retardées, nombre d'évêchés n'étaient pas même reconnus, ni les évêques nommés; et Cor....., que cette affaire regardait particulièrement, restait dans son inaction naturelle. Je fis tant auprès de M. de V......, qu'il se décida à prendre cette affaire en main; et, en un mois, elle fut terminée avec Rome, tant l'habileté qu'il apporte dans les affaires est remarquable.

« L'union du Roi et de Monsieur était la première pierre de l'édifice et le but de nos con-

stans efforts. L'appui de MONSIEUR donnait une grande force en assurant l'avenir; mais il eût nui auprès du Roi, s'il ne vous eût cru, Madame, uniquement dévouée à sa personne, et certes il avait raison de croire à un dévouement absolu.

« Combien de moyens il fallut mettre en usage avec persévérance! Que n'imaginions-nous pas pour rapprocher le Roi de MONSIEUR, et réciproquement! On se demandera comment votre crédit et votre influence, Madame, pouvaient à la fois s'exercer si heureusement et se défendre contre toutes les attaques! Il faut, pour en juger, savoir quelle était votre manière d'être avec le Roi : elle ne ressemblait en rien à celle des personnes auxquelles le Roi avait accordé précédemment sa confiance. Aussi, jamais il ne s'était attaché au même degré : il avait été subjugué par ceux qu'il avait aimés, et souvent ce joug lui paraissait pesant (je le tiens de lui-même); tandis qu'il se reposait avec bonheur sur l'amitié touchante que vous lui aviez inspirée. Ceux qui avaient approché sa personne avaient cru qu'il était dans leur intérêt de dominer sa volonté; vous prîtes une tout autre route; vous méritâtes sa con-

fiance par une noble franchise et par l'attachement sincère que Sa Majesté vous connut pour sa personne comme pour sa gloire; c'était à force de raisonner avec lui que vous parveniez à le convaincre. Cet empire était sans doute plus difficile à exercer; mais il était plus élevé et plus durable : vous discutiez chaque affaire à fond, et vous reveniez à la charge, jusqu'à ce que le Roi se fût rendu. Le courage avec lequel vous osiez lui dire la vérité, quelque sévère qu'elle fût, l'étonnait d'abord : il finissait par en être touché; il vit que votre affection était réelle, et que vous n'aviez d'autre intérêt que le sien, de sentiment que celui de ses succès pour la France, de bonheur que son repos; alors, Madame, vous obtîntes une confiance illimitée. Le Roi s'exprimait hautement sur vous d'une manière aussi touchante pour lui qu'honorable pour vous. « Madame du C.... est née pour être « l'amie d'un Roi : discrétion, désintéresse« ment. » Voilà ce qu'il disait à toutes les personnes de la cour. Il aimait à parler de vous; il en recherchait toutes les occasions, et connaissant ma fraternelle amitié pour vous, il épancha plus d'une fois son cœur avec moi.

« Peu à peu, le Roi commençait à croire que Monsieur lui était attaché; son cœur sembla s'ouvrir à un espoir tout nouveau; l'affection de Monsieur et son approbation étaient peut-être ce qui le flattait davantage. S'il était nécessaire de rapprocher le Roi des hommes de Monsieur, il ne l'était pas moins de rapprocher Monsieur des idées du Roi : il le fallait pour le Roi et pour l'héritier du trône; il le fallait pour la France. On avait long-temps prêté à Monsieur une façon de penser tout opposée, et les factions avaient indignement abusé de cette croyance. Il était donc indispensable d'unir tellement les deux frères, que les deux règnes n'en fissent réellement qu'un, et que l'on pût passer de l'un à l'autre sans que l'Etat en éprouvât la moindre secousse; c'était là ce qu'il y avait de plus difficile, et c'est ce qui est arrivé.

« Personne ne pouvait être mis dans le secret de démarches si importantes; aussi blâmait-on quelquefois ce qui était le résultat de combinaisons dont personne, excepté une, ne pouvait juger la nécessité; il fallait, pour réussir, se mettre au-dessus de tous les jugemens, mais, pour ne pas être blâmé par l'ave-

nir qui ne juge que le résultat, il fallait réussir. Le Roi semblait se charger de notre justification.

« Après avoir amené aux affaires M. de Montmorency, nous n'avions qu'un désir, celui de l'y conserver; qu'une pensée, celle de maintenir une parfaite harmonie entre M. de V...... et lui.

« Les affaires générales avaient déjà pris une autre face; et la monarchie commençait à respirer, bien qu'on laissât quelques affaires en arrière : je le faisais remarquer à M. de V....... « — Si vous veniez à nous manquer, mon ami, lui disais-je, que ferions-nous? Hâtez-vous donc, et en même temps imprimez à vos actes une stabilité que rien ne puisse leur ôter. » Un gouvernement ne peut montrer trop de sagesse et de modération; mais pour qu'il soit fort, il faut qu'il sache se faire respecter, et, pour éviter les secousses, il faut qu'il avance tous les jours. Tandis qu'on m'accusait dans le monde de modérer la marche de M. de V......, je faisais tout, au contraire, pour le presser; et vous, Madame, de votre côté, vous agissiez dans le même sens.

« Un temps assez long s'écoula sans qu'il survînt rien de remarquable, mais aussi sans que se ralentissent les efforts toujours dirigés vers la conservation de l'harmonie présente et la sécurité de l'avenir. Ce fut à peu près à cette époque que vous devîntes, malgré vous, Madame, propriétaire de Saint-Ouen. Plusieurs personnes, qui savaient tout ce que vous aviez refusé, s'étonnèrent de vous voir accepter cette propriété. On ignorait le prix particulier que Louis XVIII attachait à cette résidence où il avait signé cette déclaration célèbre lors de sa première rentrée dans ses Etats.

« Le Roi fut blessé en apprenant que la bande noire allait dévaster le château de Saint-Ouen. Il en fit faire l'acquisition sous le plus grand secret ; il fit dresser ensuite tous les plans d'un pavillon qu'il voulait peu à peu convertir en une grande et belle habitation. Instruite enfin de ce projet, vous parvîntes encore à faire renoncer à un plan aussi vaste. Le Roi, ne croyant pas pouvoir l'offrir à sa propre famille, légua à l'amie sur laquelle il comptait le plus, le soin de perpétuer le souvenir d'une circonstance si mémorable pour lui, et, au

milieu de la première pierre, il fit placer un écrit qui atteste ses volontés et ses motifs (1). Cette note, écrite sur du parchemin et faite à votre insu, Madame, fut déposée dans une petite boîte de plomb; vous signâtes seulement le certificat qui s'y trouve joint. Vous aviez refusé d'abord opiniâtrément; mais le Roi se fâchait de tant de résistance, car ce

---

(1) « Louis XVIII, en rentrant dans ses Etats, annonça, par une déclaration solennelle, signée dans le château de Saint-Ouen, le 2 mai 1814, la publication prochaine de la Charte qu'il avait l'intention de donner à ses sujets. Quelques années après, Saint-Ouen fut abattu, et le Roi, confiant à l'amitié le soin de perpétuer le souvenir de sa sollicitude pour ses peuples, voulut que ces ruines, devenues célèbres, fussent arrachées à l'oubli de l'avenir. Cette pierre, sur laquelle un nouveau bâtiment va s'élever par ses ordres, a été scellée des mains mêmes du Roi, et l'inscription qu'elle contient est l'ouvrage de ce prince. Renfermée dans une boîte de plomb, elle a été placée sur la base de cet édifice, en présence de madame Z. V. T...., comtesse du C.... Par ses qualités, son esprit et l'élévation de ses sentimens, elle devint l'amie de ce Roi qui, à l'estime qu'elle lui inspira par ses chagrins, sa tendresse et son courage pour ses enfans, avait, sitôt qu'il l'eut connue, deviné les consolations que son amitié lui faisait éprouver;

« Et en présence aussi de M. le vicomte D. T...., maréchal de camp des armées du Roi, colonel des lanciers de la garde royale, frère de madame la comtesse du C....;

« De M. le vicomte F. S. de Lachefoucauld, aide-de-camp du

n'était pas la première fois que ses libéralités délicates étaient repoussées.

« Le Roi vous dit un jour : « Mon enfant, il faut que je vous donne un portefeuille pour y serrer les lettres que vous voudrez conserver parmi celles que je vous écris. » Et le portefeuille qu'il vous offrit était entouré de diamans d'un très grand prix. C'était un nouveau moyen que tentait le Roi pour vous laisser quelque fortune ; il lui fut impossible de vous décider à l'accepter, malgré ses plus vives instances. Une autre fois, au jour de l'an, il voulut absolument vous donner une parure magnifique qu'il avait fait monter exprès. « Sire, lui dites-vous en la remettant, je suis peut-être la seule personne de votre royaume qui ne puisse accepter cela de votre Majesté. »

« Le Roi, fier de son affection pour vous,

S. A. R. MONSIEUR, colonel de la 5[e] légion de la garde nationale de Paris, dont le dévouement aussi respectueux que profond pour madame la comtesse du C.... lui donne aussi tous les droits d'un fraternel attachement ;

« Et enfin, en présence de M. H..., architecte choisi par le Roi, et chargé d'exécuter le plan du château tracé par Sa Majesté.

« Saint-Ouen, le 8 juillet 1821.

« *Signé* : H..., architecte. »

Madame, et heureux de votre dévouement, avait résolu de vous faire tenir une maison considérable où viendraient tous les étrangers, et dont il ferait lui seul tous les frais. Il le croyait utile à sa politique et il s'attacha fortement à cette idée pendant plus d'un an, mais inutilement. Vous restiez chez vous tous les soirs; il y venait beaucoup de monde. La faveur seule ne les y attirait pas, et les mêmes personnes y viennent encore aujourd'hui, à bien peu d'exceptions près. On vous aimait, on vous respectait, parce que ceux qui étaient à portée d'en bien juger savaient l'usage que vous faisiez du crédit dont vous jouissiez sur l'esprit de Louis XVIII. Le Roi vous disait à chaque nouveau refus : « Au reste, mon enfant, toutes « mes précautions sont prises; mes volontés « sont arrêtées, et vous retrouverez après moi « tout ce que vous refusez de mon vivant. » Sa Majesté revenait avec affectation sur ce chapitre.

« Il me parut impossible, je l'avoue, de persister dans votre refus de Saint-Ouen : je vous engageai donc à l'accepter en raison des circonstances honorables et historiques

dont cette donation était entourée, et encore parce qu'elle était plus onéreuse que lucrative. D'ailleurs le Roi regardait cette affaire comme lui étant tout-à-fait personnelle, et il y attachait un prix infini. En vous le donnant, il vous dit : « Mon enfant, pensez que Saint-Denis n'est pas éloigné de Saint-Ouen : vous y prierez pour moi. »

« C'étaient tous les jours de nouvelles persécutions que son cœur généreux lui suggérait pour vous faire recevoir cent choses dont vous ne pouviez accepter qu'une faible partie. Jamais on ne comprendra à quel point une pareille position était difficile! Eloignée par goût et par devoir de toutes les habitudes du faste éclatant, les dons de Sa Majesté ne vous étaient point indispensables. Votre fortune s'était réparée et accrue au milieu de la prospérité que le règne du Roi avait fait naître dans toutes les entreprises; faisant comme tout le monde, comme tout le monde aussi, grâce aux conseils de ceux qui s'intéressaient à vos propres affaires, vous n'aviez plus rien à souhaiter d'une fortune que de tristes revers vous ont ravie depuis.

« Louis XVIII voulut, Madame, que vous

donnassiez une fête à Saint-Ouen, pour célébrer un anniversaire de son séjour dans cette maison où il avait signé la Déclaration. Elle vous coûta 20,000 fr.; et, malgré ses ordres réitérés, vous en fîtes seule tous les frais. Il voulut que tous les ambassadeurs et toutes les autorités fussent invités : vous obéîtes; mais le lendemain, vous reprîtes votre même genre de vie, sans qu'il pût parvenir à vous en faire changer. On lira les preuves irrécusables d'un désintéressement bien rare dans le recueil des lettres de Louis XVIII; et l'on verra ce que vous avez été pour lui, pour sa famille et pour l'Etat : on y verra aussi, Madame, tout ce que Louis XVIII a été pour vous.

« La position vis-à-vis de l'étranger n'était pas encore redevenue ce qu'on devait désirer qu'elle fût; le nouveau ministère ne donnait pas à la France toute l'attitude qui lui convenait. M. de V......, sur qui de fait portait toute la responsabilité, ne voulait s'occuper que de son ministère. Sur la foi de ceux qui le trompaient, M. de Richelieu avait naguère calomnié la France qu'il ne connaissait pas, et les hommes qu'il connaissait encore moins : on lui doit une justice cependant, c'est que l

confiance que son caractère inspirait, avait pu seule précédemment nous faire obtenir des conditions qui n'eussent point été accordées sans lui. Aussi, sur ce point essentiel, lui eut-on une véritable obligation.

« Le caractère comme les antécédens de M. de V...... inspiraient une grande confiance à la masse des Français; mais quelques royalistes impatiens, ambitieux, ou peu réfléchis, s'irritaient d'une prudence ou d'une lenteur qu'ils qualifiaient plus rigoureusement, et se rallièrent plus spécialement à M. de Montmorency, qui en fut flatté; on annonçait un congrès qui devait se tenir d'abord à Vérone : le choix de la personne qui devait y être envoyée était tout-à-fait important, et M. de Montmorency, attachait un grand prix à y aller. Quelle que fût la position sociale de cet envoyé, il va sans dire qu'il devait suivre les instructions qui lui seraient données... M. de Montmorency, sans être opposé à M. de V......, différait avec lui sur quelques points; il paraissait au moins en différer, et, plus que lui, il semblait caresser les étrangers. Les étrangers aussi l'entouraient avec toute sorte d'assiduité; et par leurs complimens, et par

leurs éloges, ils lui inspiraient pour lui-même plus de confiance et de sécurité.

« Depuis quelque temps la Péninsule se trouvait embrasée : la révolution la disputait à la légitimité, et quelques Français étaient allés soutenir ce commencement d'établissement révolutionnaire. M. de V...... était peut-être convaincu que la guerre finirait par avoir lieu, et il aurait bien voulu qu'on s'y préparât, tout en souhaitant que les préparatifs devinssent inutiles; mais aussi M. de V......, ministre des finances seulement, ne voulait pas prendre sur lui la responsabilité d'une entreprise pareille, et cependant le poids des affaires reposait entièrement sur lui. Peut-être encore croyait-il qu'un moyen de rendre cette guerre plus populaire était de s'y opposer plus long-temps.

« Ce que je dis et ce que j'aurai à dire dans cette occasion et dans quelques occasions subséquentes, du caractère et des hésitations de M. de V......, ne sauraient détruire ni même inculper les hautes capacités politiques que nous avions reconnues en lui, qui le faisaient et qui le font encore considérer par moi comme l'homme indispensable, comme l'homme de

France le plus propre à bien conduire les affaires de la France. Quelque dissentiment qui se soit manifesté entre M. de V...... et moi, mon opinion à cet égard n'est point changée et ne changera jamais, je crois; et si, lorsque sans lui et même malgré, lui nous employions tous nos efforts à le faire arriver à la tête du ministère, j'exprimais pour les talens et le caractère de M. de Villèle une admiration plus complète, ce n'est pas que déjà nous n'eussions remarqué ce que je dis aujourd'hui; c'est que, dans la situation des personnes et des choses, alors, il était naturel d'augmenter la somme des qualités et d'affaiblir celle des inconvéniens; la perfection n'est peut-être point de ce monde, et ce n'est pas tout refuser à un homme que de ne pas lui tout accorder. Dans la distribution des facultés humaines, le partage de M. de V...... m'a toujours paru assez beau pour contenter les plus difficiles; c'est pour cela, et dans la vue des avantages que mon pays pouvait retirer des grandes qualités de M. de V......, que j'ai employé tout le crédit de ma position et toute l'influence de la vôtre, Madame, pour contribuer à son élévation. Qui pourrait nous le reprocher?

qui pourrait le lui reprocher à lui-même? La prospérité de la France, sous son administration, nous a et au-delà justifiés. Mais encore une fois, mon admiration pour lui ne saurait être de l'aveuglement, et mon dévouement de la servitude. J'estime trop M. de V...... pour croire qu'il ait pu m'estimer si j'avais été autrement; et Dieu, en me créant ami, ne m'a point créé servile.

« Quoi qu'il en fût donc de la situation des affaires publiques, de la position du Trésor ou du caractère particulier de M. de V......, toujours est-il que dans ce moment il ne croyait pas qu'on dût mener vivement les choses et précipiter la France dans une guerre que, selon lui, elle devait faire seule. L'affaire finit par aller dans cette voie, et vous, Madame, dont le bon sens, l'élan et le patriotisme monarchique étaient toujours en avant de toutes les questions qui pouvaient intéresser la royauté et la gloire nationale, vous redoublâtes d'efforts pour démontrer à Louis XVIII combien il était important, au moyen d'une expédition si juste, de saisir cette occasion de donner au Roi et à la France une armée que le pays a, tout à la fois, le besoin et l'amour-propre

d'avoir toujours sous les armes, surtout vis-à-vis des étrangers qui croyaient la France entièrement désunie et désarmée, et qui auraient pu en abuser.

« C'est au milieu de ces fluctuations d'opinion publique et de résistance calculée que M. de Montmorency partit pour le congrès de Vérone. Il y arriva convaincu que les instructions qu'il avait reçues n'étaient pas suffisantes; mais il voulut les suivre par conscience, et il le tenta d'abord de bonne foi. On comprendra facilement les avances que lui firent les étrangers : sa loyauté, son caractère charmaient les souverains; enivré par les soins extraordinaires dont il était entouré, il se laissa aller à croire qu'il y avait impossibilité de suivre les instructions qui lui avaient été données, et il ne suivit plus que ses impulsions personnelles, toujours loyales et nobles. M. de V..... s'en aperçut, avec un mécontentement qu'il ne laissa point apercevoir. M. de Montmorency se montra de son côté mécontent de ses relations, et il fut facile de prévoir les suites funestes de cette disposition réciproque. Un moyen d'inspirer à M. de V..... plus de décision, et de l'obliger à se

mêler davantage des affaires générales, était de le nommer Président du conseil. On ne savait jamais lequel des ministres viendrait rendre compte au Roi des affaires; et tous les jours chaque ministre, en sortant de chez le Roi, espérait devenir ministre influent dans ses conseils : il en résultait une confusion vraiment dangereuse, qui ne permettait plus d'hésiter. M. de V...... en sentait la nécessité; mais il remettait de jour en jour à en parler au Roi, comme on l'en conjurait; et ce fut sans lui, mais non malgré lui, que vous décidâtes Sa Majesté à lui remettre la présidence.

« Voulant à tout prix éviter une brouille entre M. de Montmorency et M. de V......, je proposai à ce dernier de quitter Paris, malgré tous les motifs qui devaient m'y retenir, pour me rendre à Vérone auprès de M. de Montmorency. J'insistai, mais M. de V...... s'y opposa formellement. Les travaux du congrès s'achevaient; M. de Montmorency, qui avait agi plutôt en Président du conseil qu'en ambassadeur, revint à Paris, décidé à prouver qu'il avait eu raison, tandis que M. de V...... l'attendait résolu à lui démon-

trer qu'il avait eu tort. M. de Montmorency s'était en effet éloigné de ses instructions : il ne devait point parler de l'Espagne, il devait voir venir, et se placer, en attendant, sur le terrain des Amériques, vis-à-vis de l'Angleterre. A Vérone, il avait cru, dans sa conscience, agir comme Français dans l'intérêt de la France, et les documens précieux qu'il a laissés le feront connaître un jour. Arrivé à Paris, il parvint à attirer de son côté presque tous les membres du conseil qui avaient au fond de leur âme un sentiment de jalousie contre M. de V...... : les feuilles publiques royalistes se déclarèrent pour M. de Montmorency.

« Les choses en étaient venues à ce point entre M. de Montmorency et M. de V......, qu'il était impossible de les rapprocher ; et la guerre était trop ouvertement déclarée, pour qu'elle ne dût pas amener la chute de l'un ou de l'autre. Un incident vint aggraver encore le mécontentement de M. de V....... M. de Montmorency, sans le consulter, avait fait passer secrètement des armes aux royalistes espagnols. La question se réduisait à un fait : était-il dans l'intérêt de la France de faire

tomber M. de V......, qui, à lui seul, offrait l'idée de tout un système, et dont la chute devait alors entraîner de graves conséquences en rompant bien des digues? Devait-on chercher à renverser un homme d'affaires éminemment habile, un homme que, pour le moment, il paraissait impossible de remplacer? Votre attachement pour M. de Montmorency, Madame, était trop sincère pour pouvoir être suspecté dans une pareille question, si l'affection seule eût pu être consultée ; mais chercher à perdre M. de V...... dans l'intérêt d'un sentiment personnel, eût été véritablement ce qu'on eût pu appeler un crime politique. Le titre de Duc que vous fîtes accorder à M. de Montmorency à son retour de Vérone, avait dû lui prouver le désir qu'on avait de lui être agréable.

« On devait agiter devant le Roi au premier conseil une question qui paraissait peu importante en apparence, mais qui l'était beaucoup par ses conséquences. Il s'agissait d'une espèce de manifeste que M. de Montmorency voulait lancer sur l'Espagne, et dont il était convenu avec les puissances : l'Angleterre seule restait en dehors de cette guerre ;

M. de V...... poussa trop loin peut-être l'isolement de la France avec le reste de l'Europe, mais on doit lui savoir gré de n'avoir pas voulu lui laisser jouer dans cette circonstance un rôle secondaire.

« Au retour du congrès, l'Empereur de Russie ayant envoyé à M. de Montmorency le cordon de Saint-André, il n'eût pas été de la dignité du Roi de France de supporter cette espèce d'insulte faite à son premier ministre; et, dans les vingt-quatre heures, le Roi, qui entendait si bien tout ce qui tient à sa dignité, approuva votre pensée, et envoya le cordon bleu au Président du conseil.

« M. de V...... connaissait le prix que le Roi attachait à la majorité, soit dans les chambres, soit dans le cabinet; et, sachant que ses collègues se déclareraient contre lui, il avait sa démission dans son portefeuille. Il pressentait d'ailleurs les angoisses du Roi qui étaient réelles. Avant ce conseil, Sa Majesté croyait qu'elle serait forcée de remercier M. de V......, et voulant lui donner une marque particulière d'intérêt, elle avait acheté pour sa femme un collier qu'elle donna plus tard à votre fille. Le Roi ne croyait pas M. de Mont-

morency; mais l'affaire de la majorité l'effrayait; vous le conjurâtes de prêter toute son attention à ce qui se dirait à ce conseil, et de ne s'en rapporter ensuite qu'à lui-même pour prendre un parti décisif.

« M. de Montmorency prit la parole à l'ouverture du conseil, et développa tout un nouveau système, ce qui rendit la position plus positive qu'elle ne l'avait paru jusque-là : tous les ministres, les uns après les autres, conclurent en sa faveur. M. de V...... parla à son tour; et, répondant avec esprit à tout ce qui venait d'être dit, il se prononça seul pour un système opposé : il ne montra pas à ce qu'il paraît tout le caractère que le Roi aurait désiré. Sa Majesté vous répéta depuis plusieurs fois : « V...... n'a pas le nerf que je lui aurais supposé. » Le Roi avait gardé jusque-là un profond silence; prenant enfin la parole, il parla pendant une demi-heure avec un esprit, une profondeur et une sagesse qui étonnèrent les ministres eux-mêmes : il résuma toute la discussion, et, se tournant à la fin vers M. de V......, il ajouta : « Je me range du côté de mon Président du conseil : » et il donna aussitôt ordre d'emmener son fauteuil. On peut présumer

l'état de stupeur dans lequel resta le conseil : M. de Montmorency donna le lendemain sa démission ; il le fit en homme d'honneur, avec la loyauté, la noblesse et la dignité de son caractère. Jamais circonstance plus favorable ne pouvait s'offrir à M. de V...... pour faire dans le conseil les changemens qu'il aurait voulu ; il ne le fit pas, et une mésintelligence sourde mais fâcheuse s'ensuivit pendant plusieurs années. M. de V...... le sentait : « C'est une « République, disait-il ; je suis gêné, entravé « dans tous les sens. »

La retraite de M. de Montmorency devenue nécessaire eut pourtant des inconvéniens ; le mécontentement de sa famille fut grand, et elle voulut me rendre un instant responsable d'un événement que les circonstances seules avaient amené. On comprendra combien je dus en souffrir ! Je dois rendre à madame de Larochefoucauld une justice qu'il m'est bien doux de constater ici : mise dans le secret de tout ce qui s'était passé dans cette affaire, elle s'affligea seulement d'une situation si pénible pour son cœur.

Il s'agissait de savoir qui succéderait à M. de Montmorency. Plusieurs personnes étaient sur

les rangs; le séjour de M. de Ch.......... à Vérone l'y plaçait naturellement : soit que ce fût par l'effet du hasard qu'il y fût allé, soit qu'il eût calculé d'avance les conséquences de ce voyage. M. de Ch.........., premier écrivain du siècle, défenseur de la monarchie, et persécuté pour elle dans des temps si difficiles, aurait dû être mis dans une position qui ne lui laissât rien à désirer; mais M. de Cor..... avait semblé, dès son arrivée au pouvoir, traiter les gens de lettres et les artistes avec une insouciance qui en les éloignant de sa personne en jetait quelques-uns dans l'opposition.

De fortes menées entouraient M. de V...... pour décider son choix en faveur de M. de Ch.........., et lui-même y était très disposé. Convaincu que ces deux hommes ne marcheraient jamais ensemble, et craignant toutes les conséquences d'une nouvelle rupture, je fis tout au monde pour l'empêcher (plus tard, je ne le laissai point ignorer à M. de Ch.......... lui-même). Accoutumé à tenir le premier rang en littérature, il ne pouvait se contenter d'un second, même en politique. MONSIEUR fut du même avis; mais il de-

manda que vous ne fissiez aucune démarche contraire auprès du Roi, craignant que cette opposition n'eût de plus graves inconvéniens; je lui promis de céder, après m'être décidé à faire une dernière tentative pour détromper M. de V....... A neuf heures du soir, je me rendis chez lui : nous eûmes une discussion assez vive, car il persistait à ne voir que les avantages de l'entrée de M. de Ch.......... au conseil. Je parvins à l'ébranler cependant, et mon avis eût probablement fini par prévaloir sans un incident qui ne permit plus de le suivre.

« M. de Ch.......... avait fait quelques difficultés pour accepter le ministère, quand M. de V...... le lui avait proposé; il fut convenu alors, comme moyen de tout concilier, qu'on profiterait de cette indécision dans l'intérêt de tous. J'avais quitté M. de V...... à onze heures du soir, et je retournai chez lui le lendemain à sept heures et demie. M. de Ch......... m'avait prévenu, et à sept heures M. de V...... avait reçu un mot qui lui apprenait que l'auteur des *Martyrs* se résignait à être ministre. Il n'y avait plus à s'en dédire. Il fallut aussi décider le Roi à

consentir au choix d'un homme contre lequel il avait de fortes préventions, et même, disait-on, quelque jalousie de métier, comme si cela eût été possible à qui que ce soit vis-à-vis de M. de Ch..........

Cependant M. de V...... n'eut pas longtemps à s'applaudir de ce choix. M. de Ch.......... était malheureusement trop accessible aux rapports de ses prétendus amis, véritables courtisans de fortune. Les ennemis du Président du conseil parvinrent à persuader à M. de Ch.......... que M. de V...... le tenait dans une contrainte que son indépendance naturelle ne lui permettait pas de supporter. Il eut le malheur d'y croire, et de s'en blesser avant d'avoir approfondi et apprécié la valeur de ces rapports. De son côté, M. de V......, mécontent, enfin, le laissait apercevoir, et les choses étaient, à chaque instant, sur le point de se brouiller. Elles n'auraient pas été plus loin peut-être, et les explications que, de part et d'autre, des caractères opposés évitaient avec soin, eussent pu avoir lieu et tout concilier si une personne dans laquelle M. de Ch.......... avait toute confiance eût été alors à Paris. Je

connaissais madame R...... depuis long-temps; j'avais pour elle une affection sincère, et j'allais souvent dans sa maison où M. de Ch.......... venait aussi habituellement. Sans s'occuper de politique, madame R......, dont l'esprit est juste, droit et ennemi de toute exagération, désire vivement tout ce qui peut contribuer au repos comme au bonheur de son pays. Souvent, par elle, je faisais donner à M. de Ch.......... des avis dont il lui était facile de reconnaître l'utilité; et ce fut, par elle aussi, que, pendant long-temps, un accord, du moins apparent, se conserva entre M. de V...... et M. de Ch........... Elle avait compris et apprécié le service qu'elle pourrait rendre, et elle y mit toute la chaleur de son amitié. Mais elle avait été obligée de quitter Paris, et la veille de son départ pour l'Italie, je lui avais dit : « Madame, votre absence sera la cause de la chute de M. de Ch.........., car il ne retrouvera pas ici une amie aussi parfaitement dévouée que vous. » Je n'eus malheureusement que trop raison.

« Ces incidens renouvelés portaient parfois le découragement dans nos âmes; mais ce fut à peu près à cette époque qu'une lettre que

m'adressa MONSIEUR nous rendit quelque courage.

Vendredi, 24 octobre 1823.

« Je suis fâché de vous savoir souffrant, « mon cher Sosthène; vous avez bien fait « d'employer les sangsues; ménagez-vous pen- « dant quelques jours.

« J'ai deux commissions à vous donner pour « madame du C.... : la première, de lui dire que « je me félicite, comme elle, du fond du cœur, « de la facilité avec laquelle le Roi s'est débar- « rassé de son incommodité et du très bon « état de santé où il est aujourd'hui; la seconde, « de lui dire aussi que c'est à nous de nous « mettre en colère des injustices et des inso- « lences des gens qui ne seraient que méchans « s'ils n'étaient encore plus sots et plus incon- « séquens. Ajoutez-lui qu'elle doit se mettre « au-dessus de tout cela, et jouir, sans crainte, « du noble emploi qu'elle a fait des bontés et « de la confiance de mon excellent frère.

« Bonjour, mon cher Sosthène.

« CHARLES-PHILIPPE. »

« Je reviens aux événemens publics.

« Le Roi, en se décidant à porter la guerre

en Espagne, avait donné le commandement de l'armée à Monseigneur le duc d'Angoulême; mais, par suite de cet asservissement bureaucratique auquel le ministère n'avait pas pu ou su se soustraire et dont il subissait alors toutes les conséquences, des lenteurs interminables avaient été mises aux préparatifs de cette guerre. MONSEIGNEUR était arrivé sur le bord de la Bidassoa, avec des troupes, sans doute, mais avec une armée qui semblait manquer de tout ce qui lui était nécessaire pour marcher en avant. « Si cette guerre est nécessaire, avait dit le Président du conseil, la France s'en chargera seule, et elle n'a pas besoin de l'assistance de l'Europe. » Noble et nationale protestation que le dévouement et l'activité des autres ministres n'avaient pas suffisamment entendue et secondée !

« L'Europe, jalouse de la gloire que nous pouvions acquérir, restait attentive sur les mouvemens de cette entreprise. De froids calculs eussent pu engager MONSEIGNEUR à s'arrêter sur la frontière; mais il eût, par là, compromis l'honneur de la France; et, sans regarder en arrière, Monseigneur le duc d'Angoulême traversa la Bidassoa aux cris de:

Vive le Roi! Les puissances avaient été convaincues, jusque-là, que nous n'avions pas d'armée, ou que, s'il en existait une en France, elle était composée de soldats infidèles, ébranlés ou douteux. Il était important de les détromper; le drapeau tricolore, planté comme un appât sur la rive opposée du fleuve, et foudroyé aussitôt qu'aperçu par nos troupes, apprit que la fidélité des Français égalait toujours leur bravoure et que les lis n'avaient rien perdu de leurs forces. Les armées françaises, pendant de longues années, avaient laissé, au milieu de leurs glorieux triomphes, des traces quelquefois bien amères de leurs succès. Il n'en fut pas ainsi sous un Bourbon. Le chef que Louis XVIII venait de donner à ses armées voulait vaincre, mais il voulait aussi se faire estimer des ennemis et des peuples que la victoire lui livrait. Jamais plus admirable discipline ne fut maintenue dans une armée; tout fut strictement payé, et des régimens campaient au milieu des fermes sans que la moindre parcelle des vergers ou des plaines fût dérobée aux paysans.

« Ferdinand VII, enfermé à Madrid, emmené ensuite à Séville, puis à Cadix, atten-

dait avec anxiété le résultat des combats que l'armée française livrait sur tous les points. Des protestations, arrachées à sa situation déplorable par la violence des Cortès et des factieux espagnols, semblaient condamner nos opérations; il était naturel et facile de deviner le fond de sa pensée; mais il faut avouer cependant que le caractère du Roi d'Espagne et sa faiblesse aggravaient beaucoup les difficultés. Rien toutefois ne put arrêter notre marche; le succès couronnait de tous côtés nos efforts, et partout l'armée victorieuse assurait le triomphe de la légitimité. Monseigneur fit enfin son entrée à Madrid, et il sembla un moment que cette expédition si importante se bornerait à s'emparer de la capitale des Espagnes; c'est alors, au contraire, que les difficultés de la position se firent sentir dans toutes leurs rigueurs. Le général Bordesoult, qui commandait devant Cadix, manquant des ressources nécessaires pour faire le siége, avait espéré en venir seul à son honneur; mais, trompé, dit-on, par quelques feintes négociations, il avait suspendu le moment d'élan, et on laissait ainsi le prince généralissime, l'armée, la capitale et toute l'Espagne dans

une position équivoque, dangereuse, qui méritait la plus sérieuse attention.

« J'en écrivis un matin à M. de V......, qui me répondit sur-le-champ qu'il veillait sur cette question qui ne lui paraissait pas mûre en ce moment, mais qui le serait peut-être le lendemain. Il s'agissait de quitter Madrid et de marcher sur Cadix, à quelque prix que ce fût. Je me rendis chez Monsieur vers une heure, et, avec l'ardeur que j'apporte à la suite de toutes les idées dont le succès me semble utile, je cherchai à lui démontrer qu'il était indispensable que Monseigneur se rendît devant Cadix, malgré tous les obstacles. « Il y allait, « dis-je, de la gloire de son fils et de celle de la « France; le succès de l'expédition en dépen- « dait : il fallait partir et vaincre. » Monsieur avait déjà médité sur la nécessité de cette entreprise, mais il en calculait le danger pour son fils. — « Qu'en pense M. de V......? me dit Son Altesse Royale. — Ce matin, répondis-je, je lui en ai parlé fortement. » Le premier ministre qui, en effet, avait pris son parti sur cette affaire, la soumit au Roi, et le Roi ayant reconnu combien cette marche devenait urgente, donna l'ordre à Monseigneur de se

porter en avant. Son Altesse Royale était loin d'avoir tout ce qui était nécessaire pour établir un siége devant Cadix; il fallait cependant prendre, à tout prix, cette place presque imprenable; mais l'intrépidité de l'armée française, sous les yeux de son général, pouvait suppléer à tout, et la hardiesse d'une attaque inattendue, à travers les flots, tentée et accomplie au milieu de la nuit, plaça le drapeau blanc sur les murs de Cadix. Ce fut malgré ceux qui l'entouraient que MONSEIGNEUR donna l'ordre du combat. Son Altesse Royale y mit un caractère d'autant plus remarquable qu'il régnait, dit-on, une assez grande confusion parmi ses conseillers. MONSEIGNEUR montra, dans cette circonstance, autant de sang-froid que de talent, et nos généraux les plus habitués à aller au feu rendirent un éclatant et complet hommage à la bravoure du prince.

« Malgré tous les obstacles, MONSEIGNEUR vint donc à bout de cette périlleuse entreprise, et, en définitive, de cette glorieuse expédition, dont le début avait été presque compromis par le fait de cette fâcheuse affaire appelée les *marchés Ouvrard*, affaire trop embrouillée et

trop compliquée pour pouvoir être jamais éclaircie, quoique M. de V...... eût ordonné, avec la sévérité de sa probité, les enquêtes les plus rigoureuses confiées aux soins des hommes les plus intègres, dirigés et présidés même par un membre de l'opposition (M. le comte Daru). Dans toute cette guerre et dans les effets de ces *marchés Ouvrard*, Monseigneur le duc d'Angoulême agit en Bourbon, en prince, en Français, n'hésitant pas un seul instant entre l'honneur et des sacrifices purement pécuniaires. Il ne pouvait descendre dans de semblables détails, et il dut s'en rappoter à ceux qui étaient sous ses ordres. La monarchie lui dut une armée, et la France un des faits remarquables de notre histoire. C'est vraiment alors que nous reprîmes, à l'étonnement de l'Europe, l'attitude qui nous convient.

A Paris, la rumeur était grande; on accusait M. de V...... avec un acharnement sans bornes et sans fondement de s'être opposé à la guerre, tandis que M. de Montmorency qui l'avait conseillée était porté aux nues; et à tort ou à raison, on fit un reproche au ministre de la guerre d'avoir laissé l'armée manquer de tout. Le maréchal soutenait que tout

avait été disposé, et il partit de Paris pour le prouver. Il était arrivé inopinément à l'armée; Monseigneur le duc d'Angoulême, qui croyait avoir sujet de se plaindre de lui, refusa de le voir; et, chose bizarre! on parvint à persuader au maréchal qu'il avait été trompé lui-même et que les provisions n'avaient pas existé. Il s'en expliqua, dit-on, publiquement à l'armée. Au départ du maréchal, le lieutenant-général, vicomte de Digeon, aide-de-camp de Monsieur, avait été chargé du portefeuille de la guerre.

« Mais il était impossible que le duc de B....... restât long-temps ministre : Monseigneur était trop irrité, et l'on devait cette satisfaction au prince victorieux, ou bien il fallait donner au duc de B....... tous les moyens de se justifier. Le maréchal avait dit au marquis d'Autichamp, le jour de la fête du 2 mai à Saint-Ouen, pour l'inauguration du portrait du Roi : « Tout est prêt pour la guerre. » Peut-être était-il lui-même abusé; mais ce qui est certain, c'est que le choix des officiers fut généralement excellent.

Monseigneur, après la prise de Cadix, revint à Paris, où son entrée fut un triomphe.

Le général G........., major général de l'armée, resta pour commander ; c'est un homme qui a été jugé avec sévérité : il eût fallu être sur les lieux pour se former une opinion équitable à l'égard des reproches dont le général était l'objet ; et, dans le doute, c'est du côté de l'inculpé que l'on doit faire pencher la balance.

Après l'arrivée de MONSEIGNEUR, il fut décidé que MONSIEUR ferait lui-même sentir au maréchal la nécessité de donner sa démission. Le duc de B...... était trop homme d'honneur pour hésiter un seul instant. On eut l'idée de l'envoyer à Vienne ; mais ce fut impossible, à cause de son titre. Le maréchal était difficile à remplacer pour l'armée, et l'on crut que le baron de D...., aide-de-camp de MONSEIGNEUR, serait un choix qui ne pourrait lui déplaire. On pensa un instant à mettre MONSEIGNEUR à la tête de l'armée, et, sous ses ordres, une espèce d'intendant ; mais le Roi craignait que le prince ne se montrât trop favorable à la partie de l'armée qu'il venait de commander, et qu'il ne lui sacrifiât les autres troupes. Le baron de D.... avait quitté l'Espagne mécontent, et il apprit sa nomination dans une de

ses terres. Il a un caractère plus distingué que son esprit; mais c'est un homme d'honneur, plein de noblesse, d'une loyauté à toute épreuve, franchement religieux et incapable d'aucune intrigue. — Abandonnons l'Espagne pour rentrer en France.

« Si l'on est obligé de convenir que le ministère de l'intérieur, où tout languissait, n'était pas le fait de M. de Cor....., plutôt à cause de son caractère qu'à cause de son esprit et de ses talens, on doit aussi à M. de Cor.... la justice de dire qu'il fit de bonnes choses pendant qu'il fut à la tête de l'Université, et qu'il y neutralisa, autant que faire se pouvait, les déplorables effets du monopole de l'enseignement entre les mains du gouvernement. Il avait été remplacé à la présidence du conseil de l'Instruction publique par M. Frais-synous, si connu par ses Conférences et toujours étonné lui-même, par sa modestie, des succès qu'il obtenait, autant qu'éloigné des grandeurs dont il était menacé. M. Frais-synous avait pour vous, Madame, l'estime que votre caractère devait inspirer à tous ceux qui pouvaient l'apprécier.

« Le clergé se plaignait de l'état de souf-

frances où se trouvaient les affaires de religion attachées au ministère de l'intérieur. Je disais souvent à M. de V...... que quoique cela ne le regardât pas directement, il y aurait faute à lui de jeter le clergé dans l'opposition, et même de s'en faire un ennemi particulier, puisque c'était à lui M. de V...... qu'on se prenait de tout. Il avait senti aussi la nécessité de prendre un parti à cet égard. L'affinité entre les choses de religion et l'éducation publique étant incontestable, le Roi eut la pensée de faire un ministère des affaires ecclésiastiques, auquel toutes les affaires de la religion et de l'éducation seraient remises : nul n'était mieux fait pour remplir ces importantes fonctions que M. Fraissynous, dont le caractère d'ailleurs plaisait au Roi. C'était tout-à-fait l'avis de M. de V...... M. Fraissynous fut nommé, et il faut dire ici encore, toujours à l'éloge de M. de Cor....., que, loin de se refuser à un arrangement qui lui enlevait une partie de ses attributions, il s'y prêta de la meilleure grâce du monde. On trouva dans l'évêque d'Hermopolis, devenu ministre et siégeant au conseil, le même amour du bien qui avait animé chaque instant de sa vie. Sans

qu'il eût rien recherché, mais en peu de temps, il avait été premier aumônier du Roi, évêque *in partibus*, membre de l'Académie française et ministre; encore un peu, il eût été cardinal, et c'est à l'occasion de sa dernière nomination qu'un homme d'esprit (M. R. L.), en lui écrivant pour le féliciter sur cette rapide élévation, lui mandait : « Si j'étais Pape, je ne vous laisserais pas venir à Rome en ce moment. »

« L'affaire du duc de B...... n'était pas la seule cause de division qui régnât dans le ministère. La sourde mésintelligence qui existait entre M. de V...... et M. de Ch.......... allait toujours croissant; ce dernier devint dans le conseil un chef d'opposition auquel se réunissaient toutes les oppositions extérieures du libéralisme et d'exagération royaliste mécontente. Les unes et les autres cherchaient à culbuter le président du conseil que le Roi, sans cesse éclairé et soutenu par vous, Madame, regardait toujours comme indispensable à la tête des affaires. Mais ce tiraillement intérieur ne pouvait se prolonger beaucoup sans de graves inconvéniens. M. de V...... le reconnaissait bien; mais, dans son caractère, dans

son estime particulière pour M. de Ch.........., et comprenant aussi, d'ailleurs, toutes les conséquences possibles de cette rupture, il hésitait, et, selon son habitude, il attendait que le Roi lui forçât la main, en quelque sorte, et tranchât lui-même la question. Cor....., véritable Armoricain, mit la chose sur le tapis, et déclara le soir que si M. de Ch........... entrait le lendemain au conseil par une porte, il en sortirait, lui, par l'autre. L'affaire fut ainsi décidée. Toutefois, il y eut encore le matin quelques hésitations de la part de M. de V......, quelques pourparlers entre lui et M. de Cor.....; mais celui-ci, toujours Breton bretonnant, insista de plus belle et fit valoir l'intention exprimée du Roi. Tout fut dit. Vers onze heures, une lettre fut portée à M. de Ch.......... Malheureusement, on ne le trouva point au ministère, et elle lui fut remise lorsqu'il était déjà au château. Cette lettre lui apprenait que le Roi lui redemandait son portefeuille. Ce procédé, ou plutôt ce malencontreux incident, cette fâcheuse mésaventure survenue par l'absence de M. de Ch.......... produisit un triste effet. La forme, qu'il n'avait été au pouvoir de per-

sonne de prévenir et de diriger, l'emporta sur le fond que chacun avait précédemment approuvé. On lui avait généralement su mauvais gré de s'être prononcé contre l'homme qui l'avait appelé aux affaires, même malgré le Roi; la veille du jour où M. de Ch.......... quitta le ministère, il semblait que tout le monde fût d'avis qu'il ne pouvait pas y rester; et le lendemain, chacun lui revint, naturellement ramené vers un homme en faveur duquel parlaient si hautement son talent, son génie et ses qualités.

« Ma situation auprès du Roi avait changé, grâce à votre amitié sans doute, Madame, plutôt qu'à mes services. J'avais pensé longtemps qu'une des premières conditions pour assurer un succès d'où dépendait le sort de si grands intérêts, c'était de me mettre absolument de côté. D'ailleurs, je n'avais rien à envier à personne : aide-de-camp de Monsieur, traité par lui avec confiance, étant parvenu à le rapprocher du Roi, ayant servi plus utilement mon pays que si j'eusse été en place, que pouvais-je désirer, et quel rôle eût pu me tenter? — « Mon cadavre politique est la première pierre de l'édifice que nous voulons

fonder, vous avais-je souvent répété. » — Et en effet, il vous avait fallu du temps pour détruire les préventions qu'on était parvenu à mettre dans l'esprit du Roi contre moi; il avait fini cependant par apprécier le dévouement que je montrais à son frère comme à sa personne royale, en cherchant à rapprocher Monsieur de lui, et ce prince vous avait les mêmes obligations par rapport au Roi. Sa Majesté pensa que je pouvais être utile par mon activité comme par mon caractère, et plusieurs fois des paroles encourageantes m'arrivèrent par vous, Madame. Le Roi avait aussi depuis long-temps consenti à me recevoir, et cette conversation restera long-temps gravée dans ma mémoire. J'aurais dû en parler plus tôt, mais le récit des événemens m'a entraîné....

« Le Roi me reçut avec cette grâce et cette bonté qu'il possédait à un degré remarquable, quand il voulait bien en faire usage; mais je vis en même temps que j'étais en présence d'un juge et d'un souverain disposé à se servir de tout son esprit pour me connaître jusqu'au fond du cœur : je sentais trop l'importance de cette conversation et ses conséquences,

pour ne pas éprouver une émotion assez vive. Le Roi m'entretint d'abord de choses indifférentes; mais bientôt il me parla de vous, Madame, et de son affection si parfaitement justifiée; il m'en parla comme le père le plus tendre, entrant dans mille détails, dont aucun n'était insignifiant pour lui : je ne le sentais que trop; j'insistai beaucoup sur votre indépendance, sur votre attachement profond pour le Roi, et sur votre peu de disposition à vous laisser jamais dominer par personne. Cette conversation paraissait plaire au Roi. Il me regarda tout à coup de l'œil le plus fin, et me dit avec une physionomie qu'il voulait rendre naturelle : — « Vicomte « de Larochefoucauld, connaissez-vous M. de « C....? Je l'ai aimé comme le fils le plus « tendre, et je conserve pour lui de l'affec« tion. Je veux savoir votre opinion sur son « compte. — Ses yeux pénétrans se fixèrent sur moi : l'importance de cette question imprévue et impromptu me fit sentir à quel point ma réponse était délicate. « Le Roi « m'ordonne-t-il de parler avec franchise? « — Sans doute, je l'exige. — Eh bien, Sire, « je pense qu'il est impossible d'avoir un es-

« prit plus séduisant que n'est celui de M. de
« C.... et difficile d'être plus dévoué à Votre
« Majesté qu'il ne l'a été; mais je pense en
« même temps que son esprit est plus léger
« que profond, trop occupé de plaire au Roi,
« et surtout d'assurer un crédit qui satisfai-
« sait son ambition : regardant cette partie
« de sa vie comme la plus importante pour
« son existence, il abandonna la conduite des
« affaires à des gens habiles, mais mal inten-
« tionnés, qui l'entraînèrent peu à peu, sans
« qu'il s'en aperçût, plus loin qu'il ne voulait
« aller. Agens de la révolution, ils en soi-
« gnaient les intérêts; ennemis jurés de la
« monarchie, ils travaillaient constamment
« à sa ruine! M. de C...., long-temps égaré,
« ouvrit enfin les yeux; mais, brouillé avec les
« royalistes et s'étant attiré leur animosité sans
« retour, il ne lui était plus possible de mar-
« cher avec eux : peut-être, Sire, je le dirai
« avec franchise, quelques royalistes montrè-
« rent-ils trop de sévérité envers M. de C....
« au commencement de son ministère; peut-
« être fut-il aigri par des procédés choquans;
« mais enfin M. de C.... se vit dans cette situa-
« tion terrible pour un homme dont le cœur

« est assez élevé pour éprouver une haute am-
« bition, c'est-à-dire que, ne pouvant marcher
« avec les amis de la monarchie, il fut forcé,
« en se livrant à ses ennemis, de travailler à
« sa ruine ou de renoncer au pouvoir. L'am-
« bition l'a emporté, Sire, et, sans le vouloir,
« sans le savoir peut-être, le ministère de M. de
« C.... a fait en France un mal presque irré-
« parable. » — Le Roi m'écoutait dans un profond silence : il était hardi peut-être de lui parler ainsi ; mais il fallait d'autant plus soutenir auprès de Sa Majesté ce que vous aviez pu lui dire, que M. de V...... évitait sans cesse un sujet qui lui paraissait trop délicat pour le traiter. « Vous le jugez parfaitement, reprit le
« Roi, et je suis entièrement de votre avis :
« c'est un homme égaré ; je le plains, j'en suis
« malheureux, et je ne l'aime pas moins. » Le Roi insista sur les qualités de son ancien ministre. Je ne cherchai point à les combattre, j'en avais dit assez.

« Monsieur vous rendait toute la justice qui vous était due, Madame ; il appréciait vos services, et il me savait gré des miens. En apprenant tout ce que les bontés du Roi vous suscitaient d'ennemis, quelquefois le décou-

ragement vous prenait, et MONSIEUR me chargeait de remonter votre courage, en vous parlant de sa reconnaissance. Je le voyais toutes les fois que j'avais à lui parler, mais non pas sans exciter la jalousie de mes camarades, je pourrais dire le mécontentement que vint encore augmenter un congé de quelques mois que je me vis forcé de demander, sans pour cela m'absenter de Paris. Je ressentais dans la tête des douleurs violentes; il m'était impossible de prendre un moment de repos; et il fallait ajouter à tous les embarras de la position une préoccupation constante. Quelques tentatives, plus perfides les unes que les autres, furent encore faites inutilement contre vous, Madame.

« Sans doute la route que vous suiviez n'était pas ordinaire; et, pour que les importans services que vous rendiez fussent un jour généralement approuvés, il fallait un succès complet. Des réflexions pénibles étaient quelquefois sur le point d'ébranler ma résolution; mais elles finissaient par servir d'aiguillon à mon caractère. Je n'osais confier à personne mes tristes pensées, et je devais surtout vous les dissimuler à vous, Madame, qui aviez besoin

de toute votre présence d'esprit. Quelquefois, effrayée de votre position, vous vous reposiez toujours cependant sur le témoignage de votre conscience et sur la pureté de vos intentions; vous étiez, je dois le dire, l'objet constant de mon admiration. Je m'effrayais quelquefois moi-même du courage presque téméraire avec lequel vous osiez parler au Roi, combattre les erreurs de son esprit, parfois affliger son cœur, et vaincre enfin tant de difficultés. Nos souffrances étaient mises en commun comme notre amitié. C'était là seulement ce qui pouvait nous soutenir et nous fortifier contre l'injustice, la malice et la calomnie. Assurer l'avénement de Monsieur au trône et servir les intérêts de la France attachés évidemment à la perpétuité de la dynastie légitime, telle était, si je puis le dire, l'idée fixe qui nous poursuivait et à laquelle nous sacrifiions tout, hors l'honneur. Vous aviez toutes les qualités nécessaires pour soutenir une position si difficile; mais la fierté, l'indépendance, et la vivacité si aimable, mais si extrême de votre caractère, m'offrirent aussi à moi-même quelquefois de véritables obstacles, et me firent passer plus d'un moment

pénible. Vous me pardonnerez cet aveu, vous dont la correspondance privée, si ancienne, si spirituelle, si bonne pour votre plus dévoué serviteur, prouvera un jour qu'amie, comme madame de Sévigné était mère, votre plume, expression de votre âme, était sans cesse aussi pure qu'ingénieuse, aussi élégante qu'élevée; résisterai-je toujours au respectueux désir de vous faire connaître à ceux qui ont pu vous mal juger? la vérité, l'histoire, les lettres, l'amitié y gagneraient. La tentation est bien grande!... Je quitte à regret ce sujet d'espérance et de bonheur amical pour revenir à de moins agréables souvenirs.

« Il avait fallu, pour remplacer M. de Ch.......... un homme hors de toute intrigue, dont la loyauté ne laissât aucun doute et qui n'offrît à M. de V...... aucun sujet d'ombrage, ni pour le présent ni pour l'avenir. Le Président du conseil doit avoir une influence directe dans les affaires de l'extérieur (quoique le Roi s'en fût conservé exclusivement la direction); il fallait que le nouveau ministre n'eût pas l'idée de la disputer au Président du conseil. M. le baron de D.... parut être le ministre qui convenait le mieux dans la cir-

constance présente, et vous en parlâtes au Roi. Le marquis de C........ T......., alors ministre de la marine, fut mis à la guerre à la place du baron de D...., mais il était bien loin d'avoir soutenu au ministère la réputation que les circonstances lui avaient donnée avant d'y entrer. Le comte de Ch....., bon administrateur, homme d'esprit et d'une sagesse reconnue, estimé de tous les partis, aimé particulièrement de MONSIEUR, fut nommé ministre de la marine : nous le connaissions depuis long-temps, et vous aviez soutenu son frère, préfet de Paris, contre les intrigues suscitées contre lui. On ne parla plus de division dans le ministère, et il y régna une union qu'on n'y avait pas trouvée depuis long-temps.

« Néanmoins les murmures contre le ministre de l'intérieur allaient toujours croissant. Le Roi, sachant juger les hommes, connaissait parfaitement les défauts et les qualités de ses ministres. L'esprit de M. Cor..... lui plaisait dans son cabinet ; son originalité l'amusait au conseil, et il lui trouvait du sens. Mais l'indolence ou la répugnance administrative de M. de Cor..... portait le Roi à vouloir à sa place un homme plus actif, et dont il connût

le dévouement à sa personne, et les sentimens pour M. de V...... Il faut bien que je dise ici qu'il s'agissait de moi. M. de V......, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire de M. de Cor....., ne voulait pas prêter les mains à sa sortie du ministère. Compagnons en 1815, et alors les deux drapeaux des royalistes, ils avaient suivi la même route, la même fortune; et M. de V...... se croyait lié au sort de M. de Cor...... Le Roi avait pensé que le choix qu'il voulait faire serait agréable à M. de V......., et les rapports de ce dernier avaient dû aussi vous le faire croire, Madame. Sa Majesté, toutefois, ne pouvait enlever à MONSIEUR un de ses aides-de-camp sans lui en parler : il va bien sans dire, assurément, que je n'aurais jamais consenti à lui en parler moi-même. Le Roi chargea donc Lauriston d'aller entretenir Son Altesse Royale de la possibilité du remplacement de M. de Cor..... sans lui dire le nom de son successeur. Depuis quatre jours, quelques circonstances particulières m'avaient empêché d'aller chez vous, Madame; vous m'aviez instruit par écrit de ce qui se passait, et j'évitais alors de rencontrer MONSIEUR, tant j'éprouvais de répugnance à la seule idée de

traiter directement cette affaire. On peut juger ainsi quelle fut la surprise de MONSIEUR qui entendait parler pour la première fois du remplacement de M. de Cor..... et ignorant celui qui devait le remplacer. MONSIEUR n'ayant pas un grand goût pour Lauriston, crut que ce changement était peut-être la suite de quelque intrigue souterraine. La première question fut de demander si c'était du consentement de M. de V...... Sur la réponse ambiguë, il blâma ce qu'il ne connaissait pas; et, sans demander quel était le remplaçant, il ajouta : « Du reste, c'est au Roi à ordonner. » Les choses en restèrent là, et je ne voulus plus qu'il en fût question. . J'avais déjà mangé plus de deux cent mille francs au service du Roi depuis son retour, et, trop fier pour avoir rien reçu, je jouissais de voir que mes ennemis, même les plus ardens, me rendaient sur ce point une entière justice.

« Mon père avait donné à l'administration des postes une activité remarquable, et le monde lui pardonnait d'avoir accepté une place qu'il remplissait d'une manière si utile au service public. Dans toutes les parties de la France, on bénissait son nom comme sa

sagesse : des abus étaient réformés ; des améliorations sensibles avaient lieu. Cette administration était donnée pour modèle à toutes les autres. Sans doute, la face des affaires était changée : un avenir plus tranquille s'offrait à la patrie ; mais c'était un devoir d'assurer cet avenir. MONSIEUR n'était pas jugé ce qu'il était réellement, et on ne connaissait pas la force qu'il sait puiser dans sa conscience, quand son caractère se refuse à la lui offrir. Plusieurs espéraient qu'un changement de règne serait un changement de personnes. On croyait généralement que ceux qui le voyaient habituellement pouvaient prendre sur son esprit plus ou moins d'influence, et il est facile de deviner quelles intrigues de tout genre se préparaient. La santé du Roi commençait à donner des craintes, et l'on pouvait prévoir le terme rapproché d'une existence qui vous a dû, Madame, une partie des souvenirs qu'elle a laissés. Il était d'une grande importance que le Roi eût, auprès de sa personne, dans ses derniers momens, pour ministre de sa maison, un homme doué de l'estime générale, et il n'était pas moins nécessaire que le nouveau Roi trouvât au ministère de sa maison un homme qui eût

sa confiance. Le duc de Doudeauville parut remplir cette double condition, et vous en parlâtes au Roi. Louis XVIII donna la place de grand-veneur au maréchal de Lauriston ; il l'aimait, et il était bien aise de lui laisser une existence qu'il sentait ébranlée. Il connaissait si bien les sentimens de MONSIEUR, par rapport au maréchal, que, plus d'une fois, il m'avait chargé de lui en parler en termes favorables. Le Roi voulait donc donner à mon père le portefeuille de sa maison ; et, comme il voulait aussi que les choses se fissent en règle, il avait fallu amener M. de V...... à le lui proposer. Je le dis à regret : M. de V......, dans cette occasion, ne mit point le cœur et l'empressement que j'étais en droit d'attendre de lui, et que le service du Roi exigeait. Cependant, grâce à vous plutôt qu'à lui, Madame, le duc de Doudeauville fut nommé, et il n'y eut qu'un cri pour applaudir à ce choix, d'autant plus important que la maladie de Sa Majesté faisait des progrès ; elle avait commencé par une humeur âcre et violente, qui, fixée à l'un de ses pieds, causait des ravages effrayans et de justes alarmes.

« Sa Majesté, depuis quelque temps, voulait

aussi me placer dans une position convenable. Le Roi me traitait avec infiniment de bonté ; et, en nommant mon père ministre de sa maison, Sa Majesté lui annonça qu'il me donnait toute la partie qui regarde les arts. Il chargea M. de V...... de tout arranger, voulant que je fusse entièrement indépendant dans les attributions qui m'étaient confiées, c'est-à-dire ne rendant compte qu'à lui des actes de mon administration. Un voyage indispensable vous forçait de quitter Paris pour quelques semaines ; et vous partîtes, Madame, convaincue que tout était terminé. Rien ne l'était cependant ; et je ne rappellerais point ici plusieurs circonstances qui me furent pénibles, s'il n'était nécessaire d'en dire quelque chose pour expliquer la lacune qui se trouve entre le moment où cette place me fut donnée et celui où j'exerçai ces nouvelles fonctions. Mon père, aimé, chéri, estimé par tous, et surtout par son fils, avait pour moi la plus vive tendresse ; mais, bien que toujours prêt à tous les sacrifices, il croyait voir, dans le démembrement de son ministère, ordonné par le Roi lui-même, une sorte de méfiance

qui le blessa, et M. de V...... lui demandait en vain l'état du ministère pour faire le partage des attributions que le Roi l'avait chargé de déterminer.

« Vivement affligé du sentiment qu'éprouvait mon père, je déclarai que je ne voulais plus entendre parler de rien. Mais, aussitôt votre retour à Paris, Madame, mon père vous raconta ce qui s'était passé. Je me refusai d'abord à toute espèce d'arrangement; cependant, pressé à plusieurs reprises par vous, Madame, et dans la crainte de blesser le Roi et de déplaire encore à mon père, quoique, d'une autre façon, je consentis à m'en rapporter à tout ce que vous approuveriez pour moi. En peu d'instans tout fut arrangé; mais ma position fut loin d'être ce que le Roi avait voulu qu'elle fût. Les manufactures, les théâtres et les musés royaux furent placés sous ma direction; deux théâtres, celui des Français et celui de Feydeau étaient restés sous la surveillance immédiate, le premier du duc de Duras, le second du duc d'Aumont. Tous les samedis je travaillais avec le Roi; et je sus par vous, Madame, que mon travail ne lui déplaisait pas;

il me gardait assez long-temps; et, après avoir parlé d'affaires, écouté les plus petits détails avec attention, pris les décisions les plus promptes et donné des ordres toujours clairs et positifs, il mettait la conversation sur quelques sujets, graves ou non, dans lesquels je trouvais toujours l'occasion d'admirer son esprit, sa pénétration, la variété et la sûreté de sa mémoire.

« La santé du Roi s'affaiblissait tous les jours, et les inquiétudes s'aggravaient. Dans quelle anxiété une pareille crainte eût jeté la France quelques années auparavant! On sentait ce que l'on perdrait en perdant un tel Roi. « C'est après ma mort qu'on me regret- « tera, » vous disait-il souvent. Un chirurgien, M. Thévenot, placé par Dupuytren auprès du Roi, et que Sa Majesté affectionnait particulièrement, m'annonça un jour que, d'un moment à l'autre, il fallait s'attendre à le voir terminer sa carrière.

« Louis XVIII avait souvent entendu répéter que l'héritier du trône ne parviendrait à la couronne qu'à travers les plus grands troubles. Sûrement ses opinions avaient changé; mais il lui restait toujours une sorte de crainte

sur l'effet que sa mort pouvait causer (1). Jamais Roi ne poussa plus loin les idées des devoirs qu'impose la royauté! jamais prince ne fut plus dévoué à ses peuples! Les souffrances, quelque cruelles qu'elles fussent, n'interrompirent jamais une seule de ses occupations souveraines, un seul travail avec ses ministres, pas même une réception; il sentait trop bien à quel point le jour sous lequel il était obligé d'y paraître lui était désavantageux, pour qu'il ne lui fût pas excessivement pénible de s'y faire traîner : mais le calcul de quelques mouvemens fâcheux dans les affaires

(1) « Je ne crois pouvoir mieux faire à ce sujet que de rappeler à votre souvenir le billet que vous m'écrivîtes un jour, en revenant de chez le Roi, quelques mois avant sa mort. A lui seul, ce billet prouve tout à la fois le sujet habituel de vos entretiens avec Sa Majesté, les sentimens et le caractère de Louis XVIII :

« J'ai oublié, cher vicomte, de vous raconter un mot bien touchant. Le Roi, en me parlant de l'avenir, m'a dit : « Y « a-t-il encore une chose difficile et épineuse à faire? Ce que « mon frère ne pourrait décider plus tard sans inconvéniens, « signalez-le-moi; je le ferai. » — Quel prince!.... Je ne crois « pas qu'on puisse pousser plus loin la prévoyance et l'affec« tion!..... Bonjour, ami vicomte. Mille tendres amitiés à « la vicomtesse. A ce soir, toujours heureuse entre elle et « vous. »

publiques, si on le croyait plus malade, lui faisait prendre son parti avec courage. « Je ne me pardonnerais jamais, vous disait-il, d'être la cause personnelle du malheur, du trouble, du désordre de l'Etat, ou du moindre de mes sujets. » Louis XVIII voulait être Roi aussi long-temps que ses forces morales pourraient le lui permettre. Ses forces physiques étaient entièrement épuisées, et l'âme la plus forte pouvait seule soutenir un corps aussi affaibli. Convaincu que l'agonie du Roi est aussi une sorte d'agonie pour les intérêts généraux et particuliers, il voulait l'abréger en la dissimulant, et il était décidé à mettre peu de temps entre le moment où il recevrait les sacremens et celui de sa fin. C'est avec sang-froid qu'il en calculait les approches; il croyait, d'ailleurs, qu'au moment où un prince de la terre va paraître devant le Roi des Rois, il ne doit plus penser aux choses d'ici-bas, et qu'il doit déposer son sceptre, pour avoir recours uniquement à la miséricorde divine.

« J'avais travaillé le samedi avec le Roi, selon ma coutume; j'avais été effrayé de son changement, et pénétré de respect et d'admi-

ration pour son courage. Le Roi s'assoupissait souvent, et il se réveillait avec toute sa connaissance : il se croyait mal, tout en étant loin de penser que sa fin fût aussi prochaine. Décidée, Madame, à donner à ce prince, qui vous avait marqué tant d'affection, toutes les preuves du dévouement le plus complet, vous ne l'étiez pas moins à lui annoncer vous-même, s'il devenait nécessaire, l'instant solennel et terrible du terme de sa vie. Vous engageâtes d'abord les personnes dont c'était le devoir à parler au Roi, et vous écrivîtes à l'évêque d'Hermopolis pour lui demander s'il était temps d'éclairer Sa Majesté sur sa véritable situation ; il vous répondit d'une manière tellement négative que vous vous reprochâtes presque de le lui avoir proposé ; je vous vis le mercredi soir, et vos larmes m'apprirent l'état dans lequel vous aviez laissé le Roi. Bientôt il ne fut plus possible de le cacher, et les cours du château se remplirent d'un peuple alarmé qui venait, avec respect, demander des nouvelles d'un père, dans le séjour de la royauté : une profonde tristesse était peinte sur tous les visages. Profondément ému et pénétré de reconnaissance pour les

bontés du Roi, personne n'était plus disposé que moi à sentir et à partager tout ce que vous souffriez. Nous l'avions aimé pour lui et pour la France, et nous nous effrayâmes de le voir arriver aux portes de l'éternité, sans presque s'en douter.

« Je trouvai le grand aumônier chez l'évêque d'Hermopolis; et ces deux prélats, accablés de tristesse, ne savaient quel parti prendre. C'était un vendredi, et je devais travailler avec le Roi le lendemain. Je ne cachai pas à ces messieurs qu'il était extrêmement difficile de parler de ce sujet à Sa Majesté. Louis XVIII avait conservé ses facultés morales à un point difficile à imaginer, et il voulait rester Roi tant qu'il croyait que son devoir l'y obligeait. Calculant froidement les approches de la mort, et se croyant certain de ne pas se tromper, il fixait lui-même, dans sa tête, toutes les phases de cette situation, et il était plus que jamais décidé à ne pas souffrir que qui que ce soit lui parlât sur ce sujet.

« Il n'y avait qu'une seule personne qui pût ouvrir les yeux du Roi, et une seule qui en eût le courage : cette personne c'était vous, Madame; ces messieurs connaissaient vos dispo-

sitions généreuses; la difficulté était de vous faire parvenir auprès du Roi, un jour qui ne fût pas le mercredi, car jamais souverain ne fut plus méthodique : toujours heureux de vous voir, il craignait, dans ce moment surtout, de déranger en rien vos habitudes, et de donner le moindre éveil sur son état. Encouragé par ces dignes prélats, je leur promis de faire tout au monde le lendemain pour obtenir du Roi de consentir à vous recevoir! J'allai prévenir Monsieur de ma résolution; il m'approuva, en me remerciant. Son Altesse Royale sentait toute la difficulté de cette démarche : personne de sa famille n'osait se charger d'une pareille mission.

« J'arrivai chez le Roi; Sa Majesté fut un peu de temps à se réveiller : enfin, en levant péniblement la tête, elle me reconnut, et me dit bonjour avec une bonté dont le souvenir ne s'effacera jamais. C'était la dernière fois que je devais revoir ce grand prince, et cette pensée me donna une émotion facile à comprendre. J'étais aussi fortement préoccupé du devoir que j'avais à remplir : le Roi, dans une situation où il ne semblait plus exister que pour souffrir, eut encore la présence d'esprit

de me parler des ordres qu'il m'avait donnés le samedi précédent. La conversation était d'autant plus difficile qu'elle était souvent interrompue par son sommeil. Enfin je parlai de vous, Madame, mais quand je lui demandai, pour vous, la permission de venir savoir de ses nouvelles, il ne me répondit une première fois que par le silence. Je connaissais cette manière négative; j'y revins une seconde et une troisième fois, en éprouvant toujours une forte résistance : enfin, levant les yeux au ciel, je m'écriai intérieurement : « Mon Dieu, puis-
« que vous m'en avez donné la force, accor-
« dez-moi le succès. — Sire, lui dis-je alors
« avec chaleur, condamnerez-vous une per-
« sonne qui vous est si tendrement dévouée à
« ne savoir de vos nouvelles que par un tiers?
« vous priverez-vous de ses soins? la priverez-
« vous de vous les offrir? Votre Majesté n'a
« jamais fait que du bien à ses sujets; et, dans
« ce moment, elle causerait une peine pro-
« fonde à une personne qui lui a donné des
« preuves d'un bien noble attachement. Je
« sais combien madame du C.... m'en saura
« gré, et je supplie Votre Majesté de ne pas
« me refuser. — Allez donc, mon enfant, me

« dit enfin le Roi, mais allez vous-même à
« Saint-Ouen; dites à madame du C.... l'état
« dans lequel vous m'avez laissé, et prévenez-
« la surtout du progrès terrible qu'ont fait
« mes souffrances depuis qu'elle ne m'a vu,
« pour qu'elle ne soit pas trop cruellement
« surprise en me voyant.

« Le Roi ne se faisait pas la plus légère illusion sur le fond de sa position, et il calculait, en Roi et en chrétien, les progrès de la maladie. Fatigué de ce dernier effort, il s'assoupit un instant. Craignant qu'il ne revînt sur ce qu'il venait d'accorder, je me retirai pour vous porter à l'instant, Madame, la permission de le voir, et je courus à Saint-Ouen; je sentais tout ce que cette nouvelle avait d'affreux pour vous; mais il me semblait que cette mission serait le cachet irrécusable du bien que vous aviez fait, et de la position si noble dans laquelle le Ciel lui-même paraissait vous avoir placée auprès du Roi. A peine pûtes-vous me dire quelques mots, et je vous laissai pour vous donner le temps de vous recueillir; vous étiez accablée de douleur, mais sans hésitation; il n'y avait pas un moment à perdre.

« Que de détails touchans n'aurez-vous point à raconter sur ce qui se passa dans cette dernière et solennelle entrevue! Vous vous décidâtes à aborder la question qui faisait tout l'objet de votre visite. Le Roi, en vous remerciant avec sa sensibilité et sa bonté ordinaires, vous dit adieu après vous avoir rappelé à plusieurs reprises. Il sentait qu'il avait besoin de recueillir toutes ses forces; votre visite ne dura cette fois qu'environ trois quarts d'heure : on juge quel courage il vous fallut! Vous vous jetâtes dans votre voiture plus morte que vive, sans pouvoir aller chez MADAME qui attendait le résultat avec anxiété. Deux mots m'apprirent que vous aviez réussi! Je courus en prévenir le ministre des affaires ecclésiastiques, qui envoya chercher le grand aumônier et leur reconnaissance fut aussi grande que leur satisfaction; ils sentaient de quelle importance il était pour Louis XVIII lui-même et pour ses peuples que ce prince, dans toute la liberté de ses facultés morales, accomplît hautement les actes de la foi qu'il avait toujours professée; et que cette fin si heureuse pour lui, si salutaire pour l'exemple, ne permît pas à la fausse et sacri-

lége philosophie d'annoncer que Louis XVIII mourait comme un *esprit fort.*

« Je promis à ces messieurs de leur donner le lendemain matin de plus amples détails; et le soir, j'appris par vous que le Roi croyant sa fin plus éloignée qu'elle ne l'était réellement, et toujours occupé de ses devoirs de Roi, voulait encore recevoir le dimanche, tenir son conseil le mercredi, vous voir une dernière fois, Madame, et dire ensuite au monde, à l'amitié et aux pompes de la royauté un éternel adieu. Dans sa pensée, il avait fixé le jeudi pour ne plus s'occuper que de ses devoirs de chrétien. Vous pensâtes qu'il fallait que Thévenot descendît chez le Roi, et lui confirmât le danger de sa position. Revenus chez l'évêque d'Hermopolis, nous envoyâmes chercher Thévenot, et je cherchai à lui inspirer le courage de ce cruel moment : il nous donna sa parole d'honneur de remplir la mission dont on le chargeait, quelque difficile qu'elle fût, et il tint parole le lendemain matin. Le Roi ne fut point étonné, et ne témoigna plus d'hésitation! Il envoya chercher son confesseur, il assembla toute sa famille pour lui dire un der-

nier adieu; et, cessant d'être Roi, il ne s'occupa plus que de ses devoirs de chrétien : il les remplit de manière à édifier tous ceux qui étaient présens, et il sembla puiser une nouvelle force dans la religion.

« Louis XVIII cessa d'exister le 16 septembre 1824 ! !.....

. . . .

« Laissons, a dit M. l'abbé Liautard dans « son oraison funèbre sur ce grand prince, « laissons au temps le soin de mettre à découvert les sources de notre salut... Aussi bien, « y a-t-il rien de caché qui ne doive être révélé tôt ou tard ! et ce qui ne se confie qu'au « petit nombre, ne sera-t-il pas un jour manifesté à l'univers !.... Un Roi, dit Salomon, « qui monte sur le trône pour rendre la justice, dissipe l'iniquité d'un seul de ses regards. Qu'arrivera-t-il s'il est secondé par « les conseils d'une amitié dévouée, courageuse, qui parle sans déguisement et sans « fard ? . . . .

« . . . .

« . . . .

« . . . .

« Mais lorsque la douleur fut à son comble,

« et que la nature eut reconquis ses droits, « les yeux les moins clairvoyans furent dessil- « lés. Cette tête si ferme est obligée de flé- « chir; cette parole si nette et si distincte « s'embrouille et s'obscurcit; ces yeux, tout « remplis de l'habitude du commandement, « peuvent à peine s'ouvrir à la lumière. Toute- « fois le Roi existait encore avec son impo- « sante majesté, non par un vain amour du « pouvoir, mais par un profond sentiment « de ses devoirs envers le pays. Entre la ma- « ladie et la mort, il ne voulait que le plus « court des interrègnes; il s'opiniâtra donc à « supporter le fardeau si pesant de la cou- « ronne, et à demeurer Roi jusqu'au moment « fatal où des voix qui lui étaient chères à « tant de titres, lui eurent annoncé qu'il avait « assez fait pour ses peuples, et que désor- « mais il ne devait plus vivre que pour lui- « même. »

« Il fallait préparer les funérailles de ce Roi auquel je m'étais attaché par les preuves mêmes de dévouement que je lui avais données, et qu'il avait daigné reconnaître par un témoignage particulier. Louis XVIII savait connaître et soutenir ceux qui le servaient avec

un véritable dévouement ; et, une fois qu'ils avaient acquis sa confiance, ils pouvaient agir avec sécurité.

Il me fit appeler un jour dans son cabinet, et m'adressa ces paroles dont j'ai conservé un indestructible souvenir : « M. de Larochefoucauld, vous voyez devant vous un frère qui vous parle de son bonheur, et un Roi, de sa reconnaissance. Je connais trop votre caractère pour vous offrir un autre gage de ma satisfaction ; vous ne refuserez donc pas cette simple branche d'olivier ; qu'elle soit, pour vous et pour les vôtres à jamais, un témoignage des services que vous avez rendus à votre Roi (toujours il se nommait le premier), à votre pays et à mon frère (1).

« Le premier acte de mon administration avait été l'inhumation de ce Roi qui restera grand dans l'histoire, lorsqu'elle rappellera surtout les circonstances qu'il avait su vaincre par sa sagesse comme par sa persévérance. Il eût fait plus encore si l'esprit révolutionnaire

---

(1) Pour rendre ce présent plus solide et plus durable, le Roi avait ordonné que cette branche fût travaillée en criu et qu'elle figurât dans un vase de marbre. C'est le plus précieux héritage que je puisse laisser à mes enfans.

et doctrinaire, toujours aussi souple qu'ambitieux, ne se fût emparé, dans l'origine, de toutes les avenues du trône.

« Je devais à Louis XVIII le pouvoir remis entre mes mains, et le premier usage important que j'eus à en faire, fut de préparer l'église où il devait être conduit à sa dernière demeure ! Une grande pompe était nécessaire; on devait honorer dignement la mémoire d'un tel Roi. Une chapelle ardente fut disposée aux Tuileries, dans la salle du trône. Il s'y rendit une foule immense dont le silence et le respect attestaient les regrets. Tout le château fut tendu en violet, selon l'usage; je fis aussi disposer l'église de Saint-Denis. Il fallait que la cérémonie de ses obsèques ne restât pas au-dessous de celui qui en était l'objet. Rien ne fut épargné pour atteindre ce but, et je fus utilement secondé par le grand-maître des cérémonies (M. le marquis de Brézé), qui, à toutes les vieilles traditions qu'il avait conservées, apportait dans toutes les cérémonies qu'il dirigeait, un ordre et une dignité extrêmes. L'évêque d'Hermopolis fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Louis XVIII.

« Avant de quitter l'église de Saint-Denis, toute brûlante de lumières, mais dont la trop grande clarté se trouvait en partie éteinte par l'obscurité que l'on avait cherché à introduire dans cet immense vaisseau; avant de laisser cette réunion nombreuse dont le maintien était aussi triste qu'imposant, toute cette cour dorée, tout ce peuple ému, je parlerai de ce serviteur si dévoué, de cet ami si parfait, de ce type de toutes les vertus humaines et chrétiennes, de ce vieillard respectable, de ce modèle de la chevalerie, qui en ressuscitait de nos jours toutes les vertus, de ce duc d'Havré enfin, qui aimait véritablement Louis XVIII comme homme, en le servant fidèlement comme Roi! Jamais il n'avait brigué la faveur, ni attaché le moindre prix aux grandeurs qu'il avait su si bien porter. Son désespoir peint sur sa figure ne put échapper à personne, et il consola du spectacle douloureux de ces physionomies qui, sous le masque de la circonstance, n'annonçaient qu'indifférence et distraction, rêvant déjà aux chances de l'avenir, tandis que le noble et vénérable duc ne songeait qu'aux regrets du passé. Cette tombe entr'ouverte pour un Roi

s'était refermée, et le lendemain le pied du pauvre pouvait la fouler comme celle de son semblable. Admirable leçon laissée à l'homme par la Divinité, qui, dans sa bonté paternelle, lui démontre la fragilité des grandeurs humaines, en lui prouvant que devant sa grandeur éternelle tous les hommes sont égaux!

« Je dois, Madame, m'arracher à ces douloureux souvenirs pour revenir à vous et aux circonstances qui rattachent la mort du Roi à votre existence, à cette existence que le seul sentiment maternel vous faisait supporter encore et pouvait seul adoucir dans votre âme abattue.

« Il est à jamais regrettable, non pour vos intérêts, mais pour votre cœur, que le testament de Louis XVIII ait été, comme on l'a dit du moins, brûlé avec d'autres papiers dont le Roi, dans ses derniers momens, avait ordonné la destruction. Il est impossible toutefois de douter que l'on ait trouvé des volontés écrites de sa main; mais vous deviez, je devais également garder le silence. On y aurait vu un témoignage de plus de sa confiance et de l'affection du Roi pour l'amie qui lui avait donné tant de marques de dévouement, et

qui avait adouci les dernières années de sa vie, comme il le disait sans cesse. On y aurait trouvé les preuves non équivoques d'un désintéressement que rien ne pouvait ébranler, et on y eût vu tout ce que Louis XVIII vous donnait après sa mort, Madame, et tout ce que vous aviez refusé de son vivant.

« Il devait vous laisser une somme considérable pour l'entretien de Saint-Ouen, voulant que le possesseur de cette propriété historique pût y tenir à jamais un rang honorable, avec le titre de duc. Sa Majesté voulait bien plus, Madame; elle exigeait impérieusement que vous acceptassiez son domaine privé comme un témoignage éclatant de la reconnaissance qu'il avouait hautement vous devoir, et qu'il croyait aussi que l'Etat et la famille royale vous avaient. Jamais il ne put y parvenir, et toutes ses tentatives, toutes ses instances pour vous forcer à accepter de sa main la plus brillante existence, restèrent sans effet. Sa Majesté vous répéta mainte et mainte fois qu'elle était tranquille, parce que ses volontés étaient écrites, et qu'elle en confiait l'exécution à son neveu. L'intention du Roi vous fut trop souvent exprimée, Madame, pour que vous

pussiez en douter un seul instant : il pensait qu'après sa mort, un cabinet serait composé à Saint-Ouen de tout ce qui était dans le sien. D'après ce qu'il vous répétait sans cesse, il devait aussi se trouver dans le même cabinet qu'il vous laissait après lui dans son entier, une somme de 1,200,000 fr. renfermés dans un tiroir, avec un portrait de vous, Madame, qu'il voulait qu'on vous remît après sa mort. Quand il vous ordonna d'écrire ses volontés, il vous dit sur votre refus : « Au reste, tout est écrit, mais « j'aurais voulu qu'il en existât un double. »

« Il vous donnait, je le répète, son cabinet, tel qu'il était au moment de sa mort. Depuis plusieurs années, il y faisait placer les choses les plus riches. « L'amitié a sauvé mes diamans, vous avait-il dit une fois, l'amitié les aura. » Il avait une pierre verte précieuse; il la mit dans vos mains, et, comme vous la refusiez, il vous la fit placer auprès de sa cheminée en vous disant : « Plus tard donc. » Le beau tableau de Molière et deux ouvrages de madame Jaquotot plus grands, vous furent de même donnés, sans que vous consentissiez à les prendre, et le Roi vous disait toujours : « Eh bien, mon enfant, un peu plus tard. »

« Ce moment n'est jamais arrivé pour vous, Madame; et voilà pourtant celle que le monde a pu juger avec tant de légèreté et de rigueur, parce qu'elle n'était pas connue, que le monde est toujours injuste, et que bien des gens, peut-être, n'auraient pas eu le courage de vos refus! Les lettres de Louis XVIII prouveront tout ce que je viens de dire, et si je me suis plu à le rappeler d'avance, c'est seulement pour apprendre d'avance aussi à ceux qui me liront que le seul mobile de toutes vos actions, dans les hautes circonstances où vous vous êtes trouvée engagée, fut l'affection respectueuse que vous portiez au souverain et le sentiment élevé de l'importance des services que vous rendiez à l'Etat et à la famille royale.

« Charles X, à son avénement au trône, après avoir acquis de nouvelles et irrécusables preuves d'un désintéressement qu'on eut peine à croire tant il fut grand, vous pria d'accepter une pension viagère de 25,000 francs, et, par respect pour la mémoire de Louis XVIII, il voulut assurer l'entretien de Saint-Ouen. Il voulut aussi honorer en vous l'amie de Louis XVIII, il vous donna vos entrées dans la salle du trône. Quelle résistance n'aviez-vous

pas opposée naguère auprès de Louis XVIII d'abord pour ne pas y entrer dès lors avec le titre de duchesse que le feu Roi voulait vous faire accepter, en l'attachant à Saint-Ouen, puis encore pour ne pas recevoir, comme dot du mariage de votre fille, le titre de grand-écuyer pour votre gendre! Toute la famille royale avait connu les heureux services que vous lui rendiez; elle partageait alors la reconnaissance du Roi dont les volontés avaient été écrites à une époque où les sentimens de Louis XVIII pour sa famille n'étaient pas ce qu'ils furent depuis, grâce à vous, Madame.

« La grandeur du chagrin que vous aviez éprouvé vous absorba et vous empêcha de sentir le regret que pouvait naturellement vous inspirer la perte de tout ce qu'un pareil témoignage aurait pu jeter d'honneur et d'éclat sur le reste de votre vie. Dans ce moment même où j'emploie tous mes efforts pour vous décider à commencer vos Mémoires en les appuyant sur la correspondance de Louis XVIII, vous vous y refusez encore. La voix de votre conscience vous suffit; mais, malgré vous, d'autres témoignages viendront s'y joindre et l'histoire en fera foi.

DEUXIÈME PARTIE.

« J'arrive au sacre de Charles X. Il n'y avait pas un moment à perdre, et à peine si l'on m'avait donné le temps et l'argent nécessaires pour le couronnement d'un prince parvenu au trône sans obstacles et entouré de toutes les bénédictions, de tous les vœux, de toutes les affections, de tous les hommages. Si l'on se reporte à quelques années antérieures, quelle différence, en effet, n'y trouve-t-on pas et pour Louis XVIII, dont on eût méconnu le règne, et pour Charles X, si peu connu alors et si loin du trône! Mais l'avénement, l'entrée et le sacre de Charles X ont été salués et accueillis dans toutes les classes comme un des

plus beaux et des plus heureux momens de l'époque moderne. On peut dire qu'il y a eu unanimité, car la royauté était forte, la France prospère, les royalistes unis, et la révolution, plus encore qu'aujourd'hui, faisait la morte ou la silencieuse.

« Cette fois, nous étions à Reims, cette ville devenue si célèbre par le sacre de tant de Rois. L'élite de la France et de l'Europe s'y était donné rendez-vous, pour assister à cette auguste et imposante cérémonie; des députations de toute la France étaient accourues : toutes les cours de justice, tous les corps de l'Etat, la Chambre des Pairs et celle des Députés y étaient représentées. M. de V...... avait laissé décider qu'il n'y aurait au festin royal aucune députation de la Chambre des Pairs et de celle des Députés. Ç'aurait été placer le Roi en dehors de la nation. Cette idée me troubla par ses conséquences, et j'en parlai tres fortement. L'esprit du Roi était trop juste pour n'être pas frappé par de telles vérités. L'embarras était de revenir sur un parti pris. Le Roi donna des ordres positifs, et M. de V...... fut bien aise que Sa Majesté lui forçât la main sur une chose dont il avait senti lui-même

toute l'importance. Cette faute eût été grande; le Roi, éclairé par ma franchise, ordonna, et chacun se tut : tous les esprits sages approuvèrent. Je dois dire que je fus activement secondé par M. le vicomte de Jessaint, préfet du département de la Marne depuis l'origine des préfectures, et administrateur aussi sage qu'éclairé, adoré par ses administrés, dont il a constamment défendu les intérêts à ses risques et périls. Deux fois sous Napoléon il reçut l'ordre de me faire arrêter et conduire par des gendarmes; il refusa d'obéir, et l'estime qu'il inspirait fit excuser sa désobéissance.

« Depuis la révolution, c'était le premier sacre d'un prince légitime. Il y avait déjà cinquante ans que la ville de Reims, la France et l'Europe n'en avaient été les témoins. Selon l'ordre du Roi, toujours aussi simple dans ses dépenses personnelles que large dans ses charités, ordre exagéré par quelques volontés peu éclairées et qui m'étaient malveillantes, on devait apporter au couronnement la plus sévère économie, en y mettant autant de magnificence et de splendeur que le rang de la nation française en devait exiger. Toutes les bouches retentissaient encore de la beauté du

sacre du Roi d'Angleterre, et la France ne pouvait avoir rien à envier à ses voisins. Le résultat fut tel que les Anglais eux-mêmes furent obligés de convenir que rien au monde ne pouvait être comparé à la majesté du sacre de notre Roi, et ceux qui avaient suivi les événemens de près s'étonnaient de voir tant de grandeur et tant de calme après les troubles que, peu d'années auparavant, les uns prévoyaient avec tant d'effroi, les autres avec une satisfaction si coupable! J'avais fait de fréquens voyages à Reims pour tout disposer; et les travaux avaient été confiés à des architectes, MM. Hitoff, Lecointre et Mazois, dont le bon goût égale le talent.

« M. le vicomte de La Ferté, directeur du mobilier de la couronne, me seconda dans ce travail important avec autant de zèle que d'intelligence. Le Garde-Meuble et les Menus-Plaisirs, placés dans deux hôtels et sous deux chefs différens, avaient été réunis par mes soins en un seul et même lieu, sous une seule autorité, ce qui était devenu un puissant moyen d'ordre et une grande source d'économie et de répression d'abus.

« L'église avait retenti de prières saintes et

de cris d'allégresse : jamais coup d'œil plus magnifique et spectacle plus imposant n'avaient été offerts ; chacun s'entretenait de la splendeur de l'édifice et de l'ordre qui avait présidé à tous les arrangemens, comme aussi de la magnificence que la France avait développée dans cette circonstance solennelle. J'avais joui, comme Français, de la pensée que la France n'était pas descendue, dans cette circonstance, du rang qui lui appartient, et que le regard curieux de l'Europe avait applaudi forcément à tant de grandeur.

« Mais tandis que je jouissais en silence de la part que j'avais pu prendre à cette journée ; tandis que chacun avait sa place d'honneur marquée, à peine si je pus trouver un coin pour moi. On devine cependant avec quelle envie bien des yeux m'avaient vu chargé de ces grands préparatifs.

« Je réfléchissais avec une sorte de mélancolie à la fragile vanité des choses de ce monde, et au peu de terre qu'il faudrait pour couvrir même un corps de roi, entouré de tant de gloire ! J'entendais appeler pour les faveurs des noms que la politique avait tenus depuis

long-temps à l'écart, et peut-être n'étais-je pas étranger à cette politique! Le Roi m'avait témoigné verbalement sa satisfaction de la manière la plus aimable. Chacun parcourait la liste des grâces, espérant s'y trouver; et, parce que je n'étais sur aucune, on me plaçait sur toutes. Je souriais en moi-même, sans regret comme sans envie, songeant au peu de mémoire des amis de ce monde, et honoré de l'oubli dans lequel j'étais laissé.

« Je me rappelai, à cette occasion, ce qui m'était arrivé six semaines avant la mort de Louis XVIII. Ce prince, qui, mieux que tout autre, savait distinguer ceux qui le servaient avec zèle, me fit appeler dans son cabinet: « Vicomte de Larochefoucauld, me dit-il, je suis fort satisfait de vos services; ayez un peu de patience, votre position n'est pas assez forte, et je veux dès aujourd'hui vous donner un titre qui la relève. Je vous fais ministre d'Etat; j'en ai parlé hier à votre ami, et V...... est chargé d'arranger cette affaire. — Sire, répondis-je, si j'avais eu de l'ambition, elle serait pleinement satisfaite: mon désir le plus ardent était d'approcher le Roi et de recueillir

ses paroles comme autant de conseils ; aussi ne me reste-t-il plus de vœux à lui exprimer, et je reste pénétré de ses bontés. »

« Le lendemain, je me rendis, suivant mon habitude, chez M. de V......, à sept heures du matin. Je ne remarquai pas tout d'abord son air un peu embarrassé ; je ne voulais pas lui parler le premier de ma promotion de la veille, et la conversation s'engagea sur les affaires publiques. J'allais le quitter, lorsqu'en s'approchant de moi : « A propos, mon ami, me dit-il, je vous fais mon compliment bien sincère. — Et de quoi ? — Mais de votre nouvelle dignité, dit-il ; c'est une justice que le Roi devait aux services que vous avez rendus, et je les connais mieux que personne ! Mais, dites-moi un peu, Larochefoucauld, vous qui avez encore, s'il est possible, plus de désintéressement que de dévouement, ne craignez-vous pas que l'on ne puisse supposer que vous avez usé de l'affaiblissement de la santé du Roi pour obtenir cette grâce ? » J'avoue que cette supposition, si opposée à mon caractère, me choqua, et je répondis vivement : « Si j'avais désiré des faveurs, je n'aurais pas eu besoin d'attendre les souffrances de ce bon prince

pour en obtenir ; et, en comparant votre habit, couvert d'ordres, avec le mien, le public saura bien dire que ce n'est pas à moi que j'ai pensé (1). Au reste, repris-je en me laissant aller à mon caractère, sans réfléchir aux conséquences de mes paroles, il suffit que cette pensée vous soit venue ; elle pourrait servir à d'autres, et ma seule ambition est qu'on puisse mettre sur ma tombe : « Il fit tout pour les au-« tres, et rien pour lui. » Regardez donc comme non avenu ce que le Roi a pu vous dire.

« Je ne veux point, par ce récit, jeter un blâme sur celui dont je fus l'ami sincère et dévoué : je le plains bien plus que je ne le censure. M. de V......, généralement, n'estime point les hommes : peut-être les connaît-il ! Et cependant je puis dire que, malgré le peu de confiance qu'il leur accorde, je suis certainement un de ceux auxquels il en témoigna

---

(1) A une certaine époque, où l'empereur Alexandre avait envoyé au duc de Montmorency, mon beau-père, l'ordre de Saint-André, les amis de M. de V...... pensèrent qu'il était indispensable, tant pour la dignité du Roi que pour celle de la France, que le président du conseil eût une décoration supérieure à celle des autres ministres, et le lendemain même M. de V...... reçut le cordon bleu.

le plus ; mais jamais il ne pourra croire au désintéressement qui était en moi, comme à l'affection sincère que je lui portais. Je ne voulais, en effet, que le bien de mon pays, sans aucune pensée personnelle et sans que rien pût me coûter pour y parvenir. M. de V...... paraissait craindre l'influence que pourrait ajouter à ma position cette nouvelle dignité; et je dois ajouter que des amis, peu sincères, jaloux de notre intimité, se plaçaient sans cesse entre nous, et qu'il eût fallu un caractère plus qu'ordinaire pour résister à leur influence. L'avenir s'en ressentira. Si même je les cite, ces faits, c'est uniquement parce qu'ils sont nécessaires pour prouver jusqu'à quel point mes efforts de tout genre se trouvaient sans cesse entravés !..... Je reviens au sacre de Reims.

« Le soleil s'était couché sur cette belle journée qui devait avoir si peu de lendemain. Je m'étais levé de bonne heure pour vaquer aux affaires sans nombre que j'avais à surveiller; et, après avoir écrit mes lettres et signé mon travail, je venais d'achever ma toilette pour aller chez le Roi, quand les deux battans de ma chambre s'ouvrant à la fois :

« De la part du Roi, » dit mon valet de chambre à haute voix; et j'allai au-devant d'un personnage aussi brodé que poli qui s'avançait. — « M. le vicomte, me dit-il, je suis envoyé par le premier gentilhomme de service pour vous remettre de la part du Roi... » A peine il achevait sa phrase que j'avais ouvert une petite boîte longue de deux pouces et large de quelques lignes, dans laquelle j'aperçus une épingle d'or surmontée d'un diamant. — « L'oubli était un honneur, monsieur, répondis-je aussitôt; mais un tel souvenir est une injure. Je nie que vous veniez au nom du Roi, et je connais trop bien Sa Majesté pour penser un seul instant qu'elle veuille outrager un sujet qui la sert avec zèle. Le Roi a daigné me témoigner publiquement hier son contentement, et j'avoue que je me suis senti fier de penser que, quand Sa Majesté se croyait obligée d'accorder à ses sujets un si grand nombre de faveurs et de grâces, elle m'avait assez estimé pour penser que le simple témoignage de son approbation était ce qui pouvait me flatter davantage. Veuillez bien, monsieur, dire au premier gentilhomme de la chambre que sûrement il s'est trompé d'adresse. — Monsieur

pense-t-il à ce que dira le Roi?... — Sa Majesté pensera, monsieur, qu'en méconnaissant sa justice et sa bonté, on a indignement abusé de son nom; au reste, je prends toute responsabilité sur moi. » Et je reconduisis mon interlocuteur fort poliment jusqu'à la porte. Il avait fait son devoir; mais on voyait qu'il était peiné de la mission, et je lui en sus un gré infini.

« Je ne pensai plus à cette aventure que pour regretter que le désintéressement fût si peu apprécié : et je me rendis comme à mon ordinaire à la demeure royale; le premier gentilhomme de la chambre vint à moi avec un air piqué; il était mon parent; mais, sans lui laisser le temps de s'expliquer : « Qu'il ne soit pas question entre nous, monsieur le duc, lui dis-je, du message de ce matin; ce que je puis faire de mieux, c'est de l'oublier. Et quant au diamant, je pense qu'il pourra vous convenir d'en disposer. » Décidé à garder le silence sur cette aventure, je restai quarante-huit heures à Reims, pour mettre ordre à tout ce qui me concernait. Le Roi partit pour Compiègne, et je me rendis à quelques lieues de cette ville pour prendre chez des amis deux ou

trois jours de repos dont j'avais besoin. Les affaires du ministère me rappelèrent promptement à Paris, et j'allai le lendemain de mon arrivée au château, pour faire ma cour au Roi et m'informer de ses nouvelles. J'avais déjà oublié l'affaire du diamant; mais je connaissais trop intimement Sa Majesté pour ne pas deviner, en entrant dans son cabinet, qu'un orage des plus violens planait sur ma tête. Décidé à ne point m'en effrayer, je pris la parole pour féliciter le Roi sur la manière dont il s'était tiré de tant de cérémonies fatigantes.

« Sire, dis-je, il était impossible d'apporter plus de majesté gracieuse, jeune, aisée, à des cérémonies peu faciles! aussi tout le monde était enchanté, et ceux qui ont pour le Roi un attachement plus particulier en jouissaient doublement.

« Monsieur, il ne s'agit pas de cela, me répondit sévèrement le Roi. — Et de quoi s'agit-il donc, Sire? je ne le puis savoir avant que Votre Majesté ait bien voulu me l'apprendre. — Monsieur, il ne s'agit pas de cela, vous dis-je. — J'écoute, Sire. — Eh bien! que mérite un sujet qui a manqué à son Roi de la

manière la plus choquante, en oubliant le respect qu'il lui doit? »

« Je compris très bien la pensée de Sa Majesté. — « Sire, répondis-je sans m'émouvoir, dans des temps ordinaires une réprimande sévère; et à une époque à laquelle on ne respecte rien, il faut faire un exemple; si le fait est exact, j'oserai le solliciter dans l'intérêt de la royauté. — Monsieur, vous venez de prononcer votre condamnation. Qu'avez-vous fait à Reims? — Sire, j'ai contribué à la splendeur d'un sacre que la France et l'Europe ont admiré, et qui, de l'avis de chacun, a surpassé tout ce qu'on avait encore vu : j'ai commencé à l'espérer quand Votre Majesté m'en a hautement témoigné sa satisfaction. » Le Roi, toujours avec une colère feinte qui déjà s'affaiblissait : « Monsieur, vous m'avez manqué en renvoyant ce qui vous était apporté en mon nom...... — N'est-ce que cela, Sire? je craignais d'avoir involontairement déplu au Roi, et j'en serais au désespoir; mais ce que j'ai fait, je le recommencerais. On a osé se servir du nom du Roi pour outrager un serviteur dévoué: j'ai dit qu'on avait menti, et que jamais le Roi

n'avait donné un pareil ordre. En un mot, j'ai vengé la majesté royale bien plus outragée que moi ; et j'espérais des remerciemens. Une seule personne avait le droit de s'en choquer peut-être, c'était M. le premier gentilhomme, et dans tous les cas, je suis à ses ordres. »

« Frappé de la vérité qui régnait dans mes paroles, le Roi se radoucit ; et, avec cette bonhomie qui lui est si particulière : « Veux-tu que je te dise la vérité ? ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule. — Je l'attends, Sire. — Eh bien, le duc....... est venu se plaindre de toi de la manière la plus vive. Monsieur le duc, lui ai-je répondu, ce n'est pas du vicomte de Larochefoucauld que j'ai à me plaindre, mais bien de mon premier gentilhomme chargé de reconnaître les services qui me sont rendus. Qu'avez-vous fait, monsieur le duc ? C'est par mes ordres qu'il vous a renvoyé cette misérable épingle que vous avez osé lui faire porter en mon nom. Le duc....... s'est tu ; j'avais pris exprès mon air le plus sévère ; mais quel bonheur, Larochefoucauld, que cette pensée me soit venue ! Car, sans cela, il eût fallu de toute nécessité nous séparer !

Jamais je n'eusse oublié votre dévouement et vos services; mais un Roi ne peut souffrir qu'on lui manque impunément. »

« Voilà le Roi dans l'ami, et l'ami dans le Roi. Roi avant tout, ami s'il est possible, mais ingénieux à sauver celui qu'il se serait cru dans la nécessité d'éloigner.

« Je remercie le Roi, répondis-je; mais de la cour et des honneurs je n'aurais regretté que Votre Majesté. Le Roi sait le peu de prix que j'attache aux faveurs, et avec un prince moins ami de la vérité, je les jouerais tous les jours à pile ou face dans ce que je crois l'intérêt bien entendu de son service. » Je reçus mon signe de congé, et je me retirai heureux et reconnaissant de l'affection du Roi, mais méditant sur la triste nécessité de jouer toujours un rôle, même aux dépens des services et du dévouement, et peut-être aussi entendant autrement la royauté.

« Deux jours après, j'étais dans mon salon ; une porte s'ouvre, on annonce : « De la part du Roi. »

« Je reconnais la même personne, qui, avec la même bonne grâce, arivait cette fois content de son nouveau message.

« Monsieur le vicomte, me dit-il avec empressement, j'espère être mieux reçu qu'à Reims. — Personnellement, vous serez toujours le bien-venu, lui dis-je ; mais si vous étiez chargé d'un message pareil, je recommencerais, sans nul doute, la réception de Reims. » Il me présentait, en me parlant, un carton fermé par deux petits verroux. « Monsieur le premier gentilhomme m'ordonne de vous remettre ceci de la part du Roi. » C'était le protocole obligé.

« J'ouvris avec respect, et quelle fut ma joie, en apercevant le portrait du Roi sur une charmante boîte en or ! « Ah ! monsieur, le Roi ne pouvait me faire un plus grand plaisir, c'est ce qui devait m'être le plus cher; je le reçois avec reconnaissance, regrettant seulement l'entourage (il était, en effet, en très beaux diamans). Mais je suis trop respectueux pour oser m'en plaindre. » Le messager sourit en homme de bonne compagnie et se retira.

« Le lendemain j'allai remercier le Roi : il avait l'air content lui-même, et sa bonté me pénétra. « Ah ça ! ne recommence pas, me dit-il. — Votre Majesté penserait-elle m'avoir corrigé ? et sont-ce là les leçons qu'elle

donne? » Le Roi se mit à rire en me tendant la main avec bonté. Je la pris respectueusement en m'inclinant profondément, n'ayant jamais pu me faire à cet usage de courtisan qui baise la main d'un homme, fût-il Roi!

« Peu de mois après son avénement au trône, le Roi était venu au Musée pour y distribuer des croix à l'occasion de l'exposition. Je l'avais reçu à son arrivée, avec le discours d'usage. Le Roi avait eu un grand succès dans cette visite; il avait gagné tous les esprits par sa grâce et par sa bonté. Il avait paru satisfait des premiers efforts que j'avais faits pour réunir les artistes, mettre de l'activité dans les travaux et de la justice dans les récompenses.

« Cependant il fallait bien s'apercevoir déjà que les choses n'étaient plus absolument les mêmes. Si le génie du bien qui, depuis plus de quatre ans, poussait la France vers tous les genres de prospérité, veillait encore, le génie du mal, qui avait feint de s'endormir, veillait aussi, et s'était réveillé même plus perfide et plus irrité que jamais. La faction révolutionnaire, obligée de laisser passer l'avénement de Charles X, et de le saluer même, entraînée

à cela par les universelles acclamations, cette faction avait recommencé à travailler tous les esprits, à créer des griefs, des illusions et des partis qu'elle animait sourdement en jetant de tous côtés des germes de division. C'étaient pourtant les mêmes hommes, et jamais prince ne fut plus occupé du bien de ses sujets que Charles X, jamais Roi ne fut plus digne de l'amour de ses peuples ; mais Louis XVIII disait : « Il faut faire cela. » Charles X dit avec un abandon que n'avait pas le feu Roi : « Que ferons-nous ? »

« L'opinion que j'avais remarquée dans les départemens pendant le voyage que je fis m'avait alarmé. L'action du pouvoir s'était ralentie ou avait été neutralisée par les efforts incessans de l'esprit de parti. Les peuples s'habituent facilement à ne plus obéir, et la soumission la plus simple leur paraît plus tard un joug injuste qu'on leur impose. Sans doute, grâce à quelques années de paix, à l'activité française, à la protection royale, à la douceur des mœurs publiques, épurées et fortifiées par les institutions qui découlaient naturellement du principe de la légitimité, la prospérité nationale prenait un grand accroissement ; mais cet ac-

croissement même, n'étant pas toujours dirigé par le pouvoir, tournait à son détriment, et l'opposition se formait et se faisait contre la royauté, à l'aide même des richesses qu'on devait aux bienfaits de son gouvernement.

« Le pays puise en lui-même une force vitale qui augmente ses prétentions comme ses richesses ; mais les peuples, laissés sans direction journalière, au lieu de reporter au pouvoir la reconnaissance du bien-être public, s'habituent à ne lui savoir gré de rien, à lui tout disputer, et finissent par perdre tout amour pour le prince dont ils ne reconnaissent plus assez l'action. La licence de la presse, poussée à son comble, portait dans toutes les classes un ravage effrayant ; rien n'égalait ses excès ; toute vérité lui paraissait un jeu, tout principe une chimère, toute réputation justement acquise un ennemi qu'elle avait à combattre. Cette licence nuit à tout ce qui est juste ; elle dénature tout ce qui est bon, elle sème la division dans le sein des familles ; elle caresse la jeunesse pour la séduire, l'âge mûr pour le tromper, la vieillesse pour l'entraîner : à force de corruptions, elle espère s'emparer de l'avenir ; et si elle ne peut médire, elle ca-

lomnie sans honte. Plus le Roi pensait ne devoir faire qu'un avec son gouvernement, et plus je m'affligeais de lui voir partager une pareille responsabilité. Je ne pouvais considérer sans une profonde douleur l'opinion publique s'égarer sur les qualités et les intentions de ce Roi plein de grâce, de bonté, et qui avait été salué de tant d'hommages populaires et sincères quand il monta sur le trône. Il n'était pas difficile de remarquer, dans ce revirement de sentimens publics, l'action de l'esprit révolutionnaire qui reprenait en sous-œuvre les projets qu'il avait été momentanément obligé d'abandonner, et contre lesquels il fallait prendre de nouvelles mesures.

« Mes relations avec M. de V...... avaient été, depuis sept ans, fort intimes : pendant cinq années environ, nous nous étions vus tous les jours au moins une fois. A mesure que la confiance du Roi dans son ministère devenait plus absolue, je crus m'apercevoir que M. de V...... n'était plus le même pour moi; quoique je le visse encore assez habituellement, je le voyais moins qu'autrefois. Tout son entourage et mille intrigues qui se croisaient contre notre ancienne intimité cherchaient à

le refroidir pour moi. Il eût fallu, de part et d'autre, je le répète, un caractère d'une trempe bien forte pour résister à tant de sourdes et perfides menées.

« Revenu à Paris, je passai trois mois à bien étudier la position, et je pris tous les moyens que la raison pouvait conseiller pour m'assurer que je ne me trompais pas. Personne n'osait plus parler au Roi, dans la crainte de lui déplaire. Je me décidai donc à avoir avec M. de V...... une conversation à fond. J'arrivai chez lui un vendredi; il lisait les journaux; cette lecture ne devait pas lui être parfaitement agréable, et peut-être aurais-je mieux fait de remettre la conversation à un autre jour; mais mon parti était pris : — « Eh « bien, mon ami, lui dis-je après avoir échangé « quelques paroles insignifiantes, je trouve « que les choses s'aggravent de plus en plus, « et l'esprit s'égare d'une manière effrayante. « Le Roi n'est plus aimé comme il l'était; il « me semble que le pouvoir n'est pas respecté « comme il devrait l'être, et il recule au lieu « d'avancer, tandis que ceux qui travaillent « à le perdre font tous les jours des progrès « rapides. L'autorité est sur la défensive, et

« elle ne fait rien pour réprimer l'audace de « ses ennemis ; on reste sans lois protectrices, « sans institutions pour fonder la monarchie, « sans aristocratie pour la défendre ; on ne « sent nulle part la main du gouvernement ; « et l'absence de toute volonté jette l'incerti- « tude dans tous les esprits : la monarchie en « un mot me paraît désarmée en présence de « ceux qui l'attaquent de toutes parts. Je vous « parle comme un homme dont vous con- « naissez le dévouement pour le Roi, et à qui « ses habitudes et ses relations donnent le « droit de s'expliquer avec cette franchise, et « lui en font même un devoir. — Je ne vois « rien de tout cela, dit M. de V......, et c'est « votre imagination qui vous fait entrevoir « tous ces fantômes. — Certainement, lui ré- « pondis-je, il y a ici un de nous deux qui « trompe l'autre, et ce n'est pas moi. — Eh « bien, c'est possible, dit alors M. de V......, « avec un air et un ton que je ne lui avais « jamais vus ; le mal existe. » Cette conversation durait depuis long-temps ; et, après une heure de discussion, M. de V...... conclut *qu'il ne pouvait ou ne voulait rien faire*. Je restai d'autant plus confondu que nul esprit,

plus que le sien, n'était fécond en ressources. Je le jugeai donc ou fort mal disposé contre moi, ou accablé sous le poids des affaires. — « Mais, monsieur de V......, lui dis-je, quelle est « la position d'un ministre qui possède toute « la confiance de son Roi, entre les mains de « qui les rênes du gouvernement sont remises, « et qui en avouant que le mal existe, déclare « qu'il ne veut y apporter aucun remède? Il « ne lui reste plus qu'un parti à prendre : « c'est celui de se retirer, et pourtant, certes, « votre retraite serait un malheur et un très « grand malheur. » M. de V...... me dit avec précipitation : — « C'est vous, monsieur de La- « rochefoucauld, qui me conseillez une pareille « lâcheté! — Ce mot sonne mal à mes oreilles, « monsieur de V......, lui répondis-je, et je ne « conseille jamais ce que je ne ferais pas moi- « même. Je ne suis pas venu pour vous enga- « ger à donner votre démission, mais bien au « contraire pour vous conjurer de rendre au « Roi l'amour de ses peuples, à la monarchie « sa splendeur, et au gouvernement sa force. « Je suis venu pour vous supplier de ne point « laisser renverser un ouvrage édifié au milieu « de tant de difficultés, et nul ne le peut

« mieux que vous. — Au reste, monsieur de « Larochefoucauld, me dit M. de V...... en « m'interrompant, nous ne pouvons plus nous « entendre : vous ne pensez plus comme moi, « je ne pense plus comme vous; tout est rompu « entre nous. — C'est vous qui l'avez dit, « monsieur de V...... ; j'ajouterai seulement « que nos relations particulières sont trop an- « ciennes et qu'elles ont été trop intimes, « pour qu'à ce dernier titre vous ne me re- « trouviez pas dans toutes les circonstances : « je désire que cela ne soit pas nécessaire. » Je me retirai, et le lendemain, j'écrivis ce qui suit à madame de V.......

« Dix fois depuis deux jours, madame la « comtesse, j'ai pris la plume pour avoir l'hon- « neur de vous écrire : je m'y décide enfin. « Je ne parlerai pas des rapports qui ont existé, « depuis six ans surtout, entre M. de V...... et « moi : le monde est là, madame, pour les « juger ; et moi, mon rôle est celui du silence. « Plus que tout autre vous avez été à portée « de juger et de voir que les circonstances les « plus difficiles et même les plus pénibles, « n'ébranlaient en rien mon dévouement. « J'ai voulu, madame, remplir le devoir d'un

« ami, d'un Français, comme celui d'un sujet « fidèle. J'ai cru que les affaires publiques « prenaient malheureusement une tournure « assez grave pour que je dusse en parler « d'une manière sérieuse à M. de V...... La « manière dont j'ai été reçu a eu, je l'avoue, « tout lieu de m'étonner; mais je n'ajoute « aucune réflexion, et ce n'est pas à vous, « madame la comtesse, que je les adresserais. « M. de V...... m'a déclaré qu'il ne voyait « pas comme moi, que je ne voyais pas « comme lui, et que nous ne pouvions plus « nous entendre. Oui, madame, nos relations « politiques sont finies. Dieu veuille me don- « ner tort et ne pas justifier mes tristes pres- « sentimens! J'y souscris du fond de mon « cœur. La seule chose que j'aie voulu vous « mander, madame la comtesse, c'est que, dans « mes sentimens particuliers, jamais rien ne « me décidera à me séparer d'une famille avec « laquelle j'ai eu, depuis tant d'années, des « relations si intimes. Veuillez agréer l'ex- « pression de mes complimens les plus distin- « gués, comme celle de mon sincère dévoue- « ment. »

8 décembre 1825.

« Il était dix heures lorsque je quittai M. de V......, et à deux heures je devais travailler avec le Roi. Habitué à lui parler toujours avec une extrême confiance, je n'hésitai pas à tout raconter à Sa Majesté. Très certainement le Roi n'en savait encore rien. Sa Majesté me reprocha d'avoir agi avant de l'avoir consultée; mais cette première entrevue ne devait me laisser aucune crainte. C'est quelque temps après seulement que le Roi me dit : « Monsieur « de Larochefoucauld, si je n'avais pas pensé « que vous eussiez eu tort, jamais je ne vous « l'eusse donné, même contre M. de V......
« — Sire, lui répondis-je, il me suffira donc « de faire connaître au Roi la vérité; un jour « sa conscience sera éclairée! » J'avais travaillé avec le Roi un vendredi; j'y retournai le mardi d'après, et il me fut facile de juger en entrant à quel point les dispositions du Roi étaient différentes ! Jamais je n'avais vu à Sa Majesté une figure plus courroucée; la vivacité que le Roi mit dans ses paroles fut poussée aussi loin qu'elle put aller. Il se promenait dans sa chambre en me parlant; et moi, debout contre le mur, immobile, un genou appuyé sur une chaise, la main sur mon portefeuille,

je demeurais silencieux, en proie à l'émotion concentrée que me faisait éprouver la colère et surtout les reproches si peu fondés du prince à l'affection duquel je croyais avoir quelques droits; mais bientôt la fierté naturelle de mon caractère reprit le dessus, et il me devint possible de parler.

« Le Roi parut un instant vouloir me raccommoder avec M. de V...... ; je crus du moins que telle était l'intention de Sa Majesté; mais, dans mon opinion, ce raccommodement ne pouvait se faire, alors, qu'aux dépens de son service et de mon caractère. « Sire, ré-
« pondis-je, je ne me suis pas brouillé avec
« M. de V......, c'est lui qui s'est brouillé
« avec moi; je sais très bien que je pouvais
« parler au Roi des affaires publiques et des
« craintes qu'inspirent les menées révolution-
« naires non aperçues ou non réprimées par
« votre ministère, tout en continuant à faire
« des caresses à M. de V...; mais ce rôle
« eût été indigne d'un homme d'honneur.
« J'ai cru les circonstances assez graves pour
« qu'il fût temps d'y remédier. Comme Fran-
« çais, comme sujet fidèle du Roi, et comme
« ami de M. de V......, j'ai cru que je devais

« l'avertir du danger. Sire, je n'en veux point « à l'homme, et la preuve, c'est qu'ici même « je répète au Roi que M. de V...... est un mi- « nistre indispensable, mais qu'il ne peut tout « faire, qu'il a besoin d'être autrement se- « condé ou que la faction révolutionnaire fi- « nira par prendre le dessus. Qu'il serve le Roi, « comme Sa Majesté mérite d'être servie, et je « serai pour lui ce que j'ai toujours été. » Le sang-froid avec lequel je parlais parut d'abord étonner le Roi; mais Sa Majesté renouvela bientôt les reproches avec sévérité, et à la fin, poussé par une injustice qui me déchirait : « — Sire, lui dis-je, après avoir perdu votre « confiance, je ne puis ni ne dois plus vous « servir; je ne le dois ni pour vous, ni pour « moi : je mets à vos pieds ma démission, et « je quitte pour jamais une Cour où les senti- « mens les plus vrais sont méconnus. — Mon- « sieur de Larochefoucauld, me dit le Roi, je ne « reçois pas votre démission. — Votre Majesté « m'impose par ces paroles le plus grand de « tous les sacrifices, dis-je après un moment « de silence; mais rien n'est au-dessus de mes « efforts pour lui obéir, et je me résigne. Un « jour Votre Majesté regrettera d'avoir jugé

« aussi sévèrement celui qui n'a jamais mesuré « l'étendue de son dévouement. » Je me retirai en silence. A partir de ce moment, je cessai toute entrevue directe et particulière avec le Roi, Sa Majesté m'ayant fait dire de remettre mon travail à mon père, qui le lui soumettrait avec les autres rapports du ministère de sa maison. Le Roi, qui habituellement évitait de dire un seul mot de politique à M. de Montmorency, avait semblé plus tard en chercher une ou deux fois l'occasion. — « Il faut bien de la résolution, « Sire, répondit un jour M. de Montmorency, « pour dire la vérité aux princes ; la certitude « de leur déplaire ferait peut-être manquer de « courage; mais c'est un motif de plus d'estimer « et même d'envier ceux qui les aiment assez « pour avoir ce courage. » Le Roi ne répondit rien.

« Depuis long-temps je m'occupais de travaux d'agriculture et d'entreprises avantageuses pour le pays : j'avais accepté d'être membre de plusieurs sociétés savantes ou agricoles ; on voyait, de ces deux façons, que cette classe de la noblesse tant attaquée pour s soi-disant hauteur et sa prétendue inutilité,

savait aussi bien que tout autre se mêler aux intérêts particuliers, et ne dédaignait aucun moyen de se rapprocher des hommes et des choses qui tendaient au bien-être général. Vous aussi, Madame, avec un esprit actif, soumis aux besoins d'une occupation utile, dégagé désormais de toute intervention dans le domaine de la politique, et vous reposant d'un passé si agité, vous aviez cherché à devenir en France créatrice d'une nouvelle branche d'industrie et à doter notre pays d'une ressource bien fructueuse pour l'agriculture; vous aviez fait venir de l'Abyssinie des béliers dont l'élève promettait des rapports et présentait déjà des résultats tels qu'ils pouvaient devenir menaçans pour l'industrie anglaise. Sur ma proposition, et pour le bien et l'économie du service, le Roi avait réuni la manufacture de la Savonnerie à celle des Gobelins. Afin d'encourager la fabrication des longues laines, pour laquelle une société s'était formée sous vos auspices, le Roi avait accordé à cette association le local précédemment occupé par la Savonnerie. J'étais entré dans cette entreprise dont vous suiviez les succès et dont vous compreniez si bien les moyens et les espé-

rances, que, dans une assemblée générale, les actionnaires vous prièrent de vouloir bien présider la société, et que l'un des administrateurs s'écria un jour : « Madame du C... est l'homme qu'il nous fallait? »

« Au milieu de ces travaux et de ces tourmens politiques, qui ne m'avaient été aussi sensibles que parce qu'ils avaient déchiré toutes mes affections, une perte bien cruelle vint porter un coup fatal au bonheur de ma famille.

« M. de Montmorency avait été nommé gouverneur de Monseigneur le duc de Bordeaux; justement aimé et vénéré, il se voyait comblé de tout ce qui peut remplir le cœur de l'homme et satisfaire une légitime ambition. Le Roi venait de lui rendre toutes ses bontés. L'Académie avait reçu dans son sein celui qui se trouvait chargé d'une mission aussi sacrée que celle de préparer l'avenir de la Patrie. Tous les vœux, toutes les espérances l'entouraient. La France et l'Europe avaient applaudi au choix du Roi : dignités, honneurs, rien ne restait à désirer à M. de Montmorency. Son âme, purifiée par bien des épreuves, fut jugée digne d'une meilleure vie, et Dieu l'ap-

pela à lui subitement, épargnant ainsi à un cœur aussi aimant le sacrifice terrible qu'il faut faire en se séparant de tous les objets de son affection. M. de Montmorency, en me rendant toute sa tendresse, avait acquis toute la mienne. Sa mort me causa un chagrin bien réel. Je m'en affligeai vivement pour le royal enfant qui perdait un guide éclairé, et pour tous les miens dont je partageais la douleur. Madame de Montmorency, ma belle-mère, se trouvait frappée d'une manière inattendue et cruelle dans l'objet du sentiment le plus vif, et madame de Larochefoucauld dans celui de ses plus chères affections entretenues par une habitude que son amour filial lui rendait nécessaires, car M. de Montmorency ne passait pas un jour sans venir voir sa fille !

« Mais que dire de cette mère infortunée qui semblait n'avoir connu le bonheur de la maternité que pour en connaître aussi toutes les douleurs ! A soixante-quinze ans, la mère de M. de Montmorency avait conservé toute la fraîcheur de la vie, et son cœur toute la chaleur du plus jeune âge. Elle regrettait maintenant d'avoir fourni une aussi longue carrière à laquelle tout l'attachait encore

quelques mois auparavant. Son désespoir était si profond qu'elle ne pouvait s'empêcher d'envier les larmes qu'elle eût fait verser à son fils, en descendant avant lui dans le tombeau. Il y avait dans cette mort anticipée quelque chose contre nature et que sa douleur ne pouvait supporter.

« C'était un devoir pour moi de demander une audience au Roi dans cette circonstance malheureuse; on devinera facilement tout ce que je devais éprouver lorsque je pensais que j'allais me retrouver en présence de Sa Majesté. Tandis que mon père lui demandait de me recevoir, je me hâtai d'écrire au Roi, « pour « l'assurer que je désirais remplir un devoir; « mais qu'uniquement occupé de ma douleur, « je n'aurais rien au monde à solliciter; que je « ne regrettais que sa confiance, et que le « reste m'était trop indifférent pour le réclamer (1). » — Le Roi me reçut avec une extrême bonté; il me parut sincèrement affligé de la perte que l'Etat avait faite et de celle qu'il faisait lui-même en perdant M. de Montmorency.

(1) M. de Montmorency était aussi gouverneur de Compiègne.

« Vous pardonnerez facilement cette digression, Madame; M. de Montmorency avait plus qu'un autre apprécié votre personne et vos services. Il savait tout ce que vous aviez été pour l'Etat et personnellement pour lui. Aussi avait-il pour vous, Madame, l'affection la plus vraie (1). Quelques affaires vous ap-

---

(1) *Lettre adressée à madame la princesse* Zénaïde Wolkonsky, *après la mort de* M. de Montmorency.

Paris, le . . . . . 1826.

« La voix publique vous a déjà sans doute appris, chère princesse, l'affreux malheur qui vient de plonger toute la famille de ma femme dans l'excès de l'affliction. Aucune perte ne pouvait être plus cruelle et plus douloureuse. Image de ce monde ! M. de Montmorency venait de recevoir, de la part de son souverain, la plus grande marque de confiance qu'il pût lui offrir, celle qui devait le plus satisfaire l'ambition de l'homme, et c'est dans ce moment que la mort vient le frapper ! Mais au surplus du point de vue chrétien (et qui fut jamais plus chrétien que M. de Montmorency !) il n'avait plus à désirer que la mort : Dieu la lui a envoyée comme une dernière récompense de ses vertus.

« Vous devez désirer de savoir, et j'éprouve moi-même le besoin de me rappeler avec vous, les détails de ce douloureux événement. Vous vous souvenez que M. de Montmorency était menacé, ou plutôt atteint d'un anévrisme au cœur : on ne le croyait pas encore tout-à-fait formé. Un premier accident, tout-à-fait imprévu, avait inspiré na-

pelèrent en Angleterre ; il s'agissait pour vous de la réclamation d'une somme assez consi-

guère à la famille de M. de Montmorency les plus vives inquiétudes ; lui seul ne les éprouva pas, comme si le Ciel eût voulu épargner à cette âme si tendre le plus grand de tous les sacrifices, celui de la séparation. Les médecins paraissaient se rassurer. Vous jugez comme chacun prenait part à une espérance si douce et si nécessaire ! moi seul j'étais loin de la partager. Dès le premier moment j'avais vu les choses sous un aspect si sombre que je m'étais senti le courage (que quelques-uns trouvèrent cruel) d'empêcher madame de Larochefoucauld de se livrer à un espoir qu'au fond de mon âme je craignais de voir trop tôt déçu. Toute secousse pouvait être funeste pour elle, dans son état de grossesse.

« Depuis cet accident, M. de Montmorency était déjà sorti, quoique souffrant ; mais les devoirs de la Semaine-Sainte le faisaient attacher le plus grand prix à la possibilité et à la liberté de suivre à l'église les exercices religieux. Le Vendredi-Saint, vers trois heures, il monta en voiture avec sa femme et sa fille pour aller chercher sa mère, et se rendre de là tous les quatre à l'église. Avant d'arriver chez madame de Montmorency, douairière, et en passant devant Saint-Thomas-d'Aquin, il demanda à y entrer..... Il descend de voiture d'un pas ferme ; et lui qui ne se trouvait jamais dans un de nos temples sans y marcher lentement, pénétré du plus profond respect, il se hâta, dans ce moment, d'arriver au tombeau. A peine avait-il commencé à prier, qu'il se sentit frappé subitement ; il n'eut que le temps de dire à sa femme : « Je suis forcé de m'asseoir » ; et il n'existait plus ! — Sa fille, n'ayant rien entendu, se retourne machinalement pour regarder son père, et elle le voit, ou plutôt elle le croit sans connaissance ! toutes deux se persuadent qu'il existe encore. Madame de Larochefoucauld va chercher

dérable qui serait restée due pendant longtemps à M. votre père, à qui son dévoue-

---

du secours, les chirurgiens arrivent; tout était inutile; l'âme du duc de Montmorency se trouvait déjà en présence de Dieu! On rapporta son corps chez lui; et les siens, seulement, espéraient encore de le voir rappeler à la lumière; car le premier accident, qui avait duré vingt minutes, rendait cet espoir possible.

« On le place sans vie sur le lit de sa malheureuse femme; je me trouvais dans une maison peu éloignée, où l'on vint me prévenir. Depuis deux ans surtout, et après des explications franches et amicales, nous nous étions fort attachés l'un à l'autre. J'arrive dans l'émotion que vous pouvez imaginer; je le regarde, je jette les yeux sur le docteur Dubois, que son attachement pour moi avait fait accourir, et je perds bientôt toute espérance.... Sa femme, éplorée, immobile, osait à peine respirer; elle s'efforçait de croire encore; pas une larme ne coulait sur ses joues, son saisissement était affreux. Je sens qu'il faut l'enlever; elle s'y refuse; je lui parle de sa fille qui, après avoir prodigué tous ses soins à son père, avec un courage touchant, avait eu assez d'empire sur elle-même pour fuir l'image de la mort, en pensant à l'enfant qu'elle portait dans son sein; elle était dans une chambre voisine où je parvins enfin à conduire madame de Montmorency, en l'arrachant à ce spectacle de douleur.

« Depuis six ans, surtout, madame de Montmorency, qui avait toujours aimé tendrement son mari, avait repris pour lui des sentimens presque passionnés, que M. de Montmorency avait fini par partager. Depuis la mort du dernier rejeton de la branche aînée des Montmorency (Henri de Montmorency, fils du duc de Laval), ils avaient désiré, avec ardeur, des enfans que le Ciel n'accorda point à leurs vœux,

ment à la cause royale avait pensé, dans le temps, coûter la vie : M. le prince de Beauvau devait vous suivre, et vous me proposâtes de vous accompagner. J'acceptai avec empres-

---

Madame de Montmorency consentit enfin à s'éloigner ; pour la dernière fois, elle se mit à genoux, auprès du lit, avec un religieux désespoir, puis elle se releva et me suivit entourée dans les bras de sa fille.

« Pour madame de Larochefoucauld, son père était, je crois, le premier sentiment de sa vie. Cette perte est pour elle sans remède, et ses regrets dureront autant qu'elle; car, dans son caractère, rien ne peut lui être une distraction, et, d'ailleurs, au lieu de la chercher, elle la fuirait.

« Après cette scène déchirante, je sors aussitôt pour appeler du monde, et je vois tous les gens en larmes et à genoux sur l'escalier ou auprès du lit : ils semblaient encore espérer que leur maître leur serait rendu.

« Cette affreuse nouvelle s'était aussitôt répandue. Deux cents personnes étaient à la porte, impatientes de savoir si cette nouvelle fatale se confirmait. Les membres de la famille arrivaient les uns après les autres, plongés dans une douleur mêlée d'effroi. La mère et la fille, immobiles auprès l'une de l'autre, ne pouvaient encore mêler leurs larmes; elles se regardaient en tremblant, osant à peine s'avouer leur douleur : le moindre bruit était pour elles un nouveau saisissement.

« La figure de M. de Montmorency avait un seul instant exprimé la douleur : mais une espèce de béatitude se répandit ensuite sur son visage ; cette expression était l'image du bonheur que le Ciel lui réservait et auquel il l'avait appelé le jour même d'une grande commémoration ; il mourut le Vendredi-Saint, à trois heures, aux pieds du tombeau du Christ ! Quelle mort pour un Chrétien ! Certes, ceux qui restent sont

sement, bien aise, d'ailleurs, de connaître un pays si nouveau pour moi. Je parlerai, dans une autre occasion, des réflexions qu'il m'inspira et des remarques que j'y fis. On nous y

---

les seuls à plaindre, et son sort est plus digne d'envie que de regrets.

« Madame de Montmorency était hors d'état de donner aucun ordre; elle me pria de m'en charger; je me soumis avec une pieuse et filiale résignation. Il était impossible de penser au lendemain pour la cérémonie dernière : le jour de Pâques est un jour consacré à célébrer d'autres solennités; il fut décidé que ce serait le lundi.

« Comment vous peindre, chère princesse, les immenses salons de l'hôtel de Luynes remplis de figures consternées et de cœurs déchirés? Tout avait disparu : plus de division, d'opposition; tout se confondait autour de cette tombe; et les regrets étaient communs. J'aperçus M. de V...... au milieu de la foule; nous ne nous étions pas revus depuis l'explication après laquelle nous nous étions séparés. Je ne songeai qu'à ma douleur. Je traversai la foule, et en lui pressant la main sans hésiter : « Monsieur le comte, lui dis-je, je suis vive« ment touché de l'hommage que vous voulez bien rendre « à la mémoire de M. de Montmorency. » Et je le fis passer dans le premier salon.

« Les salles et les antichambres étaient combles; la cour finit aussi par se remplir. Le cortége funèbre se mit en marche, d'abord pour Saint-Thomas-d'Aquin, qu'une foule immense entourait; à peine put-on traverser l'église quand le convoi y entra.

« Après la cérémonie, on se mit en marche pour Picpus où M. de Montmorency avait demandé à être enterré. C'est là que reposent toutes les victimes de la révolution. Je menais

reçut avec une obligeance et une cordialité dont nous fûmes vivement touchés : il était facile de juger que les services que vous aviez rendus, et que la place que vous aviez occupée

---

le deuil, accompagné du marquis de Montmorency (Eugène) et du duc de Chevreuse. Les ordres de Charité, que M. de Montmorency avait protégés, suivaient le convoi ; les jeunes gens des Bonnes-Etudes, société dont M. de Montmorency était le président, avaient demandé à porter le corps jusqu'au cimetière. Mais, dans la crainte de troubler, par quelque agitation, cette solennelle cérémonie, j'avais été forcé de les remercier. Une foule immense a voulu le suivre jusqu'à sa dernière demeure. M. de Montmorency avait toujours recommandé la simplicité de ses obsèques ; mais il était impossible de lui obéir. On devait à lui, à sa famille, au prince enfant dont il était nommé gouverneur, des honneurs dignes de son rang. Je dirai plus, on le devait à la société et à tous ceux qui sentaient la grandeur de cette perte, bien grande en effet ; car, où pourrait-on rencontrer la réunion de tant de vertus, de tant de qualités, un cœur aussi tendre, une âme aussi généreuse, un esprit aussi élevé ?

« Des salves d'artillerie annoncèrent qu'il fallait bientôt se séparer des dépouilles dernières de celui qui ne vit plus pour les hommes que dans leur mémoire, et qui prie, sans doute, pour cette France et pour cette monarchie, objets de toutes ses sollicitudes.

« A peine ces pénibles devoirs accomplis, il m'en restait un autre à remplir, plus cruel encore : je courus auprès de madame la vicomtesse de Laval, sa mère, qui ne supportait et ne sentait la vie que par son fils, et qui semble aujourd'hui ne pas comprendre comment elle pourra continuer de vivre sans lui. En apprenant l'évanouissement de son fils, ou plutôt sa mort,

dans l'estime et dans le cœur de Louis XVIII, étaient au moins aussi connus à l'étranger qu'ils l'avaient été en France. — J'avais pris le prétexte de mon voyage à Londres pour demander une audience au Roi ; elle me fut

. . . .

elle avait eu le courage, et malgré son âge avancé (soixante-quatorze ans), elle avait retrouvé la force de se transporter aussitôt auprès de son lit, et d'y prier un quart d'heure ; il avait fallu toute sa tendresse pour moi, et l'ascendant de sa douleur même, pour l'en arracher. Après avoir embrassé sa belle-fille, qu'elle chérit, elle s'était jetée, sans prononcer un seul mot, dans une voiture, en appelant la mort à son secours, et elle était retournée chez elle, où, presque sans mouvement et en présence d'un portrait de ce fils qu'elle chérissait, elle fut plusieurs heures sans verser une seule larme.

« Madame Récamier, une des personnes que M. de Montmorency connaissait depuis long-temps, et qu'il aimait le plus, était aussi accourue, tout au désespoir, mais pleine de résolution. Elle avait prié près de ses restes inanimés ; puis, en traversant la cour, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans connaissance.

« Chère princesse, d'autres que moi, moins affligés, moins émus, plus habiles, feront l'éloge de cet homme si difficile à louer, et dont tant d'œuvres attestent la charité ! J'ai voulu me borner à vous faire le récit fidèle de cette mort à la fois si terrible et si consolante. Vous avez connu et apprécié M. de Montmorency : il savait aussi tout ce que vous valez. Vous le regretterez, chère princesse, non plus pour lui, mais pour vous et vos amis, car votre cœur est toujours ouvert à l'amitié.

« Recevez, etc., etc., etc. »

aussitôt accordée. Je parlai à Sa Majesté du présent sans revenir sur le passé : le Roi en parut reconnaissant; il me reçut avec bonté, comme si rien n'avait existé, et il me répéta plusieurs fois : « Si je ne croyais pas que vous « eussiez eu tort avec M. de V......, je ne vous « l'aurais jamais donné. » Je crus que le moment n'était pas encore venu de me justifier, et je continuai de garder le silence sur ce point.

« D'ailleurs, il ne s'agissait plus de moi, que j'oubliais toujours. Les esprits s'aigrissaient et s'échauffaient chaque jour; c'était au Roi et à la France qu'il fallait penser. Toute considération personnelle s'effaçait pour moi devant ce puissant intérêt, et d'autant mieux que, plus je voyais s'approcher les embarras parlementaires, plus je croyais la présence de M. de V...... nécessaire aux affaires. Aussi lorsque, méconnaissant mon caractère, on s'imaginait agir sur moi en cherchant à éveiller quelque ressentiment dans mon cœur, je disais aux membres importans de l'opposition « qu'ils se trompaient eux-mêmes s'ils « croyaient un seul instant, bien que je crusse « avoir à me plaindre de M. de V......, que « je pensasse jamais à nier ou même à af-

« faiblir les éminentes qualités du Président
« du conseil, et que le Roi me paraissait tel-
« lement engagé dans cette question, que,
« selon moi, le jour où il consentirait au
« renvoi de son ministre, il se trouverait aus-
« sitôt débordé et compromis; » — et cette
opinion, quoi qu'il soit arrivé, je l'ai encore;
quoi qu'il arrive, je l'aurai toujours.

« Parvenu au bout de la carrière que je
voulais parcourir, songeant seulement, lors-
que j'ai commencé ce récit, à rappeler, encore
tous récens, les souvenirs principaux qui doi-
vent servir, Madame, à mettre votre carac-
tère et le but de nos efforts sous leur véritable
jour, il ne me reste que bien peu de chose à
dire pour arriver au moment où je dois ter-
miner cette esquisse, et ce reste même ne
concerne plus que moi. Je serai bref alors,
car le véritable intérêt de ce récit doit cesser
avec vous, Madame.

« Quant à moi, éloigné, depuis que je l'ai
dit, d'une participation directe et active dans
les affaires générales, je me suis concentré
dans les soins exclusifs de l'administration
qui m'était confiée. Je poursuis avec toute la
vivacité de mon caractère et de ma conscience

les abus que je crois voir régner, et que le temps, l'incurie ou une fâcheuse vénalité ont bien malheureusement enracinés.

« L'entreprise est lourde et ne peut manquer de me susciter de nouveaux ennemis; je ne m'en effraie guère, et après tout ils ne me seront peut-être pas plus mauvais que mes amis.

« Par bonheur, il est d'autres attributions qui apportent aux sévérités que je suis obligé d'employer, les plus heureuses compensations. Les rapports fréquens que je dois entretenir et que je me plais à cultiver avec tous les artistes qui sont chargés des travaux dépendans de la maison du Roi, me fournissent l'occasion de faire briller leurs talens, de jouir de leur caractère et d'appeler sur eux l'attention et les récompenses de Sa Majesté. Si je le puis, si on m'en laisse le temps et les moyens, je tâcherai d'ajouter une page à l'illustration du règne de Charles X. La sculpture, la littérature, la musique, la peinture ont aussi leurs droits à faire valoir, leurs chefs-d'œuvre à créer et leurs grands hommes à montrer à la France et à l'Europe. Il y a de belles choses, et, mieux encore, de bonnes choses à faire

dans les Musées, dans les Théâtres, au Conservatoire, dans les Manufactures royales; je m'y consacre exclusivement, et déjà quelques travaux commencés me consoleront, si je puis les achever, des injustices dont il me semble que je pourrais avoir à me plaindre, si je n'aimais pas mieux être utile que vindicatif. Les arts ne servent pas moins à la gloire d'un règne que les actes d'une politique généreuse, et l'éclat et le bien qu'on peut procurer aux gens de lettres et aux artistes font plus d'honneur et moins d'ingrats que les services qu'on peut rendre aux Rois et même à leurs ministres.

« Voulant prouver qu'avec un peu de soins, il était possible de réunir ensemble les esprits de l'opinion la plus opposée, en les faisant travailler tous au même but, et à un but aussi raisonnable qu'utile, je proposai au Roi la nomination d'une commission composée de l'élite de la littérature et des hommes les plus distingués de toutes les opinions, pour poser les premiers fondemens d'une loi sur la propriété littéraire; ce travail dura environ trois mois. Tout se fit d'un commun accord; chacun fit des concessions et s'efforça d'oublier ses idées personnelles pour ne songer qu'au

général. Il sortit de cette commission un ail qui semblait tout réunir, si le ministre 'intérieur eût voulu porter le projet de ıux chambres, après l'avoir examiné de veau. Le public est juste, et il me sut gré ette réunion, tant il est vrai qu'il est tou- s possible de prendre les hommes, et que euls coupables sont ceux qui n'en savent aucun parti!

Le 4 novembre 1827 se célébrera, je l'es- :, d'une manière brillante pour le règne. musée Charles X, composé de neuf salles ıtes par les artistes les plus habiles de ıle française, et décorées avec une grande ance, offrira aux étrangers un sujet d'ad- ıtion et peut-être d'envie. Quatre salles conseil d'Etat, également peintes par les niers talens, viendront ajouter à l'éclat sur cette époque. Deux très riches collec- s seront exposées avec goût dans le musée rles X. L'exposition, remise d'une année r me laisser la possibilité d'exécuter d'aussi ıds travaux, sans dépasser mes budgets, ntrera les progrès que les arts font en nce, et une extrême sévérité dans le choix

des objets exposés ne laissera plus la médiocrité le disputer au talent. Un tableau, représentant l'affaire du Trocadéro, transmettra le souvenir de cette brillante action qui prouve qu'à toutes les époques rien n'est impossible à l'intrépidité française. Les quatre chevaux de bronze de Venise ont été enlevés de l'Arc-de-Triomphe du Carrousel, au grand regret de tous les Parisiens et des justes admirateurs de nos conquêtes passées, plus, il faut le dire, qu'aux regrets des amis éclairés de l'art: quatre nouveaux chevaux, faits par Bosio, y seront placés, avec un char qui portera la statue de la Restauration, et deux statues conduisant les chevaux. Ce dernier travail ne pourra être achevé que pour l'anniversaire de l'entrée du Roi à Paris; du moins je crains qu'il ne soit pas terminé pour le 4 novembre de cette année. J'avais envoyé à Venise pour prendre, sur les chevaux, des moules originaux qui avaient parfaitement réussi; mais le Roi a ordonné que ce fût un artiste français qui fît les nouveaux chevaux; Sa Majesté, secondant toujours un monument si national, a voulu créer et non pas imiter. Les côtés de

l'Arc-de-Triomphe seront couverts de bas-reliefs, représentant les faits principaux de la guerre d'Espagne; et c'est ainsi que les bienfaits d'une paix due tout entière à Louis XVIII viendront s'allier à la gloire conquise au milieu des camps par le prince qui avait toute sa confiance et toute son affection.

« Quant à la politique, à laquelle je ne prendrai plus de part active que quand l'âge me permettra de me représenter aux suffrages des électeurs, sans vouloir m'établir en prophète mécontent, je crains, avec beaucoup de bons esprits, que les affaires ne marchent pas aussi bien que le souhaiteraient les véritables amis du pays. Les qualités et l'habileté de M. de V...... pourront finir par se trouver neutralisés. Dans la vie des peuples, il arrive un temps où le bien est presque impossible à faire, et il me semble apercevoir que nous approchons d'une époque de cette nature.

« Il y a aujourd'hui une tendance vers le protestantisme politique, qui effraie tous les esprits sages, et qui conduit à une confusion de tous les principes de gouvernement, d'administration et de conditions sociales, comme

jadis le protestantisme religieux a mené à la destruction de toutes les idées religieuses. Les factions travaillent avec un égal acharnement à un changement de dynastie, soit en faveur du prince d'Orange, soit surtout en faveur de la branche d'Orléans, et les esprits les plus éclairés comme les plus simples demeurent convaincus que nous touchons à de grandes catastrophes : cette opinion, si généralement répandue, est déjà un précédent fâcheux. On ne peut se dissimuler que l'agitation et surtout le mécontentement qui règnent à Paris ont gagné les provinces, et qu'ils y sont maintenant plus grands encore que dans la capitale. Un gouvernement, je le répète, ne peut marcher entre plusieurs oppositions; et il faut, à tout prix, les réunir toutes en une seule. La haine que l'on porte aux hommes du pouvoir a donné aux différentes oppositions un ton d'aigreur qui est encore une difficulté de plus, ou plutôt une véritable impossibilité d'avancer. C'est comme une guerre à mort qui s'est déclarée, dans laquelle l'opposition peut finir par avoir l'avantage, puisque, dans la situation actuelle, les élections prochaines semblent

lui être assurées. Cette situation est loin pourtant d'être désespérée.

« Certains esprits, toujours prêts à s'alarmer, regardent le mal comme étant sans remède ; mais tout est possible à un Roi qui veut fortement : une volonté ferme et de sages mesures pourraient arrêter ou prévenir les dangers qu'on n'entrevoit encore que dans un avenir éloigné ; mais l'autorité a besoin d'être ressaisie et régénérée. La conscience de Charles X est pour ses sujets la plus sûre caution de leur bonheur. Tandis que l'Europe retentit de l'éloge de plusieurs souverains et du bruit de leur infatigable ardeur, nos Bourbons ne seront pas rangés par l'histoire au nombre de ceux qui laissent le temps s'écouler sans en mesurer l'importance. C'est avec bonheur que, dans mon amour pour la légitimité et dans le respectueux jugement que j'ose porter sur le Roi, à qui toute ma vie est dévouée, je vois en lui l'égal au moins de ces souverains que l'on vante, lui que l'on s'efforce de méconnaître, lui qui, peut-être, ne sera jamais bien connu, et qui obtiendrait toutes les louanges qu'il mérite, si l'on savait, comme ceux qui ont pu

l'approcher et travailler avec lui, l'amour qu'il porte à ses peuples, les projets qu'il forme sans cesse pour leur bien-être, la volonté constante avec laquelle il se livre, sans en calculer les fatigues et l'ennui, à tous les travaux qui peuvent ajouter à la gloire et à la prospérité de la France. »

LETTRES

DE

MADAME LA COMTESSE DU C.....

1814.

Ce samedi . . . . janvier.

« Hier, il m'a été impossible d'écrire ; aujourd'hui, je suis mieux ; c'est vôtre conseil médical qui opère : toujours vous me faites du bien. Voilà ce que je pense avec bonheur. Ce beau temps vous est agréable, et j'en jouis. Je pense à vous, et vous prends en plein air, léger comme une ombre et courant comme le vent, avec l'impétueux *favori.* Je compte bien que vous n'aurez marché que dans un certain jardin, et que depuis vous vous serez laissé guérir.

« J'espère de vos nouvelles aujourd'hui. M. de Narbonne a eu la tentation d'être tué

par un obus dans la place qu'il commande. M. de Narbonne!... Vous rappelez-vous, dans madame de Sévigné, cet abbé qui, avant d'étudier, faisait des sermons et comptait finir par où l'on commence? Ceci est le pendant: d'abord Ministre de la guerre, et aujourd'hui Commandant de place.

« Le Roi de Saxe arrive avec sa famille; on dit qu'il logera à Fontainebleau.

« Dites-moi bien comment se trouve madame de Larochefoucauld depuis que je ne le sais pas. — Et ajoutez à ma lettre tout ce qu'il vous plaira, puisque vous me trouvez toujours trop silencieuse. — Sur le chapitre de l'amitié, vous ne direz jamais trop et jamais assez. »

Lundi et mardi . . . . juin.

« Il ne faut pas prendre l'habitude du bonheur; elle est très mauvaise, pour moi du moins, qui ai placé le mien dans la présence des gens que j'aime. Je suis aujourd'hui comme un corps sans âme. Il n'y a plus un chat à Paris,

et je me trouve, comme disent les Anglais, toute *désappointée*. Un chasseur est parti ; voilà bien de quoi changer la vie ! Mais je sais que je ne suis qu'une sotte ; vous me l'avez dit cent fois et je vous crois. Ainsi je me regarde comme incurable, et je reste et resterai comme je suis, courant toujours au même but. Cela dit, que reste-t-il à dire ? tout est là. — Les détails sont pour aider le temps à passer. Il me semble que vous devez savoir tout ce que je pense aussi bien que moi, et que je ne puis jamais vous rien apprendre.

« J'ai encore avalé une couleuvre depuis votre départ. Il paraît que madame de R..... est contre nous ; c'est madame F..... qui joue ce jeu, et veut en faire celui de tout le monde. Je ne suis pas fâchée de la persécution de cette femme, lorsque je pense que déjà vous avez eu à vous en plaindre : c'est l'abbé A..... qui m'a fait faire cette découverte. Je serais bien ingrate de ne pas trouver simple cette espèce de jalousie, car je sais mieux qu'une autre tout le prix de l'amitié. Ainsi mon parti se prend chaque jour ; et encore quelques heures, les dits et redits ne me feront rien. Je n'ai qu'à jouir des sentimens qui sont au fond de mon cœur ; le

reste est léger, et doit me le paraître. Si j'en éprouve parfois quelque peine, elle est bien effacée par un bonheur que rien ne peut ébranler et que le temps et les cheveux blancs ne peuvent qu'affermir. Je sais que vous comptez sur moi ; je sais que le malheur vous attache : les sentimens partagés, quelque douloureux qu'ils puissent être, changent alors de nature. Qu'ai-je donc à craindre ? que peuvent me faire les paroles oiseuses ? Je rougis seulement d'en avoir tant dit là-dessus.

« J'espère que les intervalles de pluies vous auront permis de chasser, et que M. votre père vous aura remercié de votre douce violence.

« Le mariage H...... me paraît sûr; il a été refusé une première fois : il ne s'est pas tenu pour battu ; et, en effet, on dit que la chose est certaine. Il prend bien son temps : l'on vit sur les mêmes choses.

« Je vous conterai ma journée de dimanche. Vous auriez *horreur* de votre injustice, si vous connaissiez un peu à fond madame de N.... C'est une personne que j'écoute avec plaisir, et qui me plaît beaucoup : elle voudrait être plus dévote, et le dit, je crois, franchement;

elle est exacte cependant, et plaint beaucoup M...... de ne pas l'être. Pourquoi vouloir que tout le monde soit heureux à votre façon, et pourquoi ne jugez-vous que d'après ce bonheur? — Madame de S..... ferait mieux d'oublier son prochain et d'aller au spectacle. Enfin laissons les autres, et pensons bien à nous. Je n'ai plus rien à désirer : ainsi, que la pluie tombe.

« Adieu, mon ami. Ce nom est au fond de mon cœur, et rien ne peut vous en arracher. »

Vichy, ce mercredi matin . . . . août.

« Nous sommes arrivées hier bien fatiguées. Mon premier soin a été de m'informer de la poste. Elle ne part que les vendredis et lundis; j'espère que l'arrivée de Madame va changer ce déficit. Même lorsqu'on ne reçoit pas de nouvelles tous les courriers, on veut l'espérance d'en recevoir. Comme nous voilà éloignés! Ah! ce n'est pas avec moi que les absens ont tort! rien, mon ami, ne peut changer ce

qui est. L'amitié existe. Comme nous le savons bien, nous! Le monde n'y croit pas, cela est vrai : il est vrai encore qu'un sentiment aussi pur que tendre m'attache à vous, et vous et moi à la vertu; mais nous allons contre l'usage, et le monde ne pouvant jamais juger que les apparences, ceux qui peuvent nous blâmer ne sont pas irrécusables; cela est un fait; donc, sans nous blâmer et nous méconnaître, on part d'un point juste. Je le dis d'autant plus volontiers que, du reste, rien ne peut apporter aucun changement à la nature et à l'ancienneté de notre amitié. Je juge donc la situation avec plus d'impartialité, parce que maintenant je n'y puis pas plus que le monde. Mais le monde n'a point tort et ne doit pas tolérer ce qui n'est pas dans l'ordre. Maman a maintenant la fantaisie de lire toutes les lettres que j'écris. Elle dit que cela l'amuse. Tant mieux; mais cela m'ennuie et me gêne; quoique je n'aie rien de caché pour elle, on bavarde à deux, et on ne peut pas bavarder à trois.

« On a pris notre appartement pour Madame, qu'on attend aujourd'hui, et nous avons celui d'une autre personne qui alors n'en aura

pas du tout. Maman et moi, nous n'avons qu'une chambre où nous couchons et sommes toute la journée. Cela n'est pas toujours commode. Elle se lève à cinq heures! pas possible de dormir. Je laisse ma lettre. »

Ce jeudi.

« Comment vous va, seigneur? La poste n'est pas encore arrivée depuis mon séjour ici. Je ne puis vous dire comme cela m'attriste. Je suis séparée par des siècles et par des montagnes. *On dit* que le courrier arrivera ce soir; je l'attends avec bien de l'impatience; *on dit* que nos lettres partiront demain; *on dit*, *on dit*... Si l'on ôtait les *on dit* du monde, que resterait-il à dire et à espérer?

« MADAME est arrivée hier bien portante; elle avait une suite nombreuse. On a tiré force pétards et tout illuminé le soir. Ce matin elle était levée à six heures. Elle n'a pas encore commencé les eaux. Je vous ai dit que nous étions dans la même maison. Nous aurons

donc le bonheur de la rencontrer souvent. — Le préfet Fond...... est ici. C'est son droit officiel, et son plaisir sans doute. Je pense que c'est lui qui surveille. Nous sommes dans la chambre des Lacicorne; voilà la position des choses.

« A Moulins, j'ai trouvé le colonel du ...... régiment qui ne vaut pas grand'chose. Du reste, c'est énorme ce que nous avons vu de troupes. — Le maréchal-des-logis, envoyé pour tout préparer, a le plus mauvais ton du monde. Il se grise tous les jours. — Nous avons trouvé ici madame Dandlaw, mademoiselle de Boisse, et une autre dame qui nous a jusqu'à présent empêchées de dîner, pour ne pas nous trouver avec elle, tant son ramage de table est odieux. Le jeûne vaut mieux que l'ennui. Tout cela pour vous seul, excepté toujours la Vicomtesse (1). Elle peut tout savoir. Je la crois aussi discrète que bonne, et je l'aime d'autant mieux et plus solidement que cela ne m'est pas arrivé en un jour.

« Je reprendrai encore ma lettre.

« Je vous remercie cent fois pour mon

(1) Madame de Larochefoucauld.

frère. Emparez-vous bien de son affaire pour qu'elle réussisse. Faites-le marcher et ne l'écoutez sur rien.

« Vous êtes aimable de parler à mon fils! N'oubliez pas que madame de Laval a une occasion pour moi bientôt.

« Je suis enchantée que vous soyez venu ici l'année dernière et que vous connaissiez tous les lieux où nous sommes. Vous ne pouvez assez penser au plaisir que j'en éprouve. Je trouve cela bien différent. Venez, venez dire bonjour à nos religieuses. — Adieu, le courrier part; mais point adieu pour long-temps. Ami, toujours. »

Dieppe, lundi . . . . septembre.

« C'est aujourd'hui lundi; pas de lettres de vous! en seize jours, j'en aurai eu deux. Il faut que les courriers aillent lentement et que la distance qui nous sépare leur paraisse aussi longue qu'à moi.

« J'ai été bien souffrante. Je ne sais si cet

état pénible que j'éprouve quelquefois ajoute encore à ma tristesse, mais je suis bien noire: cependant aujourd'hui je suis mieux, et j'ajoute à ce mieux en vous écrivant. Cette grande mer et cette triste douleur me rembrunissent toutes mes pensées; séparée ici de tout le monde, seule avec les théories de la terre de M. de Buffon, le soir lorsque ma fillette est couchée, je me perds en pensées dans ce vaste univers si petit en comparaison de l'ordonnance du ciel; cet ordre admirable, au milieu des bouleversemens, démontre l'existence de Dieu d'une manière qui enchante; toutes ces étoiles attachées par lui, ce soleil qui brûle, qu'il a allumé, qu'il éteindra à la fin des siècles, et tous ces siècles qui ne sont pas même un commencement de l'éternité! Lisez cet ouvrage; cela me fera plaisir de vous savoir la même lecture que moi.

« Je ne puis pas vous amuser de nouvelles; je vois plus les poissons que les humains. Mademoiselle de Luxembourg est venue avant-hier nous enlever Georgine (1) pour deux ou trois jours. Elle revient encore prendre les

(1) Fille aînée de madame de Serrent.

bains; c'est une rage. Elle en a pris onze de plus que les quinze ordonnés. Les Montmort partent demain ; un chevalier de Saint-Louis, que je rencontre, qui dessine fort mal un vieux château ; voilà les humains avec lesquels j'ai échangé quatre paroles, et j'attends la veille de mon départ pour visiter le château afin de m'épargner le gouverneur, ami de Georgine.

« Aujourd'hui j'ai vu passer des nuées d'Anglais — et, en poste, un enterrement tout brillant d'argent. Toutes les voitures se sont arrêtées sur le port. Un petit mylord de vingt-quatre ans a dit : « Descendez-la, là ; » et une tombe est sortie du corbillard d'argent. Des mariniers l'ont placée à fond de cale. Chacun était accouru. C'est une comtesse, c'est une duchesse, c'est une princesse......., c'est peut-être une souris; je n'en sais pas davantage. Valentine (1) a trouvé cela charmant.

« Maman me mande que mesdames de Janson et de Blacas sont grosses; madame Labeydoyère me paraît l'avoir oublié. Et ces députés! quelle vilenie! — J'ai reçu de Chantilly des nouvelles de mon beau-père; il est

(1) Fille aînée de madame la comtesse du C.....

d'une grande tendresse pour moi. Je vais à mon second bain. Adieu, ami; vous me trouverez trop indulgente de vous traiter aussi bien après un tel silence! et lorsque je n'ai pas de tort, souvent vous m'accusez. Pour moi, je ne saurais vous en soupçonner, parce que je vous juge d'après mon cœur. »

Lundi soir.

« J'ai donc pris mon second bain, et je viens vous dire un rapide bonsoir. Ce pauvre petit mylord, tout jeune, est bien malheureux ! Il avait passé, il y a six semaines, ici, avec sa femme mourante. Elle est morte à Saint-Germain, âgée de dix-neuf ans; il l'adorait ! Il suit sa tombe en voiture, au pas, depuis Saint-Germain, avec tous ses équipages. Il s'est embarqué le soir; il a pris le paquebot pour lui seul. Tous les mariniers, il les a habillés de noir, comme le reste de sa maison. Il a 16 cent mille livres de rente : il s'appelle le vicomte de Munghoë. Il avait promis au

maître du bâtiment appelé l'*Élisa*, en passant il y a six semaines, un bâtiment neuf, s'il ramenait sa femme bien portante. Ce pauvre homme ! comme il est à plaindre ! Il retourne *seul* dans son pays ! il aime seul ! il regrette seul ! il est bien malheureux ! Voyez comme l'on juge ; j'avais d'abord pris la chose gaiement !... Demain, aurai-je de vos nouvelles ?

« Bonsoir, il faut dormir. »

Ce mardi matin.

« Une petite lettre de Montmirail, datée de vendredi et samedi, de deux petites pages pleines de plaintes, comme si elle en avait dix-huit, m'arrive à l'instant. Sûrement j'en aurai perdu. Vous n'auriez pas attendu aux vendredi et samedi pour m'écrire un si petit mot : c'est aujourd'hui mardi ; il ne faut que quatre jours pleins. Ainsi je ne puis concevoir que mes lettres ne vous soient pas arrivées. L'on m'a dit que les courriers de Rouen, ici, n'étaient pas toujours bien exacts ; mais cependant j'é-

cris chaque jour à maman, et chaque jour je reçois une lettre d'elle : voici ma sixième pour vous. Je suis partie de Paris le 11 septembre : j'ai trois lettres de vous, en comptant la petite sotte de ce matin. Je ne fais pas de récriminations ; je ne dis rien.

« Je suis encore plus triste qu'hier ; mais ma position ne saurait m'ôter la confiance que j'ai, tous les jours de ma vie, dans la Providence ; c'est voir les choses comme elles sont.

« Vous avez hésité à mettre cette lettre, que je viens de recevoir, à la poste avant le lundi. Jugez donc où j'en aurais été pour savoir de vos nouvelles ! Vous ne m'en donnez pas de madame de Larochefoucauld ; j'en attendais avec impatience : votre silence me fait espérer qu'elle est bien. Ecrivez-moi beaucoup : reposez-vous bien à Montmirail ; vous deviez en avoir besoin. Je compte revenir à Paris la semaine prochaine ; j'ignore le jour ; je vous le manderai. Madame de P...... me mande que vous êtes à M..... avec un congé de quinze jours. Sa dernière lettre, très tendre, m'a fait plaisir. Je la crois bonne pour ceux qu'elle aime.

« Adieu, ami; j'ai de la peine : votre amitié seule peut la guérir. Je pense à vous, et je me trouve moins à plaindre. »

1815.

(LES CENT-JOURS.)

Paris, lundi soir 6 mars.

« Je ne sais rien de plus que ce matin ; mais l'inquiétude me ronge. Vous serez peut-être parti avec M. le duc d'Angoulême ; mais cela ne se peut. Il faut absolument que notre MADAME soit gardée pour son retour, et vous êtes de la maison du Roi (1).

« Cette lettre ne vous arrivera sûrement pas ; car l'on dit que le Roi a mandé à MADAME

(1) M. de Larochefoucauld était à Bordeaux avec MADAME.

de revenir. — Demain, on saura s'il est vrai que ce vilain grand homme soit débarqué; on en doute encore : depuis la dépêche télégraphique, point de courrier. Les peureux disent qu'on les intercepte. Généralement, nouvelles effrayantes; mais nos princes seront forts par le bras de Dieu : viendront les hommes ensuite. M. le duc de Berri doit partir cette nuit : M. le duc d'Orléans est tout botté aussi. »

Ce mardi matin.

« Mon frère est venu hier, et m'a fait coucher tard. Il a attendu que je fusse revenue de chez madame d'Andlaw, où je n'ai rien appris de remarquable. Mon frère était noir comme de l'encre : il ne connaît pas bien le général M....... qui a 15,000 hommes. — On vient de me dire que M. le duc de Bourbon partait au moment même; et, en sortant de Sainte-Valère, la Vicomtesse (1) et moi nous avons causé.

(1) Madame de Larochefoucauld.

On dit qu'un courrier a apporté la confirmation de la nouvelle. — Ami, cette lettre ne vous arrivera pas. Comme je suis inquiète ! — Qui gardera le Roi ici, si sa maison le laisse ? — Je ne sais rien de pire que cette affreuse inquiétude. Pensez bien que si votre vie appartient à nos princes et à l'honneur, d'autres vies tiennent à celle-là, et ce n'est pas une légère obligation que d'être époux, fils et ami. — Je n'ai que trop la confiance que vous ferez tout ce qui est noble et généreux. — Distinguez-vous ; mais ne vous exposez pas sans raison : la témérité n'est pas le courage. Comme je suis près de vous dans cet instant ! mais ma tête suit mon cœur ; elle s'agite, et il faut espérer que c'est encore un rêve. Adieu, ami. Bien à vous. »

Ce mercredi, 8 mars.

« Cette incertitude de savoir où vous êtes est cruelle et pénible. J'espère que je vais vous voir revenir ; cependant je n'y compte

pas du tout. Achevez d'assurer la tranquillité de notre pays ; contribuez-y aussi ; mais point de choses inutiles : mieux que les autres, mais comme les autres.

« Il y a des gens qui viennent voir la figure que l'on fait, comme madame de ***, par exemple ; ses nouvelles seraient mauvaises, si on voulait y croire. Elle dit que Buonaparte sera très secondé en Dauphiné. Les nouvelles de Marseille ont fait grand plaisir hier, et puis il est bienheureux que les premières tentatives du Démon aient été infructueuses : cela le découragera peut-être. A propos, je n'ai pas été chez les Montesq.... dimanche, ni chez madame de Duras ; j'avais oublié de vous dire cela hier.

« Nous sommes allées chez madame de la Trémouille. MM. de Suzanet, d'Autichamps, Dandigné sont partis avec de pleins pouvoirs. Cette mesure sera inutile, il faut l'espérer ; mais elle prouve en faveur du ministre de la guerre. J'ai aperçu ce matin la Vicomtesse : je ne ferai pas partir cette lettre ce matin ; elle me dira, dans la journée, s'il faut encore vous écrire demain à Bordeaux. Au revoir, ami, sur le papier, et puis dans le cœur. »

Ce mercredi, 5 heures.

« Cette pauvre duchesse de Saint-Leu (1) a perdu son procès, et le jugement me paraît bien fort contre elle ; j'y suis allée ; elle ne m'a pas reçue. Je tenterai encore, car l'on m'a dit qu'elle partait pour Saint-Leu. Les hommes sont de vilaines gens, à commencer par les femmes. Mais je ne suis plus occupée que de vous en ce moment : mes montagnes et mes dragons s'aplanissent devant cette idée absolue. J'ai vu mon frère tard ce matin. M. le duc de Berri a passé la matinée à l'Ecole-Militaire, où les grenadiers sont aussi. »

Jeudi matin.

« Je ne vous dis qu'un petit bonjour, ami. J'ai reçu le mot de Poitiers; je ne sais si je vous l'ai dit. Je comptais apercevoir la Vicomtesse à Sainte-Valère ; elle n'y est pas venue. Je l'ai vue hier soir; elle ne vous écrit plus, dans

(1) La reine Hortense.

l'incertitude où nous sommes. Pour moi, j'adresse encore cette lettre à Bordeaux ; sûrement on vous la renverra. Hier, M. le duc de Berri a été obligé de descendre de voiture pour satisfaire à l'empressement du peuple. Les dispositions sont excellentes : s'il n'y a pas de traîtres, tout ira bien. Vous savez les nouvelles et les détails mieux que nous, ce qui fait que je ne vous rabâche pas tout cela. Adieu encore, ami. »

Du 10 au 16 mars. Ce samedi.

« Rien depuis avant-hier ! C'est une véritable désolation. J'adresse ce mot à Angoulême, bien certaine que la préfète vous le renverra.

« Depuis hier, notre état d'anxiété a été pénible. Buonaparte s'est, dit-on, emparé du premier télégraphe ; de là vient notre ignorance ; les régimens de Laon marchant sur Paris ; Lyon pris, tout cela faisait de mauvaises nouvelles. La vieille Garde et le général Lal-

lemant ont été repoussés à La Fère, ainsi que le général Lefèvre-Desnouettes. Ainsi le coup est manqué.

« On a des nouvelles de Lyon. Monsieur y était, et tout le monde bien disposé. —Labédoyère, quelle horreur! ayant passé!...... Une grande nouvelle, qui ne se confirme pas, disait que M. le duc d'Orléans ayant battu Buonaparte, ce dernier avait reculé de quinze lieues. Enfin, Dieu aura pitié de nous; il sauvera nos princes, il les sauvera!

« Je suis allée à Sainte-Geneviève ce matin. Quelle nuit nous avons passée! Ma tête allait si vite que je faisais mille projets. D'abord mes enfans en sûreté, puis toutes les femmes ici pour animer la garde nationale et ne pas quitter les rangs. Il faut rester là où sera le Roi. Enfin, ami, je pense et je me dévore en pensées; mais vous agissez sûrement, et je ne sais pas de vos nouvelles; vous allez être exposé. Tout cela abat et donne un courage de rage. Il paraît que la police a découvert ce matin la correspondance de l'île d'Elbe, fort bien organisée. Dieu veuille que nous n'ayons ni traîtres, ni fausses nouvelles! Jai vu la Vi-

comtesse hier soir. C'est notre consolation mutuelle.

« Vous êtes, vous, avec M. le duc d'Angoulême ou avec MONSIEUR? Quels chevaux avez-vous? On attend MADAME ici. Quel moment! Et l'ignorance, ajoutée à tout cela, fait un vrai mal. Vous pensez à nous, j'en suis bien sûre. Je vous crois avec MONSIEUR. Enfin, ami, là comme.....

« J'en suis restée là hier; je continue aujourd'hui, sans vous envoyer ma lettre, qui ne vous arriverait pas. On dit que les lanciers d'Orléans ne valent rien, que les lettres ne peuvent manquer d'aller mal. Je ne sais plus où vous êtes; ainsi, ami, je garde mes récits, en attendant.

« Hier donc, après vous avoir quitté, mon frère m'a fait ses adieux. Le matin, le général Maison lui avait donné l'ordre de marcher contre la garde impériale, qui se portait vers Paris, sous les ordres du général Lefèvre-Desnouettes. La Fère a réfusé de leur ouvrir ses portes, et les soldats de Lefèvre n'ont pas voulu crier pour l'*Empereur*. Le coup paraît donc manqué. On s'attendait à

une affaire, ce matin, sous les murs de Paris. Que va donc devenir ce corps? Il rentrera peut-être sous nos drapeaux. Soult est destitué. Nous avons Clark. Le Roi est toujours ici. On a bien été du temps sans nouvelles de MONSIEUR. Madame de Périgord me fait dire à l'instant que M. de Montmorency arrive de Lyon, qu'il a quitté le 10; c'est le 12 aujourd'hui; on dit que l'esprit y était bon; je respire. Ami, je vous crois là par instinct.

« Une quantité de personnes abandonnent Paris, j'en suis outrée : mesdames d'E....., de D...., etc., etc., sont parties; madame de J....... aussi; madame de Bénévent, etc. : c'est sonner l'alarme. Là est le Roi, là il faut rester. J'ai au fond de l'âme plus que de l'espérance. Nos princes triompheront. On dit que M. de B..... est un peu pâle. Pour moi, je me suis confessée avant-hier, afin d'être prête pour ce monde et pour l'autre. Je me dis toujours que, si un moment de danger arrive, les femmes peuvent être bonnes à faire battre les hommes.

« M. le duc de Bourbon est parti cette nuit pour la Vendée. Clark va se distinguer, j'espère, par les ordres qu'il donnera.

« Dans ce moment, je suis occupée de mettre mon beau-père en jeu, d'appeler tous les officiers du régiment de Baschi; ils sont tous venus le trouver hier. Il faut s'en servir. Plus de cent hommes, hier, lui ont offert de servir; tout est si en désordre, que ceux qui veulent marcher ne peuvent seulement pas venir à bout de se faire inscrire. Le prince de P... reçoit tout le monde avec une hauteur qui révolte. Un homme de ma connaissance a été hier, lui sixième, chez lui. A peine a-t-il daigné lui parler, et cet homme, que vous avez, je crois, vu ici (M. Gabriel), me disait qu'ils étaient partis, ne sachant pas bien si on avait voulu les inscrire: cela est révoltant. si c'est bien exact.

« Je pense que la duchesse Amédée prépare son château en cas de départ. J'en serais bien fâchée, et vous ne pouvez imaginer l'effet que cela ferait ici.

« La terrasse des Tuileries est toujours comble. Oh! il y a beaucoup de bons. La Vicomtesse reprend des forces lorsque je lui parle de rester pour animer la ville entière; si le Roi ne l'abandonne pas, il n'y a que cela à faire. Aujourd'hui je vous vois à Lyon

au plus fort de la mêlée; désolation. Ami, pensez à nous.

« Je crains que *le petit homme* ne fonde ici au milieu de ses partisans. Il y aurait des massacres affreux... — Monseigneur le duc de Bourbon sera très bien dans la Vendée. Dans quinze jours on aura cent mille hommes, dit-on. — Madame de Staël est partie. Elle a appris l'événement parce qu'on ne lui payait pas treize cent mille francs. Comment trouvez-vous le désintéressement, l'opinion et cette manière d'apprendre et de prendre les choses?

« Et notre Madame que fait-elle? je la voudrais dans le Midi. Je crains les régimens; il est vrai qu'elle les changera peut-être.

« Comme toute votre occupation pour nous me donne du bonheur! elle ne me cause pas le plaisir de la surprise; c'est l'habitude de ma vie de vous retrouver et de jouir de notre amitié; mais à chaque preuve c'est un renouvellement de vrai bonheur. La cause de nos princes finira par triompher, ami; c'est celle de la France; c'est celle de tous les honnêtes gens que le bon Dieu éprouve et qu'il n'abandonne pas. Vous rappelez-vous comme nous avions au fond de notre pensée l'idée de ces

troubles qui fondent sur nous? Eh bien! j'ai maintenant la confiance que tout se terminera comme il faut. Je vous écris tout cela, et peut-être dans un instant serai-je au désespoir par de mauvaises nouvelles. »

Dimanche, 3 heures.

« Je ne me trompais pas; madame de Lorge sort d'ici et me dit que monseigneur le duc d'Orléans est arrivé, que MONSIEUR est attendu, et que Lyon, en cet instant, crie vive l'Empereur. Mon beau-père dit que Macdonald y est resté et que tout y est animé du meilleur esprit. Que faut-il croire? puisque monseigneur le duc d'Orléans revient, je crois au retour de MONSIEUR. Je vous dis tout cela comme si vous ne le saviez pas mieux que moi; mais c'est une consolation de vous écrire, et j'attends de vos nouvelles avec anxiété. On n'arrête personne. On est toujours à l'eau rose. Des voitures vont et viennent chez Cambacérès. Quitte à relâcher les innocens, je les arrête-

rais. La trahison nous entoure; cela est évident. Madame de P... vient de me faire dire qu'elle allait venir; je l'attends : elle entre. »

Ce lundi matin.

« Hier soir on a envoyé un courrier à MONSIEUR pour qu'il n'arrive pas à Paris, — et le voilà arrivé ce matin à ce que l'on dit; cela est même sûr. Eh bien! j'ai de même au fond du cœur l'espérance de voir tout aller à bien et que nous retirerons de ceci de grands avantages. C'est une épreuve. Mais nous sommes encore à voir les moyens de nous tirer d'affaire. Toute la maison du Roi est casernée à l'Ecole-Militaire, et sans cesse au moment de partir. »

Lundi, 4 heures.

« Les princes ne repartent pas, ce qui fait un mauvais effet. Monseigneur le duc d'Or-

léans devait être trop heureux d'une occasion qui pouvait le purifier, — le peuple le dit tout haut. Suchet et Ney vont partir. Il paraît que les troupes croisent les bras et que personne ne tire. Macdonald est revenu aussi... et Roger de Damas. »

Lundi, minuit.

« Le Roi a reçu ce soir; les princes ne partent toujours pas : cela est désolant. On reconnaît les cœurs des mêmes personnes qu'avant la restauration. M. de H.... pleure; M. de P.... pleure; M. de D..... se meurt de peur; je pourrais vous en citer bien d'autres. On dit que monseigneur le duc d'Orléans veut faire partir sa femme. Passe pour les enfans. — Madame de Blacas est partie. Cela ôte le courage. C'est impardonnable tant que le Roi reste ici. Mais vous, où êtes-vous? je suis dans des transes affreuses; — la lettre de mercredi, que M. votre père m'a envoyée ce soir, me prouve encore votre ignorance des choses

principales. Puisse-t-elle durer long-temps! On dit, ce soir, Buonaparte à Mâcon. Voici la proclamation que j'ai faite :

« Français! — en recevant Buonaparte, vous « appelez tous les soldats de l'Europe contre « vous. L'ambition d'un seul homme sera leur « prétexte pour venir promptement ravager « vos provinces et nous asservir. Paris a vu « mourir son Roi! que Paris sauve le Roi!

« J'en donne tant que je puis. Mon frère est encore commandé cette nuit pour Fontainebleau. Bonsoir, ami bien cher, mon second frère, que tout me fait aimer. »

Ce mardi matin, 3 heures.

« Je viens de recevoir votre lettre. Elle me met au grand chagrin; non que je ne vous approuve d'être parti!.... mais Buonaparte à Lyon!.... où aurez-vous été? Je cours chez la Vicomtesse. Peut-être en saurai-je plus. »

Ce mardi, 8 heures 1/2.

« Nous avons bien examiné la carte ; il nous paraît impossible que vous n'ayez pas su à Clermont que les princes étaient partis pour Paris, et que Buonaparte était à Lyon. Alors nous vous attendons à tout moment, ami; vous n'aurez pas eu l'imprudence de faire tout seul une reconnaissance. Pourvu que vous n'ayez pas été trompé par les mêmes bruits que MONSIEUR qui croyait ne plus trouver à Paris qu'un gouvernement provisoire ! Peut-être avez-vous eu l'idée d'aller auprès de Monseigneur le duc d'Angoulême? mais j'espère que cela n'est pas; car enfin, vous aviez des lettres à remettre à MONSIEUR. C'est lui qu'il faut rattraper. »

Mardi, minuit 1/2.

« On est plus content. Il est de fait que madame de D.... a quitté Paris; mais elle y est revenue. Elle va aux Tuileries le matin, et depuis tout ceci elle a une telle peur qu'elle

couche rue de Varennes; comment ne pas comprendre qu'on est bien heureux d'être sous le même toit que nos princes pendant le danger !

« Un courrier arrivé de Lyon aujourd'hui 14, dit que Buonaparte y était encore le 12, faisant le bonhomme, disant qu'il n'est venu que parce qu'on l'a appelé. Il donne 5 fr. par jour aux aboyeurs; il a six mille hommes; il a caserné ses troupes et frappé la ville d'une contribution; on dit que les autorités ont été le recevoir et que la ville a été illuminée. Les honnêtes gens y sont consternés.

« Décidément madame la duchesse d'Orléans est partie. J'ai trouvé cela digne du nom. —Son départ a été salué par des huées. Mademoiselle est restée.

« Mais vous, ami, où êtes-vous? nous vous attendons à chaque instant. Passé mercredi soir ou jeudi, je serai dans l'inquiétude. L'important est de savoir si les troupes de Ney voudront se battre. Tout gît là. Ney a dit qu'il tirerait lui-même.

« C'était aujourd'hui, cette nuit même, qu'aurait éclaté la conspiration que le débarquement de Buonaparte a dérangée; le Roi

devait être enlevé, conduit à Saumur et gardé jusqu'à ce qu'il ait abdiqué. — Vous jugez! Monsieur a été au moment d'être pris dans un faubourg à Lyon. Il s'y est conduit admirablement, demandant seulement mille hommes pour le suivre et combattre. Concevez-vous cela? Et la veille encore on criait : *vive Monsieur*. Aussi, j'ai maintenant horreur des cris. —On a eu toutes les peines du monde à sauver, hier sur le Carrousel, un homme qui criait vive Buonaparte et que les femmes, entre autres, assommaient à coups de parapluies.

« Bonsoir, ami. Je me suis reprise à plusieurs fois; ce soir la Vicomtesse est venue; ainsi nous nous sommes vues, bien vues aujourd'hui. Il y a ici une énergie qui vous ferait plaisir. Vingt-trois mille personnes se sont fait inscrire depuis deux jours. Je suis bien fâchée que notre Madame ne revienne pas, elle est aimée et respectée comme une autre Marie-Thérèse. On dit qu'elle reste à Bordeaux; je suis convaincue qu'elle aurait tout électrisé. Au moment de la bataille, si bataille il y a, bien des gens seront malades et la garde nationale sortira fort peu, je le crains, je le crois.

« A demain, ami, je tiens à vous écrire; la vous mettra au fait de nos anxiétés. »

Ce mercredi, 5 heures.

« Clark est venu ce matin chez monseiεur le prince de Condé. Il était rassurant; ais au fait il ne peut pas faire une autre ure. On dit qu'il est arrivé des officiers du giment de Labédoyère fort repentans. Le aréchal Ney marche; Oudinot aussi; mais ce i est fort inquiétant, c'est que les préfets des les où étaient les troupes mandent secrètemt que les soldats sont pleins de confiance ns les maréchaux qui, selon eux, passeront Buonaparte. Les préfets ne croient donc pas e les troupes se battent, et tout gît là cepennt; car alors notre seule ressource serait ns les volontaires. — Si l'on pouvait au moins érer que les troupes seront neutres! — Buoparte se montre avec sa redingote grise: les dats ne peuvent résister à la vieille habitude voir leur général. — Vous n'arrivez pas. J'ai

envoyé chez vous ; on ne sait rien. Ecrivez, arrivez, arrivez. — Jugez de notre chagrin de vous savoir errant, mal instruit et inquiet. »

Ce mercredi soir, minuit 3/4.

« Point de nouvelles ! c'est à en perdre la tête. Où avez-vous été ? Nous ne pouvons plus penser qu'à vous et à Buonaparte. Venez vite, ami. N'entreprenez rien. Vous nous faites peur. La Vicomtesse est venue ce soir ; nous parlons de vous ; mais cette manière d'être trois en deux ne nous suffit pas. Les nouvelles de ce soir sont bonnes. Buonaparte, le 13, était encore à Lyon. Il y a demain séance royale à la chambre des Députés. On dit que MADAME ne reviendra décidément point ; j'en suis fâchée ; elle aurait pu faire merveille ici. Quel triste prince que ce d'O......! ceux qui l'entourent donnaient vingt mille hommes à Buonaparte et ont dit que tout était perdu ! et cette jolie altesse sérénissime a quitté Lyon plus tôt qu'il ne le fallait ! Le duc d'O........ va

au camp d'Amiens. Il n'y risquera rien; l'opinion du peuple en fait justice. »

Ce jeudi, minuit 1/2, 16 mars.

« Bonsoir, ami. Voilà le bon moment de la journée, c'est celui où je m'occupe de vous; — je suis si inquiète que je me trompe moi-même en vous écrivant; et ma tête me sert mal pour me calmer. Il me vient cent idées sur ce que vous avez pu faire, sur ce que vous aurez inventé; cela n'est que trop naturel. On ne sait seulement pas sur quelle route vous êtes; j'ai vu la Vicomtesse ce soir; elle est bien inquiète.

« Je suis allée à la séance royale ce matin. Le discours du Roi a été fort touchant; mais il n'a pas prouvé que Buonaparte ne serait pas bientôt sous nos murs. M. votre père est noir comme un corbeau; il croit que Buonaparte couche à Auxerre ce soir. Les troupes ne sont pas bonnes. Monsieur a pris deux aides-de-camp, deux généraux, Digeon et

Belliard. Monseigneur le duc de Berri a pris Coigny le manchot et M. de Beaufremont.

« On dit Monseigneur le duc d'Angoulême suivi de toute la population du Midi ; mais êtes-vous avec lui ? mon Dieu ! quel poids de cent livres ! — Maman a bien envie de partir, je tiens bon ; la partie va se décider ; il y a demain matin revue de la partie de la maison du Roi, qui ira (la maison) à l'armée. Il y a un camp à Fontainebleau. Monseigneur le duc de Berri y commande en chef. On dit Fouché arrêté ; d'autres disent qu'il s'est enfui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la police était chez lui ce matin. Il est temps ! M. de Blacas a été dénoncé à la chambre des Députés ; on crie après tous les ministres.

« Bonsoir, ami ; il est tard. Je vous rends compte de tout ; mais jamais vous ne saurez quel poids j'ai sur le cœur ! »

Paris, ce mardi 4 avril.

« Cette séparation est insupportable, bien cher ami. Les journées sont des années. Nous

avons eu votre lettre d'Ypres, aujourd'hui. C'est un miracle qu'elle ait passé, et vous seul avez la possibilité de faire l'impossible. Votre dévouement et votre conduite ne pourront jamais m'étonner; mais je jouis bien de vous trouver si élevé, si distingué dans toutes les occasions! Celle-ci est déchirante; mais j'ai la confiance que vos efforts seront récompensés par le succès. L'amour de la patrie et l'attachement aux véritables princes produisent de nobles actions. Dieu protégera une si belle cause. Votre Elisa (1) est bien courageuse. Ses prières nous vaudront du bonheur. Nous nous voyons le plus possible. Elle vient de me donner le moyen de vous écrire. Je vous remercie des nouvelles de mon frère. Je suis bien heureuse de le savoir près de vous, et j'espère que vous ne vous quitterez guère.

« Les nouvelles ici ne sont pas à la paix. De tous côtés les étrangers se montrent. On dit les Autrichiens à Chambéry avec M. de Bubna, l'archiduc Charles en Italie, le prince de Wrède et Blücher sur le Rhin, et le prince de Schwartzemberg à Bâle. Si vous ne savez pas

(1) Madame de Larochefoucauld.

tout cela dans votre village, je vous l'apprends. Les communications de l'intérieur sont si surveillées, que nous ignorons toutes les situations qui nous intéressent. On assure que le Roi est à Lacken; les princes et leurs maisons à Mons. Est-ce vrai?

« Monseigneur le duc d'Angoulême, dit-on, n'est pas éloigné de Lyon avec des troupes françaises. A Privas, les autorités *impériales* n'ont eu que le temps de se retirer. Le préfet de Valence écrit que l'avant-garde était de cinq mille hommes, dont quatre cents ont eu une légère affaire. Deux régimens à cocarde tricolore qui allaient et venaient sur Nismes et Montpellier, voulant mettre Nismes à la raison, ont été abîmés par la population tout entière; femmes, enfans, tout était sorti de la ville.

« Ici, on est d'une grande rigueur. Les séquestres pleuvent.

« Vous savez tout ce que je sens, tout ce que je pense. Adieu, ami, que j'aime par tant de si bonnes raisons, et que j'aimerai de la même amitié au-delà du temps et des misères humaines. »

Paris, 5 avril.

« Ma très chère voisine me fait dire de lui donner quelques petits mots. Ceux qui nous arrivent de vous sont notre seule consolation. Nous avons écrit plusieurs fois, et la dernière plus longuement que je n'avais pu le faire encore jusqu'ici.

« Nous ne sommes pas, c'est-à-dire les autres ne sont pas en repos ici. On y craint la guerre, et il y a une grande division dans l'armée; mais si les puissances ne mettaient pas promptement le pied en France, tout se calmerait, ce qui fait que, malgré toute la vérité, on cherche à répandre les idées d'une paix impossible, impossible même à faire croire, puisque chacun commence à être bien persuadé que ce n'est point à la France, mais seulement à la révolte militaire et à l'esprit de révolution que l'Europe veut faire la guerre.

« Les troupes de ligne, dans le Midi, ont changé d'avis. Leur première fidélité, travaillée de toutes les façons, n'a pas tenu jusqu'au bout. C'est le bruit; — dès lors, Monseigneur le duc d'Angoulême n'aurait plus que les volontaires. Il fallait s'y attendre. Le buo-

napartisme est contagieux; preuve nouvelle que c'est une peste.

« Tous les moyens ici paraissent bons. J'ai la certitude qu'on a envoyé quelques personnes habillées comme les gens de la maison militaire du Roi, mousquetaires, gardes-du-corps, etc., etc., pour aller offrir leurs *services*.

« On a fait partir des troupes en poste pour Lyon. Un régiment a osé crier : vive le Roi! on a expédié, sur la route de Fontainebleau, l'ordre de ne pas lui laisser continuer sa route.

« Ce que vous me dites de Denis (1) me fait un grand plaisir, et surtout de vous devoir ses succès. Je lui ai écrit jusqu'ici par toutes les occasions; mais celle-ci ne sera que pour vous, ami. Mon voisinage fait ma ressource et mon bonheur. Nous nous communiquons ce que nous savons et nous parlons de vous sans cesse. Adieu, ami très ami. »

---

(1) M. le vicomte T...., frère de madame la comtesse du C.....

Paris, 11 avril.

« Je voudrais espérer qu'un mot de nous vous fût arrivé, ami. Hier, nous avons su que vous vous portiez bien le 5; on a le cœur trop plein pour pouvoir parler ou écrire. Je ne sais comment penser. Je reste des heures entières à ne rien sentir. Tout tourne, ou pour mieux dire, je tourne dans ma tête, et je me retrouve toujours bien triste et bien malheureuse. Enfin, à la grâce de Dieu; je le prie de tout mon cœur et pour bien des sujets. La Vicomtesse fait ma seule joie. Je n'avais pas besoin d'un rapport de plus pour l'aimer. Je ne suis passablement qu'avec elle.

« Les nouvelles d'aujourd'hui disent Monseigneur le duc d'Angoulême embarqué et madame la duchesse d'Angoulême en Espagne. On dit que M. de Vitrolles va être fusillé. On exige des sermens; cela n'engage pas beaucoup ceux qui les prêtent.

« Mes enfans se portent bien. Ils font comme moi, ils demandent le voisin; c'est vous qu'ils demandent. La puissance des liens et des souvenirs commence bien jeune! Bonjour, ami. Maman, qui est là près de moi, vous dit mille choses tendres. »

Paris, du 17 au 25 avril.

« Mon ami, mon frère, je viens de recevoir votre petit mot du 18. Je lis lentement pour ne pas finir. Je suis dans un partage de tout avec ma voisine, ce qui me la fait aimer, comme si j'avais pu l'aimer davantage.

« En attendant la Constitution à laquelle travaille M. Benjamin-Constant, on crie : vive la liberté! tous les jours. Les choses commencent à prendre, dans ce sens, une singulière tournure et dont *on* ne paraît pas fort satisfait. Il y a du Fouché là-dessous. M. Benjamin-Constant a dit que la constitution serait très *libérale* : liberté de la presse sans bornes, plus de noblesse, etc., etc. Je vote *pour*. L'Empire y perdrait plus que la Monarchie.

« Il y a eu aujourd'hui une revue de onze mille hommes; il y avait peu de gens des faubourgs. Paris est comme à l'époque où je le parcourais tant avec ma voisine.

« Du reste, nous ne nous endormons pas. « Il est parti des gens sûrs pour Gand, Lille « et Bruxelles, qui doivent mander ce qui s'y « passe..... Nous comptons beaucoup sur les « troupes belges... l'espérance nous soutient,

« et une paix générale est bien nécessaire....
« Si nous avons un mois devant nous, il y aura
« des forces considérables à appeler. » Telles sont les projets et les nouvelles du camp ennemi.

« Des lettres sont arrivées de MM. de Damas, Guiche, etc., etc., datées du 11 auprès de Valence. Ils sont entourés à ce qu'ils mandent. Charles de J.... était à l'affaire du 9. Il est revenu à Valence, et il annonce que la capitulation avait lieu lorsqu'il a quitté.

« Le journal *le Censeur* a été saisi, ce qui n'empêche pas, dit-on, la liberté sans bornes de la presse. Il a paru des bonnets rouges; on les arrête. Il y a deux partis dans l'armée, mais en face du feu elle ne s'en battra pas moins bien; nous sommes faits ainsi comme vous savez; mais les fournisseurs ne veulent rien fournir sans argent, et il y en a peu. Sur presque tous les points, les gardes nationales ne veulent pas marcher.

« M. d'Ambrugeac est sorti de prison ce matin. Sa belle-sœur, madame de Marbœuf, est morte à Lyon. M. de Vitrolles est à Vincennes. La Constitution fait généralement un mauvais effet. Aucun parti n'est satisfait; c'est

à qui criera le plus fort. Enfin, la paix n'est pas ici, et je dirai ni le bonheur, ami, sans avoir besoin d'expliquer ma pensée, n'est-ce pas? »

Ce 29 avril.

« Voilà donc une véritable occasion! on peut vous écrire à son aise, à vous, ami, l'objet des pensées habituelles. Ce que nous désirons c'est de vous revoir; mais à travers quels dangers passeront ceux que nous attendons? tout cela ne laisse pas un moment de repos. A force d'éprouver des sentimens différens, des agitations continuelles, on reste souvent dans un état de bêtise et de nullité qui ressemble à la stupeur. L'espérance vous tire de là; et puis, l'on retombe; c'est un cercle d'où l'on ne peut sortir. Aussi je prétends que je tourne dans ma tête.

« J'ai copié beaucoup tous ces temps-ci, et cette occupation n'est pas sans succès. Tout est dans les mêmes dispositions que lors de

votre départ. Les marchands prétendent qu'on a donné l'ordre de ne rien acheter et toutes les boutiques pourraient être fermées.

« On raconte une conversation de Buonaparte avec la baronne de M........ dans le jardin de l'Elysée. Il lui a demandé plusieurs fois si elle le reconnaissait; elle lui a affirmé que oui, qu'il était bien lui-même. — « Non, « non, je ne suis plus le même homme qu'il y « a quinze ans. J'avais de grandes vues pour « le bonheur de l'Europe entière; aujourd'hui « je ne veux m'occuper que de celui de la « France. — Il y a de l'effervescence, quel- « ques troubles, de la division; je calmerai « tout cela et l'on sera encore *heureux*; mais « je ne suis plus le même. — L'impératrice ne « se soucie pas de moi. Je suis dans le cas de « tous les maris. Mon fils sera très distingué. « C'est un joli jeune homme; je l'aurais bien « élevé. Je suis bien fâché de ne pas l'avoir « avec moi. — Madame de M........, je ne suis « pas le même qu'il y a quinze ans. »

« J'ai vu ma Vicomtesse hier. Madame et M. de D.... sont revenus. Mademoiselle de Seuil et moi nous sommes fort bien ensemble. J'ai des nouvelles de la Bretagne qui sont

bonnes. Le drapeau blanc se promène dans beaucoup d'endroits. Les conscrits ne marcheront point, et Buonaparte n'aura de ce côté ni un homme ni un écu. — L'ardeur guerrière se ralentit dans les mauvais départemens, dès qu'il faut marcher. Vous ne pouvez vous figurer la déplaisance d'être à Paris. Ce qui me donne force et courage cé sont vos lettres et la certitude de les avoir plus promptement; mais la Vicomtesse ne restera pas, et alors je n'aurai plus que de la peine sans pouvoir la partager et en parler à mon aise, ce qui fait toujours du bien.

« Madame de Monteynard est accouchée d'une fille; madame de P.... est venue passer trois jours. Je ne conçois pas ceux qui ne vont point de votre côté. On va lever des corps francs qui feront un tort irréparable; ils n'auront pas de solde. Tout ce qu'ils prendront sera de bonne prise. Vous pouvez juger que l'on ne sera plus en sûreté nulle part. Je crois, jusqu'à présent, Paris ce qu'il y a de mieux. Mandez-moi ce que vous en pensez pour la suite.

« En tout, vous ne pouvez imaginer comme Fouché fait sa besogne. On sait ici tout ce qui

se fait en Flandre, dans les plus petits détails. Tàchez, en grâce, de m'écrire longuement et ce que vous savez. Beaucoup de personnes pensent que Buonaparte va partir et attaquer sur-le-champ. — On croit ici que les Russes ne sont pas prêts d'être arrivés et que les hostilités du côté des alliés ne commenceront pas avant six semaines. Tâchez donc de nous mettre au fait de quelque chose? Quel malheur de voir encore les étrangers au sein de la France !

« J'ai vu la duchesse de Saint-Leu hier pour la seconde fois seulement, quelques missives et quelques billets que j'aie reçus de sa part. Elle m'a paru au désespoir de notre opinion sur elle. Elle m'a dit tant de choses que je commence à nous croire injustes. Elle est fort occupée de vous, et je crois bien que j'aurai un mot d'elle pour vous avant que cette lettre soit fermée. Elle dit que sa plus grande peine est notre doute à son égard; qu'elle espérait que nous la connaissions; que nos doutes détruisent la confiance que nous devions avoir en elle; que rien ne l'étonne et ne l'afflige davantage. Son mari va arriver; elle n'a encore pu parler de ses affaires à son

beau-frère. Elle lui en a écrit, il a répondu qu'il attendait son mari. Elle n'a rien, et sa position en effet n'est pas gaie; elle a écrit à son frère qu'elle supposait mécontent; il paraît que la lettre a été prise, ce qui doit, si cela est connu, lui faire encore du tort. — Elle est décidée à partir pour toujours de France, si les choses changent, ne voulant pas rester une seconde fois dans ce qu'elle appelle *une fausse position*, à laquelle elle attribue toutes les calomnies, etc., etc. Je crois bien qu'elle n'a pas vendu un seul de ses diamans; ce sera sa ressource. Je vous raconte tout cela, ne sachant qu'en penser. Elle a beaucoup appuyé hier sur la peine que je lui faisais en la laissant ainsi; je lui ai répondu que d'une part je ne sortais point, étant trop triste, d'ailleurs, garde-malade, et que l'idée de rencontrer chez elle quelques figures du moment me ferait fuir à cent lieues. Alors nouvelles protestations d'occupation de vous, de sentimens pour moi, etc., etc. Si en effet elle n'est pas ce que nous supposons, elle doit être peinée, et je vois que sa situation est bien loin de s'améliorer, ce qui m'afflige pour elle, car je lui suis toujours attachée.

« Je veux tout savoir, ami ; le général Maison, que fait-il ? Est-il vrai que vous ayez un corps de Français ? Que font les souverains ? Vont-ils arriver plus près ? Allez-vous revoir MADAME ? Quelle admirable conduite ! Mandez-moi aussi ce que vous pensez sur le séjour de Paris. Il serait affreux qu'une ville si dévouée fût menacée. On fortifie le château d'Amboise. Il y a une rage générale contre M. de Bl.... à tort ou à raison ; il est chargé de l'imprécation publique ; lors du retour du Roi, on criera : vive le Roi ! mais non pas, certes, vive Bl.... ! A ce moment il devrait se retirer de lui-même pour éviter des scènes qui seraient affreuses. Je crois à l'injustice pour lui ; mais la besogne était trop forte, et dans des circonstances aussi difficiles, le manque de résolution aide la trahison.

Il y a, dès aujourd'hui, une justice dont on jouit. Ney est en malédiction ; il a fallu, dit-on, retirer ses enfans du lycée, où ils étaient tourmentés par leurs camarades. Ma cousine de Lorge est bien inquiète de son beau-père ; il avait eu à Bordeaux une mission de MADAME pour Londres. La traversée est longue, mais depuis d'autres l'ont faite, et elle

n'en a aucune espèce de nouvelles; tâchez de trouver le moyen d'en avoir; elle se recommande à vous et à Denis; mais vous êtes plus près que lui pour le savoir. Cette bonne cousine est bien occupée de vous aussi. »

Ce 29, 5 heures.

« Tous les élémens de 93 sont en jeu. On rappelle les anciens militaires, de tout âge, de la révolution et de la république. On ne peut savoir ce que le premier coup de canon peut faire lever de monde, si Buonaparte était vainqueur, et le temps d'ici là sera diaboliquement employé. Je ne sais si je vous ai dit que Murat a été complétement battu. On accuse Monseigneur le duc d'Angoulême de n'avoir pas compris M. de Vitrolles dans ses arrangemens; quelle absurdité! moi je dis qu'il était impossible que Monseigneur sût que M. de Vitrolles était dans une si affreuse position, toute communication ayant été interceptée; il est à Vincennes. »

Ce 30 avril.

« En grâce, mandez-nous quelque chose ! M. de Montron est reparti ; son départ, qui devait avoir lieu hier, faisait parler de paix avec l'Autriche. Il est sûr que l'on fait ici sans cesse des propositions avec et sans Buonaparte : il vient de décréter une mesure qui lui donne douze mille chevaux, en faisant prendre tous ceux de la gendarmerie ; c'est commode ! On en donnera d'autres à la gendarmerie ; mais cela la mécontente. On disait ce soir que Buonaparte se met en route après-demain. Bonsoir, ami ; c'est demain que part cette lettre ; j'y ajouterai encore un mot. »

Ce 1er mai.

« J'arrive de Sainte-Geneviève avec la Vicomtesse ; elle attend ma lettre, et je vais me dépêcher. Nous avons prié Dieu de bon cœur ! Vous étiez là, ami. Vous savez que nous continuons ce que votre amitié faisait pour ceux que vous aimez. Madame votre mère veut,

pour le mois prochain, être de moitié. Buonaparte a fait dire aujourd'hui qu'il ne partirait que dans six jours. Vous ne pouvez imaginer quels ennemis lui fait la Constitution, c'est-à-dire l'acte additionnel. Lisez bien pour répondre à tous les articles. Mon opinion est qu'il attaquera, s'il attaque, du côté de Colmar, Strasbourg, etc.; mais ce sont mes conjectures. Adieu, ami, mon frère bien-aimé : ces mots disent tout. »

Paris, du 5 au 15 mai.

« Voici une bonne occasion que je vais saisir, comme on dit, aux cheveux. Les nouvelles deviennent plus rares, ami. J'en souffre bien, et puis il n'y en aura peut-être plus dans le moment où elles tiendront à la vie ! Votre petit mot du 28 m'est arrivé hier. Il était triste comme moi; et, par rapport à vous, je n'ai de courage que celui que vous me donnez.

« Buonaparte a envoyé de nouveau à Vienne. Il propose de renoncer à tout, si on reconnaît

son fils. Ce qui est certain, c'est qu'il y a une correspondance de Vienne ici. Cela n'est pas inquiétant; car la proposition était bien plus acceptable l'année dernière, et, cette année, elle serait flétrissante pour l'empereur d'Autriche; aussi ne donne-t-elle aucune alarme.

« L'esprit se calme, s'éclaire, et par conséquent se bonifie tous les jours : il y a de la désunion même dans la garde impériale. Quarante grenadiers et dragons, dans la rue de Bourgogne, à moitié ivres ce soir, ont crié : Vive le Roi! vive MADAME! Plusieurs partis bien distincts existent dans l'armée : royalistes, buonapartistes et jacobins. Ces derniers voudraient M. le duc d'O...... Le drapeau blanc leur fait peur; ils sont accoutumés à voir rouge.

« Une lettre de Dôle, du 29, me mande que pas un garde national ne veut marcher, et que les braves volontaires sont diminués de nombre. Il est bien remarquable que tous les commandans en chef ne sont que des lieutenans-généraux : il n'y a point de maréchaux, excepté Brune qui est dans le Midi, et Suchet dans l'intérieur. Le vote de M. Kergorlay a eu un effet immense; en quatre jours, on en a

vendu vingt mille : il n'y a que les écrits royalistes qui soient recherchés. Les libraires en demandent à tout le monde, parce que tout le monde en demande : ce sont les Saint-Evremont de notre temps.

« P....... a un régiment, ce qui fait crier. M. de M...... en a obtenu un aussi. Toutes ces faveurs, accordées en récompense des corps francs de l'année dernière, font une mauvaise impression dans l'armée. Les uns disent que Buonaparte est encore ici pour huit jours; les autres, qu'il est au moment de partir ; de fait, on n'en sait rien. On commence les fortifications de Paris.

« Je ne sais pas à quoi l'on est réservé ici ; mais c'est encore le lieu où je préfère rester, malgré la situation menaçante que prend le parti révolutionnaire. La scène d'hier a avili Buonaparte encore plus que les mensonges dont il a accablé la France depuis deux mois, et que chacun commence à reconnaître. Cinq mille hommes, à peine habillés, traînant des femmes, des enfans, escortés de droite et de gauche par des troupes, ont défilé devant celui qui, naguère, les traitait de canailles : on aurait cru voir une longue chaîne de forçats.

C'est ce qu'on nomme les fédérés ; et, quand on a besoin d'un pareil secours, c'est comme la mort qu'on appelle à son aide. Les soldats sont furieux d'avoir été postés auprès de ces misérables auxquels ils servaient de cortége ; ensuite tous ces gens se sont répandus, ivres, dans la ville. Ce matin, pendant que j'étais à Sainte-Valère, après l'Elévation, on a entendu, à la porte de l'église, des voix qui proféraient les plus affreux propos. Au reste, les gens en place qui entourent Buonaparte ont dit qu'ils prendraient le bonnet rouge, s'il le fallait. Ce dévouement tient et vient de l'enfer. A Cahors, on a attelé quatre nobles à la charrue. A. de C....... est aide-de-camp de M. de F...... : c'est un attelage aussi que celui-là ; mais j'aime mieux l'autre.

Ma Vicomtesse m'a dit ce soir que, vite et vite, je pouvais vous écrire pour demain : j'en profite au courant de mon cœur et de ma plume. Ce n'est pas l'ordre qu'il faut chercher pendant la tempête : on ne voit que des éclairs, et tout ce qui vient me frapper les yeux, je vous le mande au bout l'un de l'autre. On va *fédéraliser* tous les autres faubourgs de Paris. Les marchands et les bourgeois sont inquiets et

indignés au-delà de ce qu'on peut dire : on arrête passablement. Trois cents gendarmes, il y a quatre jours, et six cents, hier, ont été envoyés en poste dans la Vendée. On dit aujourd'hui qu'on fera venir ici tous les fédérés de la Bourgogne. N'écrivez plus par la poste, il n'en arrive absolument rien. Adieu, ami, frère. Je vous vois, tant je pense à vous. »

---

2 juillet, minuit.

« Voilà de cruelles journées, ami bien cher, et pas un mot de vous depuis le 16 ! Où êtes-vous ? que faites-vous ? Je ne sais si nous pourrons trouver le moyen de vous faire passer nos lettres; mais je ne puis m'endormir sans vous avoir parlé. Jusqu'ici, j'étais muette : j'entrevois que cette séparation va finir, et je suis toute remontée.

« On s'est battu autour de Paris. J'ai tout vu des combles d'une maison. — Les petites chambres révolutionnaires ne parlent que de massacrer tout le monde. Madame de Bas....

lit qu'il faudrait commencer par 30,000 roya-listes; excusez du peu. M. de Fl...... dit que, dans six mois, le Roi ne sera plus ici.... Voilà les faits et les propos du jour. On fera bien de ne jamais pactiser avec tant de gens qui, vraiment, ne peuvent faire que du mal.

« Depuis la bataille de Mont-Saint-Jean, il me semble que c'est le 4 juillet que je vous verrai. Quel bonheur que celui d'être réunis! qu'il soit durable! — Nous avons ici la tête de tout ce qu'il y a de pis dans chaque province, voilà ce qui nous met si bas. Les chambres sont abominables; par la suite, vous en aurez les détails. — J'ai au fond du cœur que je vous reverrai, ce qui me donne courage. »

---

3 juillet, midi.

« On a tellement répandu le bruit que le Roi arrivait aujourd'hui, que tout Paris s'y attend; mais, d'autre part, on est dans la terreur encore. D'un côté, les chambres qu'il

faudrait balayer, et de plus un grand nombre d'officiers déguisés, une populace affreuse et qui se jettera sur les cocardes isolées, voilà ce qui est vrai. L'arrivée du Roi, en étonnant, paralyserait tout cela ; mais là même est la question, puisque, malgré elle, la garde nationale a encore la cocarde tricolore. »

Le soir.

« Néanmoins je me trouve heureuse, puisque nous touchons au moment de vous revoir. Que ce ne soit pas un espoir trompeur, ami bien cher ! Nous nous attendions encore aujourd'hui à une grande bataille ; il paraît que tout a été conduit avec sagesse. Les troupes ont commencé, dès ce soir, à prendre le chemin d'Orléans. Les deux chambres ont fait encore de la révolution à qui mieux mieux. Il faut espérer que tout cela s'en ira dans des trous cacher sa honte.

« Bien des gens calculent sur la faiblesse, ou, pour mieux dire, sur la grande bonté du Roi, et ils l'attendent de pied ferme. Cette effronterie est incroyable. Madame Buonaparte, mère, dit, par exemple, que madame la duchesse d'Orléans étant restée à Paris de-

puis trois mois, elle peut bien y rester aussi; c'est incroyable! Est-ce qu'on acceptera tout cela? Il ne faut pourtant pas se laisser glisser deux fois. Quel miracle le ciel fait en notre faveur! Je ne veux pas me noircir le cœur de mon avenir *à moi;* je ne pense qu'à vous, ami, au moment où nous nous retrouverons.

« Nous espérons que le Roi n'a rien signé, et mille fois mieux vaut périr et sacrifier de légers intérêts particuliers que de consentir à la moindre lâcheté et à de nouveaux malheurs publics en pactisant avec l'influence et les hommes de révolution. La faiblesse serait d'autant plus affreuse qu'elle serait une faute. Il faut que ceci soit solide. Fouché a comprimé les royalistes; mais que du moins les bagages de Fouché ne se sauvent pas avec lui. Presque toujours il y a un honnête homme qui protége un fripon : jugez ce qu'un homme de ce genre doit connaître de misérables! il voudrait faire un peu la part de tout le monde. Mademoiselle de S.... me reproche mon intérêt pour la duchesse de Saint-...; elle reproche à M. votre père celui qu'il a pour D......; vous, n'est-ce pas quelque autre? Par nous-mêmes, jugeons donc, avec M. de T......... et Fouché, ce que

cela peut devenir et jusqu'où la protection peut s'étendre.

« Bonsoir, ami bien cher ! A demain, 4 juillet. C'est dire tout. »

1816.

21 janvier.

« Vous voulez que je vous écrive, et vous ne voulez pas me voir ! Cela me paraît inexplicable. Chaque chose que je dis vous déplaît et prend un autre sens que le véritable : comment donc faire ? Vous avez voulu que j'écrivisse encore, comme si, entre nous, ces explications étaient nécessaires. Je vais donc m'isoler, autant que je le pourrai, et parler de deux personnes qui, tout à l'heure plus heureuses, se comprenaient sans s'expliquer.

« Il n'y a que vous dans le monde qui puissiez douter de mon amitié pour vous. Dans la vérité de votre âme même, vous n'en doutez pas. Depuis quelque temps, vous avez établi entre nous une espèce de susceptiblité surveillante qui ne peut appartenir qu'à un sentiment que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre ; vous, par rapport à moi ; moi, par rapport au monde entier. Lorsque (on ne sait qui citer sans dire une sottise), lors donc que M. de L...., ou tel autre, me prend la main, je trouve la chose simple ; sans cela, je ne vous la donnerais jamais. — Si une personne vient chez maman, je fais des frais pour elle : c'est dans ma manière ; — si telle autre s'approche de moi, je n'irai pas m'en formaliser et voir du mal partout, ni faire la leçon à personne. Il m'aurait paru manquer à l'amitié que de me contraindre devant vous, et d'ailleurs, qu'ai-je à cacher ? Que se passe-t-il donc en vous, pour me défigurer ainsi à moi-même et me parler d'indifférens ? Votre amitié inquiète redoute l'inconséquence naturelle et l'interprétation du monde ! Cela est louable ; mais ne craignez rien. Vous me croyez co-

quette, tandis que moi je me crois obligeante pour chacun.

« J'ai pris l'engagement avec vous que, si j'étais assez malheureuse pour distinguer une personne dans ce monde, je vous le dirais tout de suite. Ce vague que j'avais dans la tête, cette crainte et ce regret que j'éprouvais de ne pas pouvoir aimer, tout avait disparu dans le charme de notre amitié. Une explication, que vous me fîtes, me porta à réfléchir encore davantage. Je me retrouvai la même qu'avant de vous connaître ; depuis, des pensées plus solides m'ont encore affermie, et, maintenant que je me sens l'âme doucement en paix sur cet article, et que j'aime et adore Dieu comme je le craignais, je m'observe et ne me redoute plus. Tout cela ne m'est pas venu en un jour. Vous voyez que je vous parle comme à moi-même; mais les explications me font beaucoup de mal, et il ne faut point se laisser aller à mettre un tel désordre dans son âme.

« Passons maintenant au nouveau sujet de querelle. — Je ne vous ai pas approuvé sur tout : cela est vrai. — Nous n'avons pas été du même avis : cela est vrai. Je n'ai rien tant à

cœur que vos succès, vous le savez! Mais que sera donc l'amitié si l'on ne peut échanger ses idées et tout se dire? J'y ai peut-être mis de la vivacité, parce que c'est dans ma manière : s'il faut, pour que vous me restiez ami, se mettre dans votre servitude et ne jamais contredire, ce ne sera plus là du bonheur; mais je prends l'engagement de ne point parler si cela vous irrite; car, parler contre ma pensée, cela me serait impossible. Vous dites alors que nous ne sommes plus du même parti : qu'est-ce que cela veut dire? Je ne puis y répondre; assurément, vous me croyez bien du même parti que vous. Dans deux ans je serai du même avis sur toutes choses; mais aujourd'hui je vois les étrangers prêts à nous dévorer, et je trouve que cela doit entraîner des considérations. Par rapport à M. de Richelieu, il peut avoir des torts, mais il serait fâcheux qu'il nous quittât aujourd'hui, et c'est ce qu'il a été au moment de faire. Je ne le connais pas; ainsi je parle donc d'une chose publique. Ne traitons jamais de tout cela entre nous, si vous le préférez; pensez que votre amitié pour moi est au-dessus de tout. Je me réunis à vous sur ce tombeau, objet de vénération et

de larmes (1). Comptez pour toujours sur un sentiment aussi tendre que durable, et redites-vous sans cesse que je vous connais trop pour ne pas vous aimer comme je le dois. »

Barège, ce 4 juillet.

« La journée ne se terminera pas, ami, sans vous dire combien j'ai pensé à vous tout en me promenant au bord du Gave furieux ; j'aurais voulu qu'il m'emportât vers vous ; j'étais seule avec Valentine (2), et rien ne me dérangeait dans ma promenade avec vous.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

« Je vous aime bien, je le sens au fond de mon cœur. Pourquoi donc toutes ces injustices, et ces caprices qui vous transforment en tyran

---

(1) Anniversaire de la mort de Louis XVI.

(2) Fille aînée de madame la comtesse du C...., et aujourd'hui princesse de C..., aussi distinguée par son goût pour les lettres que par ses talens, son esprit et son cœur.

égoïste, vous qui ne l'êtes pas? Mais alors vous sacrifiez tout à votre volonté; vous ne reconnaissez plus les gens qui vous aiment, et vous méconnaissez même votre amie parmi ce monde femelle. Ce n'est une préférence d'aucune façon; rendez-moi justice, cher ami: personne ne vous aimera jamais mieux que moi, pas même moi; tout doit vous en convaincre, et lorsque vous criez contre mon indépendance, c'est comme si vous m'enchaîniez pour me défendre de vous aimer. Soyez donc juste pour le bonheur de nous deux; cherchez, trouvez dans ma vie une seule distraction comme vous en avez tant peut-être! Vous savez toute ma vie; eh bien! en connaissez-vous une? Tenez, si je vous ressemblais, vous ne me verriez jamais. Mais que cette amitié si pure ne nous trouve jamais divisés, et que les jours que Dieu nous accorde soient employés à en jouir et à l'en remercier. Mille et mille nouvelles assurances de ce sentiment qui nous accompagnera jusqu'au tombeau et au-delà. »

Barége, ce 26 juillet.

« Pas de lettre par le courrier! Je n'en sais pas prendre mon parti, et cela me fait toujours une peine extrême. Je comptais que vous me donneriez des nouvelles de Denis. Heureusement, mon beau-père m'écrit du 19 qu'il était fort bien et allait se promener. Cette distance est affreuse et désespérante!

« Maman est un peu plus souffrante aujourd'hui, et moi je ne suis pas brillante. J'avais dû aller voir Gavernie avec les Gros-Bois et les Fezenzac; mais je suis restée en paresseuse. Demain je vais déjeuner à Saint-Sauveur, chez les Gontaud; ils viennent très souvent nous voir, particulièrement le duc de Rohan; il vient tous les soirs chez maman, et à dix heures et demie on se sépare.

« Hier j'ai joué une partie d'échecs avec le comte Packman, frère de la duchesse de Wellington, le seul qui lui reste et dans un bien triste état. Deux de ses frères ont été tués dans les dernières guerres, et le pauvre homme n'en vaut guère mieux.

« Ma Valentine se porte à merveille et est fort gentille. L'autre jour, elle est restée plus tard que je n'avais dit dans les monta-

gnes; quoiqu'elle fût bien accompagnée, l'inquiétude m'a gagnée; Valentine a pensé de son côté que je serais inquiète; puis, quand elle se croyait au moment d'arriver, elle s'est aperçue que le chemin par où elle avait monté était impraticable pour la descente et qu'il fallait tourner la montagne : alors elle fut désolée; elle fit une prière pour que Dieu permît que je ne fusse pas inquiète; et, comme sacrifice, elle jeta toutes les belles fleurs qu'elle avait ramassées avec tant de peine. Ne trouvez-vous pas cela bien touchant et bien aimable? Voyez, mon cher vicomte, comme j'abuse de me raconter ainsi; mais vous êtes si ami, qu'avec vous je puis être mère tout à mon aise; c'est un des bonheurs de mon amitié pour vous.

Adieu, ami; bonsoir du moins; je dors à moitié pendant que ma petite fille rêve presque tout haut. Parlez de votre amie à ma Vicomtesse, et écrivez-moi un peu régulièrement. C'est ma seule consolation, cher ami, dans cette longue et triste absence.

On parle ici d'un tremblement de terre, et d'autres parlent de la fin du monde : je ne veux finir qu'auprès de vous deux. »

Paris, ce mardi . . septembre.

« Je n'ai pas encore un seul petit mot de votre seigneurie, ami ; cela n'est pas bien ; il me semble qu'il y a des siècles que vous nous avez quittées. Je verrai ma Vicomtesse demain, ce qui me ravit.

« Hier, c'était le concert remis de madame de Duras, je n'y suis pas allée. Pendant ce temps vous faites des conquêtes, j'espère, à Châlons : je ne parle que des conquêtes d'électeurs. Je veux que vous reveniez député.

« J'ai reçu un billet de madame Récamier, avec une sauve-garde russe. Vite j'ai répondu ; et madame de Tourette dînant ici, je lui ai demandé l'adresse de madame Récamier. Je devrais la savoir pourtant, car je connais une personne qui y allait tant et plus, et qui y envoyait à tous les instans. — C'est rue du Mont-Blanc..... — Rue du Mont-Blanc !..... La bonne affaire !.... C'était l'ancien testament ; ce qui fait que, malgré le discours Tourette, je n'ai pas envoyé là.

« Bonjour, ami, grand preneur de cœurs, comme on disait grand preneur de villes ! Je préfère la gloire ; le reste n'est rien, rien, rien.

« J'ai soigné madame de Lorge ces deux jours-ci. J'ai accepté de madame de Noailles d'aller avec elle à Versailles voir jouer les eaux le 27, ce que je n'ai jamais vu. Je compte que vous serez revenu il y aura déjà long-temps : tout, à ce que l'on m'a dit, doit être terminé le 25.

« Maman a eu un peu de frisson ; je ne suis pas contente d'elle ; cependant, elle se trouve bien ce matin ; en tout, je voudrais la voir reprendre ses grandes courses. On a donc bien à perdre, ami, car l'on passe sa vie à regretter? Adieu, ami ; je ne sais pas vous quitter. »

Barège, ce samedi . . août.

« Une grande lettre est partie ce matin pour vous, ami, et me voilà encore à mon écritoire pour me rapprocher de vous. J'attends demain avec impatience pour avoir des lettres : les miennes vous prouveront mon occupation constante. Jamais je n'ai été si écrivante.

« Nous aurons, je crois, aujourd'hui une expédition militaire. On enlève deux ou trois *demi-soldes*, qui tiennent, depuis quelques jours, les propos les plus menaçans. Il y en a ici un grand nombre, et ce coup d'Etat pourra les maintenir un peu ; voilà ce qu'on espère... Il paraît bien positif qu'à Toulouse ce sont les fédérés qui allaient achever de brûler la ville. On a trouvé un homme qui se disposait à mettre le feu au Capitole.

« Maman est assez bien. Je suis ce matin comme ahurie des devoirs de Valentine qui est en train de fort mal apprendre ; il y a des jours ainsi : nous avons tous été de même.

« Les Fezenzac partent demain ; nous les regrettons. Madame de Fezenzac a de la bonté, de la douceur. Son mari a l'air tout occupé d'elle et de ses enfans. Ce petit ménage plaît à tout le monde. M. de Fezenzac, hier soir, a dit beaucoup de vers qu'il sait parfaitement et qu'il débite à merveille. Il récite des comédies de Molière et des tragédies entières, de suite, sans seulement chercher un mot. Il a débité la pièce de *Nanine* avec une perfection incroyable ; après, celle de *Britannicus*, et puis cinquante fables de La Fontaine. Il sait

deux sermons de Massillon et quantité de prose. Cette mémoire est incroyable, et il y ajoute un talent bien rare pour débiter avec toutes les bonnes traditions du théâtre. Cela vous aurait fort intéressé.

« Les pluies nous désolent; mais il y a, dans ce pays de montagnes, une telle variation que d'une minute à l'autre on peut espérer le soleil. Je dois vous croire à Montmirail, et je le désire de tout mon cœur, vous reposant, ainsi que vos yeux; et madame votre mère bien charmée de vous tenir un peu. Donnez-moi des nouvelles de M. Duval, et parlez de mon véritable attachement à madame Alexandrine, je vous en prie. »

Ce lundi.

« Voilà que votre lettre d'hier est toute petite et ne me parle que de votre légion; et l'autre courrier je n'avais rien! J'espère qu'à la fin vous apprendrez les jours de départ, n'est-ce pas?

« Nous avons eu hier toutes les dames de Saint-Sauveur ; elles s'ennuient apparemment chez elles, car leurs visites sont fréquentes. Il est vrai que les six chevaux blancs Gontaud font un bel effet. Pour nous, qui n'en avons pas un seul, noir ou gris, nous sommes peu visitans.

« Je crie victoire avec vous. Ce dernier bataillon arrangé me fait un grand plaisir. — J'espère que vous ne serez plus embesoigné ; maintenant vous allez vous reposer sur vos lauriers, et vous ne serez pas plus affairé que tous les autres chefs de légions.

« Je m'apprête pour aller à Cauterets, et voir le lac de Gaube avec la famille Ross. Je vous rendrai compte de mon voyage. Le beau soleil qui reparaît nous décide tout de suite. M. de Castel-Bajac nous a fait ses adieux hier ; il est parti. Il m'a donné de jolies romances que je vous montrerai. Il est tout aimable.

« Adieu, ami ; que je voudrais donc vous tenir ici et vous assurer de ma tendre amitié, sans avoir le chagrin de ne vous voir qu'en pensant à vous ! »

Ce mercredi, 6 octobre, 7 heures du matin.

« Mille tendres bonjours, mon vicomte; me voilà à Toulouse; on me raccommode, ce qui me donne un peu de loisir. Il fait un soleil admirable de Languedoc, c'est tout dire... Je vais promener ma Valentine pendant une heure.

« Ce qui est un chagrin de plus en voyage, c'est de n'avoir pas de vos nouvelles en route. J'admire la Providence qui, permettant que je sois obligée de m'arrêter, me donne le temps de courir et de tout voir, et vous savez comme votre *Déesse de la Liberté* est curieuse! je suis dans l'enchantement de ce nom que vous m'avez donné. Je ne le changerais pas contre un royaume dans lequel je serais obligée de me conduire d'après un premier ministre. Adieu, ami bien cher. »

Montpellier, ce 19 octobre.

« Mon père vient de me dire qu'il partait ce soir ou cette nuit. Vite je prends la plume,

ami, pour vous parler encore de cette amitié qui nous unit au-delà des siècles. Je voudrais bien être au jour où je vous dirai : tel jour, à telle heure, nous nous reverrons. — Maman continue à faire un secret de son voyage ; mais elle m'a promis de partir le 2 ou 3 novembre, et une fois en route, je me regarde comme arrivée. Tout le chemin que je ferai vers vous ne compte plus de même.

« Que d'émissaires de Paris on a envoyés ici pour les élections! Jusqu'à présent ils n'ont réussi à rien ; mais ils finissent par répandre une espèce de terreur. Il y a des paysans qui ont des peurs affreuses sans savoir de quoi. On va jusqu'à leur dire que les princes veulent assassiner le Roi ! Concevez-vous une horreur plus bête, ou une bêtise plus horrible que celle-là ?

« Tant de coups répétés ont lié les honnêtes gens ensemble, et maintenant il existe dans le midi des relations qui pourraient devenir utiles dans un moment de danger. — Il y a des petites villes, des bourgs, où les partis sont comme en présence, et je sais telle personne qui ne sort que bien armée.

« Messieurs de J...., de M........ et D.....

ont été nommés. Le second devient très ministériel; il a le désir immodéré d'être pair.

Votre *profession de foi* (1) a été répandue dans tout le pays et a fait un bon effet. Je ne sais pas si mon beau-père la croit de vous, je l'ai laissée sur le compte de M. de Châteaubriand à qui on l'attribue. Avec ce nom, que je n'ai pourtant pas nommé, j'ai fait galoper du monde, et mon père n'a eu que la peine d'en donner à deux ou trois personnes qui lui en ont demandé. Ne serez-vous pas bien flatté de cette honorable méprise? Mais comment, dans votre dernière lettre par la poste, me parlez-vous tout crûment de ce morceau comme étant de vous? Voilà alors un beau secret et bien gardé par vous qui vouliez d'abord rester inconnu! Assurément tous les hommes n'ont pas le sens commun et sont légers à faire pitié, pitié, pitié, etc., sans compter le reste.

Adieu, ami bien cher, quelquefois bien aimable et toujours très aimé. Parlez de moi

(1) Ecrit politique de M. Larochefoucauld sur les affaires du temps, et publié sans nom d'auteur.

à ma Vicomtesse que j'aime tendrement, et prenez pour vous les douceurs les plus douces. »

1817.

Chantilly, 1er août.

« Je ne puis vous dire combien je me sens triste et comme perdue. A qui parler ici? Je n'ai pas une âme, pas un individu sur lequel je puisse compter. Voici ma vie : Aussitôt le déjeuner, je m'en vais; je me suis mise sur ce pied-là. J'ai toutes les leçons de mes enfans : si j'entends un peu de bruit, le cœur me bat ; je pense à vous, à tous ceux qui s'intéressent à moi, pour ne pas me croire abandonnée, et je tâche de me calmer; à trois heures, je me promène avec M. le prince de Condé, toute

la société en voiture ou à pied. — Mes enfans l'amusent; il les comble, il les prend dans sa petite voiture, les met près de lui à table quelquefois; enfin on ne peut imaginer jusqu'où va sa bonté pour eux. Après le dîner, on joue deux heures au loto, et je le fais régulièrement. Ugolin tire les numéros; Valentine joue très bien, et M. le prince se fâche lorsqu'elle ne joue pas. — A huit heures et demie, on quitte le jeu, et l'on travaille dans le salon jusqu'à dix heures et demie que l'on se retire.

Je pense que vous êtes en route, ou même arrivé si vous êtes parti hier. Adieu, ami. Parlez de moi à ma chère Vicomtesse; elle sait comme je l'aime et vous aussi. »

Chantilly, ce 12 août.

« Je reçois à l'instant, ami, votre lettre et celle de ma chère Elisa; je lui ai écrit hier. Lorsque je vois ce timbre de Montmirail, le cœur me bat de joie; c'est le seul bon moment,

car je suis toujours dans une crainte qui me ronge.

« J'ai reçu une lettre charmante de mademoiselle Curson; mais je n'espère rien d'après ce que vous me mandez. Je trouve que la marquise s'est beaucoup trop hâtée : il y a des choses qui ne viennent à bien qu'avec le temps. Qu'est-ce qu'en pense ma Vicomtesse?

« La chasse d'hier a été très jolie, à ce que l'on a dit : j'avais emporté ma tapisserie. Nous étions près d'un étang; et, au bout de deux heures, j'ai vu le sanglier débucher; la Plaine l'a tiré et blessé : le sanglier s'est jeté sur lui par trois fois, et est mort en le blessant un peu à la cuisse.

« Je remercie mille fois Elisa de travailler pour moi; elle a bien tort de se donner la peine de finir l'écheveau. Voulez-vous parler de moi à mon général ? Adieu, ami : vous ne me dites pas comment vont les yeux de madame votre mère. Avez-vous des nouvelles de madame de Tonnerre? »

Chantilly, 25 août.

« Je m'en donne pour vous écrire; je suis toute seule, ce qui me charme; et, comme il a plu toute la matinée, je suis restée à lire bien à mon aise, mes enfans ayant congé. Hier, pour la première fois, je suis montée à cheval paisiblement avec Auboin; mes enfans me suivant, je n'ai pu rester qu'une heure à cause de l'orage que j'ai prudemment évité. Je faisais leur partie à pigeon vole, lorsque les Quesnaye sont venus me voir; et, comme je disais : *pigeon vole! perdrix vole!* M. de Quesnaye a jeté adroitement des perdrix sur la table, et voilà des rires à s'évanouir; c'est ce que j'ai de plus intéressant à vous conter. M. le maire vient de venir, paré, *écharpé*, avec de la garde nationale, me chercher pour aller à un bal ce soir; j'ai refusé avec toute la grâce qui me caractérise; et me voilà dans mon fauteuil, ayant les yeux fatigués, vous souhaitant le bonjour. J'ai écrit au duc de la Châtre ce que vous m'avez dit. J'embrasse votre bien-aimée duchesse de tout mon cœur. Que faites vous de moi tous les deux? Comme je serais bien dans le cabinet terre d'Egypte!

« Et la vicomtesse d'Agout, l'avez vous soignée? Allons, ami, des détails; n'êtes-vous pas tous au bal ce soir? Je trouve la lettre Laval assez bonne, et vous? Allons, ami, écrivez donc.

« Adieu, ami; je vous aime de tout mon cœur; mais n'exigez pas qu'on vous le dise autrement qu'à sa volonté. »

Chantilly, 24 septembre.

« J'ai reçu votre petit mot ce matin, cher ami, c'est-à-dire votre lettre; vous me paraissez furieusement noir.

« Voici mon raisonnement à moi toute seule.

« Le ministère est bien fort. En supposant le nouveau cinquième des députés détestable, il a encore la majorité; des réflexions le rallieront aux gens honnêtes. Des mesures sages arrêteront les jacobins pour les élections de l'année prochaine; et nous ne serons pas perdus. Cette grande leçon fera peut-être plus

que la loyauté n'a pu faire jusqu'à présent. Sûrement ce n'est pas sans de vives anxiétés que l'on aura pris ce funeste chemin; mais je ne vois pas la chose totalement finie comme vous.

« Votre travail de légion signé me fait un plaisir extrême; tâchez de vous maintenir là, puisque vous pouvez y faire du bien, et n'y faites pas de bruit pour ne pas éveiller la haine ou l'envie; il peut en effet arriver un moment où vous seriez utile.

« Moi à vous deux, vous deux à moi. J'y gagne. »

[Ce 27 septembre.

« J'ai reçu deux lettres de vous à la fois ce matin, ami; j'ai vu qu'on avait nommé M. de Fargues et M. Corbière, mais que tous les autres étaient bien mauvais; êtes-vous bien sûr que M. Laisné soit inquiet? On dit que le ministère s'est arrangé pour ne pas avoir M. de Lafayette. Tout ceci doit rapprocher le

gouvernement des honnêtes gens, mais ce ne serait pas la première leçon qui serait perdue en ce genre.

Je ne suis pas étonnée du tapage ; c'est bien autre chose en Angleterre ; et il ne serait pas raisonnable de se tourmenter sur ce que nous voyons pour la première fois, ni que les honnêtes gens s'écartassent par la raison qu'il y aurait du tumulte ; vous verrez que, les dix jours écoulés, l'on sera fort tranquille, et que rien ne s'opposera à ce que vous partiez pour Montmirail. Je conçois que, pendant les élections, il ne serait pas raisonnable de laisser votre légion ; mais voilà les élections bien avancées.

« Adieu, cher ami ; je suis bien aise que vous n'alliez pas aux soirées. Bonjour encore ; je vous quitte toujours avec peine.

Chantilly, ce jeudi 31 octobre.

« Nous déjeunons à dix heures pour continuer cette ennuyeuse chasse d'hier, et je n'ai

qu'une minute. Après votre départ, hier, j'ai vu que le temps était bien noir, et madame de R. et moi, nous avons été regarder par une fenêtre de la galerie; il faisait la nuit la plus profonde; aussi me tarde-t-il de vous savoir, sain et sauf, arrivé à Paris.

« Vous avez encore eu un accès d'injustice à mon égard. Vous connaissez, comme moi, les circonstances qui ont amené, par ordre, ma connaissance avec ce personnage (1). Le commencement de la conversation a été : « J'ai été chargé de faire fusiller M. votre père, j'ai obtenu qu'il ne soit qu'exilé, etc.; » ensuite les présentations, ensuite les histoires Boucherot, ensuite, ensuite une obligeance infernale; et je ne me rappelle pas sans satisfaction intérieure, je vous l'avoue, mon ami, que, jadis et constamment, je me suis refusée aux offres faites pour rattraper notre fortune, afin de ne rien devoir personnellement à ce personnage, quoique madame de Pol..... jurât toujours de toutes ses forces que le sauveur de son mari et de son beau-frère n'avait été pour

(1) Le duc de Rovigo qui était venu demander une recommandation à madame la comtesse du C.....

rien dans le cruel événement qui glacera d'horreur toutes les générations (1).

« Le déjeuner sonne. Adieu. »

Ce vendredi.

« Nous avons passé la moitié de la journée, hier, enfermés en voiture, mes enfans, M. de R...... et moi, avec M. le prince de Condé. Un temps affreux; gens et chevaux n'en pouvant plus, et nous, ne voyant et n'entendant rien; une pluie battante, qui n'a pas permis à madame de R..... même de monter à cheval un instant. Nous n'avons rien vu; on dit que la chasse a été charmante : il y avait quinze sangliers, et une énorme laie s'est fait chasser jusqu'à la nuit, et n'a pas été prise.

« Me voilà dans les leçons jusqu'au cou. Il y a eu deux jours de perdus à peu près. — Mais je veux vous écrire; j'ai reçu votre petit mot ce matin; j'en reviens encore à votre injustice

---

(1) Le meurtre de M. le duc d'Enghien.

pour moi; sûrement j'ai été confondue de cette pétition qui m'est arrivée là; mais que voulez-vous? Après tout, ce n'est pas ma faute; et tout ce qui n'est pas ma faute ne me fait pas grand'chose.

« Et ma consolation (1) pense-t-elle à moi? je l'embrasse de tout mon cœur. Votre lettre m'a fait plaisir en ce qu'elle m'apprenait votre heureux retour; vraiment c'est une folie qu'il ne faut pas renouveler : s'en aller sur une chaise de paille, par une nuit noire, pendant onze lieues !

« Adieu, adieu toujours. »

1818.

Lundi soir . . . avril.

« Quelle longue journée, lorsque je serais si charmée de vous voir, ami! C'était Long-

(3) Madame de Larochefoucauld.

champs ce matin chez vous; je n'ai pas vu ma Vicomtesse à mon aise non plus; ce soir, je l'espérais un peu. Votre pauvre amie ne se porte pas bien. Je n'ai eu personne à vous envoyer ce soir. Donnez-moi de vos nouvelles bien en détail. J'aurais voulu en avoir; cet éternel genou me désole. Je serai bien inquiète de savoir Elisa à cheval sans vous.

« Votre petit billet était bien doux; où l'avez-vous donc pris? il m'a fait plaisir. Adieu, ami cher. J'irai vous voir demain après l'heure où je suis requise à Sainte-Valère. Répétez-vous que vous êtes pour moi tout ce que vous voulez, temps doux, temps moyen, tempête, rosée, orage, malheur et bonheur. Je vous quitte sur ce mot, en répétant que je vous aime de tout mon cœur et ma Vicomtesse. »

1819.

Paris, ce mercredi . . . août.

M. de B.... m'a dit hier que l'on était sur la trace de beaucoup de gens mêlés à ce complot très profond, s'il faut en croire les gens bien instruits. Mais quel métier pour ces pauvres pairs d'être juges sans cesse! Il paraît assez répandu qu'on pourrait bien trouver quelque confrère compromis; mais rien ne transpire sur cela. Les personnes arrêtées se coupent et parlent. Et que dites-vous de ces horribles incendies? le coup était bien monté. C'est faire les choses en grand. Ce sont des feux pour éclairer leurs odieux complots; de grands fanaux à de grandes distances, pour de grands crimes! Quels gens! quels projets! quel enfer! M. de Tr...... doit être bien malheureux d'avoir des neveux pareils! Le capitaine Nanty s'est dérobé à la justice. — On fait une machine qui permettra enfin au Roi

de reprendre ses promenades très prochainement. — Dans six jours, j'aurai le plaisir de vous revoir, cher vicomte. Mille tendresses à ma Vicomtesse quand vous la reverrez. »

Paris, jour de la Saint-Louis.

« Le temps est superbe, ce qui fait plaisir à tout le monde. Le fauteuil mécanique du Roi ne peut être terminé avant quelques jours; c'est dommage; mais, au reste, Sa Majesté a vu tant de monde depuis deux jours que le public a pu s'assurer que le Roi était en chair et en os, et non pas un mannequin, comme on l'avait répandu parmi le peuple.

« Beaucoup de personnes doivent venir ici ce soir voir le feu. Madame de P........ va d'ici chez madame de la B..... aux comédies avec madame de Ch..... Il n'y a en actrice que madame M.... Ces dames sont inconcevables; rien ne les dérange dans ce monde.

Les trônes tombant les uns sur les autres ne les font pas même vaciller sur le leur.

« On dit, mais je ne le garantis pas, que l'on a trouvé quatre millions à distribuer aux libéraux de la conspiration. Le jeune de Tr..... dit : « Puisque je suis perdu, je ne veux pas mourir seul. Je dirai tout. » La procédure durera plus de trois mois ; M. Pastoret l'a annoncé. Les pairs vont s'assembler deux fois, et s'ajourneront à six semaines pendant l'instruction.

« Bonjour, cher vicomte ; on a regretté de ne pas vous voir hier, et moi beaucoup aussi, comme vous pouvez le penser. Mille tendresses à ma Vicomtesse et à vous. »

Rouen, 26 novembre, vendredi 9 heures du matin.

« Grâce à vous, cher vicomte, et à ma Vicomtesse, nous sommes arrivés dans son excellente voiture, sans un chaot, sans un clou manqué. Remerciez-la, mais remerciez-la... de ma bonne tendresse... là... comme on di-

rait... écrivez-lui de la bonne encre. Nous étions empaquetés comme de gros chats dans nos fourrures; mon frère en ours.

« J'ai passé hier ma journée entière à parler procès, ainsi que mon frère. Je suis fort contente de M. Thil. L'avoué Dupuis a son intelligence en dedans. Demandez à notre duchesse si je me trompe. J'attends le président. Madame de Fontenillac est charmante, jolie, bonne, sensible, vive; nous l'aimons déjà.

« Nous allons manger des huîtres.... vous quitter pour une huître!... vos dames ne vous ont pas accoutumé à cela. Mon frère vous dit des douceurs en moustaches. Bon appétit, cher vicomte; mille tendres bonjours pour ma Vicomtesse. Le bon Dieu m'a fait gaie ce matin; cela pourra bien durer une demi-heure; profitez-en, car un mot de plus et je pourrais bien me mettre à pleurer. »

1820.

Paris, jeudi matin, juin.

« Mille remercîmens, ami; cela va très bien
: matin. J'espère qu'il en est de même de
ous et de ma Vicomtesse. La journée va être
en longue! tout est bien long! Bonjour,
ni, excellent ami, partagé, divisé, dissé-
iné, diminué, mais cependant aimé. »

Paris . . . juillet, mardi.

« En vous écoutant ainsi, on se sent animé
une sainte ferveur, ami. La Providence peut
ire de moi ce qu'elle voudra. Assuérus avait
ie volonté; il n'était pas faible; voilà le
al.

« Je souffre beaucoup moins; j'ai dormi; il ne faut plus que de la patience, et le bon Dieu pourvoit à tout. »

Paris, jeudi.

« Sans vous, je n'aurais rien pu faire; mais je me reprends bien vite; non, ce n'est ni vous, ni moi; c'est notre bonne Providence qui règne et qui veille!

« Le Roi est enchanté, enchanté! c'est bien à lui que l'on doit tout. M. de Richelieu n'aurait rien fait.

« Bonjour, cher vicomte. J'ai des affaires par-dessus la tête. Aimeriez-vous mieux venir à six heures faire un mauvais repas de gourmand, un excellent dîner d'ami? cela m'arrangerait bien. Sinon, je vous attends à quatre heures et demie. »

Paris, mercredi.

« Vous n'avez aucune idée, mon cher Vicomte, du découragement où je tombe quand je vois tant de jalousie et d'inimitié autour de moi! A chaque nouvelle découverte, je me sens abattue. Après cela, sans doute, forte des choses, la tranquillité ordinaire de mon âme reprend le dessus; je pense aussi à ceux qui me rendent justice; mais il faut toujours un peu de réflexion, et dans ce cas-là, je reste avec un poids sur le cœur tout le temps qu'elle se fait attendre. — Vous avez été bien à mon goût hier soir. — Mille et mille amitiés. »

1821.

11 juin (1).

« J'espère que vous serez circonspect, cher Vicomte; je conçois le désir qu'on aurait d'en

(1) Pendant les troubles de Paris.

finir sur tout cela, mais il faut bien de la prudence. Il est heureux que l'on emploie les troupes et que l'on ne les éloigne pas comme au commencement de la révolution, en s'en remettant à la garde nationale, troupe qu'il ne faut jamais compromettre avec elle-même et avec le peuple ; car c'est alors de la vraie guerre civile. Tous ceux qui la commandent ne vous ressemblent pas.

« Le maréchal Macdonald a la grande main; ainsi il sait bien ce qu'il faut faire ; il a de bons régimens sous ses ordres; je ne vois pas encore là de quoi perdre la tête.

« Soyez bien tranquille pour moi, cher Vicomte; je resterais seule des mois entiers sans avoir un instant de crainte. Je suis bien plus inquiète de vous voir avec M. de Vol..... allant courir les aventures au-delà de ce que vous avez à faire; et puis rappelez-vous le commencement de la révolution; la garde nationale si bonne, ce qu'elle est devenue. Vous ne me parlez pas de la chambre des Députés. Je suis bien aise que mon frère soit à son régiment.

« Ainsi, cher Vicomte, point de crainte pour moi. Vous avez bien autre chose à pen-

r, et il faut conserver tout son courage our le temps où nous vivons. Je remercie ille fois ma Vicomtesse d'avoir écrit à mon eau-père.

« Je suis heureuse que le Roi soit ferme dans s circonstances et qu'il se porte bien; la pose me paraît bien mal faite. Il est clair que minorité légale est devenue minorité faceuse. Parlez beaucoup de moi à madame Récamier. Bonjour, cher Vicomte; soyez prudent pensant à moi. Mille tendres amitiés. »

Saint-Ouen, ce lundi . . . juillet.

« J'espère avoir de vos nouvelles ce matin t de ma Vicomtesse, par Joseph, cher Vicomte; le comte de B.... est assez noir sur s événemens.

« On veut absolument me garder; mais je endrai bon, je vous le promets; je ne sais pas ncore à quelle heure j'arriverai; arrangez-ous pour être charmant.

« La note de l'Empereur de Russie sur l'Espagne me fait espérer qu'il n'ira pas de main morte auprès de Naples, ce qui décidera l'Autriche. Une armée dictant des lois, cela le regarde directement; il aura peur, je l'espère.

« Madame de P.... m'a menée hier voir le Val, cela m'a fait horreur. C'est une abbaye; l'appartement de la maîtresse du logis est arrangé gothiquement à la dernière mode, dans l'église même. Nous nous sommes promenées partout comme deux ombres, à travers de beaux jardins négligés; je pensais aux moines, et puis à tout ce qui avait succédé. — En m'éloignant de ce lieu, des idées plus douces sont revenues dans mon âme; vous n'y étiez pas étranger, cher Vicomte. — Quel volume vous aurez envoyé en Russie!

« Je compte que vous me direz des nouvelles aujourd'hui; j'en attends d'autres aussi. Je suis enchantée que ma Vicomtesse soit bien.

« Quant à prendre la figure d'une prude pour vous plaire, c'est ce qui ne m'arrivera jamais; je me croirais près d'un roman; je ris quand cela me convient, je pleure de même,

et sur cela, j'ai l'honneur de vous tirer ma révérence et de vous offrir mille et mille amitiés. »

1822.

Saint-Ouen, 2 mai.

« Cher vicomte, c'est pour ce soir (1). En grâce toute votre soirée! Je ne sais pas l'heure. Je compte absolument sur vous pour décider madame de R..... elle n'aura pas de chevaux. Pourrez-vous la ramener? je ne lui dis rien dans le doute; c'est vous qui arrangerez cela. Je pense que vous serez peu dérangé, en allant au château, de passer par-là. Trois Anglaises à la fois dont une auteur! Ah! mon Dieu!... *vous vous mettrez en quatre*.... pardon de la sottise.... Je voudrais bien que vous dé-

(1) La fête donnée à Saint-Ouen.

cidassiez ma Vicomtesse, toutefois sans la contrarier, car elle m'a dit hier qu'elle ne viendrait pas. Mille, mille amitiés fondues dans une bonne. Je prie M. votre père; je prie les Civrac; je prie M. de Feletz; je prie celui-ci, je prie celui-là, je prie, enfin, ou si vous aimez mieux, j'invite tout le monde; puis, malgré cela, je prie tous ceux que je ne prie pas de me pardonner. Adieu. »

Montpellier, 19 septembre.

« Je suis enchantée, mon cher Vicomte, que vous alliez respirer un peu à Eclimond (1). Cela va me priver de vos nouvelles; mais je jouis de penser que vous allez aspirer le bon air et chasser quelque temps.

« J'ai très bien compris le mot de *savoir*, au sujet de M. H. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Roi vous sait gré de tout ce que vous avez fait. Votre amitié va au-delà de la prudence;

(1) Terre de madame de Luynes.

mais enfin, obligée d'être contrariée, on ne peut l'être mieux.

« Nous allons demain, dès six heures du matin, passer la journée à Cette, au bord de la mer, dans les propriétés de ma tante. Aujourd'hui nous avons un grand dîner bien ennuyeux.

« Dites mille choses de ma part à M. de Villèle; toute ma reconnaissance à Monsieur d'avoir songé à moi; des tendresses à la Vicomtesse. Je m'en remets à vous pour tous les autres; mais, pour ceux du cœur, je ne m'en rapporte qu'à moi.

« Mon frère est muet comme son sabre. Il est dans les embarras d'un début de lieutenant-colonel. Je suis charmée d'être presque tante.

« M. H........ doit être ravi; M. de C.... aussi (1)... tant mieux. On dit que les royalistes ont de grands succès en Espagne; tant mieux. On dit que je vous aime beaucoup; tant mieux. On dit que vous ne m'aimez pas assez; tant pis..... pour vous.

---

(1) Ils venaient d'être nommés Pairs de France.

« Bonjour, mon cher Vicomte. Mille, mille amitiés en attendant le bonheur de vous revoir. »

Saint-Ouen.

« Mille tendresses, cher Vicomte. Sur votre gentil billet, je vous remercie de tout ce que vous me dites, et je sens plus que jamais votre amitié au fond de mon cœur. Point d'injustice, vous avez raison. Je pourrais répondre bien des choses aux choses *tortillées* qui sont dans votre lettre; je me les interdis, parce que j'avoue que vous pouvez penser que j'ai manqué de confiance en vous. Je vous remercie, au contraire, de ne pas croire cela légitimé par plusieurs raisons. Rien ne me prouve davantage vos sentimens. Prions Dieu ensemble; là, il n'y a pas de mécompte.

« Je comptais aller voir ma Vicomtesse ce matin, et je ne le puis. Et la promenade à cheval!... comme je la regrette.........

Saint-Ouen, mercredi.

« Le R.. est attendri, charmé, touché de la proposition de Monsieur pour les déjeuners. Je pense que vous saurez cela avec bonheur!

« L'amitié la plus sincère et la plus tendre vous dit mille bonjours. »

1825.

Paris, 19 janvier.

« Paris est à la même place que le jour de votre départ, mon cher Vicomte, et j'espère qu'il n'en est pas de même de vous qui, lorsque cette lettre sera dans vos chères pattes, penserez à tourner le dos aux vieux débris de Châlons.

« Le journal........ a placé un mot : *accordé* d'une sotte manière, hier. Ces gens-là ont avalé

le diable et sont colères à fleur de peau. Quand le Jugement dernier est si près, comment se donne-t-on tant de peines inutiles! Dès que l'ambition devient l'esprit, il n'y a plus de raison, et les plus habiles vont contre leur objet.

« Bonjour, Vicomte. Je suis en gaieté quand je vous écris ; il ne faut pas moins que cela, car j'ai un fond de tristesse qui sera là, dans un coin, pour toujours. Aussi, je ne puis me décider à aller avec Valentine à un petit violon, chez madame de Choiseul, pour Alix. Il me semble que je me mettrais à pleurer si je voyais danser.

« Je n'ai pas encore un mot de vous; c'est très mal. Etes-vous devenu tableau, lampe, cariatide, ou tout autre ornement? Devenez ce que vous voudrez, plutôt que muet. Vous n'imaginez pas ce que j'ai vu de monde depuis deux jours! c'est un torrent. Tout cela passe; l'amitié reste; n'est-ce pas, ami? »

Du château de . . . . . . ce mardi.

« Nous avons passé notre temps à merveille hier, ma Vicomtesse et moi, et elle était très bien. Elle ne vous écrira pas aujourd'hui; c'est moi qui m'en suis chargée.

« Je suis tout occupée de savoir vos chevaux très bien. Il est à craindre qu'il ne leur reste quelque souvenance de leurs gambades. Les miens ne vont pas; il y en a un qui ne tire plus, l'autre est en eau même quand il est au pas, et tous les deux ne mangent plus; vous voyez qu'ils ont pris leur destinée tout à rebours, et la mienne en souffre, ce qui leur est égal. . . . .

« Le général D....... est nommé. En suis-je fâchée, en suis-je contente? je ne sais encore. Ce que je sais bien, c'est qu'il nous faut des sages. . . . .

« Le Bill est passé en 3e lecture. On doit s'attendre à ce que cela n'ira pas aussi bien à la chambre des Communes.

« Dans l'Anjou, il paraît que les royalistes ne se sont pas entendus, ou que, comme les nobles créatures dont je parlais tout à l'heure, ils se sont entendus pour faire le contraire de

ce qu'on espérait d'eux. Ni M. Benoist, ni M. d'Andigné n'ont été nommés. Ne faites pas de même.

« Bonjour, cher Vicomte. Mille tendresses, et de tout mon cœur. »

Du château de . . . . . . mardi.

« Je veux que ma Vicomtesse vous rapporte un petit mot de moi, ami. Je ne sais jamais, du soir au matin, dans quelle disposition je vous trouverai; à plus forte raison, du jour au lendemain.

« Je suis arrivée ici avant cinq heures et demie. On y est fort aimable pour moi, et j'ai trouvé du plaisir à sentir l'odeur des bois. Il y a si long-temps que je suis toujours enfermée dans Paris! Madame de P....... n'aime pas la promenade; mais, après le dîner, madame de Choiseul et moi, nous avons fait, avec Alix, le tour du parc du côté de Baillet. Il faisait fort joli. Je me suis échappée pour venir vous dire ce petit bonjour. Je pensais que vous

viendriez peut-être avec la carrossée; mais votre service vous en aura empêché.

« Je n'imagine pas recevoir ici grande correspondance du Roi; il est de si méchante humeur de mon voyage qu'il voudra m'en punir. Cela n'est pas bien qu'il pense plus à lui qu'à moi, tandis que moi je fais tout le contraire. Et puis, ce voyage n'était-il pas indispensable? Ah! que l'amitié est difficile dans la différence des positions! Je sens trop bien l'amitié pour ne pas comprendre qu'elle est exclusive; mais je la comprends bien mieux désintéressée et dévouée, et ce que je sens mieux encore, c'est que votre *Déesse de la Liberté* est toujours disposée à se révolter quand elle croit apercevoir un autre joug que celui de Dieu. Ne craignez rien toutefois; l'idée de la France, de vos amis et de l'utilité de mon dévouement me soutiendra toujours.

« Quel sérieux! ce n'est pas là le ton que j'avais rapporté de ma promenade. Allons, allons, je vais me retrouver. Ce beau temps me charme. Nous allons, j'espère, un peu courir.

« Figurez-vous qu'hier soir je me suis mise,

en remontant, à lire M. Lacretelle; je ne me suis couchée qu'à deux heures; c'est fort bête; vous comprenez bien que c'est de moi que je parle.

« Adieu, mon cher Vicomte. J'espère que vous êtes de belle humeur, ce qui me fait vous dire mille tendresses.

Saint-Ouen, ce mardi.

« Vous voilà donc dans ce fameux pays de Gallardon qu'habite ange ou diablerie! Cher Vicomte, salut! c'est un mal incurable de songer à ses amis; voilà ce que je vous dirai pour nouvelles de ville et de campagne; et si le même mal vous afflige, tenez-vous pour dit mille choses toutes charmantes. Mon cœur est mon maître quelquefois, et dans ce moment, je veux le laisser faire puisque vous êtes un peu souffrant, découragé, moins à tout venant, moins à tous les plaisirs, ce qui n'est guère arrivé depuis six mois.

« Et vos moutons, qu'en dites-vous? rapportez-m'en des échantillons. J'en ai un que vous ne m'avez pas redemandé, et qui dort depuis quinze jours! Je ne veux pas qu'on le réveille. Je le prends pour l'Epiménide des quadrupèdes.

« Je ne pense pas que ce billet vous arrive; mais vous me l'avez demandé, le voilà. J'espère que vous ne m'avez pas oubliée auprès de ma Vicomtesse. Je lui ménage sous deux jours une épître de ma façon. Bonjour, ami Vicomte. Dites au *prince chéri* que malheur ou bonheur, tout est entre ses mains; mais pas de milieu : amitié ou haine; tout près ou le bout du monde. Au revoir. »

Paris, jeudi.

« Je vais monter en voiture; adieu, cher Vicomte. Nous penserons ensemble et l'un à l'autre; — prions aussi ensemble. Je pars avec l'espérance dans le cœur. Adieu, mon ami. Tendresses encore à Elisa. Soyez aimable pour

moi, sur votre chemin, vis-à-vis de ceux que j'aurais oubliés. — Adieu. A la vie, à la mort. »

1824.

Paris, vendredi.

« En tout, cher Vicomte, vous me paraissez dans un moment de fièvre qu'il faut calmer; il y a quelque chose de fanatique (*fanatico-singular*) qui me paraît dangereux. — On peut s'égarer avec les meilleurs sentimens; prenez-y garde. Qui trop embrasse mal étreint, vieux proverbe assez sage. — Je ne sais pas comment vous me voudriez; mais je ne me façonnerai point, et je resterai comme le bon Dieu me fera. — Si je meurs aujourd'hui, le temps de la minorité de mes enfans est assuré; eh bien,

tant mieux. — Si je meurs plus tard, je les verrai plus long-temps ; eh bien, tant mieux. — Renoncez, cher Vicomte, à faire de moi, même dans le bien, autre chose que ce que je suis ; peut-être un jour irai-je m'enterrer dans quelque solitude ? Alors mon cœur m'y mènerait. D'ici là, je resterai froidement ce que je suis, sans ces mouvemens d'exaltation qui me seraient fort contraires.

« Je viens d'être interrompue par une lettre charmante, mais vraiment charmante ; *on* est content de vous ; *on* me le dit pour me faire plaisir. — J'écris cela avec un bonheur infini. »

« Je venais d'apprendre la mort de M. de la Calprade, lorsque votre lettre m'est arrivée. quelle perte pour tout le monde et pour ses amis ! — C'est un être rare, *inremplaçable*, l'honneur de la magistrature, un dernier monument de ces caractères que l'on ne connaît plus. Il tenait une grande place par sa seule valeur ; certes, il est au Ciel ; il y protège ses

amis, comme il les protégeait sur la terre; car il donnait toujours, sans avoir rien ; c'étaient toujours les autres qui recevaient de lui : son cœur, si jeune, ne comptait que les sentimens qu'on lui vouait si naturellement. Si vous l'eussiez connu, comme vous l'eussiez adoré ! rien ne pouvait me faire éprouver une plus douce consolation que votre petit mot.

« Bonjour, ami. Je trouverai la journée bien longue : mille idées, mille amitiés, mille pensées ; toutes pour vous. »

Saint-Ouen, mercredi.

Je viens de lire le pauvre journal. Eh! mon Dieu, mon ami, que cela ne vous fasse pas la moindre peine. Avec toute la méchanceté possible, ils n'ont pas pu vous effleurer une minute. Qu'y voit-on ? qu'un homme d'honneur a voulu être utile à son pays et faire cesser une querelle de famille politique, affermir le trône par ceux qui devraient en être, tous, les dignes appuis, et saper la Fronde dans son

centre. Cette entreprise généreuse, consommée par vous, avait réussi fabuleusement; le mérite vous en restera.

« N'allez pas vous tourmenter, parce qu'un si utile projet se trouve un peu entravé dans le bien qu'il aurait fait. Patience! patience! le succès et la récompense honorable n'arrivent pas en marchant sur des roses; et le Roi et celui qui est sur la première marche du trône ont été dignement servis. Que faut-il de plus et de mieux? Cette belle et heureuse guerre d'Espagne aurait tourné en venin! tout doit tendre à une union qui peut seule affermir la paix en France et en Europe. Patience donc! patience!.... Le Roi est bien mécontent des deux jugemens; mais ne tournez pas en amertume, pour ceux qui vous aiment, une injustice passagère.

« Mille bonjours, mon cher Vicomte. »

(Maladie et mort de Louis XVIII.)

« Le bulletin est bien mauvais; pourtant le Roi m'a écrit beaucoup, et du latin parfaitement lisible, parce qu'il sait qu'autrement je ne pourrais le lire.... C'est l'érésipèle qui est tout encore aujourd'hui. Il me mande qu'il faut que je compte sur son affection, et avec des détails d'une bonté infinie. — Il a raison, s'il pense que je suis reconnaissante. Mais que ce bulletin est mauvais, et pourtant comme il se croit bien !

« Envoyez ici à six heures, et venez dîner à Saint-Ouen avec nous. »

« Je vois aussi en noir que vous, mon cher Vicomte, mais je n'irai point aujourd'hui au château; le Roi serait étonné, cela ne ferait rien de bon. Je vous vois dans une agitation violente; pour moi je n'ai que de la peine, et

je suis bien sûre que Sa Majesté fera tout ce qu'il faudra sur l'article le plus essentiel ; au reste, je lui suis si profondément attachée que je me sens capable de tout dans cet affreux moment ; mais il faut le bien choisir. »

« Comment est Elisa, mon cher Vicomte ? De vos nouvelles aussi ? elles me sont bien nécessaires. Quelle triste chose que de vivre et survivre aux êtres les plus chers ! Avez-vous pris quelque repos ? Je ne sais pas de nouvelles du Roi un peu fraîches ; j'attendrai le retour de Nuret avec impatience. Quel mal m'a fait madame de Brézé hier au soir ! enfin, elle m'a donné une lueur d'espoir (1).

« Je voudrais bien vous voir, ami. Elisa me veut-elle ? j'arriverai ; mais je ne sais com-

---

(1) Allusion à la maladie et à la mort de mademoiselle Hortense de Larochefoucauld qui arrivèrent en ce moment.

ment j'en aurais le courage ; je veux être ici ou au chevet de ce pauvre prince.

« Adieu encore. »

« Je ne pourrais pas assister à deux scènes pareilles en ma vie, mon cher Vicomte, et je fonds en larmes encore en vous écrivant ce petit mot dont mon cœur a besoin.

« Ce prince est admirable ; et, comme Saint-Louis, il voit arriver ses derniers jours avec un grand cœur. Croyait-il donc me voir pour la dernière fois ? cette idée me déchire ; il m'a parlé de toutes les personnes qui tiennent à lui, avec des expressions qui remueraient des pierres. En parlant de Madame et de Monsieur, il disait : « Ils me font bien re-« gretter la vie. Mon frère, ce bon frère, a-t-« il ajouté, honorera ma mémoire en vous ! » Il m'a donné sa bénédiction. Tenez, je suis hors d'état de vous dire les détails. Je retourne bouleversée à Saint-Ouen. Bonjour, cher Vicomte ; vous partagerez ce que j'é-

prouve. Cependant il y a du mieux, il le dit lui-même; mais ce sont quelques mois, et voilà tout le mieux. Il veut marier Valentine et est bien occupé qu'elle ait en dot cette charge de grand écuyer; pour moi, je ne pense qu'à cet adorable prince. Adieu; à ce soir, j'espère; je n'en puis plus. »

« Votre petit mot m'a fait pleurer de bonheur; mille tendres amitiés. Quel courage il me donne!

« Toute à Dieu! à vous et à eux, mon ami. »

« J'ai le cœur déchiré, mon cher Vicomte; non, jamais on n'a vu un tel courage! et comment le cœur peut-il surmonter sa faiblesse jusqu'au point de dire tout ce que je viens

d'entendre? j'ai sanglotė sans pouvoir dévorer mes larmes. « *Puisque j'ai encore le bonheur de vous voir.* » Voilà comme le Roi a commencé, et Sa Majesté est partie de là pour me dire tout l'avenir, et tout le bonheur qu'elle m'avait dû, que je devais y trouver ma récompense d'avoir été si courageuse; et, reprenant tout le passé, il m'a ouvert son cœur comme cela n'était jamais arrivé. Je n'en puis plus, mon cher Vicomte; quel courage! Mais que je crains que tant d'efforts ne perdent le peu de force qui reste. Il est impossible qu'un pareil état se prolonge. Je pars plus navrée que jamais. A ce soir, ami. Quelle douleur! tant d'énergie et de souffrances! »

« Je suis hors d'état d'écrire; et puis il faut que je parle! la chose est très délicate; ah! qu'il a fallu être dévouée pour oser. J'ai fait du mal, je le crains; l'effort pour m'entendre a été si grand! On m'a congédiée bien vite après; j'en fonds en larmes encore en y son-

geant. Je croyais avoir quitté la terre; mais que le Roi est courageux! quel modèle! quelle résignation! il croit la mort encore éloignée; je la voyais circuler dans ses veines. Il veut que tout vienne de lui, *et surtout que je n'aie pas parlé*. J'ai promis avec une telle solennité, que, dans ce moment, je crois le trahir; mais Dieu lit dans mon cœur. Si le Roi n'appelle pas prochainement le puissant secours, on peut le lui offrir, son âme est prête, je le crois. — Votre billet m'arrive; je vous prie de cacheter et d'envoyer cette lettre, je n'en puis plus; que d'assauts dans ma pauvre vie! encore si on pouvait la donner!

« Plaignez-moi, mon ami. »

« Mon Dieu! Quelle lutte, quelle force! Pauvre prince, il aurait vécu vingt ans de plus sans cette terrible humeur qui le détruit à petits morceaux; il est clair qu'il a toute sa tête, dès-lors bien des souffrances; c'est là ce qui me déchire. Je pense à Elisa, à vous, de

tout mon cœur aussi; pauvre petite! Mon Dieu, que d'épreuves!

« J'ai compté toutes les heures; et justement à quatre heures, il m'a semblé que cela finissait (1). Oui, ami, croyez-le bien, votre amitié est tout, sans elle je ne pourrais rester. Je perds le Roi comme tout le monde; mais il s'y joint la perte immense d'une personne qui avait bonté, amitié, confiance, et qui était plus prévoyante pour moi et mes enfans que tout ce qui peut s'imaginer dans le monde. Par combien de manières mon cœur le regrette! Ne m'en voulez pas de toute ma douleur.

« Adieu, soignez-vous. Pauvre Monsieur! il doit être anéanti! »

---

(1) Jour de la mort de mademoiselle Hortense de Larochefoucauld.

1825.

Ce mercredi.

« Mais, ami Vicomte, vous perdez la tête de demander à Edmond (1) d'écrire notre voyage (2). Je ne lui parlerai seulement pas de votre proposition. D'abord quel amour-propre! Ensuite serait-ce bien amusant? Puis, c'est l'histoire ancienne. Je vous l'ai déjà dit : il écrit peu, il s'est emparé du sujet, je le lui ai laissé; j'aurais donné plus de détails; voilà toute la différence; n'en parlons plus.

« Je pense qu'avant que je prenne la plume, vous changerez encore d'avis sur mes *Mémoires*. Je me souviens de vos conseils datés de Saint-Sauveur, Bonnes et autres lieux, à votre premier voyage : « Vous étiez d'avis,

---

(1) M. le prince de C., gendre de madame la comtesse du C....

(2) Le voyage d'Angleterre.

m'écriviez-vous, que je ne devais rien écrire, mais vous laisser dire. » Je vous répondis que je ne voyais pas de même. A présent, vous me mettez l'épée dans le dos pour me déterminer à les commencer, et vos raisons ont bien de la force. En grâce, ami, laissez-moi me retrouver moi-même. Si je vis, cela viendra avec le temps, et sera fait même avant son temps. C'est une chose toute positive; il n'y a pas là d'imagination. Si dès aujourd'hui je suis véridique (comme je veux l'être), je cours un gros risque. Sans le vouloir, et bien malgré moi, je ferai peut-être de la peine à quelques personnes, chose dont la seule pensée me tourmente; ou bien, alors, je ne dis rien; je compose au lieu de raconter. Sûrement, bien des gens jaloux cherchent à mordre ceux qu'ils ont enviés, et cependant il ne faut pas leur rendre le mal pour le mal qu'ils vous ont fait. Que puis-je y faire alors?

« Au reste, tout Paris serait contre moi, cela me serait bien égal, en définitive. Sans ceux que j'aime, je quitterais tous les lieux les uns après les autres, me trouvant toujours également bien partout. La Providence m'a ainsi dotée. Je jouis des autres, mais je me

suffis. D'ailleurs, je suis comblée, gâtée, en tant et de si bons endroits, que je dois m'attacher à ceux qui me montrent une bienveillance dont j'ai le bonheur de ne pas douter; et si quelque vipère me mord, bien des baumes se trouvent là pour panser la blessure. Ce n'est pas tout cela qui fait la mienne. Elle serait moins profonde.

« J'ai été interrompue. Je n'ai plus que le temps de vous dire un petit bonjour, ami, de tout mon cœur. »

Saint-Ouen.

« Vos lettres arrivées de Reims (1) aujourd'hui dimanche, et les deux premières, hier à dix heures du soir, m'ont fait quelque bien, malgré les mots qui s'y trouvent, que vous me rapportez et qui ne ressemblent que trop aux cruelles remarques que j'ai faites. Je ne veux voir que le bien, et vous remercier de vos

(1) Pendant le sacre de S. M. Charles X.

bons soins pour Ugolin (1). Je ne suis guère en état de vous écrire; d'ailleurs, je viens d'avoir mon accident au cœur, et j'en suis toute abattue. L'idée que vous êtes satisfait me ranime. J'attends avec impatience ce qui témoignera hautement à tout le monde la satisfaction du Roi. Vous pouvez le servir encore; cela doit le rendre reconnaissant.

« Je n'étais pas inquiète; mais la certitude que tout a été bien me ravit. Le plus fort est fait maintenant. Mais que je voudrais donc savoir si on pense au remercîment!

« Nous avons eu ici un temps superbe, hier samedi et aujourd'hui. Dieu aura permis que vous l'ayez eu aussi. Quel bonheur! c'était la moitié de la fête. Je conçois que vous n'ayez pas voulu de lumières le premier jour. Je regrette, à présent, de n'avoir pas vu une partie de tout cela; mais, en vérité, ce n'est que pour vous.

« Je remercie beaucoup M. de Beauchêne de sa gracieuse lettre. Je suis fâchée d'être si souffrante, je lui aurais répondu. Veuillez vous en charger.

---

(1) Le fils de madame la comtesse du C....

« Je suis charmée qu'Ugolin parte le lundi. Cela fera moins de temps perdu pour ses études. Il est destiné à voir plus d'un sacre; mais cette cérémonie lui aura donné une idée profonde du sentiment dévoué qu'il devra au Roi qu'il doit servir. Celui-ci me destine, si je vis, à ne prier pour lui qu'à Saint-Denis.

En grâce, mon cher Vicomte, ne faites plus, pour moi, de ces quatre pages comme celles dont vous me parlez et qui vous ont empêché de m'adresser quelques mots avant votre départ de Paris; j'aime mieux qu'on m'écrive que d'écrire de moi; c'est d'abord du temps qui peut être mieux employé; ensuite, une attention qui serait comme extorquée ne me ferait aucun plaisir, vous le comprenez. Lorsque toutes les vérités paraîtront au grand jour, et qu'on verra ce que Dieu seul a opéré par ma faible main, alors il y aura un tel mouvement que l'ingratitude m'aura fait plus de bien qu'elle n'aura jamais pu me faire de peine.

« Une seule et unique affection me retient encore. Si elle varie, rien ne m'arrêtera plus ici. Je m'en irai, me promenant, écrivant, essayant de rire de tout pour ne pleurer sur rien, et entreprenant une très belle chose

que je vous dirai plus tard. Tout est donc placé dans mon cœur maintenant, et je sais où reposer ma pensée.

« Vous ne sauriez croire combien je suis occupée du résultat de tout ceci : qu'on en profite bien, car le dehors ne ressemble pas à Reims. Mandez-moi bien vite quel sera le remercîment; j'en ai faim. Assurément, c'est une belle occasion. Bonjour, mon cher Vicomte. Valentine a monté son joli cheval ce matin; elle en a été enchantée. Mille, mille amitiés. »

Bordeaux, 31 août.

« Bonjour, ami ; je viens, pour me reposer, vous dire des vérités. — C'est que j'ai passé le reste de la journée d'hier à Surgères (1) et aujourd'hui je vous suis sur la route, je ne sais laquelle; mais toutes les grandes routes se ressemblent, et je pense que ce griffonnage d'auberge vous trouvera à Paris.

---

(1) Terre de M. Larochefoucauld.

« Que je vous raconte mon voyage. Le bateau partait; c'est un miracle que nous ayons pu nous glisser dedans à Rochefort. Cette traversée est délicieuse; mais j'avais le cœur trop serré pour en jouir tout-à-fait. Dans ce bateau, où il y avait beaucoup de monde, j'apprends avec frayeur que la *Duchesse* doit aller à Saintes et qu'on l'y attend pour la fêter. Or, cette *Duchesse*, ami, c'était moi, ne vous déplaise, titrée de cette façon par gens qui ne me connaissent pas. Un vieux monsieur, qui conte cela, me dit : « Notre *Duchesse* du pays possède, dans notre département, Benon et Talmont; elle était l'amie du feu Roi que nous avons vu jeune ici et qui nous aimait; de sorte que tous nos cœurs sont à elle; d'ailleurs elle a fait beaucoup de bien ; et ceux qui ne pensent pas comme nous l'aiment tout de même. « J'étais dans mes petits souliers. Arrivée à Saintes, je m'enfuis bien vite à la poste ; j'apprends là les mêmes choses; j'étais sur le gril; la maîtresse de poste me dit : « Depuis deux heures j'at-« tends la *Duchesse* (vraiment c'est une co-« médie); vous me voyez, madame, fort oc-« cupée à faire passer ma migraine pour aller

« la voir à la voiture ; » et puis des éloges sans fin. Cette humble *Duchesse* supposée était pédestrement à écouter le récit; Valentine et moi mourant de rire en-dedans. Nous venions, sur les ruines du temple de Jupiter où nous avions passé en cherchant la poste, de recevoir des sottises de quelques polissons qui avaient dit : *à bas le lorgnon!* à Valentine; et ces mêmes polissons nous attendaient aussi pour nous voir passer et crier peut-être : *Vive la Duchesse!* il n'y avait rien de si comique que cette double position. Mais imaginez mon désespoir! Arrivée à la poste de Saintes à six heures, j'y ai attendu ma voiture jusqu'à neuf; il avait plu à la maîtresse de poste de Rochefort de ne pas avoir de chevaux; elle était d'une humeur massacrante de ce que j'avais été droit au port. Vingt de mes voisins que je ne connais pas, ayant su, par le receveur général, que je passais dans cette ville, s'étaient rendus chez elle pour faire connaissance. Quel désappointement! jugez! pendant ce temps j'étais sur l'onde. Il s'en est suivi que je ne suis arrivée à Blaye qu'à six heures du matin. Enfin me voilà; et, pendant qu'on apprête le dîner, je vous fais le récit du triom-

phe de mon incognito. Je crois me voir dans une gloire d'Opéra. Ces braves gens sont aussi bons que comiques, et maintenant que le danger d'être Duchesse et reçue avec tant d'honneurs est passé, je jouis de ne plus craindre la tempête et de pouvoir en rire avec mon ami.

« J'ai laissé mon Antoni dans ma voiture, qui n'est pas encore arrivée, et je me suis emparée de ce que j'ai trouvé, pour dire au seigneur de Surgères, qui reçoit si bien les gens, que je voudrais être encore sous ses verroux. Je l'invite à Benon pour l'année prochaine; je lui dis ma peine de son absence, mon souvenir des bons momens qui viennent de s'écouler, et je vais boire à sa santé. J'ai entendu bien des choses et fait bien des remarques; ce sera pour le courrier prochain. Adieu, ami; toute à vous. »

---

11 septembre.

« C'est fort laid d'être aussi paresseux, méchant ami! J'aurais voulu un mot sur *votre*

visite. Je calcule que c'était le jour naturel où vous voyez votre *grand'mère* ordinairement, du moins d'après le journal ; car vous n'avez pas mis de date à ce seul et unique mot que j'ai reçu il y a trois jours. Ce qui sera toujours inexplicable pour moi, c'est que, depuis le 30 août jusqu'au 6 septembre, mardi, vous soyez resté en route sans écrire un mot pour faire cent vingt lieues ! Il n'y avait pas là d'affaires assurément. Je n'ai pas pu vous envoyer le pot de miel que je vous avais promis, par la diligence : il n'y avait pas sûreté.

« Voulez-vous un bon mot de madame de C. ? Elle dit que *mon voisin* a fait un roman aux eaux et qu'il a pris une maîtresse qui s'appelle *madame l'Ambition.* J'ai répondu que mon voisin était trop distingué et avait des idées trop chevaleresques pour encenser cette déesse qui dessèche le cœur plus encore que l'avarice. — Mais que toutes les personnes qui ne connaissent ni n'aiment Dieu sont donc sévères pour celles qui, l'ayant toujours servi, l'abandonnent comme elles ! c'est vraiment indigne ; et, sur ce chapitre, je suis entrée dans une sainte colère.

Au reste, à part moi, ce matin, je pensais que

cette aimable B. devait, en effet, avoir une séduction égale à une machine à vapeur de la force de cinquante chevaux pour avoir fasciné mon autre voisin, son ami R. ; c'est son homme d'affaires, c'est lui qui lui a déterré sa réclamation entre les frères ; c'est bien le cas d'être reconaissante ; mais je reste stupéfaite quand je pense qu'elle a réussi en si peu de jours à faire germer une semblable idée. J'ai tout quitté pour venir vous écrire. Le salon de ma tante est plein de monde. Je trouve le temps sans vous voir très long, croyez-le bien. »

---

9 septembre.

« Nous voici à Marseille, mon cher Vicomte, c'est une des belles villes du monde. J'ai encorere vu les belles antiquités de Nismes et de Saint-Rémy ; il me prend alors une fièvre d'antiquités : quelle grandeur ! D..... regarde tout cela, et s'imagine que c'est pour en faire des biscuits de Savoie dans de belles formes.

Puisque vous trouvez commode d'être muet, partez pour Constantinople. Bonsoir. »

Montpellier, 13 septembre.

« Je n'ai pas eu de lettres de vous, ami, depuis ce mot *rien* qui me tourmente à chaque minute davantage. Comment est survenu ce changement, et sans aucune cause, à moins que vous ne soyez un grand maréchal de Mouchy ? Vous connaissez sûrement l'aventure.

Mais, mon cher Vicomte, je vous en conjure, ne vous endormez pas un seul instant sur cet incident; pendant neuf jours, une femme en couche est en danger. Imaginez qu'ici, il n'y a pas long-temps, une jeune femme, belle comme le jour, accouche. Trois jours après, sa garde se prend de querelle avec un de ses gens : l'impression qu'elle en reçoit arrête tout; elle meurt. Toute la ville voulait lapider les deux individus qui étaient cause de cette catastrophe. Tâchez de savoir

si Elisa n'a pas eu quelque contrariété. Serait-ce la peine de la perte qu'elle a faite, qui, navrant toujours son cœur, lui a fait du mal, en s'y livrant par excès entre ses rideaux, ou bien le chagrin de ne pas nourrir? Ne vous endormez pas, ami; quelque naturellement que cela soit arrivé, c'est très dangereux; le lait aussi peut monter à la tête. Mon Dieu, qu'on est à plaindre d'être éloigné, sans compter que l'ignorance du moment présent fait même que tout ce que l'on écrit n'a pas le sens commun quand cela arrive! Peut-être tout est-il bien dans ce moment; mais je n'ai pu me défendre d'une sorte d'effroi, quand, hier, le médecin de Montpellier que j'avais mis sur ce sujet m'a conté toutes les choses les plus tristes sur les dangers de cet accident, et je ne pense pas à autre chose. — Ce mot part avec une occasion et en surplus du courrier ordinaire. Bonjour, ami. Vous voyez combien toute ma pensée est avec vous; je ferme vite, on me presse. — Amitié, amitié. »

---

14 septembre.

« Je vais répondre à votre lettre d'hier, ami ; elle m'a charmée ; car je commençais à craindre qu'il ne vous fût arrivé quelque chose; et puis ces mots : *vous manquez*, etc., m'ont été au cœur. Il faut que j'aie perdu une lettre de vous, car je n'ai pas eu connaissance de ce découragement.

« En recalculant les jours, et les journaux, je pense qu'à votre première visite, vous aviez trouvé visage de bois.

« Je n'ai reçu que votre mot, en arrivant, où vous me disiez la venue de votre petit garçon dont je ne sais pas encore le nom, ce qui me fait jouer à colin-maillard avec lui, et ne me donne aucune idée de sa physionomie; et puis, trois jours après, celle d'hier qui finit par le mot *rien*, en parlant d'Elisa. Ce mot *rien* m'est revenu cent fois dans l'idée, cette nuit; il me tracasse beaucoup; je ne sais sur quoi le faire porter; car vous me dites qu'elle est bien; et pourtant : *rien* ce serait bien inquiétant; il me tarde de savoir davantage; car ma pensée y revient sans cesse. Serait-ce qu'ayant nourri, la nature la rend

encore meilleure nourrice en ayant prodigieusement de lait? Je ne sais que croire, et j'attends avec impatience de vos nouvelles. La certitude que je vous reverrai le 7 octobre, si Dieu me prête vie, me fait du bien. Bonjour, mon ami cher, mon cœur est tout à vous. »

---

15 septembre.

« Votre lettre de ce jour n'est encore qu'une espèce de certificat de vie, comme pour dire : je ne suis pas mort depuis trois jours; vous dites : je vais à Genève, c'est là tout le fond. Mon Dieu que vous êtes parfaitement ennuyeux. N'avez-vous donc rien à me dire? alors taisez-vous. Et l'Abbaye-aux-Bois, vous ne m'en dites mot. Voilà le prince Auguste de Prusse arrivé. A propos, ne dites pas ce que je vous ai mandé sur ce que me demandait madame de R..... cela me ferait un petit paquet avec elle, et j'en serais désolée; vous savez comme elle est aimable pour moi, et

je serais fâchée qu'elle me prît pour une *pestarde*. — Je suis charmée que vous ayez été le Roi de la chasse. — Que veulent donc dire ces lettres fausses signées de vous? et que disent-elles? C'est inoui! s'il en tombe ici, je me charge de la réponse. Je vois que ce n'est pas le *papillon* qui est mort; j'en suis bien aise, parce que je crois que cela vous aurait contrarié; comme vous ne m'en parlez pas, je le tiens pour être en vie. Je remercie cette dame qui me ressemblait, elle m'aura rappelée à votre souvenir. J'ai vu aujourd'hui plusieurs personnes qui sont venues de Nismes pour faire connaissance avec moi; on croit donc que je vais me fixer ici; il y a bien trop de cousins et de scorpions pour cela. Dimanche je vais à Cette pour voir quarante bâtimens qui viennent d'entrer dans le port. Et puis ma tante possède là de belles propriétés qui sont assurées à mes enfans.

« Lundi c'est le feu d'enfer, et vous m'apprenez que vous allez cesser de m'écrire; ainsi je serai ici plusieurs jours sans recevoir vos certificats. Parlez de moi à Elisa, je vous en prie. Vos chevaux vont-ils bien? j'y suis très intéressée. Et mon haras, l'avez-vous loué? Bon-

jour, ami ; si jamais vous mouriez *d'ennui*, ce serait *une humeur rentrée.* J'aime mes amis comme le bon Dieu les a faits, et je vous souhaite une bonne santé en y ajoutant vingt grains de tendresse, et une pincée d'amitié ! »

Montpellier, 16 septembre.

« J'aime beaucoup, quoique banale, cette expression : je suis comme le poisson hors de l'eau. Cette image me peint très bien aussi, et je vous sais un gré infini de m'envoyer ma réverbération.

« Imaginez qu'on arrange pour moi une petite guerre dont je me fais un vrai bonheur. Aujourd'hui, le préfet nous fêtait, et si j'ajoute tout de suite qu'il est bien aimable, ce n'est pas dans le sens de madame de Sévigné que le grand Roi faisait danser. — Point de lettre de vous hier ! j'espère être plus heureuse aujourd'hui. Passé le 26, écrivez-moi, *poste restante*, à Lyon. Je pense avec délices que les heures défilent, et que ce ne sera bientôt plus

par des semaines qu'il faudra compter, mais par des jours.

« Je suis bien aise aussi de penser que vous avancez tout ce débrouillage d'affaires que l'absence a dû nécessairement vous donner, et ravie que tout aille à merveille. Vous savez que j'en reviens toujours à mes moutons, à la gloire desquels je tiens, Dieu sait! Eh bien! pourrez-vous croire que M...... a donné, comme venant de ses agneaux, la moitié de ma popeline rose que M. votre père avait rendue de cette couleur par le télégraphe, tandis que c'est la toison du *frère de Trésor?* Quelle trahison!

« Ma tante est dans ma poche; c'est quelquefois un tour de force que de pouvoir écrire. Bonjour, ami; mille choses tendres autour de vous. Le ministre de l'intérieur a acheté l'hôtel Caumont; la duchesse de Tonnerre le quitte et cherche. Adieu encore, cher ami.

« Louez mon haras, ou je serai, comme le héros de la fable, mangée par mes chevaux. »

Montpellier, 19 septembre.

« Mon cher Vicomte, il faudrait que j'aimasse quelqu'un autant que vous pour être consolée de votre absence ; je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche ; et, jusqu'ici, je songe à vous, sous toutes les faces, pour cet hiver. Ainsi vous voyez que mille choses me font penser à vous, outre les choses ordinaires.

« Je vous écris un peu de provision ; car ma lettre ne partira pas sans avoir encore attendu quelque lettre de votre façon. Vous nous croyez peut-être à deux cents lieues, dans un pays perdu ; pas du tout, le marquis de Vaulchier a su renchérir encore sur la vitesse établie ; et il nous a mises ici à la Piscine, à la porte de la capitale ; nous avons tous les jours les lettres de Paris ; et le quatrième jour, ce qui est vraiment fabuleux, j'en reçois des paquets !... aussi, ayant trouvé du temps, j'en ai répondu ces jours-ci, qui étaient si plaisantes que je me faisais rire moi-même. — Il me tardait bien de savoir comment mon voisin avait été content de ses deux visites ; et cette faim ne me passera que lorsque je l'aurai satisfaite. Ne m'ou-

bliez pas auprès de Beauchêne dont l'esprit me plaît extrêmement; votre mot de lui à moi trouvera ici réponse; chargez-vous-en. Je rentre dans le salon, après vous avoir fait trois révérences.

« Je reçois votre seconde lettre, et j'apprends que madame de Larochefoucauld est mieux. Comment, ami, elle a donc été souffrante; j'ai donc perdu une lettre de vous? Je n'ai pas eu non plus connaissance du *découragement* : vous me dites que vous êtes content, voilà tout ce qu'il me faut. Moi aussi je regrette bien le temps passé sans vous. Le courrier part, je n'ai que le temps de vous serrer la main. Avez-vous été content de V.? Mille et mille amitiés; je reprendrai promptement la plume. »

Montpellier, 21 septembre.

« J'ai gagné un gros lot; ma tante prend médecine, ce qui me donne quelques momens pour causer avec vous.

« Voyons, que je me rappelle ce que j'avais à vous dire ! Ah ! d'abord, pourquoi *l'Etoile* et le *Drapeau blanc* sont-ils comme chien et chat ? Ici, et à Toulouse, on regarde le dernier comme étant un peu sous le pouvoir de M. de Ch........... ce qui ôte toute confiance, On se trompe, à coup sûr; mais il est inoui, combien, en province du moins, M. de Ch.......... s'est fait du tort en se faisant journaliste pour son compte, et, à ce qu'ils disent ici, pour caresser sa rancune. — Ensuite, je n'ai pu répondre qu'un mot, l'autre jour, à votre idée Spectacles et Chancelier. Ecoutez ! écoutez !

« En Angleterre, celui qui a la juridiction théâtrale n'est point le lord chancelier, lequel est un homme tout politique. C'est le lord chambellan qui a des attributions immenses, comme, par exemple, d'être à la fois M. votre père et M. de Talleyrand, ministre de la maison du Roi et grand chambellan. De plus, il présente tous les ambassadeurs, et cette grande charge est héréditaire. En ce moment, elle est exercée par un membre de l'opposition, et on ne peut pas la lui ôter. Je crois me rappeler que le Roi d'Angleterre l'a tenté et qu'il y a renoncé

par impuissance souveraine. — (Pensez que la médecine de ma tante fait son chemin. Je poursuis, poursuivie par cette idée.) — Vous voyez donc que nous n'avons personne, en France, qui puisse, administrativement, représenter cet être inouï jouissant de droits presque incommensurables. Il a sous lui, et il nomme six ou sept grands seigneurs richissimes qui s'occupent de tout ce qui regarde l'Opéra, les pièces de théâtre, etc., etc.; c'est une sorte de grande censure dont il est le chef; mais tous les spectacles sont dirigés par des entrepreneurs à leurs risques et périls. et ne coûtent pas un sou au gouvernement. Je ne dis rien des pièces, il y en a de monstrueuses; on dit tout, ou à peu près, sur le théâtre. Je ne veux pas entamer cette autre question; mais j'en reviens à vous dire que nous n'avons, chez nous, rien qui ressemble à cette immensité du lord chambellan.

« En tout, nous différons complétement et heureusement de l'Angleterre à laquelle les superficiels croient que nous ressemblons. Par exemple, le Président du conseil n'a point de portefeuille; mais il possède une petite clef qu'il porte toujours à sa ceinture et qui ouvre

tous les portefeuilles des ministres.—(Je ne finirais pas sans la médecine de ma tante; convenez que tout cela fait une drôle de salade.)—A présent, dites-moi comment il se fait que vous vous plaignez constamment que je ne vous écris pas? Mettez donc vos lunettes, car je ne fais pas autre chose.

« J'ai été interrompue par le retour de ma tante et l'arrivée de madame de Calvière qui est venue me voir et qui veut absolument que je passe chez elle, ce qui me détourne de seize lieues. Elle m'a quittée presque fâchée de ce que je n'ai pas voulu, parce que je n'ai pas pu dire oui; mais, vraiment, elle a été charmante.

« Comment allez-vous mettre la Fodor et la Pasta dans le même bonnet? Allons, bien de l'éloquence pour établir l'accord entre ces deux admirables voix. En vérité, ce jour-là, vous devez, en troisième, chanter la partie de basse, et vous ne serez pas le moins applaudi.

« Bonjour, ami; le courrier me coupe mes paroles; vous ne pouvez les entendre; lisez, au moins, tout ce que vous dit mon cœur. »

Ce lundi, 22 septembre.

« Je ne puis plus rien comprendre à rien; je croyais toujours qu'il avait été question d'une division, et que c'était là toute l'affaire(1). Autrement il n'y avait qu'à dire : je réunis et voilà tout. Il y a sûrement dans tout ceci un côté que je n'entends pas, et que vous me ferez entendre; car alors sur quel côté pouvait donc peser l'ombre d'une discussion? Vous me paraissez, sauf la petite sortie à madame ***, y avoir mis tout ce que votre amie peut désirer; mais, je le répète, quoique vous ne deviez avoir rien à réunir, d'après ce que vous me mandez, je ne sais plus comment arranger tout cela; enfin vous me le direz. En attendant, ce m'est une épine hors du pied que cela soit terminé.

« Nous avons été très fêtées hier; le gala était superbe, quantité de députés. MM. de Montcalm, Fezenzac, etc., etc., etc.

« Votre exactitude à m'écrire me rend bien heureuse; mais je suis triste de ce que vous étiez un peu souffrant; pour le souvenir de la

---

(1) Tout ce passage est relatif à des partages d'attributions dans la maison du Roi.

scène, ce n'est pas la première fois que je vois madame *** injuste. La visite du lendemain m'a consolée. Quant à la censure des ouvrages dramatiques, touchez à cela délicatement; ce que vous dites du chancelier d'Angleterre n'a aucun rapport avec nos affaires de France. Qui a pu dire une chose semblable? Prenez garde à ces idées dépareillées, qui sortent du cerveau de quelque échappé des bancs de l'école; elles sont brillantes, on les saisit, et puis on les regrette. Ce qui me fait bien plaisir c'est de vous voir content et avec de bonnes choses à faire.

« Madame Fodor a-t-elle eu bien du succès? Bonjour, ami chéri; j'ai faim de vous revoir. Ne soyez point inquiet de ma lettre de Toulouse. Mille et mille tendresses à Elisa; je l'embrasse et son fils. Mais dites-moi donc comment il se nomme? cet anonyme m'est insupportable. Adieu encore, toute à vous.

« P. S. Vous n'êtes pas assez occupé de ce qui se passe en Grèce *relativement* à l'Angleterre.

---

23 septembre.

« Si je me laissais aller aux impressions que vous m'envoyez, je deviendrais chou, carotte, imbécille. Hier, trois mots; pas une idée, rien qui vaille, seulement: je vais à Genève, etc. S'il vous reste de l'humeur de tout ce qui se dit, qu'au moins ce ne soit pas contre moi qui n'y suis assurément pour rien. Parlez-moi de votre dame sans chair et en os. Cela m'amusera.

Vive le dîner d'hier! jamais on n'a tant ri. Les toilettes et les *parbleu* de madame la générale, la bonhomie tout-à-fait provinciale du mari, l'empressement à servir les convives (tous les hommes en grand uniforme, et il y a ici un immense état-major), et puis un certain Baptiste, qui est le factotum de la maison et que le ménage s'arrachait si bien, qu'il ne savait auquel entendre; cinquante plats en l'air; un grand oiseau de paradis au milieu de mille plumes sur la tête de la grande générale qui balayait à toutes les minutes la figure du général ***, arrivé pour inspecter les mines, lesquelles mines nous aurons le plaisir de voir sauter lundi; enfin tout cela nous a bien ré-

jonis, sans compter les vers avec lesquels j'ai été reçue; je suis Vénus, Minerve, et encore mieux que tout cela, s'il peut y avoir mieux, en chanson, que la sagesse et la beauté. Quant au général, il saisissait d'un bras vigoureux tous les plats, et me faisait des peurs continuelles; il était flanqué de vingt bouteilles. Du reste, le plus beau dîner et un dessert!..... La grosseur et la variété des raisins étaient vraiment admirables; il faut les voir pour s'en faire une idée. Je n'ai pu refuser des ceps, des fleurs, et des pâtes de rose qui embaument. Je me tais, car je ne finirais pas, et vous me diriez que n'étant pas prié il n'est pas honnête de vous faire passer tous les plats sous le nez.

« Je vois d'ici la visite de la grande figure que vous avez reçue, et cela m'amuse beaucoup; je la rencontrerai peut-être en chemin. J'espère, malgré votre humilité feinte, que vous aurez été très bien. Le pélerin est fin, et puis il y a quelque bon côté. Ses racines sont dans les cabinets voisins, et jamais ces sortes de gens ne sont indifférens. Je passe ma vie ici avec l'ami de la duchesse qui demeure dans mon ancienne maison, et j'en ai su long sur lui. Cette duchesse écrit qu'il a tort de par-

tir, que c'est aussi un trop beau dévouement avec l'existence que l'on possède, etc., etc. Il ne se plaint pas de V...... du tout, ce qui est adroit; il sent la force de son tyran; et puis, il aime tant à *être* qu'il préfère encore cela à rien. Cette dernière réflexion n'est que de moi.

« Je voudrais bien quelque chose pour Edmond; quand je vois un mort s'en aller en terre, j'espère toujours que cela fera quelque jour dans les rangs. —Enfin cela viendra peut-être, et puis, si cela ne vient pas, tant pis. —Bonjour, mon cher Vicomte; madame de Rully me mande que vous êtes resté dans les Pyrénées, et que votre petit garçon n'a pas même fait renaître votre enthousiasme. Dites-moi donc son nom.

« Bonjour, ami Vicomte. Mille et mille amitiés. »

---

25 septembre.

« Impossible d'avoir un plus beau temps hier, ami; et en revenant j'ai trouvé votre

lettre. Le bonheur me protège. On a été délicieux pour votre petite servante hier à Cette. Un canot charmant, allant comme le vent; et ce qui était bien aimable, c'était celui que le Roi avait monté étant Comte de Provence. La mer ne m'a fait aucun mal, et j'ai grimpé sur des rochers comme un oiseau pour mieux voir la nouvelle jetée. J'avais en face l'Afrique, à droite les Pyrénées, et à gauche les Alpes. — Tous les bâtimens qui sont entrés faisaient un effet charmant. Les Hollandais en ont de fort beaux.

« Mes lettres ont toujours été mises exactement à la poste, mais il s'en perd quelquefois.

« Voici un grand secret; mais je vous en prie, gardez-le, car cela est incertain. Valentine a quelque malaise, et je pense qu'il y a sujet. Cependant, comme déjà nous y avons été attrapées, je ne me livre à aucun espoir, et en même temps voilà que déjà la peur me prend; je l'ai pourtant bien désiré!

« Votre lettre est encore sur Genève; que vous êtes fastidieux quand vous vous accrochez à quelque branche! Si Valentine conti-

nue, j'irai plus doucement; ainsi je crains d
dire absolument au 8, ami.

« A présent vous m'annoncez que vous n
m'écrirez plus! Je crois que cela vous ar
range. Peut-être mes lettres vous auront-elle
fait changer d'avis. Au reste, je suis beau
coup plus aimable quand vous ne me dite
rien, parce que, quand vous m'écrivez, vou
m'éteignez. Bonjour donc, ami. A présent, j
vais à la guerre, ce sera superbe. Je regar
derai tout. A votre santé et à votre plaisir. »

Ce mardi.

« Pas de lettre de vous! Etes-vous assez in
supportable! — Rien de plus magnifique qu
la journée d'hier : vingt mille âmes. — C'es
moi qui ai mis le feu à la mine; les canons
tout a sauté en l'air.—J'ai vu tant d'yeux bien
veillans, on a été si aimable pour moi, qu
j'en suis touchée jusqu'au fond du cœur. J
pars demain. On me donne un déjeûner à
Beaucaire, etc., etc. Madame de Rat-de-Pon

était ici aujourd'hui. Il y a du monde encore dans le salon; je pars demain, ce qui me presse, et ma tante est là. Bonjour, ami. »

Avignon, 2 octobre.

« Bonjour, monsieur le Vicomte, qui ne dites bonjour ni bonsoir aux gens. Comment va votre petite santé? Malgré le plaisir de vous écrire, je trouve assez ennuyeux de parler à un homme de bois. Je suis dans la la ville d'Avignon, *gnon vida pont le sur suis je* : j'ai bien de l'esprit. Parlez de moi à madame la Vicomtesse.

« J'ai vu des choses bien curieuses depuis trois jours; on n'est pas plus poli que les préfets. Celui de Marseille est venu chez moi tout de suite à mon arrivée. Mais je ne fais cas que des petites gens, que je puis mettre en course de tous les côtés. Aussi, passé les honneurs, je me suis donné toute satisfaction.

« Je vous dirai que rien n'est plus agréable que ce qui vous arrive : c'est d'avoir un père

estimé et aimé partout. On lui rend justice à tous les étages ; et il satisfait jusqu'aux gens qu'il refuse. J'en ai entendu parler comme il le mérite, et de la manière la plus agréable. Il est rare de récolter si vite. On est souvent pour les ministres comme pour les Rois ; les Français ne rendent justice qu'après la mort. »

« J'ai encore vu des antiquités. M. de F..... aurait bien des lithographies à faire. J'ai imaginé un très beau portrait de lui : c'est le grandiose du baladin. Trouvez-vous cela ressemblant ? — M. de Chat......... a bien réussi à faire le mal qu'il voulait en touchant au crédit ; il l'a un peu ébranlé, cela est sûr. Il est temps de finir quelque chose pour les Amériques, tant le haut commerce est occupé de cette affaire. Je me rappelle que *V*...... y pensait avant Vérone. Comme il avait raison ! Voilà le dîner ; bonsoir, cher muet ; je vous souhaite toutes les félicités de ce monde et de l'autre. Faites marcher tout cela en-

semble si vous pouvez. Mille amitiés, comme si vous méritiez qu'on vous aime. »

Valence, 3 octobre.

« Il faut être folle pour avoir la fantaisie de vous écrire, quand on ne sait pas si vous êtes à Paris ou en basse Guinée ; je suis tout simplement furieuse. Tout le monde m'écrit, excepté votre seigneurie. Si je ne trouve rien à Lyon, je serai exaspérée : pourtant vous êtes bien une des excuses qui me fait rentrer dans ce vilain Paris, où j'aurais pu renvoyer Ugolin tout uniment pour son collége.

« La fièvre me prend quand je songe que je vais passer mon temps à tirer le diable par la queue, si la même bonté ne continue pas : ensuite j'ai des choses bonnes et utiles à finir ; et puis, après avoir dit tout cela, je souffrirai encore, s'il le faut ; tandis que, n'importe dans quel coin, je serais riche sans être importune. Tout cela me tracasse, et ce maudit ver rongeur ne me quitte qu'en pensant

que je vais retrouver mes plus douces habitudes. Il faut que ce soit une belle chose que de ne pas avoir désiré et aimé les richesses ! Au reste, il n'est pas possible d'avoir une existence plus agréable, et j'en sens bien le prix.

« Voilà une sotte lettre, mon ami ; je ne sais quel génie m'a ramenée encore à cette idée qui m'a poursuivie aujourd'hui. Demain, je vais à Lyon, où j'espère n'y être pas, comme partout, madame la duchesse ; impossible d'empêcher cela. Si la voix du peuple est la voix de Dieu, assurément me voilà bien titrée ; on me croit veuve apparemment. Bonsoir, ami : il faut manger et dormir ; mais le plus pressé est toujours de vous faire penser à moi. Cela est dit de bien bon cœur.

« Au 8 octobre, pour dîner, à Saint-Ouen. »

Lyon, 4 octobre.

« Je trouve ici quatre lettres de vous, ami, dont deux ont été renvoyées de Montpellier. Pour celle de Marseille, où vous me dites que

vous me parliez de madame de Lavau, je n'en ai pas aperçu une ligne, ce qui fait que j'ignore si c'est la brune ou la blonde; n'importe laquelle, j'en suis affligée; il y a grande apparence que ce sera celle qui était près d'accoucher. Combien je plains cette famille si bonne et si unie!

« Vos lettres, arrivées en leur temps, m'eussent fait plus de plaisir. La lacune que vous y avez mise n'en est pas moins restée comme un trou. Trois roulent toujours sur Genève; vous éteindriez cent mille bougies; mais vous vous repentez de si bonne grâce! Ainsi, pardon vous est accordé. — Il y a des gens qui calculent mieux en amitié, et j'ai trouvé à écrire et répondre à Marseille.

« Il est dit que vous viendrez dîner à Saint-Ouen samedi. Je compte arriver entre 6 et 7; vous mettrez votre estomac dans votre poche, car il est toujours incertain que l'on arrive à point quand on est sur les grandes routes: par exemple, en ce moment, j'ai trois ressorts cassés que l'on va raccommoder pendant que j'irai visiter les manufactures.

« On vient de me dire que l'archevêque allait prendre la peine de passer chez moi; et

je me dépêche de vous écrire, afin que cett
lettre vous arrive encore avant moi. — Je com
prends ce que vous avez dû souffrir de ce con
traste. Toutes ces pompes mortuaires et théâ
trales pouvaient encore moins faire impres
sion sur les yeux que sur le cœur.

« Voici l'archevêque ; à ce soir.

« Ami, je suis harassée ; c'est inoui ce qu
nous avons fait. J'ai eu des conversations bie
intéressantes ; mais il faut dormir. En ren
trant, nous avons eu encore des visites : pré
fet, autorités, etc. L'archevêque est venu d
nouveau de la manière la plus aimable à si
heures : demain, je vais encore à une grand
manufacture. — Quelle prospérité ! comme i
sont contens ! — Je vous conterai tout cela
mon retour. — Remettez ce petit mot à M. votr
père. — Tout en dormant, je dis que ma pen
sée est à vous. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V. W.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME II.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V. W.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

